

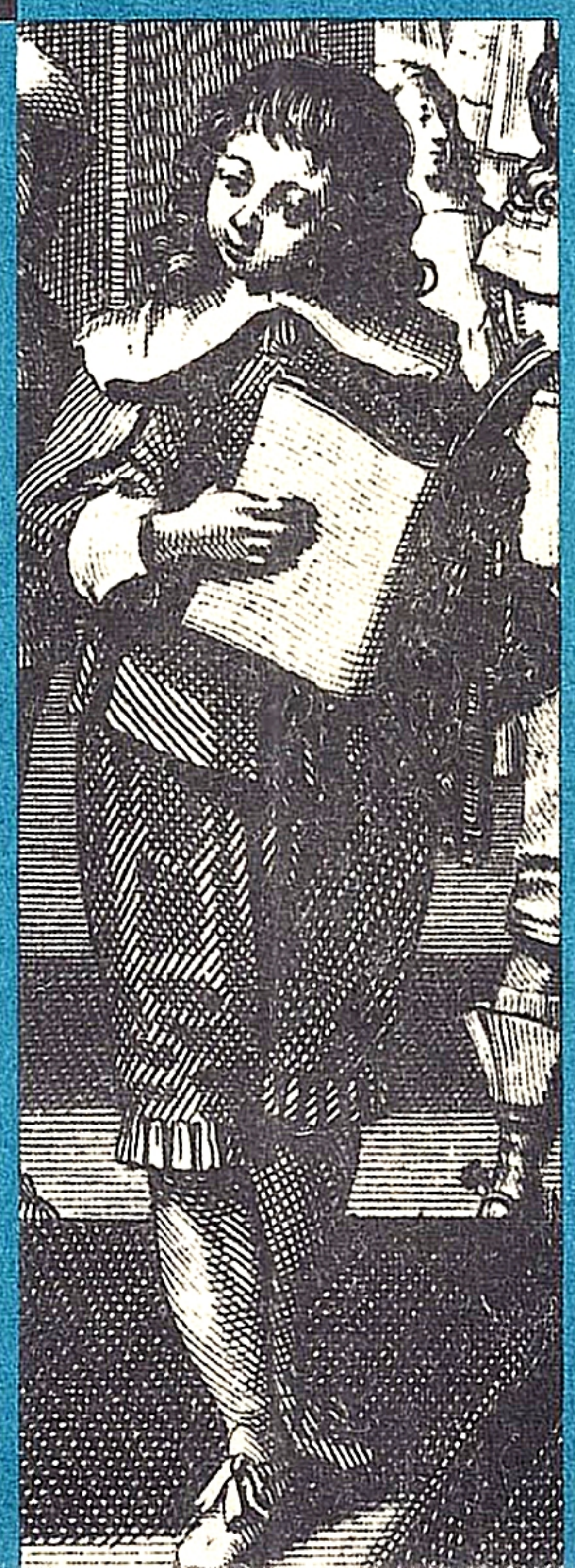
SPÉCIMEN BROCHÉ

L'OUVRAGE N'EST VENDU QUE CARTONNÉ

G. BRUNET et L. DESCHAMPS

LA LECTURE en action

Cours moyen 1re année
et classe de 8e



ÉDITIONS BOURRELIER



F. Cossa
L'Automne
(Musée de Berlin)

C'est l'Automne que le peintre a représenté dans ce tableau. Bêche et houe symbolisent les travaux de la terre en cette saison. Les raisins évoquent les vendanges.

Cours moyen 1re année - Classe de 8e

LA LECTURE en action

G. BRUNET
Professeur à
l'École Normale de la Seine
L. DESCHAMPS
Directeur d'École



ÉDITIONS BOURRELIER
55, rue Saint-Placide - Paris-VIe

AVANT-PROPOS

Le livre de lecture possède une physionomie très particulière. Tous les livres de classe doivent intéresser : le livre de lecture bien venu intéresse *et il* enchante. *Les autres livres (chacun à sa manière)* instruisent : *le livre de lecture* cultive. *Au-delà de toutes les notions distribuées par les différents ouvrages scolaires, il suscite et intensifie la curiosité et l'intérêt à la vie saisie dans ses manifestations les plus diverses.*

En vue d'atteindre à ces fins, les textes de lecture qui s'adressent à l'enfant d'un âge déterminé doivent s'adapter aussi exactement que possible aux goûts et aux formes d'esprit qui correspondent à cet âge. L'enfance est une évolution et cette évolution est rapide : l'enfant de neuf ans diffère par certains traits de l'enfant de huit ans et de l'enfant de dix ans.

L'écolier à qui s'adresse cet ouvrage se situe dans une période de transition où l'appel de l'imagination reste vif alors que s'affirme concurremment une curiosité déjà bien visible pour la vie réelle jaillissant sous des formes concrètes et mouvementées. Un choix de textes à l'usage du cours moyen 1re année doit donc satisfaire aux besoins toujours vivaces de l'imagination et tout autant à une curiosité tendue vers la vie en activité qui surgit à des yeux neufs, fraîche et bigarrée.

Pour capter l'attention de l'enfant en question, il convient de faire appel à des récits où se développe une histoire animée avec péripéties et surprises. C'est dire que les textes de lecture requièrent — sauf exception motivée — une certaine ampleur.

Au nombre de 112, les fragments successifs — empruntés à de bons écrivains et pour la plupart inédits dans les ouvrages de ce genre — s'ordonnent sous vingt-huit thèmes directeurs, soigneusement choisis pour l'intérêt et le charme du jeune lecteur. Ils se déroulent selon le rythme des saisons en évoquant des épisodes significatifs de la vie des hommes, des animaux et des choses aux divers moments de l'année. Chacun des thèmes se manifeste dans quatre textes (dont un texte poétique) et chaque groupe a été l'objet d'une organisation très attentive en vue de permettre au thème de s'exprimer de manières diverses et contrastées et de revêtir une grande variété de tons.

Le principe essentiel pour l'organisation de chaque groupe de textes a été de faire évoluer le thème choisi à la fois dans le monde des réalités familières et dans le monde qui excite l'imagination : celui où les choses réelles s'enrichissent d'un élément d'extraordinaire et de féerie. Dans chaque série — en règle générale — l'élève pourra donc trouver d'abord tableaux, drames et comédies de la vie quotidienne souvent empruntés à sa vie d'enfant qui est pour lui la réalité la plus proche et la plus captivante ; il trouvera en outre des fragments

où le thème bondit dans les mondes qui parlent à son imagination et d'autres enfin où l'élément réel et l'élément imaginatif s'entremêlent intimement et se corsent pour ainsi dire l'un l'autre. A ce point de vue, la mise en scène d'animaux — de façon plus ou moins fabuleuse — agrée vivement à l'enfant de cet âge.

La part donnée aux explications dans la leçon de lecture est naturellement moindre qu'au cours moyen 2e année. Les remarques détaillées sur les mots appartiennent à la leçon de vocabulaire. Nous nous contentons dans chaque leçon d'indiquer de façon aussi simple et aussi brève que possible le sens de quelques termes qui risqueraient — s'ils n'étaient éclaircis — de nuire à la compréhension et à la bonne lecture du texte. Il convient naturellement d'entraîner l'élève à une lecture expressive de bonne qualité. Nos textes étant assez étendus, nous détachons dans chacun d'eux une tranche qui pourra servir à un exercice de lecture expressive en vue de quoi nous donnons quelques indications et quelques conseils.

Le but essentiel des exercices qui accompagnent la lecture proprement dite est de créer par leur pratique soutenue des habitudes d'esprit qui donneront à l'acte de lire intimement mêlé à la vie des hommes d'aujourd'hui (ne serait-ce qu'au moyen du journal) une meilleure qualité. Il s'agit d'amener l'esprit à être spontanément actif en face d'un texte, ce qui signifie d'abord prendre l'habitude et le goût du petit effort requis pour saisir exactement dans une page son contenu et sa signification. C'est beaucoup lorsqu'on arrive à ce résultat qui peut paraître assez humble : l'enfant ne restant pas inerte devant un texte et réussissant à discerner sans trop d'erreur ce dont il parle et à démêler l'essentiel de l'accessoire tant au point de vue du sens que des impressions. Et c'est pour lui un acquis précieux lorsqu'on l'amène à ces premières manifestations de personnalité et de jugement : dire ce qu'il pense d'un personnage, dire ce qui lui a plu particulièrement et si possible pourquoi, etc...

Les titres des diverses rubriques de l'appareil pédagogique parlent par eux-mêmes : Intérêt d'ensemble, Examinons le texte, Lisons bien. *Un mot cependant sur la dernière :* Utilisons le texte. *L'enfant est invité à prolonger en lui le mouvement du texte par un petit effort narratif et inventif et il est invité en outre à utiliser d'une manière personnelle un tour d'expression qui vient d'être remarqué. Sous l'influence toute vive du texte, il est placé dans des conditions particulièrement favorables pour ces très utiles exercices.*

Il nous reste à faire remarquer que les exercices mis en œuvre appartiennent strictement à la leçon de lecture, rien qu'à elle, et ne s'égarent pas dans d'autres directions.

Quant aux illustrations, elles consistent tantôt en photographies expressives de scènes de nature, tantôt en reproductions de chefs-d'œuvre de grands peintres ou de maîtres dessinateurs. Tout en s'adaptant étroitement aux textes, elles se proposent de contribuer à l'éducation artistique des enfants. Plusieurs reproductions de tableaux de maîtres se présentent sous l'aspect de hors-texte en couleurs.



Adieu l'été ! Adieu vacances !

1. Septembre finissant a mis de l'or dans les prés, et gonfle les raisins dans les vignes étagées au flanc des collines.

— Sera-t-il bon, le vin de la Ribeyre ? crie-t-on au vigneron penché sur le cep.

Et il vous répond, l'air finaud :

— Meilleur que l'année dernière, sans doute. Mais il faudrait un peu d'eau à présent, rien qu'un peu, pour gonfler la graine.

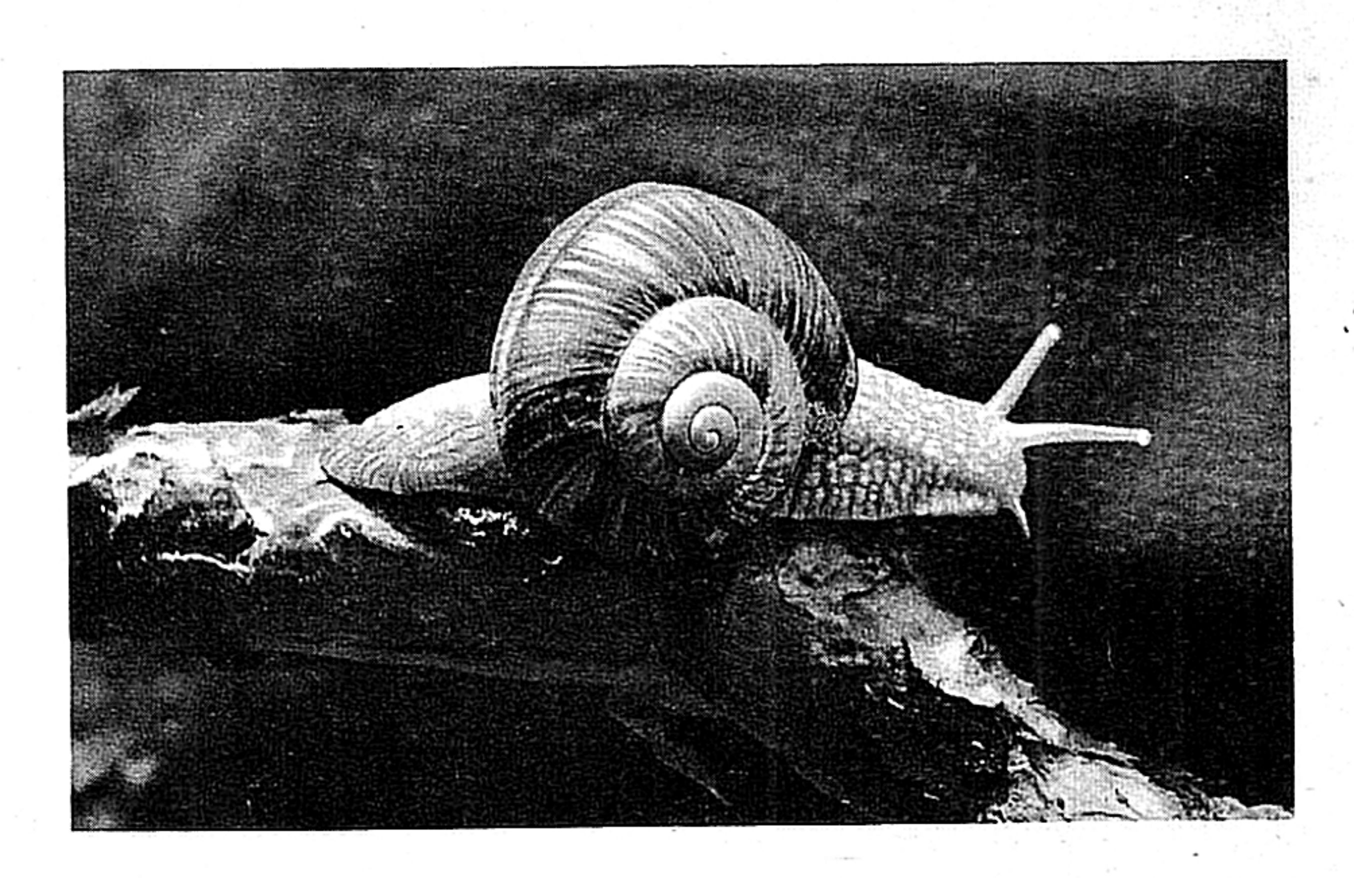
Le ciel entend la prière du paysan. Depuis deux jours, il pleut, et le vent souffle dans la vallée avec une violence telle qu'il est vain d'aller tenter la chance à la pêche. Alors, à travers champs, dans les côtes, dans les vignes, dans les labours, la chasse aux « cagouilles » s'organise. Aussi beaux que leurs frères de Bourgogne, les escargots abondent dans le terroir. Mais quand on a rempli son sac de ces bestioles baveuses et cornues, il faut bien céder à l'ennui et songer au départ.

2. Ce matin, une bande d'oiseaux nous a rappelé que les vacances s'achèvent et qu'il faut partir. Ils ont tournoyé pendant deux heures au-dessus du village, en poussant d'aigres cris. Puis ils sont partis vers le Sud, à tire-d'aile. Moins heureux que ces libres voyageurs, c'est vers le Nord que nous irons demain.

La transition (1) de l'été à l'automne est brusque, en ce pays de montagne. Huit jours ont suffi pour modifier l'aspect des arbres, roussir les feuilles et les jeter au vent, et, le matin, un brouillard tenace stagne (2) sur la rivière dont les eaux montent régulièrement.

[1] Le passage.

[2] Se tient immobile.



Fin septembre! Averses déjà froides! L'été se meurt. Les escargots, eux, se réjouissent. Cornes allongées, ils sortent de leurs cachettes et se traînent avec délices dans l'herbe mouillée. Celui de l'image n'est pas un modeste « petit-gris », mais un bel escargot de Bourgogne à coquille blanche, bien dodu. Ira-t-il dans le sac d'un chasseur de « cagouilles » ?

3. La campagne replie soigneusement sa toilette d'été pour l'été prochain, comme une villageoise économe. Elle a commencé par enlever leur parure aux branches des arbres, et les feuilles dansent sur la rivière ; elle a supprimé les petites fleurs de la prairie, les chèvrefeuilles du buisson, et les rangées de saponaires violettes qui fleurissaient sur les rives de l'Allier. Maintenant les petits lézards se cachent, les poissons ne sautent plus hors de l'eau, et dans le village il y a chaque matin de nouvelles cheminées qui s'éveillent, et d'où sort la fumée bleue et grise du bois brûlé.

J'ai vu le chauffeur de l'autobus de Brioude, qui fait habituellement son service en bras de chemise ; il avait un chandail de laine. Et des gens venus d'Ally nous content que, la nuit dernière, il a gelé blanc. Évidemment, ce n'est qu'une alerte (3), mais nous partons tout de même, et l'hôtel se vide en quarante-huit heures.

René MAZEDIER,
Le Roman du saumon (Gallimard, Ed.).

[3] Un avertissement.

I. Intérêt d'ensemble :

Derniers jours de septembre... Premiers signes de l'automne ! L'été va finir et les vacances aussi ! Un peu de tristesse sans doute, mais qui sait si, à la longue, on ne se lasserait pas d'avoir toujours beau temps et d'être toujours en vacances ?

II. Examinons le texte :

1. De quelle manière septembre finissant met-il de l'or dans les prés et pourquoi le vigneron souhaite-t-il un peu d'eau ?

2. Quelle est l'occupation nouvelle des estivants en leur fin de vacances et pourquoi la pratiquent-ils en ce moment ?

3. Enumérez les signes divers qui annoncent l'automne.

4. L'auteur dit que la campagne replie sa toilette d'été. Montrez comment.

III. Lisons bien :

Appliquons-nous à bien lire le paragraphe 2. Cherchez avant tout une diction très nette et pour y arriver, ne lisez pas trop vite. Dans l'ensemble, lisez avec naturel et simplicité en appuyant un peu sur quelques termes significatifs : « il faut partir »... « en poussant d'aigres cris » ... « à tire d'aile... » « un brouillard tenace... » Débit un peu plus rapide pour la phrase : « ils sont partis... à tire d'aile ». Ralentissez un peu et mettez quelque accent de tristesse dans la phrase « Moins heureux... irons demain ».

IV. Utilisons le texte :

1. Racontez vos derniers jours de vacances (lieu où vous étiez... ce que vous avez vu autour de vous... ce que vous avez fait... ce que vous avez ressenti...).

2. « **Ils ont tournoyé pendant deux heures au-dessus du village en poussant d'aigres cris** » (§ 2). Dans une phrase, évoquez à votre tour une bande de moineaux (dans une rue ou dans un champ) qui, pour une raison que vous indiquerez, prennent leur vol en criant.

3. Modifiez la fin de phrase : « **...et le matin, un brouillard... régulièrement** » (§ 2) en supposant qu'il s'agit d'un très beau matin d'août.



Jour de rentrée

1. Ma mère m'embrassa trois ou quatre fois pour me donner courage. Elle me serrait très fort... Puis maman, d'un coup d'œil, inspecta mon équipement (1) : le tablier de cheviote noire, le grand béret, la pèlerine à capuchon, mon cartable neuf.

— Ça va bien, dit-elle. Ferdinand est prêt. Vous allez partir... Désiré Wasselin vous conduira. Il est de ta classe, Laurent, et c'est déjà presque un petit homme.

Désiré nous attendait sur le palier, car nous habitions porte à porte. Il avait l'âge de Ferdinand, trois ans de plus que moi, pas davantage ; mais c'était un colosse. De larges pieds, de grosses mains toujours moites, une tête globuleuse, bossuée, avec des yeux noirs, enfouis, au regard désolé. Je me sentais soulevé d'une gratitude exquise (2) pour ce fort garçon dont la patte chaude serrait mes doigts...

2. Nous arrivâmes rue Desprez. La cour fourmillait d'enfants dont les cris me terrifièrent, ignorant que j'étais encore de l'école et de ses coutumes. Un gringalet grimaçant s'approcha de moi, saisit mon béret et prit la fuite. J'étais perdu. Désiré, sans bouger, fit alors entendre une voix énorme et brutale. Il criait, comme pour appeler un chien :

— Ici, Gabourin ! Ici !

Le gringalet revenait, l'air soumis, presque rampant. Il tendit le béret en prenant maintes précautions pour ne pas recevoir une torgniole. Désiré grondait :

— Va-t'en !

— Toi, tu es fort, soupira Ferdinand, soudain respectueux.

Presque à voix basse, Désiré Wasselin répondit : « Oui »...

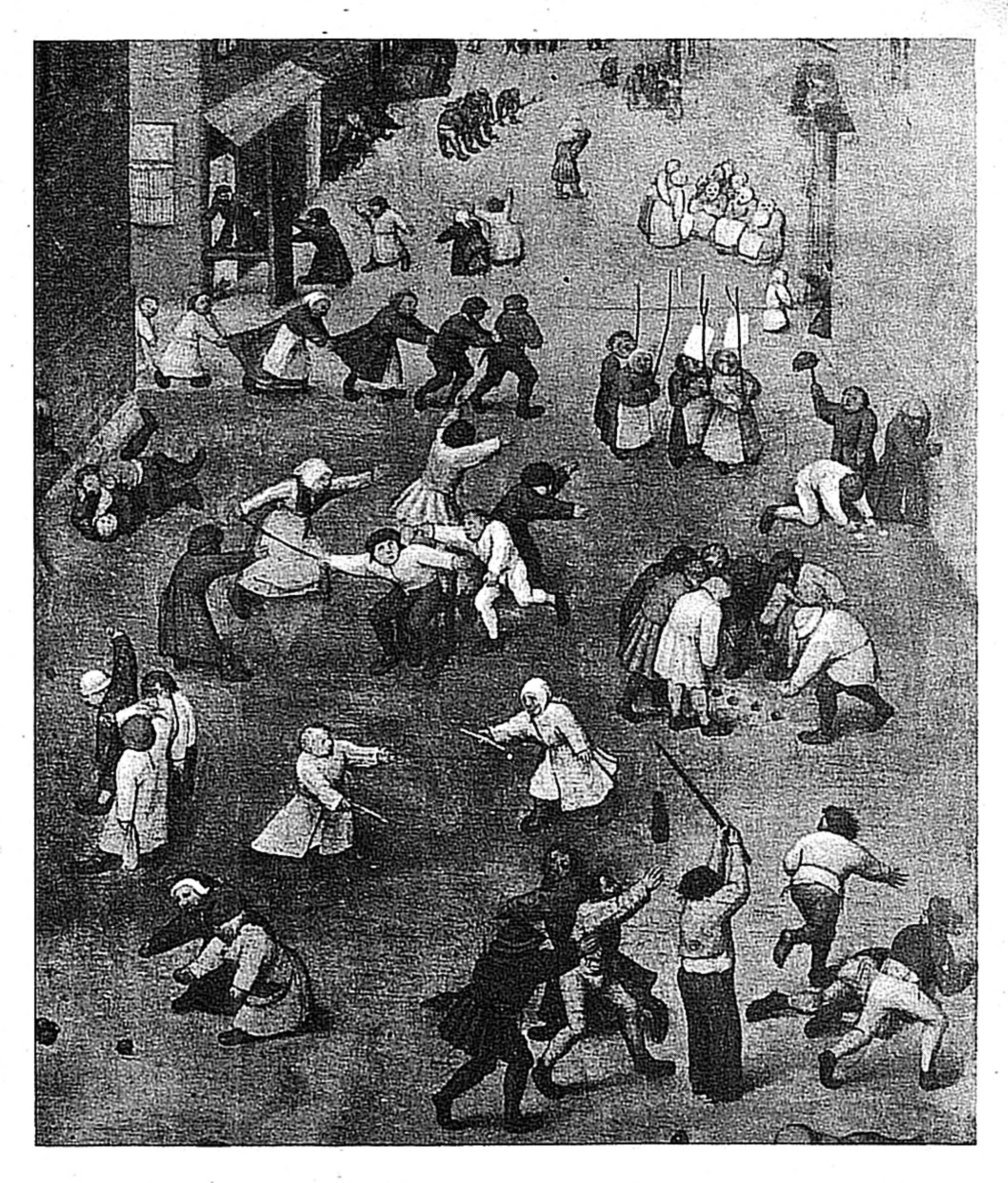
3. Là-dessus, le directeur introduisit un sifflet d'étain entre les poils de sa barbe et, gonflant ses joues, siffla.

Comme par magie, les centaines d'enfants qui remplissaient la cour, s'arrêtant de courir et de crier, demeurèrent pétrifiés (3) à l'endroit même où l'appel les avait surpris... Un second coup de sifflet, et la foule enfantine commença de marquer le pas, frappant le sol de la cour, en cadence, avec une énergie farouche. Troisième

1 Les effets et le matériel de l'écolier. Votre équipement à vous est-il identique à celui du petit écolier ?

2 Un sentiment délicieux de reconnaissance.

3 Immobiles comme s'ils étaient changés en pierres.



Le petit écolier de notre texte est terrifié, au premier jour de sa vie scolaire, par le tumulte de la récréation. Un tableau de Breughel, le grand peintre flamand du XVIe siècle, nous montre que les écoliers d'il y a quatre siècles ressemblaient fort, aux heures de récréation, à ceux d'aujourd'hui. Voyez comme ils se démènent ! Cherchez le genre de jeu auquel se livre chacun des groupes et remarquez ces deux gamins batailleurs qui ont roulé à terre et se chamaillent encore vigoureusement. Quel entrain ! (Détail d'un tableau du Musée de Vienne).

coup de sifflet et chacun des danseurs de cet étrange ballet se mit en route vers certains points de la cour qui semblaient agir comme des pôles d'attraction ([4]). Les différentes classes se groupaient en longues files doubles. Désiré me reprit la main et me conduisit à ma place... Un dernier coup de sifflet retentit et la cour entière chanta... L'une après l'autre les cohortes ([5]) se mirent en marche...

Je me dépouillai de ma pèlerine, dans le couloir, comme les autres élèves et je pénétrai, battant des cils, dans le jour blanc-bleu de la classe.

GEORGES DUHAMEL, *Le Notaire du Havre* (Mercure de France, Éd.).

[4] Points de la cour qui semblaient attirer les élèves comme les pôles de l'aimant attirent les bouts de fer.

[5] Formations d'infanterie romaine. Le terme employé un peu ironiquement indique le bon ordre des élèves.

I. Intérêt d'ensemble :

Le premier jour où un petit enfant se rend à l'école, que d'émotions ! Chagrin de s'éloigner de sa maman, peur de l'inconnu, effroi en pénétrant dans la cour où l'on crie et où l'on se bouscule, étonnement devant les mouvements ordonnés des écoliers qui entrent dans leurs classes au signal du directeur ! Quel passage de ce texte vous a fait le plus d'impression et pourquoi ?

II. Examinons le texte :

1. Que se passe-t-il à la maison au moment où le petit écolier s'apprête à partir ?
2. De quelles manières sa maman montre-t-elle en ce grand jour qu'elle est la meilleure des mamans ?
3. Quelle mission est confiée à Désiré et comment s'en acquitte-t-il ? Que pensez-vous de lui ?
4. Montrez que Gabourin est à la fois querelleur et poltron.
5. Essayez d'indiquer avec précision ce qui se passe dans la cour au coup de sifflet du directeur.

III. Lisons bien :

Soignons la lecture du § 2. C'est une petite scène très animée et qui doit être présentée avec vivacité. Mettez tout particulièrement en relief les termes qui expriment les transes du petit écolier : **« me terrifièrent... j'étais perdu... »** Voyez les passages particulièrement vifs où il faut accélérer le débit, par ex. : **«...saisit mon béret et prit la fuite »**. De la vigueur et de la voix pour présenter Désiré interpellant brutalement le gringalet. Un débit plus lent, une voix moins forte et un ton de mépris lorsque Gabourin perd toute son assurance et passe de l'insolence à la prudence...

IV. Utilisons le texte :

1. Le petit garçon, de retour à la maison, raconte à sa maman ses débuts d'écolier (ce qu'il a vu... ce qu'il a éprouvé... il n'oubliera pas de faire la louange de Désiré, ni de présenter Gabourin au cours de son récit...).
2. Relisez le portrait de Désiré (§ 1). Faites en quelques mots le portrait d'un garçon (ou d'une fillette) d'un physique plus avantageux et même d'allure gracieuse.
3. Relisez le début du § 3 et évoquez brièvement la sortie de l'école (Elèves d'abord groupés en rangs et immobiles et au coup de sifflet du maître ?...).

Charme d'automne

1. Septembre, Septembre,
Cueilleur de fruits, teilleur (1) de chanvre,
Aux clairs matins, aux soirs de sang,
Tu m'apparais,
Debout et beau,
Sur l'or des feuilles de la forêt,
Au bord de l'eau,
En ta robe de brume et de soie,
Avec ta chevelure qui rougeoie
D'or, de cuivre, de sang et d'ambre (2)...

2. Septembre !
Le vin nouveau fermente et mousse de la tonne
Aux cruches ;
La cave embaume, le grenier ploie ;
La gerbe de l'été cède au cep de l'automne ;
La meule luit des olives qu'elle broie.
Toi, Seigneur des pressoirs, des meules et des ruches,
O Septembre, chanté de toutes les fontaines,
Écoute mon poème !...
Le soir est froid ;
L'ombre s'allonge de la forêt,
Et le soleil descend derrière les grands chênes...
Je ne veux plus chanter que toi, ô bel automne,
Salut aux feuilles d'or dont ton front se couronne !

Henri de RÉGNIER,
La Sandale ailée (Mercure de France, Ed.).

[1] La *teille* est l'écorce de la tige de chanvre. Teiller le chanvre, c'est enlever cette écorce. On obtient ainsi la *filasse* dont on fait des toiles et des cordes,

[2] L'ambre est une résine d'une belle couleur jaune qui tire parfois sur le rouge, ce qu'indique le verbe *qui rougeoie*.

I. Intérêt d'ensemble :

On a dit bien souvent que l'automne ne va pas sans quelque tristesse : le soleil pâlit, on sent venir le froid, les oiseaux ont moins d'entrain et moins de chants, les arbres perdent peu à peu leur parure de feuillages. Mais l'automne a aussi des charmes : de belles journées tièdes, une lumière douce et claire, les feuilles avant de tomber prennent de riches couleurs et puis si les fleurs s'en vont, l'automne apporte en abondance les fruits et les récoltes qui prennent le chemin de la cave et du grenier. Tout cela, le poète vous le dit...

II. Examinons le texte :

1. Expliquez et justifiez cette expression : « aux soirs de sang ».

2. Pourquoi le poète peut-il parler de la « robe de brume et de soie » que montre l'automne « au bord de l'eau » et qu'entend-il par la « chevelure » de l'automne ? Quelles en sont les quatre couleurs ?

3. La 1re strophe montre la beauté de l'automne (rappelez-la) ; quel autre aspect de l'automne montre la seconde strophe ? Donnez-lui un titre significatif.

4. Faites comprendre ce vers : « **La cave embaume, le grenier ploie** » et que signifie : « **La gerbe de l'été cède au cep de l'automne** » ?

III. Lisons bien :

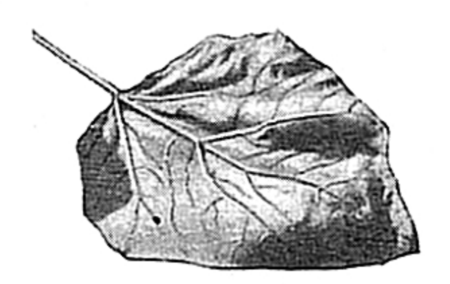
Ce poème est un hymne de reconnaissance à l'automne. Le poète admire cette saison et il l'aime. Il la remercie d'être belle et de nous combler de ses dons. Mettez donc dans votre diction de l'élan et un ton vibrant d'admiration, mais sans jamais forcer la voix. Distinguez les vers les plus riches de sens à bien mettre en relief, par ex. : « **Toi, Seigneur des pressoirs, des meules et des ruches** ».

IV. Utilisons le texte :

1. Complétez ces phrases : « **Automne, j'admire la beauté de tes feuillages qui... Automne généreux, tu nous donnes...** »

2. Si vous y avez pris part, racontez une cueillette automnale (noix, châtaignes, champignons, etc.) ou bien présentez une boutique ou un étal de marchand où se pressent divers produits de l'automne.

3. A la manière du dernier vers, faites trois phrases où vous saluerez les trois autres saisons en indiquant un de leurs aspects particulièrement significatifs : **Hiver, salut à... etc.**



Départ des hirondelles

1. Quand nous étions à Nantes (octobre 1851), la saison étant très belle encore, les insectes nombreux et la pâture des hirondelles facile et plantureuse, nous eûmes cet heureux hasard de voir la sage république [1] en une immense et bruyante assemblée siéger, délibérer [2] sur le toit d'une église, Saint-Félix, qui domine l'Erdre et, de côté, la Loire. Pourquoi ce jour, cette heure plutôt qu'une autre ? Nous l'ignorions ; bientôt nous pûmes le comprendre.

2. Le ciel était beau le matin, mais avec un vent qui soufflait de la Vendée. Mes pins se lamentaient, et de mon cèdre ému sortait une basse et profonde voix. Les fruits jonchaient la terre. Nous nous mîmes à les ramasser. Peu à peu, le temps se voila, le ciel devint fort gris, le vent tomba, tout devint morne. C'est alors, vers quatre heures, qu'en même temps de tous les points, et du bois, et de l'Erdre, et de la ville, et de la Loire, de la Sèvre, je pense, d'infinies légions, à obscurcir le jour, vinrent se condenser [3] sur l'église, avec mille voix, mille cris, des débats, des discussions.

3. Sans savoir cette langue, nous devinions très bien qu'on n'était pas d'accord. Peut-être les jeunes, retenus par ce souffle tiède d'automne, auraient voulu rester encore. Mais les sages, les expérimentés, les voyageurs éprouvés insistaient pour le départ. Ils prévalurent [4] ; la masse noire, s'ébranlant à la fois comme un immense nuage, s'envola vers le sud-est, probablement vers l'Italie. Ils n'étaient pas à trois cents lieues (quatre ou cinq heures de vol) que toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent [5] pour abîmer la terre ; nous crûmes un moment au déluge. Retirés dans notre maison qui tremblait aux vents furieux, nous admirions la sagesse des devins ailés qui avaient si prudemment devancé l'époque annuelle.

4. Évidemment ce n'était pas la faim qui les avait chassés. En présence d'une nature belle et riche encore, ils avaient senti, saisi

[1] Au sens figuré, le mot désigne parfois des associations d'animaux qui vivent en commun. Remarquez l'adjectif *sage*.

[2] Discuter. Délibérer s'applique en général à une discussion dans une assemblée.

[3] Se rassembler de façon visible, à la manière de la vapeur d'eau qui se *condense* sur une vitre froide.

[4] On les écouta et leur avis l'emporta.

[5] La pluie se mit à tomber avec violence.

l'heure précise sans la devancer. Le lendemain, c'eût été tard. Tous les insectes, abattus par cette immensité de pluie, étaient devenus introuvables ; tout ce qui en subsistait vivant s'était réfugié dans la terre.

MICHELET, *L'Oiseau.*

I. Intérêt d'ensemble :

Voici la grande aventure des hirondelles qui va commencer. Entreprise pleine de risques, mais commandée par la sagesse. Admirez le sûr instinct de ces voyageurs qui partent juste quand il faut. Dans quelques jours, il serait trop tard. Bon voyage, amies hirondelles !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du §1 soulignent que la saison est encore belle et que les hirondelles pourraient avoir des raisons de rester ?

2. Quels détails du § 2 font prévoir au contraire que les mauvais jours sont proches ?

3. Les hirondelles semblent-elles d'accord ? Quelles sont celles qui, finalement, ont raison ?

4. Qu'arriverait-il dans quelques jours si elles restaient ?

III. Lisons bien :

Appliquez-vous à bien lire le § 2. Mettez en valeur les expressions, qui dès le début, appellent l'attention sur l'approche des mauvais jours **« se lamentaient »... « sortait une basse et profonde voix »**. Puis donnez une impression d'accablement et de tristesse pesante en disant d'une voix sourde et en détachant toutes les parties de la phrase **« Peu à peu... tout devient morne »**. Opposez à ce silence le rassemblement des oiseaux en insistant sur les **« et »** (et du bois, et de l'Erdre et de la ville) et sur « mille voix, mille cris, des débats, des discussions ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Le ciel était beau le matin, mais avec un vent qui... ». Employez le mot **« mais »** pour corriger, compléter, atténuer ce qui a déjà été dit : Jean est sage mais... La pluie tombe serrée, mais on sent déjà que... etc.

2. **« Peu à peu le temps se voila... etc. »** Reprenez cette tournure de phrase, mais décrivez un ciel qui, petit à petit, redevient lumineux.

3. Une hirondelle toute jeune voudrait rester. Que dit-elle ? Faites parler une hirondelle plus expérimentée (en empruntant quelques-unes des indications données dans le § 4).



Joyeuses vendanges

1. *Ils sont dans les vignes les moineaux,*
Ils sont dans les vignes!...

Vous connaissez la chanson. Par là septembre, mes amis, vous invite à être moineaux...

J'aime ce tapage de tonneliers sur les places publiques, ces ferrures de chevaux au grand air, et ces caves ouvertes au vent...

Ils sont dans les vignes les moineaux,
Ils sont dans les vignes...

2. On part à l'aube, fagoté (1) comme un escargot. En sandales, casquette de travers, un bout de sac noué aux reins, on file en chœur vers les vignes mûres.

Au loin, on entend rouler les charrettes chargées de comportes (2), jurer les rouliers... On mobilise pour la circonstance mille étranges véhicules sans gloire, des mulets sans dents, les plus branlantes bourriques... L'horizon est couleur de vin.

Tout le village s'affaire et bourdonne. De chaque rue débouchent les bandes de vendangeurs de tout âge et de tout poil, enfants de huit ou dix ans riants et bariolés, vieillards émus et drus... Chaque maison se vide à blanc (3). Les jeunes femmes portent leurs bébés dans leurs bras. Les écoliers suivent avec les chèvres et les chiens. C'est vers les terres une émigration (4) chantante...

1 Habillé sans recherche de vieux vêtements qui ne risquent rien et qui donnent parfois une allure bizarre.
2 Cuves de bois.
3 De *tous* ses habitants.
4 Toute la population du village se dirige vers les terres. Celui qui *émigre* est un *émigrant*.



Cette vieille sculpture d'une stalle de l'église de la Trinité à Vendôme évoque le temps des vendanges avec ses attributs : la grappe, la hotte, la cuve et le tonneau. Qu'il paraît content ce vendangeur qui piétine le raisin dans une cuve tandis qu'il mord à belles dents dans une grappe qui n'est pas petite. « Joyeuses vendanges » pense-t-il !

3. La vigne !... On a ouvert des chemins à la hache ainsi que dans les forêts vierges... Le chef de bande coupe le premier raisin, l'élève à bout de bras au soleil...

Ils se sont mis en bras de chemise, comme des bouchers... A la serpe, à la cisaille, on tranche les raisins à tour de bras... Ces beaux raisins !... Humides de rosée, peinturlurés d'aurore !... On les jette dans les seaux sanglants... Puis on verse le tout dans les comportes à bloc. Là, d'espiègles enfants armés de massues écrasent royalement la vendange....

4. Le soir, dans les villages, c'est une féerie. L'odeur des jeunes vins enchante les rues. Ce ne sont partout que charrettes rougies, comportes bourdonnantes d'abeilles, tonneaux, pressoirs. Le jus des

raisins voltige dans l'air. Ce soir-là, il n'est pas une maison, pas une grange qui n'abrite derrière ses murs le joyeux entrain de quelque décuvaison ([5]).

Dans l'entrebâillement d'une porte antique, on a chance d'apercevoir quelque groupe d'enfants qui, jambes nues jusqu'au cœur, foulent les grappes à même la cuve à la lueur d'une lanterne... Il se dégage de toutes ces bourgades plongées dans leurs orgies de moût ([6]) un fumet épais et puissant, qui trouble et exalte à la fois.

D'après JOSEPH DELTEIL, *En robe des champs* (Grasset, Éd.).

[5] Opération par laquelle on transvase le vin de la cuve dans les tonneaux.

[6] Jus du raisin qui n'a pas encore fermenté.

I. Intérêt d'ensemble :

Quel agréable travail que les vendanges ! Tout le monde s'en mêle, depuis les vieillards, jusqu'aux enfants dans les bras de leur mère... Ecoutez les échos de cette joyeuse agitation, humez l'odeur capiteuse du jus de raisin où les enfants barbotent !

II. Examinons le texte :

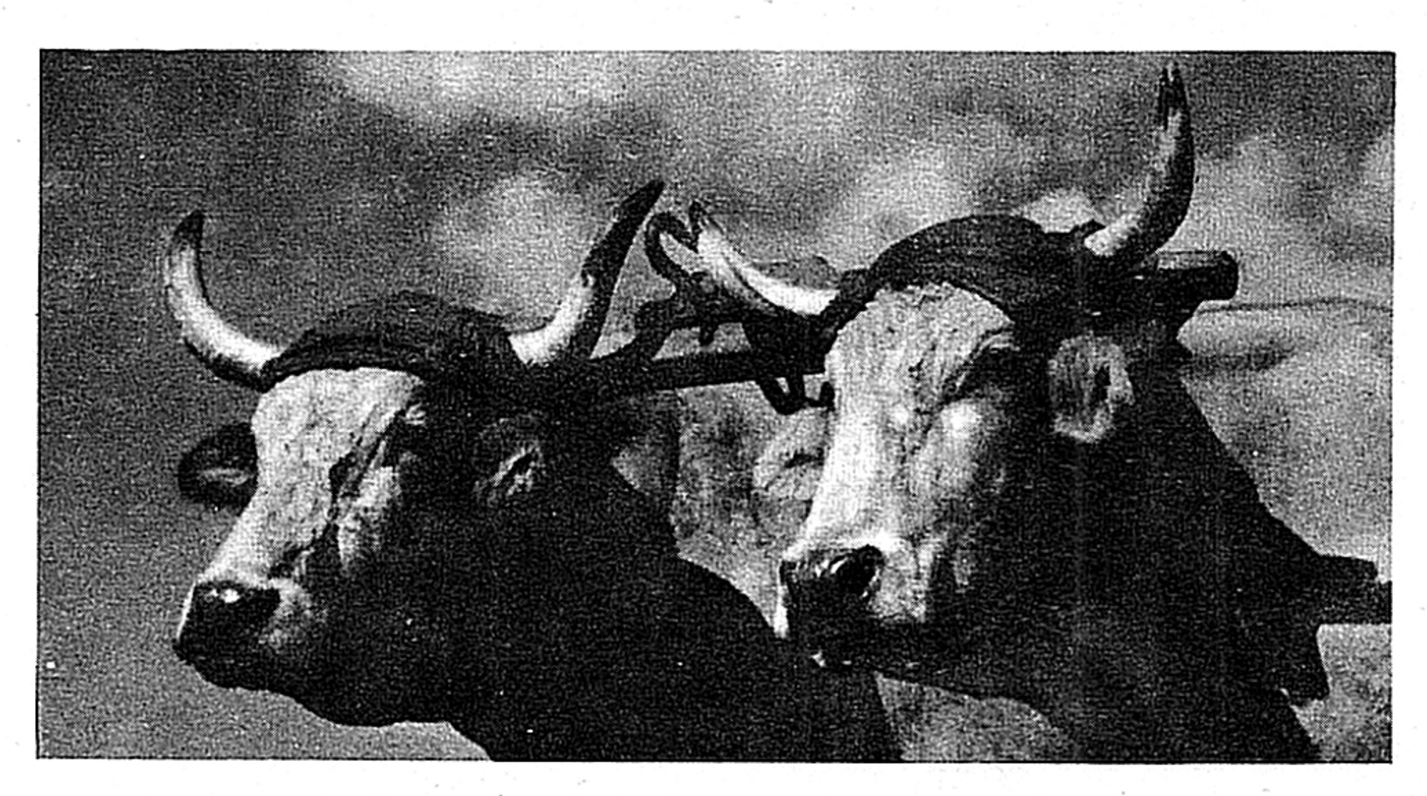
1. Quels détails indiquent qu'on a besoin de beaucoup de gens pour les vendanges ? de beaucoup de véhicules ? (§ 2).
2. L'auteur dit que les vendangeurs « se sont mis en bras de chemise, comme des bouchers ? » Pourquoi cette comparaison avec les bouchers ? Trouvez des détails du § 3 qui permettent de la justifier.
3. Dans le § 4, on parle d'enfants qui foulent les grappes « jambes nues jusqu'au cœur ». Cette expression ne vous paraît-elle pas étrange ? Essayez de la justifier.

III. Lisons bien :

Appliquez-vous à lire tout ce texte avec une joyeuse ardeur. Exercez-vous en particulier sur le § 3, qui fourmille d'exclamations (« La vigne ! »... « Ces beaux raisins ! »... « peinturlurés d'aurore ! ») Insistez sur les comparaisons (« ainsi que dans les forêts vierges »... « comme des bouchers »). Appuyez sur les mots qui peignent les actions (« on tranche les raisins à tour de bras »... « écrasent royalement »).

IV. Utilisons le texte :

1. **« En sandales... on file en chœur vers les vignes mûres ».** Imitez la construction de cette phrase pour parler : a) d'écoliers qui se rencontrent sur la route menant à l'école du village ; b) de chasseurs rassemblés qui vont vers les taillis.
2. **« Ce ne sont partout que charrettes rougies, comportes... etc. »** Imitez cette tournure pour parler : a) de la rue du village un jour de foire ; b) de la route nationale un jour de grande circulation.
3. Racontez une scène de vendanges à laquelle vous avez pris part.



Quels beaux bœufs ! Eux aussi sont certainement bons au labour et bons au charroi.

Labour

1. Matin ensoleillé... L'automne resplendit.
Un jeune paysan, toucheur de bœufs, brandit
L'aiguillon d'un geste ample et comme hiératique (1)
Et chante à pleine voix selon le mode (2) antique :

« Ho ! les beaux bœufs nourris par moi
Dans les étables de la ferme,
Tio ! tio ! holéha holé !
Bons au labour, bons au charroi,
Tirez bien droit, marchez bien ferme,
Tio ! tio ! hip ! »

2. Les bœufs blancs, œil mi-clos, mufle rose et baveux,
En un commun effort tendent leurs cous nerveux.
Et le premier sillon ouvre sa longue plaie...
Un bref instant de pause à l'ombre de la haie,
Puis les couples vaillants vont, patients et doux,
Haleter au sillon nouveau. Leurs rudes jougs
Grincent sous la courroie, et le soc luisant crie
En pénétrant au sein de la terre meurtrie.

« Ho! mes valets, mes compagnons
De tous les temps, calme ou tempête,
Tio! tio! holéha holé!
Gentils et forts, fiers et mignons,
Hardi! mes bœufs que rien n'arrête,
Tio! tio! hip! »

3. Et toujours les six bœufs vont d'un pas régulier,
D'un bout à l'autre bout, par le champ familier (3)...
Et toujours le soc clair, sans hâte, sans secousse,
Soulève en frémissant la glèbe (4) brune ou rousse.

« Courage, amis; tirez, mes bœufs!
Encore un tour ou deux peut-être,
Tio! tio! holéha holé!
Et vous irez aux prés herbeux
Jusqu'à demain dormir et paître,
Tio! tio! hip!... »

Achille MILLIEN (poète régional nivernais du XIXe siècle),
Aux champs et au foyer (A. Lemerre, Éd.).

1 Solennel comme celui d'un prêtre qui accomplit un geste sacré.
2 La manière.
3 Celui qu'ils ont coutume de labourer.
4 La terre cultivée. La *glèbe* est tantôt *brune*, tantôt *rousse*. Pourquoi ?

I. Intérêt d'ensemble :

N'a-t-il pas fière allure, ce laboureur qui chante en conduisant ses bœufs? Pour lui le travail est compagnon de la joie.

II. Examinons le texte :

1. Relisez les couplets de la chanson du laboureur et dites quels sentiments il éprouve pour ses bœufs.
2. Quels détails du § 2 indiquent que le travail des bœufs est pénible?
3. Quels détails du § 3 indiquent que leur effort est régulier?

III. Lisons bien :

Attention ! ne vous arrêtez pas à la fin de tous les vers. Enchaînez « **brandit** l'aiguillon »... et « leurs rudes jougs grincent sous la courroie ». Dites hardiment, d'une voix jeune et claire, les strophes de la chanson du paysan. L'ensemble de cette poésie doit donner une impression de joie saine.

IV. Utilisons le texte :

1. « Le jeune paysan brandit l'aiguillon ». Faites d'autres phrases où vous emploierez le verbe **brandir** en commençant par : le guerrier menaçant... le sauvage poursuivi... le gorille furieux...
2. Ici le jeune homme parle à ses bœufs ; imaginez ce que pourrait dire un chasseur parlant à ses chiens, ce qu'aurait pu dire, autrefois, un postillon de diligence à ses chevaux.

Semailles... d'un grain de blé

Un ballon, qui portait plusieurs aéronautes américains, est tombé dans une île déserte. L'île fournit du gibier, des fruits et des plantes, mais... pas de pain.

1. Ce jour-là, — il pleuvait à torrents — les colons étaient rassemblés dans la grande salle de *Granite-House*, quand le jeune garçon s'écria tout d'un coup : « Tiens, Monsieur Cyrus. Un grain de blé ! » Et il montra à ses compagnons un grain, un unique grain qui, de sa poche trouée, s'était introduit dans la doublure de sa veste. La présence de ce grain s'expliquait par l'habitude qu'avait Harbert étant à Richmond, de nourrir quelques ramiers dont Pencroff lui avait fait présent.

2. « Un grain de blé ? répondit vivement l'ingénieur. — Oui, monsieur Cyrus, mais un seul, rien qu'un seul ! — Eh ! mon garçon, s'écria Pencroff en souriant, nous voilà bien avancés, ma foi ! Qu'est-ce que nous pourrions bien faire d'un seul grain de blé ? — Nous en ferons du pain, répondit Cyrus Smith. — Du pain, des gâteaux, des tartes ! répliqua le marin. Allons ! le pain que nous fournira ce grain de blé ne nous étouffera pas de sitôt ».

Harbert, n'attachant que peu d'importance à sa découverte, se disposait à jeter le grain en question, mais Cyrus Smith le prit, l'examina, reconnut qu'il était en bon état, et, regardant le marin bien en face :

« Pencroff, lui demanda-t-il tranquillement, savez-vous combien un grain de blé peut produire d'épis ? — Un, je suppose ! répondit le marin, surpris de la question. — Dix, Pencroff. Et savez-vous combien un épi porte de grains ? — Ma foi, non. — Quatre-vingts en moyenne, dit Cyrus Smith. Donc, si nous plantons ce grain, à la première récolte, nous récolterons huit cents grains, lesquels en produiront à la seconde six cent quarante mille, à la troisième cinq cent douze millions, à la quatrième plus de quatre cents milliards de grains. Voilà la proportion. »

3. Les compagnons de Cyrus Smith l'écoutaient sans répondre. Ces chiffres les stupéfiaient. Ils étaient exacts cependant...

« Et maintenant, Pencroff, reprit-il, savez-vous combien quatre cents milliards de grains représentent de boisseaux ? (1) — Non, répondit le marin, mais ce que je sais, c'est que je ne suis qu'une bête ! — Eh bien, cela ferait plus de trois millions, à cent trente mille

1 Ancienne mesure pour les grains : environ 13 litres.

par boisseau, Pencroff. — Trois millions ! s'écria Pencroff. — Trois millions. — Dans quatre ans ? — Dans quatre ans, répondit Cyrus Smith, et même dans deux ans, si, comme je l'espère, nous pouvons, sous cette latitude ([2]), obtenir deux récoltes par année »...

4. Le moment était propice pour semer cet unique et précieux grain de blé. Il fut d'abord question de le planter dans un pot ; mais, après réflexion, on résolut de s'en rapporter plus franchement à la nature, et de le confier à la terre... Sur le plateau, ils choisirent un endroit bien abrité du vent, et auquel le soleil de midi devait verser toute sa chaleur. L'endroit fut nettoyé, sarclé ([3]) avec soin, fouillé même pour en chasser les insectes ou les vers ; on y mit une couche de bonne terre amendée d'un peu de chaux ; on l'entoura d'une palissade ; puis, le grain fut enfoncé dans la terre humide.

JULES VERNE, *L'Ile mystérieuse* (Hachette, Éd.).

[2] Position par rapport à l'Équateur. L'île appartient à la zone tropicale au sud de l'Équateur. (Deux saisons de pluie).
[3] Débarrassé des mauvaises herbes.

I. Intérêt d'ensemble :

N'avoir qu'un grain de blé, et envisager de fabuleuses récoltes, n'y a-t-il pas là de quoi surprendre ? Pourtant, si les chiffres donnés par Cyrus sont exacts, cela vaut de tenter l'expérience. Aussi comprenez-vous les précautions dont s'entourent les colons, pour qu'elle réussisse !

II. Examinons le texte :

1. Les compagnons d'Harbert sont-ils également intéressés lorsque celui-ci trouve un grain de blé dans sa poche : a) Pencroff ? b) Cyrus Smith ?
2. Pourquoi pourrait-on, dans cette île, obtenir deux récoltes par an ?
3. Relisez la fin du § 4, relevez chacun des détails et dites en quoi il est important pour expliquer comment on veut donner toutes ses chances à ce grain de blé.

III. Lisons bien :

Le dialogue (§ 2 et 3) est évidemment la partie la plus intéressante pour une lecture à haute voix. Mettez-vous bien dans l'esprit des personnages : Harbert et Pencroff traitent d'abord l'affaire à la légère et accueillent avec ironie les affirmations de Cyrus, mais celui-ci, tranquillement, posément, les convainc, leur prouve qu'il a raison. Amusez-vous à lire ces § en faisant les modifications nécessaires pour qu'ils se présentent comme une petite scène de théâtre (trois personnages : Harbert, Pencroff, Cyrus).

IV. Utilisons le texte :

1. « Il fut d'abord question de... mais, après réflexion, on résolut de »... Imitez cette tournure de phrase du § 4 pour parler : a) d'enfants qui hésitent sur un jeu auquel ils peuvent se livrer ; b) sur une promenade à faire ; c) sur un métier à choisir.
2. Un an après les semailles les colons ont déjà un tas de grains assez important. Ils se proposent de faire du pain. Faites-les parler.

Sabounouma défriche et sème

Les nègres parlent avec effroi d'un coin de brousse où personne n'ose pénétrer ; on y entend un écho qui donne le frisson.

1. Un ancien porteur (1), qui avait beaucoup voyagé, (il s'appelait Sabounouma), décide un jour d'aller couper cette brousse pour y établir son champ et s'y fixer. Il s'écrie : « Tiens, voilà un terrain qui n'appartient à personne ; je vais le remuer ! »

Les gens du village lui conseillent de n'en rien faire, mais, lui, déclare ne pas vouloir renoncer à son idée. Il prend sa hache et pénètre dans le taillis. C'est bon. C'est bon.

2. Il se met à débroussailler. Mais il n'a pas plus tôt entamé une liane que :

— Qui est-ce qui coupe ma brousse ? demande tout à coup la grosse voix de Guinnârou, le roi des guinnés (2).

L'homme a très peur, mais il répond tranquillement :

« C'est moi, Sabounouma ; je veux faire mon champ ici ! — Qui t'en a donné la permission ? reprend la grosse voix de Guinnârou le roi des guinnés. — Personne, dit l'homme effrayé. — C'est bon ! répond Guinnârou. »

Et Guinnârou d'appeler ses guinnés pour donner un coup de main à Sabounouma. Cent cinquante guinnés arrivent en riant. Des mille-pattes et des mille-bras. En moins d'un jour tout a été débroussaillé !

3. Quand la brousse abattue est bien sèche, Sabounouma va encore une fois dans ce terrain pour y mettre le feu. Il emporte du feu dans un petit pot, souffle dessus et pénètre dans le défrichement. C'est bon. C'est bon.

Il commence à mettre le feu. Mais le feu n'a pas plus tôt atteint une vieille souche que :

— Qui est là ? demande tout à coup la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou le roi des guinnés.

L'homme a très peur, mais il répond tranquillement :

« C'est moi, Sabounouma ; je viens brûler la brousse qu'on a coupée l'autre jour ! — Qui t'en a donné la permission ? reprend la

1 Dans la brousse, le transport des marchandises se fait à dos d'homme, il est fait par les *porteurs*.

2 Les génies de la brousse qui ont certains pouvoirs surnaturels. Le texte va bientôt nous les révéler.



Voici Sabounouma, le paysan noir, qui s'applique à gratter la brousse où il fera ses semailles. C'est à sa manière un beau et vigoureux gaillard. Mais remarquez que son outil est plutôt rudimentaire. Heureusement que Guinnârou et ses guinnés lui donneront un coup de main. Le costume de Sabounouma se réduit à peu de chose : il fait chaud dans la brousse ! Bon courage !

grosse voix de Guinnârou le roi des guinnés. — Personne, dit l'homme effrayé. — C'est bon, répond Guinnârou. »

Et Guinnârou d'appeler ses guinnés pour donner un coup de main à Sabounouma. Trois cents guinnés arrivent en riant. Des mille-z-yeux et des mille-souffles. En moins d'un jour tout a été brûlé !

4. Quand tout est brûlé, Sabounouma rentre au village. Aux bonnes gens qui lui conseillent de ne pas persévérer, il déclare ne pas vouloir renoncer à son idée... Dès le lendemain de la première pluie, il va encore une fois dans ce terrain pour ensemencer son champ. Il porte une pleine jarre de mil sur sa tête et pénètre dans la clairière. C'est bon. C'est bon.

Il se met à ensemencer son champ. Mais il n'a pas plus tôt enfoui un grain de mil dans le sol que :

— Qui est là ? demande tout à coup la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le roi des guinnés.

L'homme a très peur, mais il répond tranquillement :

« C'est moi, Sabounouma ; je viens ensemencer le champ qu'on a préparé dernièrement ! — Qui t'en a donné la permission ? reprend la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou le roi des guinnés. — Personne, dit l'homme effrayé. — C'est bon ! répond Guinnârou. »

Et Guinnârou d'appeler ses guinnés pour donner un coup de main à Sabounouma. Cinq cents guinnés arrivent en riant. Des mille-tarauds et des mille-tarières (3). En moins d'un jour tout a été ensemencé... C'est bon. C'est bon.

Blaise CENDRARS, *Petits contes nègres* (Éditions des Portiques).

3 Tarauds et tarières sont des outils qui servent à creuser. Les guinnés en faisant les trous pour la semence opèrent comme s'ils étaient ces outils.

I. Intérêt d'ensemble :

Sabounouma aurait pu, comme tous les autres nègres, ne pas oser pénétrer dans ce lieu redoutable. Il a osé pourtant. N'a-t-il pas eu raison ? Entre nous, ce roi Guinnârou n'est pas si terrible malgré sa grosse voix, et les guinnés qui lui obéissent sont tout de même de braves lutins bien serviables !

II. Examinons le texte :

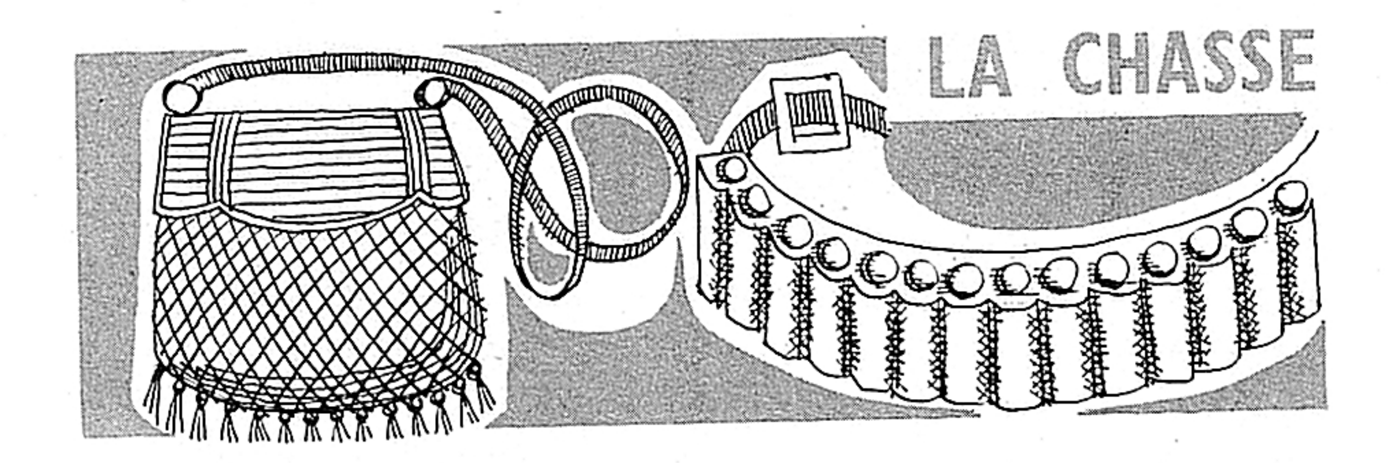
1. Quels renseignements donne ce texte sur la manière dont les nègres arrivent à transformer une région boisée en champ fertile ?
2. Les § 2, 3, 4 se ressemblent sur bien des points : lesquels ? Ces répétitions vous lassent-elles ou vous plaisent-elles ?

III. Lisons bien :

Le § 4 pourra (aussi bien que le § 2 ou le § 3) servir d'exercice de lecture particulièrement appliquée. Il faudra marquer une vive opposition entre la grosse voix de Guinnârou, et la voix fluette et craintive de Sabounouma ; mais cela presque en riant : vous savez bien que Guinnârou n'est pas méchant ...et que Sabounouma, au fond de lui, a confiance... Dites d'une voix légère, et rapidement, ce qui concerne les cinq cents guinnés si actifs et complaisants.

IV. Utilisons le texte :

1. « Et Guinnârou d'appeler ses guinnés pour donner... » Cette construction est plus rapide et légère que : Et Guinnârou appelle... Imitez-la : Et le cheval de ruer quand... Et les oiseaux de... Et le chat de...
2. Vous avez vu le procédé de composition des § 2, 3, 4, toujours le même. Employez-le pour décrire à votre façon la moisson faite par Sabounouma.



Première chasse

1. — Êtes-vous prêt, grand-père ?

— Tout à l'heure, mon enfant...

Il se faisait habiller, ayant les mains à demi percluses (1) et tremblantes de rhumatisme. Et quand il fut prêt, vêtu de ce glorieux complet de velours gris qui avait des boutons à tête de loup, la bombe de chasse sur ses cheveux blancs et le fusil à l'épaule, le vieux fusil, long comme une canardière et léger comme une plume, il ouvrit la porte de sa chambre, et, immobile, jugea le temps.

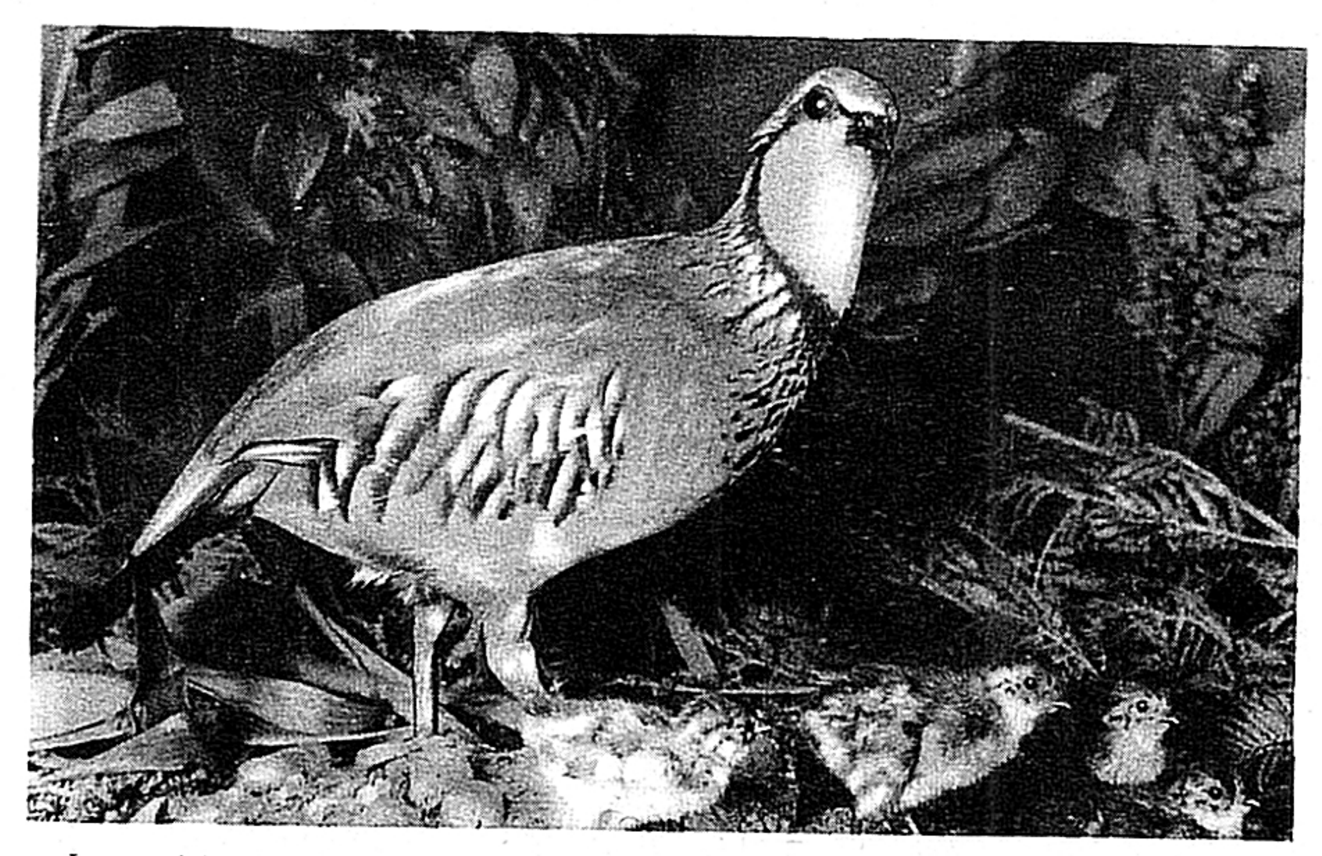
— Petite brise Nord-Est, dit-il, forte rosée, ciel couvert ; tu as de la chance, mon gaillard : dans une heure, au premier rayon de soleil, les perdrix tiendront comme des pieux (2).

Le novice connaissait l'expression familière de l'ancien, et il serra, dans un frisson de joie, le double canon damassé de son douze (3)...

2. Ils s'en allèrent à travers les prés, puis par les chemins creux, vers la remise, plantée en pommes de terre et en maïs, où, d'un commun accord, on devait entrer en chasse. Le grand-père exultait (4), sans trop le laisser voir... Ses paupières alourdies battaient plus vite que d'ordinaire. Aux carrefours, il s'arrêtait, jetait un coup d'œil, par habitude de guetteur, sur les sentiers bossués, verts comme des pelouses, et disait :

« Rappelle-toi bien ma recommandation : si c'est un lièvre, vise entre les deux oreilles. — Oui grand-père. — Si c'est une perdrix, ne

1 Presque incapables de servir.
2 Elles resteront sur place, et ne se décideront à s'envoler qu'au tout dernier moment, quand le chasseur sera sur elles.
3 Douze millimètres, calibre du fusil.
4 Se réjouissait vivement.



Les perdrix de notre texte s'étaient perchées comme des poules. Celle-ci est au sol, bien blottie entre les herbes. Elle a fait son nid à terre, il est bien dissimulé et une couvée de quatre tout jeunes perdreaux s'y agite. Leur mère se tient près d'eux, l'œil vif et attentif. Songe-t-elle aux chasseurs ?

tire pas tout de suite, laisse-la filer, et alors, à trois centimètres en avant du bec, tu lui envoies ton coup de fusil. — Parfaitement. — Si c'est une caille... »

La leçon fit place à un silence solennel devant la barrière du champ. Une ligne de pommiers coupait les sillons de pommes de terre par le milieu. Il n'y eut qu'un geste du vieux chef : « Toi à gauche, moi à droite !... »

3. Le vent arrivait, frais, léger... Et le pauvre garçon, à respirer cet air-là, sentit que son cœur battait trop fort et que, si deux ailes grises se levaient devant lui, il enverrait son coup de fusil dans les chênes, dans le ciel, dans le maïs encore lointain, mais qu'il ne fallait plus songer du tout à ces trois centimètres en avant du bec.

Cependant, parvenu à l'extrémité du champ, il n'avait rien vu.

« Mon enfant, dit mystérieusement le grand-père, en relevant le canon de son arme, il faut reprendre le champ. Je n'ai pas pu te faire signe, tu regardais la pointe des chênes, mais les perdrix sont là : mon chien en est sûr. — Où donc ? — Un cas assez rare : dans le sixième pommier. Toutes ensemble, attention ! »

4. Elles étaient, en effet, perchées comme des poules, sur le sixième pommier. L'aïeul avait placé son petit-fils un peu en avant. Elles partirent avec un bruit énorme. Le chasseur débutant abattit trois pommes du premier coup, et pour le second, essaya de suivre une perdrix filant droit vers la haie. A son grand étonnement, au moment où il pressait sur la gâchette, à tout hasard, il vit l'oiseau chavirer et tomber dans les épines. Il se détourna, soupçonnant vaguement qu'une seconde détonation avait accompagné la sienne. Mais le grand-père était déjà dans ses bras :

— Bravo ! bravo, mon ami ! A soixante-dix pas ! Un coq superbe ! Tu tireras comme un ange !

René BAZIN,
La Date de l'ouverture (Calmann-Lévy, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Une première chasse pour l'enfant... une des dernières, sinon la dernière, pour le grand-père... C'est donc, pour les deux personnages, un événement important. Le cœur de l'enfant bat très fort, et les coups de fusil du débutant n'ont pas dû faire grand mal au gibier ! Heureusement que le grand-père n'était pas loin !...

II. Examinons le texte :

1. Pourquoi le grand-père ne s'habille-t-il pas seul ?

2. Relevez les détails qui indiquent sa joie d'aller encore une fois à la chasse.

3. Pourquoi faut-il viser en avant du bec de la perdrix ?

4. Où les perdrix étaient-elles nichées, ce jour-là ?

5. Comment le jeune chasseur tire-t-il ?

6. Qui a tué la perdrix ?

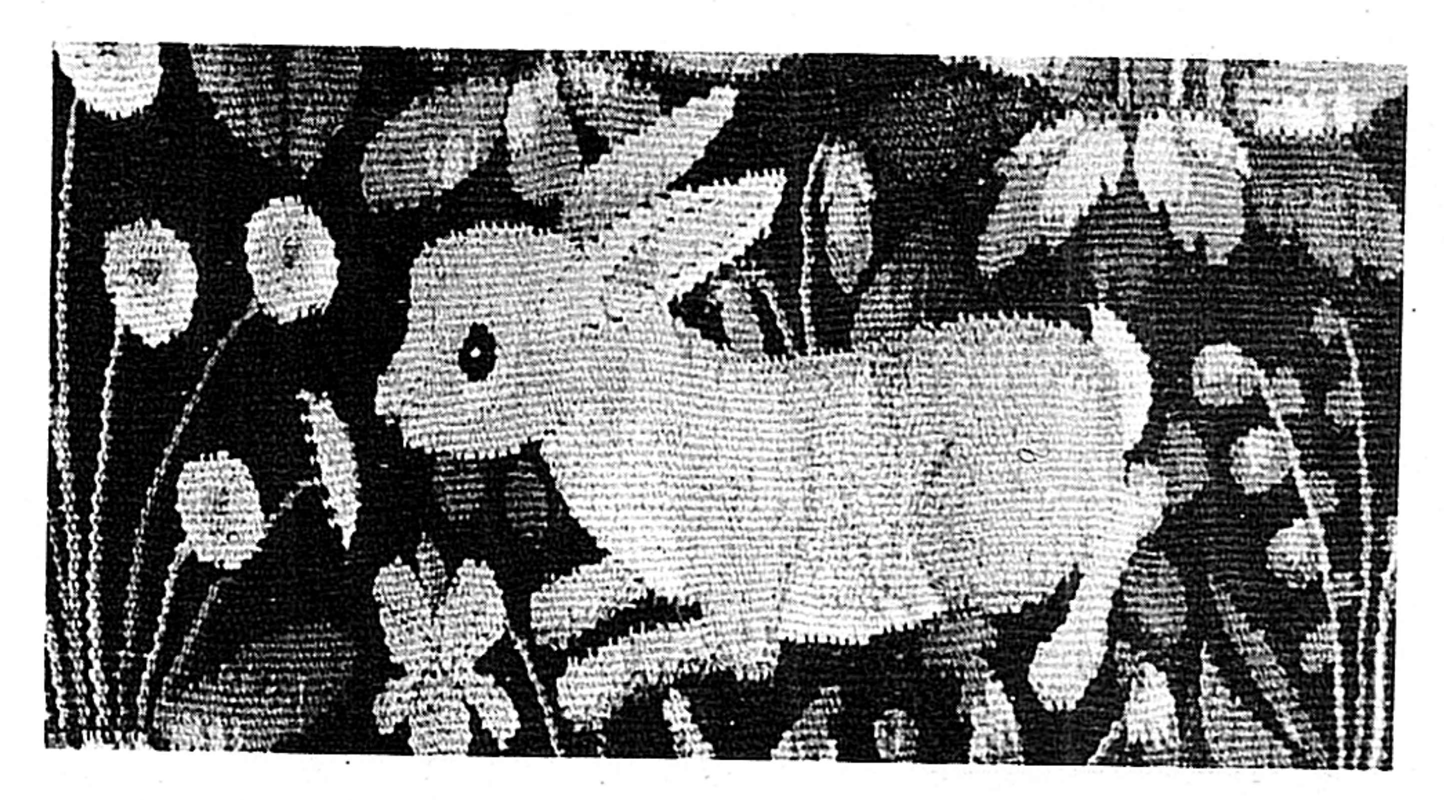
III. Lisons bien :

Le § 2 offre certaines difficultés pour une bonne lecture expressive, surtout au moment du dialogue ; mettez-vous bien dans l'esprit des deux personnages : le grand-père, qui connaît bien son affaire, et qui donne de bons conseils, d'une voix douce, calme, mais un peu insistante ; le petit-fils qui répond oui, parfaitement, avec docilité mais qui n'a peut-être pas bien entendu, tant il est ému par cette première chasse.

IV. Utilisons le texte :

1. « Et quand il fut prêt, il ouvrit la porte de sa chambre », etc. Reprenez trois fois le début de phrase « Et quand il fut prêt » et modifiez le reste à votre gré pour parler : a) d'un motocycliste ; b) d'un facteur ; c) d'un étalagiste de grand magasin, etc.

2. Modifiez le § 4 en supposant que le jeune chasseur, très maître de lui, met à profit les conseils donnés par son grand-père.



Ce petit lièvre figure dans une des tapisseries de la Dame à la Licorne. *Il a l'air mutin et bien éveillé : un petit lièvre curieux et aventureux qui trotte allégrement.* (Musée de Cluny).

Le petit lièvre

Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper du buisson...

Tremblant au moindre accroc,
La barbe hérissée
Et l'oreille dressée,
Le timide levrault
Part et se risque au trot,
Car l'aube nuancée
N'est pas trop
Avancée... (1).

N'entend-il pas quelqu'un ?
Non ! ce n'est que la brise
Qui caresse et qui grise
Son petit corps à jeun...

Dans le matin pâlot,
Leste et troussant sa queue,
Il fait plus d'une lieue
D'un seul trait, au galop.
Il s'arrête au solo ([2])
Du joli hoche-queue,
Près de l'eau
Verte et bleue.

Terrains mous, terrains durs,
En tout lieu son pied trotte ;
Et, poudreux, plein de crotte,
Ce rôdeur des blés mûrs
Hante les trous obscurs
Où la source chevrote ([3]),
Les vieux murs
Et la grotte...

Et toujours en éveil
Il renifle sans trêve
Au soleil
Qui se lève.

MAURICE ROLLINAT,
Les Névroses (Fasquelle, Éd.).

[1] Il ne fait pas encore trop jour.
[2] A la chanson que chante *seul* le hoche-queue.
[3] Parle d'une voix tremblante comme la *chèvre*. Au verbe *chevroter* correspond le nom *chevrotement*.

I. Intérêt d'ensemble :

Charmant tableau que celui de ce petit lièvre, craintif, capricieux, vif comme le vent. Ne semble-t-il pas heureux de vivre ? Pourtant, que de dangers pour lui, qui justifient sa crainte ! Pouvez-vous les deviner ?

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans tout le texte les adjectifs ou expressions qui indiquent que le petit lièvre est craintif.
2. Quels détails révèlent qu'il agit avec beaucoup de prudence ? (Voyez à quel moment il sort de son gîte).
3. Y a-t-il dans cette poésie des détails qui vous semblent gracieux, jolis, et que vous aimeriez illustrer ?

III. Lisons bien :

Voilà une poésie légère, qu'il faut lire avec vivacité : les vers ont six syllabes, sauf les deux derniers de chaque strophe, qui en ont trois. Cela déjà suffit à donner une impression gracieuse. Détachez bien l'adjectif **« brusque »** du début : vous donnerez immédiatement l'idée d'un bond : de même pour l'adjectif **« leste »**. Dites d'un ton un peu confidentiel, un peu chuchoté, les passages qui traduisent la crainte perpétuelle du levraut comme **« le timide levraut part et se risque au trot »** ou **« n'entend-il pas quelqu'un ? »**

IV. Utilisons le texte :

1. **« Brusque, avec un frisson, etc. »** Voyez l'importance de l'adjectif **« brusque »** placé au début de la phrase. Terminez les phrases suivantes : **Gracieux, le papillon... Brutal, le rhinocéros... Malin, le singe... Bavard, le...**
2. Imaginez ce que fait le lièvre, lorsque le jour est complètement levé. (Songez à sa prudence) !

Une chasse fantastique

Le chevalier Pécopin, fiancé à la belle Bauldour, s'est égaré au cours d'un long voyage. Il s'aperçoit soudain qu'il est dans le « bois des pas perdus » où règne le méchant nain Roulon. Hélas, qui entre dans ce bois maudit n'en sort plus ! Pécopin se lamente en songeant qu'il ne reverra jamais Bauldour. Désespéré, il s'est jeté la face contre terre. Il entend alors une voix.

1. Il se redressa : un vieux seigneur, vêtu d'un habit de chasse magnifique, était debout devant lui à quelques pas. Ce gentilhomme était complètement équipé. Un coutelas à poignée d'or ciselée lui battait la hanche, et à sa ceinture pendait un cor incrusté d'étain et fait de la corne d'un buffle... Ce bonhomme, d'ailleurs, avait la mine gracieuse, accorte (1) et avenante. Et puis, bien qu'accoutré en déterminé (2) chasseur, il était si vieux, si usé, si courbé, si cassé, que c'eût été pitié d'en avoir peur...

« Que me voulez-vous ? demanda Pécopin. — Te rendre à Bauldour, dit le vieux chasseur toujours souriant. — Quand ? — Passe seulement une nuit en chasse avec moi. — Quelle nuit ? — Celle qui commence. — Et je reverrai Bauldour ? — Quand notre nuit de chasse sera finie, au soleil levant, je te déposerai à la porte du Falkenburg... — Je vous suis, dit Pécopin. — Holà, vous autres ! arrivez ! en chasse ! cria le vieux seigneur, faisant effort avec sa voix décrépite (3)... »

En jetant ce cri vers le taillis, il se retourna, et Pécopin vit qu'il était bossu. Puis il fit quelques pas, et Pécopin vit qu'il était boiteux.

2. A l'appel du vieux seigneur, une troupe de cavaliers, vêtus comme des princes et montés comme des rois, sortit de l'épaisseur du bois. Ils vinrent se ranger dans un profond silence autour du vieux, qui paraissait leur maître. Tous étaient armés de couteaux ou d'épieux ; lui seul avait un cor. La nuit était tombée ; mais autour des gentilshommes se tenaient debout deux cents valets portant deux cents torches...

— Les chiens ! les chiens ! cria le vieux avec impatience.

Il achevait à peine que d'effroyables aboiements remplissaient la clairière ; une meute venait d'y apparaître.

3. Une meute admirable, une vraie meute d'empereur. Des valets en jaquettes jaunes et en bas rouges, des estafiers (4) de chenil au

[1] Aimable.
[2] Hardi.
[3] Usée et cassée par l'extrême vieillesse.
[4] Valets armés.



Extraite d'un manuscrit du Moyen Age, cette miniature nous présente une chasse au cerf, plaisir favori des seigneurs de cette époque. La bête traquée fuit de toute la vitesse de ses jambes, mais elle est perdue. Voici qu'arrivent sur elle les chasseurs à cheval qui sonnent l'hallali tandis que les meutes de chiens bondissent, furieux. Pauvre cerf ! Tout à l'heure, les crocs des chiens entreront dans sa chair. Adieu, belle forêt où il vivait heureux !

visage féroce et des nègres tout nus la tenaient robustement en laisse. Il y avait là tous les chiens possibles... Le premier groupe se composait de cent dogues d'Angleterre et de cent lévriers d'attache, avec douze paires de chiens-tigres... Le deuxième groupe était entièrement formé de greffiers de Barbarie ([5]) blancs et marquetés de rouge... Le troisième groupe était une légion de chiens de Norvège : chiens fauves au poil tirant sur le roux, avec une tache blanche au front et au cou... Le

[5] Ancien nom d'une partie de l'Afrique du Nord comprenant Algérie, Tunisie, Maroc, Tripolitaine et dont on appelait les habitants *Barbaresques*. On nommait aussi ces pays les *États barbaresques*.

quatrième groupe était formidable ; c'était une cohue épaisse, serrée et profonde, de ces puissants dogues noirs de l'abbaye de Saint-Aubert-en-Ardennes, qui ont les jambes courtes et qui chassent si furieusement les sangliers, les renards et les bêtes puantes... Le cinquième groupe était oriental. Il avait dû coûter des sommes immenses ; car on n'y avait mis que des chiens de Palimbotra, qui mordent les taureaux et des chiens de Cintiqui qui attaquent les lions...

Du reste, tous, anglais, barbaresques, norvégiens, ardennais et hindous, hurlaient abominablement... Pécopin était ébloui de cette meute. Tous ses appétits de chasseur se réveillaient...

VICTOR HUGO, *Le Rhin.*

I. Intérêt d'ensemble :

Tout n'est-il pas étrange dans ce texte : ce vieillard bancal et bossu, qui paraît si chétif, et qui, en réalité, est le maître de chasseurs et de chiens innombrables ! Ces hommes et ces animaux qui surgissent tout à coup des ténèbres, et qui mènent grand tapage ! Pécopin en est tout éberlué, et nous ne le sommes pas moins que lui !

II. Examinons le texte :

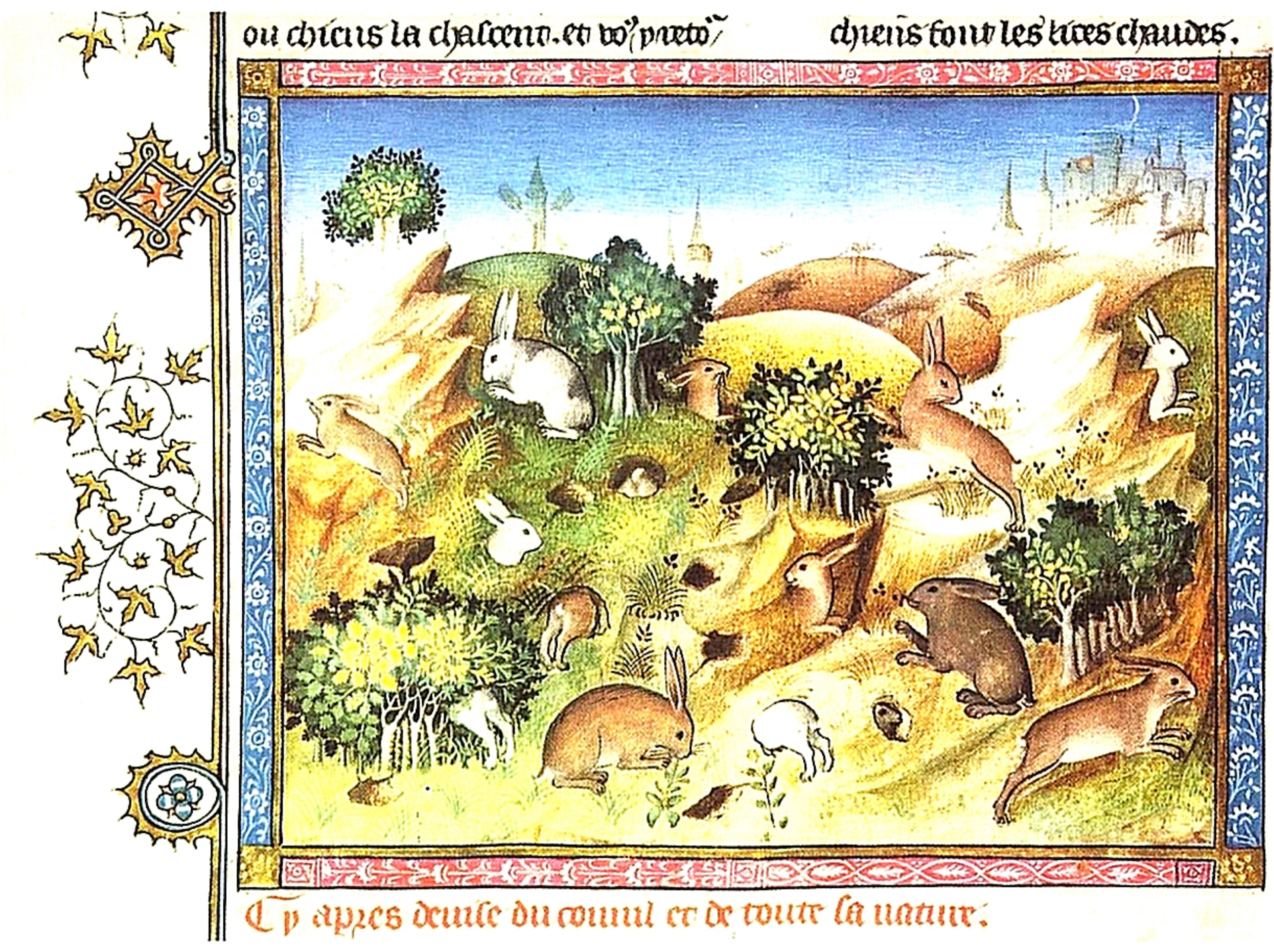
1. Relevez les détails qui, dans le § 1, insistent : a) sur la vieillesse et la faiblesse du seigneur ; b) sur son amabilité ; c) sur sa richesse.
2. Pécopin va d'étonnement en étonnement : indiquez la suite de ses étonnements et dites à chaque fois la cause de son étonnement.
3. Combien de chiens comprend le premier groupe de la meute ? Combien y a-t-il de groupes de chiens ? Si chacun d'eux est aussi important que le premier, combien de chiens comprend approximativement la meute ?

III. Lisons bien :

Le § 1 est digne d'une lecture très soignée. D'abord dans la présentation du vieillard, il faut insister surtout sur la phrase : « **il était si vieux, si usé, si courbé, si cassé...** » Ensuite dans le dialogue : Pécopin est d'abord inquiet et curieux ; il prend de plus en plus d'assurance ; le vieillard, lui, parle à voix douce, pesée, aimable, et avec un certain enjouement (il s'amuse de la surprise qu'il cause à Pécopin).

IV. Utilisons le texte :

1. « A l'appel du vieux seigneur une troupe de cavaliers sortit de l'épaisseur du bois ». Imitez cette phrase commençant par : « A l'appel de... » A l'appel de son maître, le chien... A l'appel du général... A l'appel de l'enfant égaré...
2. Reprenez le portrait du vieux gentilhomme ; modifiez-le en décrivant un chasseur moderne et encore vigoureux (différences dans l'armement et dans l'attitude).
3. Appliquez-vous à un exercice d'énumération à la manière du § 3 : vous entrez dans la cour d'une grande ferme où vous rencontrez des groupes d'animaux divers depuis les bœufs et les porcs jusqu'aux poules, dindons, canards... etc. Évoquez chaque groupe en précisant les allures particulières de ces bêtes.



MINIATURE FRANÇAISE
DU XVe SIÈCLE
(Bibliothèque Nationale)

Serait-ce la capitale des lapins? On pourrait le croire, tellement ils sont nombreux sur ce coteau où ils ont creusé à profusion trous et galeries. Quel plaisir de les voir brouter, sauter, courir et s'ébattre! Ce lieu béni serait-il ignoré des chasseurs?

Une chasse fantastique (suite)

1. — Eh bien, chevalier, que dis-tu de nos chiens ?

— Je dis, mon beau sire, que, pour suivre de si terribles chiens, il faudrait de terribles chevaux.

Le vieux, sans répondre, porta à sa bouche un sifflet d'argent qui était fixé au petit doigt de sa main gauche...

Au coup de sifflet, un bruit se fit dans les arbres, les assistants se rangèrent, et quatre palefreniers (1) en livrée écarlate surgirent, menant deux chevaux magnifiques. L'un était un beau genet d'Espagne, à l'allure magistrale... Il avait la jambe d'un beau cerf, la poitrine large et bien ouverte, l'échine grasse, double et tremblante. L'autre était un coureur tartare à la croupe énorme, au corsage (2) long, aux flancs bien unis ; sa queue bien épaisse pendait jusqu'à terre... Tous deux étaient noirs comme l'ébène.

2. Pécopin, les yeux presque effarés d'admiration, contemplait ces deux merveilleuses bêtes.

— Eh bien, dit le seigneur clopinant et toussant, et souriant toujours, lequel prends-tu ?

Pécopin n'hésita plus, et sauta sur le genet.

— Es-tu bien en selle ? lui cria le vieillard.

— Oui, dit Pécopin.

Alors le vieux éclata de rire, arracha d'une main le harnois, le panache, la selle et le caparaçon du cheval tartare, le saisit de l'autre à la crinière, bondit comme un tigre, et enfourcha à cru (3) la superbe bête, qui tremblait de tous ses membres ; puis, saisissant sa trompe à sa ceinture, il se mit à sonner une fanfare tellement formidable, que Pécopin assourdi crut que cet effrayant vieillard avait le tonnerre dans la poitrine.

Au bruit de ce cor, la forêt s'éclaira dans ses profondeurs de mille lueurs extraordinaires, des ombres passèrent dans les futaies, des voix lointaines crièrent : En chasse ! La meute aboya, les chevaux reniflèrent, et les arbres frissonnèrent comme par un grand vent.

[1] Valets qui soignent les chevaux.
[2] Partie du corps entre le cou et les hanches. (Mot assez peu employé).
[3] Sur la peau même de la bête.

3. En ce moment-là, une cloche fêlée, qui semblait bêler dans les ténèbres, sonna minuit. Au douzième coup, le vieux seigneur emboucha son cor d'ivoire une seconde fois, les valets délièrent la meute, les chiens lâchés partirent comme la poignée de pierre que lance la baliste [4], les cris et les hurlements redoublèrent, et tous les chasseurs et tous les piqueurs, et tous les veneurs, et le vieillard, et Pécopin, s'élancèrent au galop. Galop rude, violent, rapide, étincelant, vertigineux, surnaturel qui saisit Pécopin, qui l'éblouissait comme un éclair...

La forêt était immense, les chasseurs étaient innombrables, les clairières succédaient aux clairières, le vent se lamentait, les broussailles sifflaient, les chiens aboyaient, la colossale silhouette noire d'un énorme cerf à seize andouillers [5] apparaissait par instants à travers les branchages et fuyait dans les pénombres et dans les clartés. Des fanfares épouvantables éclataient par intervalles, puis elles se taisaient tout à coup, et l'on entendait au loin le cor du vieux chasseur.

4. Pécopin ne savait où il était... Il vit courir rapidement à sa gauche des montagnes qui lui parurent être les basses Vosges... Il lui semblait par moments distinguer au-dessous de lui les lacs que les Vosges portent sur leurs sommets, comme si ces montagnes eussent passé sous le ventre de son cheval...

Tout à coup une brume épaisse l'enveloppa, le bruit de la chasse redoubla dans cette ombre, son genet d'Espagne se mit à galoper avec une nouvelle furie, et par instants le monstrueux cerf de nuit bramait dans les halliers...

Pécopin vit qu'il s'éloignait du Rhin avec une effroyable rapidité... Il avait traversé les Vosges, il avait traversé les Cévennes, il traversait en ce moment les Pyrénées. — Plutôt la mort ! pensa-t-il. Et il voulut se jeter à bas de son cheval. Au mouvement qu'il fit pour se désarçonner, il se sentit étreindre les pieds comme par deux mains de fer. Il regarda. Ses étriers l'avaient saisi et le tenaient. C'étaient des étriers vivants.

Les cris lointains, les hennissements et les aboiements faisaient rage... Le pauvre chevalier se résigna, ferma les yeux et se laissa emporter...

VICTOR HUGO, *Le Rhin.*

[4] Machine de guerre des Romains qui servait à lancer des pierres.

[5] Petites cornes qui poussent chaque année sur les bois du cerf. Le nombre d'andouillers permet de connaître l'âge de l'animal.

I. Intérêt d'ensemble :

Quelle chevauchée ! On comprend que le pauvre Pécopin en ait le souffle coupé ! On comprendrait même qu'il finisse par s'évanouir de frayeur : un cheval qui passe sans effort du Rhin aux Pyrénées, des étriers qui l'empoignent comme des mains ! Il y a de la sorcellerie là-dessous. Pourvu qu'au lendemain matin, il retrouve sa chère Bauldour !

II. Examinons le texte :

1. Quel désir exprime Pécopin dans le § 1 ? Comment le vieillard le satisfait-il ?

2. Quels exploits extraordinaires accomplit le vieillard usé et cassé dans le § 2 ?

3. Montrez comment le § 3 nous fait le tableau d'une chasse à courre ?

4. Relevez les verbes d'action qui se pressent dans le § 3, relevez les adjectifs qui insistent sur le mouvement et la vitesse, relevez une comparaison.

5. Pécopin n'éprouve-t-il pas encore de plus grandes surprises que dans le texte précédent ? Indiquez-les, expliquez-les, et montrez comment les § 3 et 4 nous donnent bien l'impression d'une chasse fantastique.

III. Lisons bien :

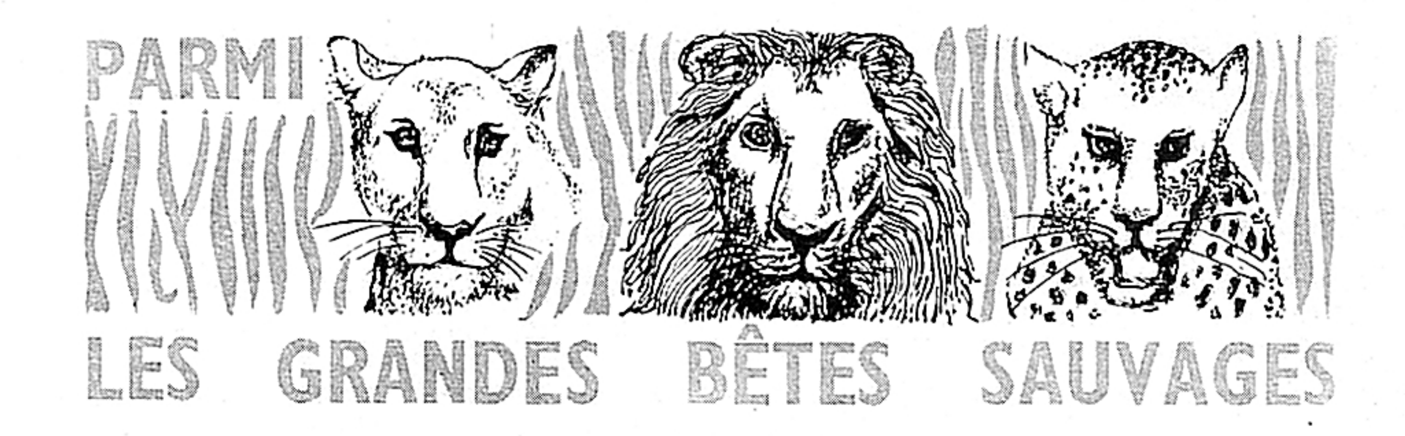
Tout ce texte doit être lu avec entrain et vivacité, mais c'est dans le § 3 que vous devrez donner l'impression d'une course haletante, forcenée ; insistez sur tous les verbes d'action, pressez le mouvement. Appuyez sur les « et » de l'énumération et sur les adjectifs comme « vertigineux », « surnaturel », « innombrables », « colossal », « énorme ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Il se mit à sonner une fanfare **tellement** formidable **que** Pécopin assourdi crut que... ». Employez à votre tour l'expression « **tellement... que...** » : Le pauvre enfant avait **tellement** peur **que...** Faites librement cinq phrases.

2. Relisez dans le § 1 la présentation des deux chevaux. Après quoi imaginez que vous voyez dans un champ un vieux cheval à bout de force et près de lui un jeune poulain plein de feu. Présentez-les.

3. Imaginez une suite heureuse à cette lecture.



Capture d'un ourson au Canada

1. Ce jour-là, de larges traces couraient d'un travers à l'autre des buttes. Il s'agissait d'une mère et de son petit. Je mis mon cheval au galop à travers les buttes, car le soleil était chaud et la neige fondait rapidement... Au moment où je m'apercevais que les traces étaient toutes fraîches, j'entendis un bruit de branches froissées et j'entrevis l'ourse et son ourson, à guère plus d'une centaine de pas, galopant avec cette légèreté qui surprend chez eux...

Un coup d'éperon lança ma monture en pleine poursuite. J'avais d'autant plus de certitude de joindre les bêtes que je pourchassais, que l'ourson était encore très jeune... Je dépassai, dans ma hâte, un assez joli tremble, et je m'aperçus tout à coup, que je n'avais plus affaire qu'à une seule trace, celle de la mère...

2. De toute évidence, l'ourson s'était dirigé vers l'arbre. Ses griffes avaient écorché profondément l'écorce du tremble, et la sève gluante coulait par les déchirures, jusqu'à la fourche de l'arbre sur laquelle il s'était réfugié à quinze pieds (1) du sol. Le derrière appuyé sur cette fourche, il étreignait de ses pattes la branche horizontale à laquelle il s'était cramponné, et son nez pointu, tourné vers moi, me flairait avec épouvante. J'attachai ma bête à l'arbre. A cet instant elle sentit l'ourson et se mit à renâcler (2) bruyamment. Il n'est point de cheval qu'on puisse dresser à supporter tranquillement la vue et l'odeur d'un ours...

3. Je n'eus pas beaucoup de peine à découvrir une belle perche de trois mètres, ou plus, assez solide, à l'extrémité de laquelle je fixai

[1] A environ cinq mètres. [2] A respirer bruyamment par le nez.

un bout de câble, terminé par un nœud coulant. Je mis doucement le pied sur l'étrier, le genou sur la selle, et je flattai mon cheval. Sa terreur le rendait immobile. Il me laissa me mettre debout sur la selle, et, tout en me livrant à cette acrobatie ([3]), je ne cessais de lui parler à mi-voix. J'attirai ensuite la perche, et je l'élevai jusqu'à ce que le nœud coulant fût à la hauteur de la tête de mon ourson.

4. Il ne fut pas très difficile de le lui passer autour du cou. Il était trop cramponné à l'arbre pour essayer de se servir de ses pattes

[3] Il exécute des mouvements difficiles qui réclament beaucoup d'adresse.



Un ourson, même lorsqu'il court, semble un peu lourd. Et pourtant il est un agile grimpeur. Comme l'ourson de notre texte, celui-ci s'est installé dans la fourche d'un arbre. Muni de griffes, il peut s'agripper fortement à l'écorce. Il se croit en sûreté, mais il a tort. Gare au nœud coulant !

et il continuait à me regarder avec effroi, aussi paralysé par la terreur que mon cheval, et complètement inattentif à ce nœud qui ressemblait à une liane quelconque.

L'ayant ainsi accroché, il restait à lui faire lâcher prise. Mais on n'imagine pas avec quelle énergie un ourson de six semaines ou de deux mois peut se maintenir... Jouant le tout pour le tout, je pris la gaule à deux mains et je tirai d'un coup sec. L'ourson vint... et moi aussi. Car, naturellement, mon cheval bougea à ce moment-là, et je me trouvai sottement le derrière dans la neige, occupé à esquiver par des mouvements de la tête et du buste les ruades que décochait mon poney ([4]), complètement fou de terreur.

Mon ourson, à demi-étranglé par le nœud coulant et par la perche qu'il traînait derrière lui, n'en continuait pas moins de filer. Il était déjà à vingt mètres, poussant des grognements étouffés, quand je me mis à sa poursuite. Je l'eus bientôt capturé.

Abrégé de MAURICE CONSTANTIN-WEYER, *Clairière* (Stock, Éd.).

[4] Cheval de petite race.

I. Intérêt d'ensemble :

Cette chasse ne semble pas trop périlleuse, mais elle est assez inattendue. Cet ourson malin croyait bien éviter le chasseur... Mais il s'est fait attraper tout de même, presque comme un poisson, à l'aide d'une gaule et d'une ficelle ! Pauvre ourson, pauvre mère ourse !

II. Examinons le texte :

1. A quoi le chasseur pouvait-il voir que les traces étaient toutes fraîches ?
2. Comment sut-il que l'ourson n'était plus avec sa mère ?
3. Comment et pourquoi le chasseur essayait-il de faire tenir son cheval tranquille, pendant qu'il était dessus ?
4. Indiquez brièvement les différentes péripéties de la capture de l'ourson.

III. Lisons bien :

Amusez-vous à lire le § 3 de façon que vous rendiez bien sensibles les efforts déployés par le chasseur pour ne pas effaroucher le cheval. Dites d'une voix retenue : **« je mis doucement le pied sur l'étrier... je ne cessais de lui parler à mi-voix ».**

IV. Utilisons le texte :

1. **« Je n'eus pas beaucoup de peine à découvrir une perche de trois mètres ».** Employez l'expression **« avoir de la peine à »** ou **« n'avoir pas de peine à »** pour parler de chasse, de dressage, de poursuite, etc.
2. L'ourson raconte son aventure. Faites-le parler.
3. Imaginons une autre fin à cette histoire. Par exemple, la mère ourse revient courageusement pour défendre son petit. Que se passe-t-il ? Racontez.

Le tigre et les dogues

Aux Indes Néerlandaises, à quelque distance d'un refuge organisé pour la sûreté des voyageurs, un convoi de colons voit surgir un énorme « tigre noir ».

1. Une trentaine de toises ([1]) séparaient à peine le fauve du char. Malgré la vitesse folle des chevaux, cette avance allait être perdue dans un moment, et alors !...

— Misère ! ne put s'empêcher de gronder Hendrik le Hollandais...

D'un effort terrible, il tenta d'arrêter les chevaux, de les diriger vers le Refuge, mais les bêtes frénétiques ([2]) le dépassèrent et le tigre arrivait en foudre...

Il n'y avait plus qu'à attendre l'attaque.

Hendrik, abandonnant l'attelage, reprit son fusil :

— Tirons à bout portant, si c'est possible, conseilla-t-il.

Encore quelques bonds et des hommes allaient périr, à moins d'une chance salutaire, lorsque le serviteur indigène poussa un cri rauque :

— Regardez ! Regardez !

2. Six bêtes trapues venaient de jaillir du Refuge, six bêtes sombres, aux têtes épaisses, aux mâchoires courtes... On eût dit des jaguars ([3]) de petite stature, mais leurs hurlements ne laissaient aucun doute sur leur race :

— Les chiens du Refuge ! exclama Hendrik.

Ils arrivaient, ces dogues, à grande vitesse, avec une ardeur indomptable. Frédéric et Corisandre les regardaient, abasourdis :

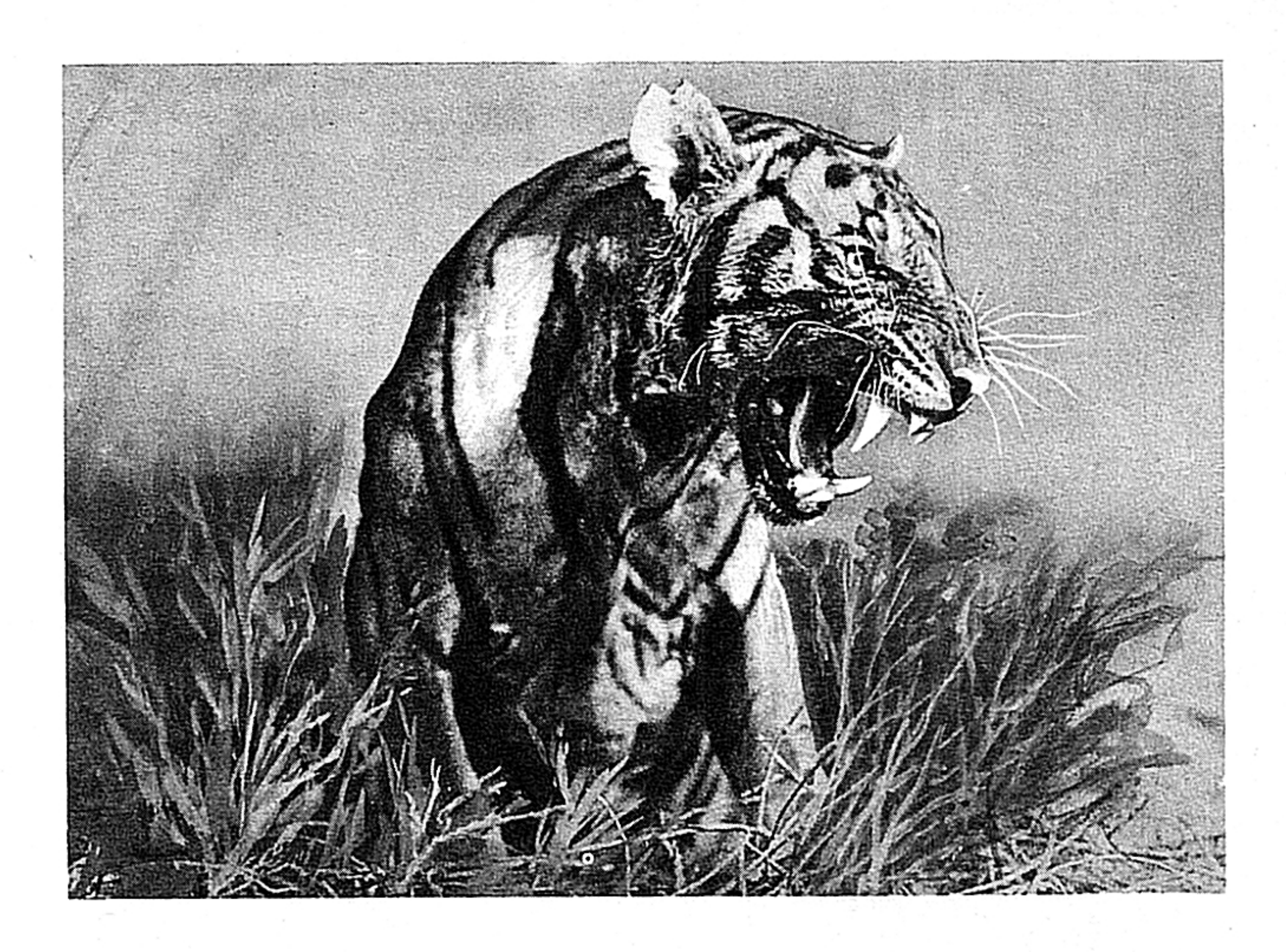
— Est-ce qu'ils oseront attaquer le tigre ? demanda la jeune fille.

— S'ils oseront ! Ils savent mourir ! répondit Hendrik, avec une manière d'exaltation. Si le tigre accepte la bataille, il est mort !...

3. Surpris, le tigre se retourna... Sans doute ignorait-il ces bêtes hurlantes, mais leur taille excédait à peine celle des loups, dont une horde entière n'eût pas osé lui tenir tête. Dédaigneux, il n'hésita qu'une demi-minute, mais il n'en fallait pas plus aux grands dogues.

Déjà, le premier attaquait le fauve à la gorge, tandis que les cinq autres se ruaient sur les flancs et sur les cuisses... Ce fut obscur, atroce et formidable. Le corps énorme du tigre, les torses musclés des chiens,

[1] La toise mesure un peu moins de 2 m. [2] Rendues furieuses. [3] Espèce de léopard.



Le tigre, notre texte vous le montre, est une bête terrible. Souple et vigoureux, il possède la férocité, la force, la vitesse et l'agilité. Regardez-le et vous comprendrez tout de suite que les chevaux soient terrifiés de sa présence. Mais vous admirerez en même temps le courage inouï qu'il faut aux dogues pour l'attaquer. Quel atroce combat les attend avec un tel fauve !

les sept gueules féroces, roulaient dans une mêlée frénétique, entrecoupée de rauquements ([4]), de halètements, de souffles fauves...

4. Un des chiens s'abattit ; un autre, projeté à deux toises, recommença tout de suite l'attaque ; des sources rouges s'ouvraient béantes ; le tigre, griffant et mordant, secouait par intervalles la grappe opiniâtre, mais rien ne prévalait contre l'acharnement des bêtes plus guerrières que toutes les brutes de la sylve ([5]), de la savane et de l'océan.

— C'est prodigieux ! exclama Frédéric, tandis qu'un des six dogues, les entrailles coulant sur le sol comme des reptiles, deux pattes

[4] Cris du tigre (prenez une voix rauque). [5] Forêt.

à moitié détachées du corps, d'un dernier effort s'ouvrait un passage dans le ventre du tigre... Le chien mourut, la tête littéralement plongée dans le félin qui titubait...

— Il est perdu ! conclut paisiblement Hendrik.

Le tigre ne levait plus que pesamment, avec gaucherie, ses griffes en poignard, et mordait à vide, presque aveugle... Il s'affaissa ; ses flancs palpitaient faiblement ; les dogues achevaient de le dépecer.

Une fois encore la bête se dressa, puis, retombée lourdement, avec un souffle sourd, elle entra dans la mort.

J.-H. ROSNY Aîné,
La Sauvage aventure (Albin Michel, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Quelles émotions nous étreignent au cours de ce récit palpitant ! Qui l'emportera : le redoutable tigre noir ? ou ses courageux adversaires, les six chiens du Refuge ? La lutte est longtemps indécise, barbare, sanglante... Enfin les dogues triomphent ! Mais ce n'est pas sans mal !

II. Examinons le texte :

1. Quelle raison pourrait expliquer que les chevaux dépassèrent le refuge ?
2. Relevez dans le § 2 les détails qui constituent le portrait physique et moral des chiens.
3. Quelle phrase du § 3 vous permet le mieux de justifier le nom de **mêlée** donnée à cette lutte ?
4. Quel passage du § 4 illustre le mieux l'acharnement des chiens ?

III. Lisons bien :

Toute cette lecture doit donner une impression de rapidité et de férocité, mais le § 4 est celui qui prodigue les détails les plus dramatiques et les plus horribles. Insistez sur : « **Des sources rouges s'ouvraient béantes... la grappe opiniâtre... plus guerrière que toutes les brutes... s'ouvrait un passage dans le ventre du tigre, etc.** ». Dites les dernières phrases avec un certain accablement, et d'une voix apaisée mais brisée.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Ils arrivaient, ces dogues, à grande vitesse, avec une ardeur indomptable** ». La phrase n'est-elle pas plus expressive que si on avait écrit : « **ces dogues arrivaient avec...** ». Employez une tournure semblable : **Ils couraient, ces chevaux, avec une telle vitesse... etc.**
2. Cherchez dans votre dictionnaire le mot **lévrier**. Supposez que six lévriers sortent joyeux du chenil pour suivre leur maître à la chasse. Changez les adjectifs qualificatifs de la 1re phrase du § 2 pour esquisser la scène.
3. « **Le tigre ne levait plus que pesamment avec gaucherie, etc.** ». Cette phrase décrit à merveille l'agonie du fauve. Modifiez-en les termes pour décrire un jeune chat heureux de vivre, qui joue avec son maître.

Une famille de lions

1. Un rauque grondement monte, roule et grandit.
Tout un monde effrayé rampe sous les arbustes ;
Une souple panthère arque ses reins robustes
Et de l'autre côté du ravin noir bondit.

Les fragments de bois sec craquent parmi les pierres :
On entend approcher un souffle rude et sourd
Qui halète, et des pas légers près d'un pas lourd ;
Des feux luisent au fond d'invisibles paupières.

2. Un vieux roi chevelu (1), maigre, marche en avant ;
Et, flairant la rumeur nocturne qui fourmille,
Le col droit, l'œil au guet, la farouche famille,
Lionne et lionceaux, suit, les mufles au vent.

Le père, de ses crins voilant sa tête affreuse,
Hume un parfum subtil (2) dans l'herbe et les cailloux ;
Il hésite et repart, et sa queue au fouet roux
Par intervalles bat ses flancs que la faim creuse.

Hors du fourré, tous quatre, au faîte du coteau,
Aspirant dans l'air tiède une proie incertaine,
Un instant arrêtés, regardent par la plaine
Que la lune revêt de son blême manteau.

La mère et les enfants se couchent sur la ronce,
Et le roi de la nuit pousse un rugissement
Qui, d'échos en échos, mélancoliquement,
Comme un grave tonnerre à l'horizon s'enfonce.

LECONTE DE LISLE, *Poèmes barbares* (Lemerre, Éd.).

[1] Songez à la *crinière* imposante du lion.

[2] Léger, à peine perceptible.

I. Intérêt d'ensemble :

C'est la nuit ; l'arrivée des lions fait s'enfuir mille bêtes apeurées. Partout les proies se dérobent. Le vieux roi, qui hume « le parfum subtil » laissé par l'une d'elles, parviendra-t-il à la rejoindre, pour nourrir ses enfants ? Le spectacle de cette famille lionne est d'une sauvage grandeur.

II. Examinons le texte :

1. Relevez les passages du § 1 qui, annonçant l'arrivée des lions, sans préciser, nous donnent une impression de mystère.
2. Les bêtes inoffensives sont-elles les seules à craindre le lion ?
3. Le vieux lion décrit dans cette poésie mange-t-il toujours à sa faim ?
4. Quels détails prouvent que sa chasse risque d'être sans résultat ?
5. Essayez de nous décrire le vieux lion. De quelles manières révèle-t-il d'abord sa présence ? Comment se comporte-t-il ? Que fait-il par la suite ?

III. Lisons bien :

Dites ces vers d'une voix assez lente, en articulant bien et en vous efforçant de respecter le rythme. Ces vers — des alexandrins — ont 12 syllabes. Dans le dernier vers de la 3e strophe, détachez : **li-onne** et **li-onceaux**. Liez le vers 6 et le vers 7 : **« un souffle rude et sourd qui halète »**. Dites la dernière strophe en parlant de moins en moins fort après le mot **« rugissement »**, pour donner l'impression d'un bruit **qui s'enfonce.**

IV. Utilisons le texte :

1. **« Tout un monde effrayé rampe sous les arbustes »**. Terminez à votre gré les phrases suivantes : **Toute une famille de chats... Toute une armée de fourmis... Tout un régiment de canards... Toute une escadrille de moineaux...**
2. Le père lion nourrira-t-il aujourd'hui sa famille ? Il en sera comme vous le voudrez. Racontez-nous donc sa chasse, en nous donnant quelques détails vivants, ou dramatiques.
3. Les deux dernières strophes ne nous donnent-elles pas une impression d'inquiétude et de crainte ? Pourquoi ?
4. Examinez au bas de la page le lion dessiné par Rembrandt. Quelles impressions produit-il sur vous ?



Le caïman et la génisse

1. Il sait que les bœufs finiront par venir à l'eau. Et il attend. Depuis combien d'heures ? de jours ? de semaines ?... Qu'importe !... Il met deux mois pour digérer un bœuf...

Mais au fait, est-ce bien une tête qui flotte, avec deux yeux pour épier ? N'est-ce pas un de ces bois morts qui ressemblent à s'y méprendre au front et aux naseaux d'un crocodile ?... On peut réellement s'y tromper...

2. Ah ! si la rivière pouvait parler, elle dirait ce qu'elle sait ! Elle crierait aux bœufs de reculer, d'aller boire aux mares intérieures où se roulent les porcs, où barbotent les canards et les oies... Si elle pouvait crier, sans doute avertirait-elle cette génisse qui se laisse aller à descendre la pente ; elle lui crierait de ne pas s'ébrouer, de ne pas s'humecter les naseaux de cette eau à laquelle elle pense depuis des heures, de ne pas...

3. Trop tard ! Je vous dis qu'il est trop tard, que même si la rivière pouvait crier, il serait trop tard ! La forme noire a crevé la rivière, a bondi comme un trait. Les autres bœufs ont vu une gorge blanche et une paire de mâchoires, ouvertes comme des ciseaux ébréchés, se refermer sur la tête de la génisse... Et les secousses et les soubresauts de la bête au dos noirâtre qui, de la queue, fait « machine arrière » pour rentrer dans la masse limoneuse et y entraîner le mufle de la génisse, le corps tout entier, pour les noyer...

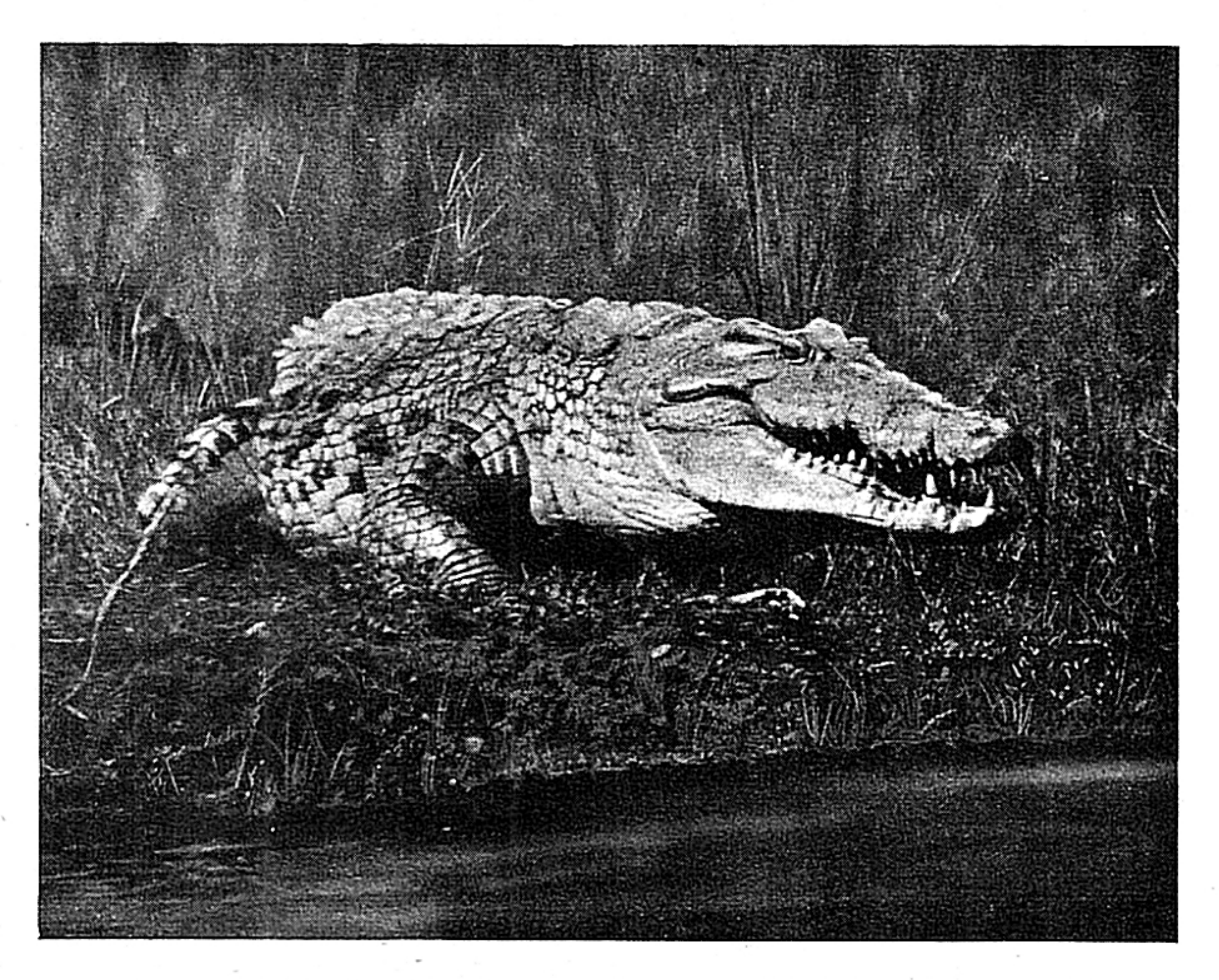
Alors il se passe ceci : la génisse, accroupie contre la berge, se sent enfoncer. De ses deux sabots antérieurs, elle bat la tête de son ennemi qui lui démolit le chanfrein (1). Un des sabots heurte l'œil vert, et comme le monstre est couard (2), il exagère le danger, abandonne sa proie qui se retourne pour remonter la pente et montre alors au reste du troupeau sa pauvre gueule meurtrie, crevée de trous blancs, d'où suintent de larges gouttes de sang, plus rouges que l'eau de la rivière.

4. Va-t-elle enfin se tirer de là ?... Oui, chacun souhaite qu'elle échappe. En vain ! dans un jaillissement, la paire de cisailles ébréchées

[1] Partie de la tête, entre les oreilles et les naseaux. [2] Peureux.

s'est encore refermée sur l'arrière-train. Et la lutte recommence. Les cornes essayent d'atteindre l'invisible crampon qui tenaille la cuisse. Mais, allez donc frapper des coups de cornes dans l'eau ! Peine perdue...

La génisse se débat, essaie sur trois pattes de remonter la berge. Mais la berge se dérobe sous les sabots. La berge est molle, elle cède...



Le caïman est la bête féroce des fleuves tropicaux. Immobile à fleur d'eau, il a l'air d'un vieux tronc d'arbre qui n'inspire pas la défiance. Quelle surprise lorsqu'il ouvre une énorme gueule armée de formidables dents ! Quelles tenailles quand il la referme sur sa proie ! Pauvre génisse qu'il va happer par le mufle quand elle viendra boire au fleuve ! Elle l'aura échappé belle ! Cette image représente le monstre repu qui se repose au bord du fleuve.

5. Cependant, un bruit régulier se fait entendre. Il croît, crépite comme au rythme d'un tam-tam. C'est un bateau, sans rames. Il approche dans la direction de la berge. Un bras est tendu vers l'eau qui s'agite autour de la génisse et de la chose cachée. Un éclair, un éclat. Sec, comme une branche qui casse.

La tête noire aussi est cassée. Et tout contre la génisse se produit un remous, énorme. Un monstrueux ventre blanc apparaît. Qui se serait jamais douté de sa taille ?... Une corde nouée en lasso est passée au cou du monstre qui se débat...

— Ça fera une belle valise ! dit une voix.

— Une malle, vous voulez dire, appuie une autre.

André DEMAISON, *D'Autres bêtes qu'on appelle sauvages*
(Les Écrivains français, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Quelle émotion et quelle vie dans ce récit ! Vous qui savez ce qu'est « ce bois mort » qui flotte, n'êtes-vous pas tenté de crier : « attention génisse ! » Et n'assistez-vous pas avec anxiété à tous les épisodes de cette lutte dramatique ? Heureusement qu'un chasseur habile est là... mais la pauvre génisse se remettra-t-elle de ses blessures ? A quels moments du récit avez-vous été le plus ému ?

II. Examinons le texte :

1. Dans le § 1, quels détails soulignent : a) la patience du caïman ? ; b) sa ruse ?

2. Quelle impression produit sur vous la lecture du § 2 ? Est-ce seulement de l'inquiétude ? ou mieux une angoisse qui vous étreint ?

3. A quel passage du § 3, éprouvez-vous du soulagement ? Quand fait-il place à une nouvelle inquiétude ?

4. Dans le § 5, quels détails soulignent la grosseur du caïman ?

5. Comment le caïman apparaît-il d'abord à la vue ? Quelles indications le texte donne-t-il par la suite sur la bête ?

III. Lisons bien :

Tout ce texte offre aux bons lecteurs de multiples occasions de montrer leur talent. Le § 2 et le début du § 3, qui déclenchent en nous une insupportable angoisse, sont très difficiles à bien lire.

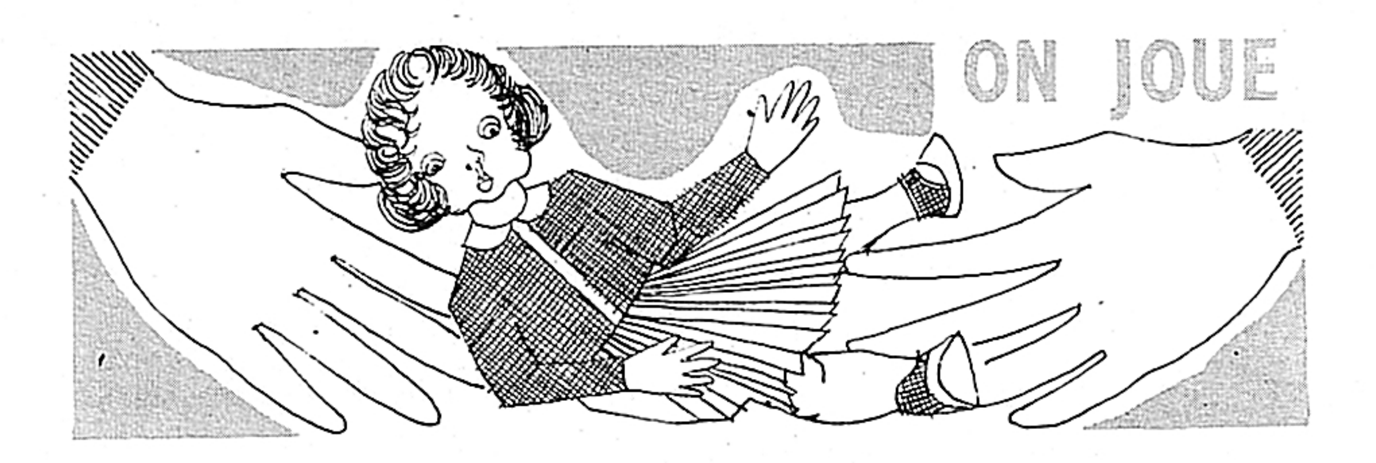
Insistez sur : « elle crierait... elle lui crierait... ». Montez le ton jusqu'à : « de ne pas... ». Arrêtez-vous net ; et criez à votre tour : « trop tard ! ». Vous créerez ainsi un effet de surprise et de terreur.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Si elle pouvait crier, sans doute avertirait-elle** cette génisse... » Imitez cette tournure pour compléter les phrases suivantes : Si Jean pouvait dessiner, sans doute... Si nous pouvions partir en vacances, sans doute...

2. Enumérez brièvement les péripéties successives de l'aventure racontée dans ce texte.

3. Au lieu d'une génisse, le caïman a attaqué un bœuf puissant. Modifiez le § 4 de telle façon que l'animal se dégage tout seul de l'étreinte du caïman.



Joujoux

1. A l'heure où s'ouvrent les écoles,
Oubliant les pensums ([1]), les colles ([2])
Et les leçons,
En riant, en jetant des billes,
On voit se bousculer les filles
Et les garçons !

Poussant des cris épouvantables,
Ils courent avec leurs cartables
Mis en sautoir,
Leurs manches noires de lustrine ([3]),
Se grouper à chaque vitrine
Sur le trottoir.

2. Avant de gagner leurs demeures,
Ils regardent pendant des heures
Les beaux joujoux.
C'est leur plaisir, à ces mioches
Qui n'ont pas au fond de leurs poches
Des petits sous.

Ils regardent, les pauvres gosses,
Le Polichinelle à deux bosses
Qui coûte cher,
Les poupons en chaussons de laine,
Les bébés dont la porcelaine
Paraît en chair.

[1] Punitions écrites. [2] Retenues. [3] Étoffe luisante.

Ils comptent les ballons, les balles,
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés ;
Et ce sont des heures d'extase, (4)
Devant cette vitre où s'écrase
Leur petit nez.

EDMOND ROSTAND, *Les Musardises* (Fasquelle, Éd.).

[4] Joie inexprimable.

I. Intérêt d'ensemble :

Qui de vous ne s'est attardé à contempler les vitrines des magasins de jouets ? Vous comprenez donc ces enfants échappés de l'école qui vont goûter là, devant ces riches vitrines, un émerveillement d'autant plus vif qu'ils sont pauvres et ne pourront jamais s'acheter de si beaux joujoux !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 soulignent que les enfants, au sortir de l'école, éprouvent le besoin de se laisser aller à une agitation bruyante et désordonnée ?

2. Quels détails du § 2 : a) indiquent qu'il s'agit là d'enfants pauvres ? b) vous semblent le mieux traduire l'émerveillement de ces bambins ?

3. Quels sont les jouets que voient les enfants ? Lequel les étonne le plus ?

4. Quels passages de ce texte vous paraissent amusants ? vous touchent ?

III. Lisons bien :

Le rythme de cette poésie (vers de 8 syllabes et de 4 syllabes) donne le ton général de la lecture : beaucoup de vivacité ; ce qui n'empêchera pas de laisser entendre, de temps à autre, une note de discrète émotion. Une difficulté : dans la 2e strophe (§ 1) laisser entendre que le verbe « se grouper » est lié à « ils courent » (ils courent se grouper). Une autre : bien faire comprendre, à la dernière strophe, qu'il y a une inversion ; l'ordre logique est : ils comptent... très étonnés par un clown jouant des cymbales.

IV. Utilisons le texte :

1. « Avant de gagner leurs demeures ils regardent pendant des heures, etc. » Terminez les phrases suivantes : Avant d'entrer à l'école... Avant de passer à table... Avant de fermer son cahier... Avant de mettre le nez dehors...

2. Le § 1 traduit la joie des enfants au sortir d'une école sans doute peu accueillante. Essayez de décrire à votre tour : a) la sortie de votre propre école, telle qu'elle s'effectue vraiment ; b) l'entrée à l'école d'enfants qui, tout à l'heure bruyants et désordonnés, deviennent tout à coup sérieux et disciplinés.

Les soldats de plomb

1. Je ne me contentais pas de regarder des images. J'étais alors un grand capitaine de dix ou douze ans. Mes goûts belliqueux ([1]) m'entraînaient à enfourcher des échalas et à éventrer des chaises avec un sabre de bois, le tout en poussant des cris et vociférations destinés à jeter l'effroi dans les rangs de mes ennemis imaginaires...

Contraint durant ma convalescence à rester au logis, tante Dine mit à ma disposition une immense table où je pouvais dresser mes régiments de soldats de plomb. J'étais maître de toute une armée. Cette armée était disparate ([2]). Elle se composait de soldats de toute sorte, et qui semblaient appartenir à des races différentes. Il y en avait de géants et de nains, de plats et de pleins, de foncés et de multicolores...

2. Je finis par me lasser de livrer des batailles en rase campagne. Cette table était décidément trop plate et dépourvue d'accidents de terrain.

« Eh bien ! dit tante Dine, confidente de mon désenchantement, pourquoi ne construirais-tu pas des villes et des villages que tes soldats prendraient d'assaut ?

— Mais avec quoi, tante Dine ?

— Avec quoi ? Avec des ciseaux, de la colle et du carton, petite bête. »

Elle ne doutait de rien. Je la considérai avec incrédulité ([3]).

— Tu vas voir, ajouta-t-elle mystérieusement.

3. En effet, l'après-midi, elle revint dans ma chambre avec un énorme rouleau.

— C'est ton père qui te le donne, m'expliqua-t-elle. Il y en a pour des sommes considérables.

Nous défîmes ensemble le précieux rouleau. Et, stupéfait, j'y découvris les découpures de tout un village en effet : une église, un

[1] Guerriers. Les anciens Romains appelaient *Bellone* la déesse de la guerre.
[2] Composée d'éléments qui n'allaient pas ensemble (cela est expliqué dans les phrases qui suivent : cherchez-le).
[3] Sans *croire* à ce qu'elle disait.



Ces soldats de plomb représentent des fantassins du temps de la Révolution. Celui de gauche (1791) garde encore l'uniforme blanc de l'infanterie royale. Les trois autres (1795) portent la capote bleue. Le petit tambour et le grenadier de droite ont troqué la culotte contre le pantalon.

château, une mairie, une école, une boulangerie, une mercerie et des maisons paysannes. Je battis des mains en signe de joie et me mis immédiatement à cette nouvelle tâche d'architecte. En huit jours, je vins à bout de mon entreprise de construction et je pus grouper sur la grande table tous ces immeubles épars. Je compris dès lors comment se bâtissaient les villes, avec des matériaux choisis, mais avec du temps.

4. Et maintenant, à l'assaut !

J'avais réparti mes troupes en deux camps, les assiégés et les assiégeants. Les premiers occupaient le beau village tout neuf et tout reluisant et en défendaient les abords. Ils avaient toute ma sympathie. Mais j'avais donné pour général aux autres mon petit Napoléon... Dès lors tout héroïsme devenait inutile. Le village était condamné. Le jeune chef monta lui-même à pied sur la brèche ouverte dans le château, suivi de ses soldats impatients.

5. Quel délire, alors, s'empara de moi, devant ce fait d'armes ! Une boîte d'allumettes, par un incroyable oubli, avait été laissée sur la cheminée. Je m'en emparai et mis le feu aux quatre coins du village conquis afin de mieux simuler les réalités et violences de la guerre. Le résultat ne se fit pas attendre : en quelques secondes il ne resta rien, ni de l'église, ni du château, ni de la mairie, ni des maisons de ferme, rien, absolument rien... Il me faudrait des jours et des jours pour reconstruire, et je ne m'en sentais plus le courage. La rapidité de cette destruction me déconcertait [4].

HENRY BORDEAUX, *Le Pays sans Ombre* (Plon, Éd.).

[4] Me laissait confondu, consterné.

I. Intérêt d'ensemble :

Ce jeune guerrier en herbe aime bien que son jeu ressemble le plus possible à la réalité... C'est pourquoi, entraîné par le délire de son amusement, il en arrive à détruire en quelques minutes, par l'incendie, le beau village qu'il avait mis huit jours à construire. Sentez-vous comme cela est sot ? Ne le sent-il pas lui-même ? Quelle phrase le prouve ?

II. Examinons le texte :

1. Quels passages du § 1 dépeignent le mieux les goûts belliqueux de l'enfant ?
2. Qu'est-ce que la guerre en rase campagne ? L'autre forme de guerre se nomme « guerre de sièges ». En quoi consiste-t-elle ? Comment l'enfant va-t-il la pratiquer dans ses jeux ?
3. Quel passage de la lecture pourrait s'intituler : le jeu de construction ou construction d'un village ?
4. Pour quelle raison l'armée des assiégeants devait-elle nécessairement l'emporter sur celle des assiégés ?

III. Lisons bien :

Qui lira le mieux le § 5 ? Plusieurs sentiments s'y reflètent : d'abord le délire de la destruction ; insistez sur : « en **quelques** secondes... il ne resta **rien ni** de l'église, **ni... ni... ni... rien, absolument rien** ». Puis l'accablement et la consternation : « des jours et des jours... je ne m'en sentais plus le courage... me déconcertait ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Tante Dine mit à ma disposition, etc. ». Construisez cinq phrases où vous emploierez l'expression « mettre à la disposition ». Le garagiste mettra à votre disposition une... pour que vous, etc.
2. « Mes goûts **belliqueux** m'entraînaient à... ». Modifiez la phrase en commençant par : mes goûts **pacifiques** ; puis : mes goûts **sportifs** ; puis : mes goûts **aventureux.**
3. La tante Dine profite du désarroi de l'enfant pour l'inviter à réfléchir sur les effets des guerres. Que dit-elle, à votre avis ?

Le canapé

Julia est une petite bonne de douze ans. Elle doit veiller sur Emile, âgé de huit ans. Ils sont seuls dans un petit salon.

1. — Venez avec moi sauter sur le canapé pendant que nous sommes seuls. Votre grand-mère a fait mettre des ressorts neufs. Venez !

— Tu sais bien que grand-maman ne veut pas qu'on saute sur le canapé.

— Je vous avertirai, si je l'entends.

Et elle aide Milou à monter sur le canapé où déjà elle se tient debout. Ils commencent par appuyer de tout leur poids sur les ressorts qui d'abord plient, puis en se détendant les repoussent. Ils accélèrent le mouvement. Une, deux. Bientôt, ils s'élèvent et s'abaissent en cadence, les bras serrés le long du corps, bien droits et tout raides, comme des pantins de massacre. Ils s'envolent, ils planent. Sous eux, le meuble tout entier grince et frémit. Sûrement, un ressort va se casser. Mais Milou, la tête perdue, est indifférent à tout cela : il a quitté la terre.

2. Soudain, Julia descend et se met à genoux devant lui, sur le tapis. Il n'a pas fini de lui demander pourquoi elle agit ainsi, que la porte s'ouvre. Mme Saurin s'arrête sur le seuil, figée d'indignation en présence de la transgression ([1]). Julia court à elle en sanglotant :

« Madame, voilà une demi-heure que je dis à M. Émile de descendre du canapé, et il ne m'écoute pas ; voyez, je m'étais mise à genoux pour le supplier. — Menteuse ! menteuse ! et elle fait semblant de pleurer ! s'écrie Milou, resté debout sur le canapé. — Eh bien ! vas-tu descendre ? demande Mme Saurin. Petit vaurien ! — Oh ! ma bonne maîtresse, ne le grondez pas trop », roucoule Julia en larmes. Elle baise les mains de Mme Saurin.

[1] De la désobéissance.

Ce n'est qu'un mauvais moment à passer : grand-maman gronde un peu ; Milou l'embrasse avec un repentir sincère. Et elle s'en va, tandis que l'âme du canapé s'apaise ([2]).

— Julia, ma petite chérie, je te charge de garder M. Émile ; et dès qu'il ne sera pas sage, préviens-moi.

3. Du regard, Milou choisit, sur les jambes nues de Julia, la place où il va donner un grand coup de pied : là, en avant, sur l'os, ça fait très mal. Mais Julia s'approche de lui, les mains jointes sur son cœur, les yeux noyés :

— Oh ! Monsieur Émile, ne me battez pas ; ne me donnez plus de ces coups de pied qui me feraient mourir. Si vous me touchez, je me tue : voyez, je m'enfonce mon canif dans le cœur ! Je ne peux pas supporter qu'on me brutalise. Et d'abord, quel mal vous ai-je fait ? Je vous ai prévenu, quand j'ai entendu venir Madame. Ce n'est pas ma faute, si vous n'avez pas compris.

Milou pleurerait, s'il osait pleurer devant une fille. Le sentiment d'avoir souffert une grande injustice l'accable...

4. — Monsieur Émile, soyez bon. Je vous demande pardon à genoux. Vous me pardonnez ? Oui. Oh ! comme je suis contente ; jamais plus je ne vous ferai enrager. Eh bien ! je vais vous porter à la chèvre-morte ([3]). Grimpez sur mon dos. Vos bras autour de mon cou, là, n'ayez pas peur de me faire du mal, serrez-moi bien. Maintenant, vous pouvez cogner. J'aime à être brutalisée. Mais ne me tirez pas les cheveux. A la chèv'morte, à la chèv'morte ! Vous n'êtes pas lourd, vrai ! Je crois que malgré tous les sous de votre papa, vous ne ferez pas de vieux os, mon pauvre « chetit ! » ([4])

Valéry LARBAUD, *Enfantines* (Gallimard, Éd.).

[2] Il ne s'agite plus et reste silencieux.
[3] Examinez, d'après le texte, en quoi consiste ce jeu. Qui fait la *chèvre-morte* ?
[4] Terme local pour *chétif*.

I. Intérêt d'ensemble :

Cette Julia est une petite chipie, n'est-ce pas ? et on conçoit que Milou, indigné de son hypocrisie, ait l'intention de se venger... Mais la coquine sait détourner sa colère. Jusqu'au bout, c'est elle qui mène le jeu... Amusez-vous à distinguer quelques-uns des procédés de Julia.

II. Examinons le texte :

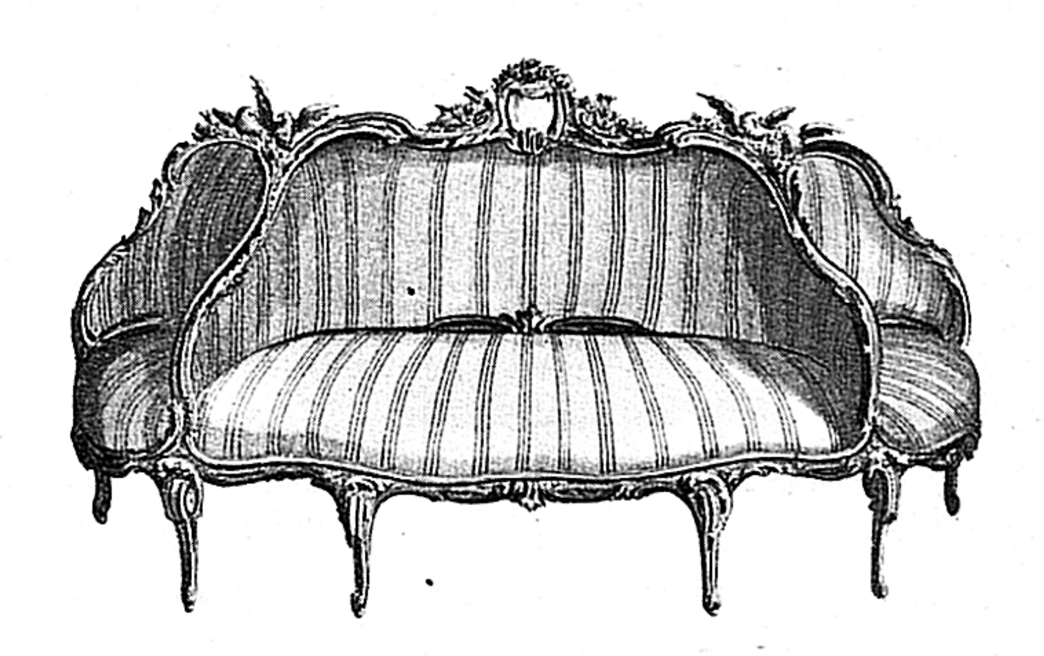
1. Examinez le § 1. Milou songeait-il au jeu défendu ? Comment Julia l'entraîne-t-elle et vient-elle à bout de ses hésitations ?
2. Lisez attentivement, dans le § 2, la phrase : « **Madame, voilà... le supplier** ». Montrez comment Julia sait : a) accabler le pauvre Milou ; b) se donner le beau rôle.
3. Montrez dans le § 3 les **exagérations** de Julia pour désarmer la colère de Milou. Montrez dans le § 4 ses **gentillesses**, vraies ou feintes, pour obtenir son pardon et ramener la paix.
4. Dans les § 3 et 4, vous devez trouver une **contradiction** de Julia. Laquelle ?

III. Lisons bien :

Le § 2 doit tenter les bons lecteurs. Opposez le ton **suppliant** (puis **protecteur**) de Julia, au ton **sévère** de la grand-mère, et au ton **indigné** de Milou. Il y a dans ce § 2 une petite scène agréable de comédie, qui peut d'ailleurs être jouée par trois bons élèves.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Il n'a pas fini de** lui **demander... que la porte s'ouvre** ». Utilisez cette tournure pour indiquer qu'une action s'accomplit, alors qu'une autre n'est pas achevée : **La cloche n'a pas fini de... que... Le maître n'avait pas fini de... que Jean... etc.**
2. Milou raconte à un camarade la petite aventure en montrant bien le manège de Julia. Faites-le parler.
3. Imaginez une autre rédaction du § 2 : la grand-mère était depuis longtemps derrière la porte entrouverte et avait tout vu... Elle laisse d'abord Julia jouer sa petite comédie, puis...



La balançoire

1. D'une longue planche posée sur le tronc d'un chêne, Delphine et Marinette avaient fait une balançoire. Quand l'une touchait terre, l'autre se trouvait si haut perchée que le monde lui paraissait bien plus grand. Marinette ne pouvait pas s'empêcher d'avoir peur un peu. Elle riait quand même, et avec la main, elle faisait des signes à une petite poule blanche qui la regardait depuis le seuil du poulailler. La petite poule blanche était une très bonne poule qui aimait beaucoup les deux petites...

Qui regardait aussi se balancer les deux petites ? il y avait un âne, un chat et un gros cochon de cent cinquante livres.

L'âne se dandinait, sans y penser, et faisait aller sa tête de côté et d'autre, comme pour suivre le mouvement de la balançoire. Il riait en montrant toutes ses dents, parce qu'il était content de voir s'amuser ses amies Delphine et Marinette.

Le chat dormait sur la margelle du puits. Parfois, il ouvrait un œil, regardait les petites, et se rendormait en faisant : « Ronron, ronron ».

2. Le cochon, lui, se tenait dans un coin de la cour, contre la haie du jardin, et il jetait sur la balançoire des regards irrités, en secouant ses grandes oreilles pendantes... La balançoire le contrariait, il n'en finissait pas de grommeler dans la haie : « Cette planche m'appartient aussi bien qu'à elles, et si quelqu'un doit se balancer, il me semble que c'est bien moi... »

— Dites donc ! cria-t-il, est-ce que vous en avez encore pour longtemps ? je voudrais pourtant bien me balancer aussi !...

Il courut sur ses courtes pattes vers la balançoire... Il s'assit sur un bout de la planche, mais il avait beau grogner et s'agiter en tous sens, la balançoire ne bougeait pas. Ses trois amis qui faisaient cercle autour de lui le regardaient avec compassion [1]...

3. « Suis-je bête ! s'écria tout à coup le cochon. Je n'y avais pas pensé, mais pour se balancer il faut être deux !... Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui veuille s'asseoir à l'autre bout de la planche ? — Moi, dit l'âne, je ne demanderais pas mieux, mais je suis trop grand pour trouver place sur la balançoire. — Moi, dit le chat, je ne suis pas assez lourd. Pense que tu pèses cent cinquante livres !

[1] Avec pitié.

— Hélas ! soupira le cochon. Si j'étais moins gras, j'en serais bien plus à l'aise. Je le vois bien à présent. »

Sans rien dire, la petite poule blanche monta sur la balançoire.

— A quoi bon ? dit le chat, tu es encore plus légère que moi.

— Nous verrons bien.

Alors la petite poule blanche se fit aussi lourde qu'elle put. Et comme le cochon était une très bonne bête, elle réussit à le soulever de terre assez facilement. La planche se redressa et ils se trouvèrent tous les deux à la même hauteur... La petite poule blanche se fit encore un peu plus lourde, et le cochon se mit à monter. Après quoi, il descendit lentement, remonta, redescendit, et ainsi pendant plus de cinq minutes. Jamais il ne s'était tant amusé et il riait aux éclats.

MARCEL AYMÉ, *Contes et nouvelles* (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Les deux fillettes, vous le devinez, vivent dans une ferme, une ferme située au pays des **Contes** où les bêtes parlent et prennent part aux jeux des enfants. Le cochon voudrait bien se balancer comme les fillettes, c'est pour lui un problème bien embarrassant ! Heureusement que la petite poule blanche, qui a si bon cœur, peut se faire **aussi lourde qu'elle veut...** Cela permet au cochon de goûter les joies supérieures de la balançoire... et d'oublier son caractère grognon ! Vous a-t-il semblé drôle ce conte ? Pourquoi ?

II. Examinons le texte :

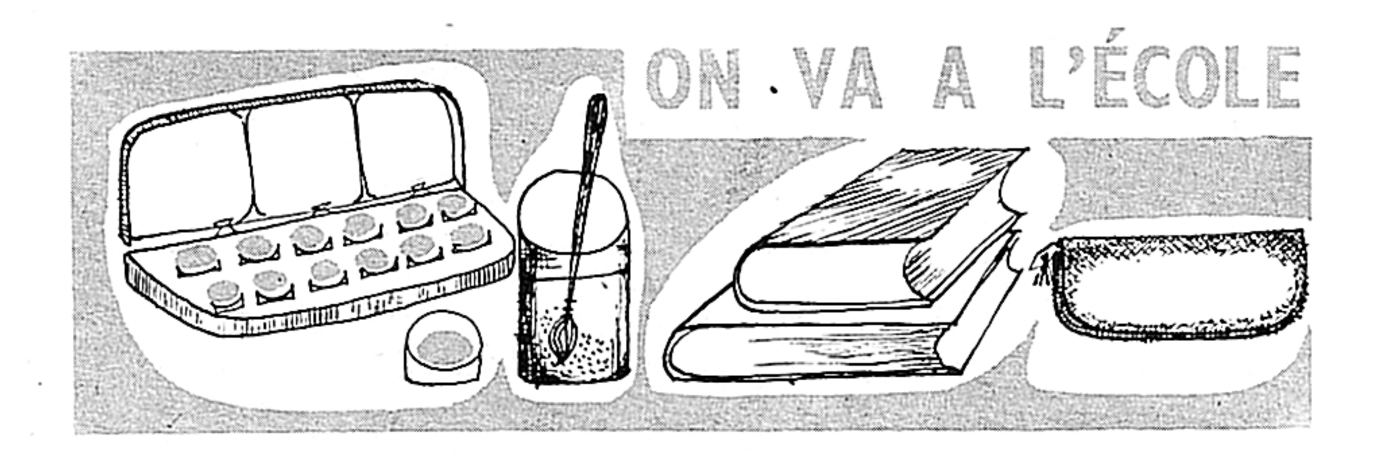
1. Quels sont les personnages de cette scène ? Lequel des animaux vous paraît le plus **indifférent** ? Lesquels ont **bon cœur** et **bon caractère** ?
2. Relevez dans le § 2 les passages qui indiquent que le cochon a mauvais caractère.
3. Est-il méchant ? Justifiez votre réponse par quelques passages du § 3.
4. **Réfléchissons** : il s'agit ici d'un conte : la petite poule se fait **aussi lourde qu'elle peut**. Dans la réalité est-ce possible ? N'y a-t-il pourtant pas un moyen pour que dans ce jeu de balançoire, une personne très légère puisse se balancer avec une personne très lourde ?

III. Lisons bien :

Un bon élève lira le § 2 en insistant sur tous les détails qui mettent en évidence la **mauvaise humeur** du cochon. Un autre, par contraste, lira la fin du § 3, en insistant sur **la joie** qu'il éprouve à se balancer.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui veuille s'asseoir à l'autre bout de la planche ? »** Utilisez cette manière un peu cérémonieuse de demander un service : **Y a-t-il ici quelqu'un d'entre vous qui veuille...** (5 phrases).
2. **« D'une longue planche... avaient fait une balançoire ».** Imitez cette tournure : **D'une épingle recourbée... hameçon ; D'une branche de noisetier... ficelle..., arc, etc.**
3. Reprenez le § 2 en imaginant que le cochon est certes impatient de se balancer, mais qu'il n'est pas grognon et qu'il est très poli.



Les écoliers

Sur la route couleur de sable,
En capuchon noir et pointu,
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont, à galoches que veux-tu,
Vers leur école intarissable (1).

Ils ont dans leur plumier des gommes
Et des hannetons du matin,
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô précieux butin
Gagné sur d'autres petits hommes.

Ils ont la ruse et la paresse
— Mais l'innocence et la fraîcheur —
Près d'eux les filles ont des tresses
Et des yeux bleus couleur de fleur
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.

Puis les voilà tous à s'asseoir
Dans l'école crépie de lune (2),
On les enferme jusqu'au soir
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume
Pour s'envoler (3). Après, bonsoir !

MAURICE FOMBEURE, *Pendant que vous dormez* (Gallimard, Éd.).

[1] Comme une source dont l'eau toujours se renouvelle, l'école voit arriver sans cesse de nouveaux écoliers. Leur afflux ne tarit jamais.

[2] D'une couleur pâle (murs blanchis au lait de chaux).

[3] Les enfants sont comparés à des oiseaux.

I. Intérêt d'ensemble :

Ce qui dans ces écoliers, intéresse surtout le poète, c'est ce qui est étranger à l'étude : les hannetons, les billes, la paresse. On sent que l'auteur plaindrait ces pauvres petits, si on les obligeait à n'être que des écoliers studieux et sages. Et vous, les plaindriez-vous ? Plaignez-vous ceux-ci ?

II. Examinons le texte :

1. Quels détails de ce texte indiquent: a) qu'il s'agit d'enfants de la campagne ? b) que ces enfants ont des idées de jeu ? c) qu'ils ont bon cœur ?

2. Dans la dernière strophe, les enfants sont comparés à de jeunes oisillons. Recherchez tous les éléments de cette comparaison.

3. Que signifie l'expression : ils vont à galoches que veux-tu ?

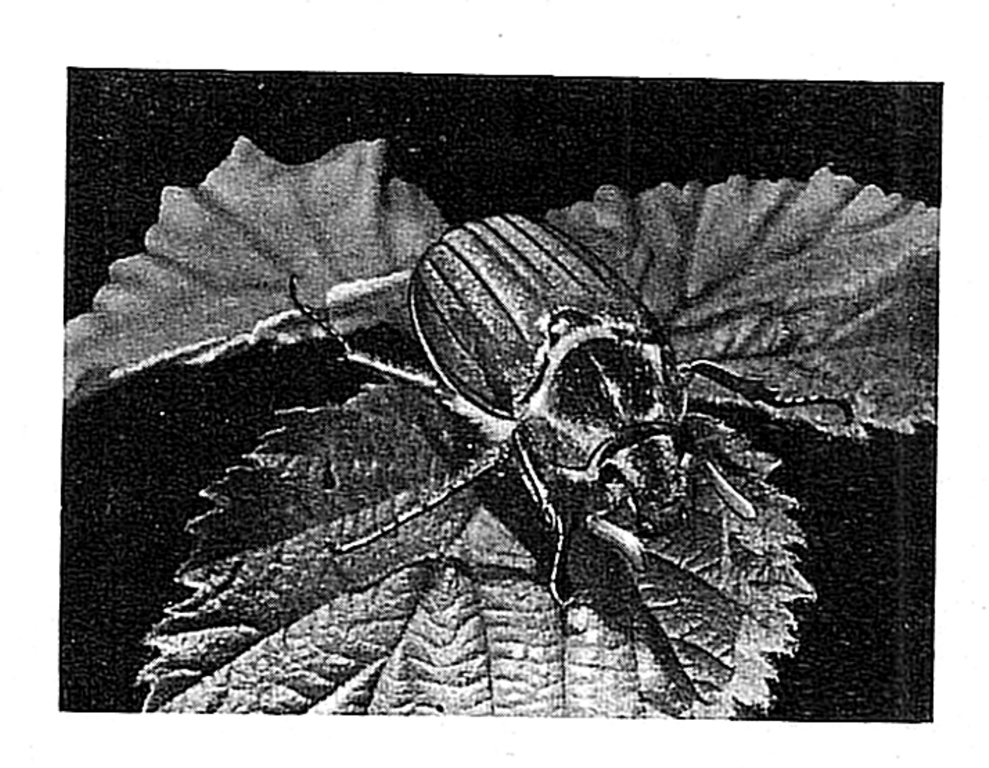
III. Lisons bien :

Toute cette poésie doit être lue avec bonne humeur. Opposez les deux premiers vers de la 3e strophe : dites le premier : « **Ils ont la ruse et la paresse** » avec une sorte de regret, mais le second : « **Mais l'innocence et la fraîcheur** » avec joie et soulagement. Ne baissez pas la voix après le mot « **plume** » (dernière strophe), enchaînez. Dites d'une voix claire et heureuse : « **Après, bonsoir !** »

IV. Utilisons le texte :

1. « On les enferme jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'il leur pousse plume ». Employez dans une même phrase « **jusqu'à** » suivi d'un nom, et « **jusqu'à ce que** ». **Nous étudierons jusqu'à midi, jusqu'à ce que... Ils joueront... Tu liras...**

2. Imaginez quelques courts récits suggérés par les épisodes suivants : Un hanneton s'évade et s'envole dans la classe... Une bille tombe pendant la leçon de calcul...



Les grands projets de deux écoliers

1. Nous étions, Fontanet et moi, voisins et amis. Les jours de congé, cheminant, un cerceau à la main et une balle dans la poche, nous regardions aux boutiques tout comme des vieux messieurs... Eh ! oui, nous flânions, nous bouquinions ([1]), nous examinions des images...

La boutique de l'armurier nous intéressait tout particulièrement l'un et l'autre. Quand nous voyions au milieu des lances, des targes ([2]), des cuirasses et des rondaches ([3]), M. Petit-Prêtre, revêtu d'un tablier de serge verte, s'en aller, boîtant comme Vulcain ([4]), prendre au fond de l'atelier une antique épée qu'il posait ensuite sur son établi et qu'il serrait dans un étau de fer pour nettoyer la lame et réparer la poignée, nous avions la certitude d'assister à un grand spectacle...

2. Le soir, ce souvenir nous exaltait beaucoup, et mille projets enthousiastes germaient dans nos têtes.

Fontanet me dit une fois :

— Si, avec du carton et le papier couleur d'argent qui enveloppe le chocolat, nous faisions des armes, semblables à celles de Petit-Prêtre !...

L'idée était belle. Mais nous ne parvînmes pas à la réaliser convenablement. Je fis un casque, que Fontanet prit pour un bonnet de magicien. Alors je dis :

— Si nous fondions un musée !...

Excellente pensée ! Mais nous n'avions pour le moment à mettre dans ce musée qu'un demi-cent de billes et une douzaine de toupies. C'est à ce coup que Fontanet eut une troisième conception ([5]). Il s'écria :

3. — Composons une *Histoire de France*, avec tous les détails, en cinquante volumes.

Cette proposition m'enchanta, et je l'accueillis avec des battements de mains et des cris de joie. Nous convînmes que nous commencerions le lendemain matin... On nous envoya coucher. Mais

[1] Nous regardions les *bouquins*, ou livres vendus d'occasion.
[2] Boucliers carrés échancrés à l'un des angles.
[3] Boucliers ronds.
[4] Dieu des forgerons, estropié à la suite d'une chute.
[5] Il *conçut* un 3e projet.

je restai bien un quart d'heure dans mon lit sans dormir, tant j'étais agité par la pensée sublime d'une *Histoire de France* en cinquante volumes avec tous les détails.

Nous la commençâmes, cette histoire. Je ne sais, ma foi, plus pourquoi nous la commençâmes par le roi Teutobochus. Mais telle était l'exigence de notre plan. Notre premier chapitre nous mit en présence du roi Teutobochus, qui était haut de trente pieds, comme on put s'en assurer en mesurant ses ossements retrouvés par hasard. Dès le premier pas, affronter un tel géant ! La rencontre était terrible. Fontanet lui-même en fut étonné.

— Il faut sauter par-dessus Teutobochus, me dit-il.

Je n'osai point. *L'Histoire de France* en cinquante volumes s'arrêta à Teutobochus.

D'après ANATOLE FRANCE, *Le Livre de mon ami* (Calmann-Lévy, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà deux plaisants petits bonshommes ! Ils brûlent de réaliser de grandes et belles choses et ils s'y lancent avec enthousiasme... Hélas ! le casque de papier d'étain ressemble à un bonnet, le Musée ne contiendrait que billes et toupies, et l'Histoire de France en cinquante volumes, avec tous les détails, s'arrête aux premières lignes ! Qu'importe ! les enfants ont été heureux d'échafauder de grands projets !

II. Examinons le texte :

1. Comprenez - vous l'admiration éprouvée par les enfants pour M. Petit-Prêtre ?

2. Comment cette admiration se manifeste-t-elle ?

3. Le premier projet est en relation directe avec cette admiration. Comment ?

4. Les deux autres ne le sont-ils pas également un peu ? (songez à l'exaltation des deux amis).

III. Lisons bien :

Tout ce texte doit être lu de façon souriante. Insistez sur la description de l'armurier. Faites parler les enfants avec exaltation : « **Si** nous faisions des armes »... « **Si** nous fondions un musée ! » « **Composons** une histoire de France ». Appuyez sur l'expression « **tous les détails** ! » Un peu de désillusion amusée vers la fin du texte.

IV. Utilisons le texte :

1. « Mais je restai bien un quart d'heure dans mon lit sans dormir **tant** j'étais agité par la pensée de... » Imitez cette tournure : Mais l'enfant ne put s'enfuir tant... Mais la pauvre poupée ne put être réparée tant... Mais je ne pouvais pousser la porte tant...

2. Avez-vous, aussi, fait des projets grandioses, et avez-vous essayé de les mettre à exécution ? ou bien avez-vous rêvé d'égaler les exploits d'un grand explorateur, d'un conquérant, d'un sportif renommé ? Racontez-nous cela.

L'écolier, le maître et les souris

1. Tantôt seul, tantôt avec M. Richard, je travaillais dans une petite orangerie. A côté du pupitre où j'écrivais, végétait ([1]) sur une planchette un glaïeul que je prétendais voir pousser. J'avais acheté l'oignon au marché de Saint-Sulpice et l'avais mis en pot moi-même. Un glaive verdoyant avait bientôt surgi de terre, et sa croissance de jour en jour m'émerveillait ; pour la contrôler, j'avais fiché dans le pot une baguette blanche sur laquelle, chaque jour, j'inscrivais le progrès. J'avais calculé que la feuille gagnait trois cinquièmes de millimètre par heure, ce qui tout de même, avec un peu d'attention, devait être perceptible à l'œil nu. Or j'étais tourmenté de savoir par où le développement se faisait. Mais j'en venais à croire que la plante donnait d'un coup toute sa poussée dans la nuit, car j'avais beau rester les yeux fixés sur la feuille...

2. L'observation des souris était infiniment plus récompensante. Je n'étais pas depuis cinq minutes devant un livre ou mon glaïeul, que gentiment elles accouraient me distraire ; chaque jour je leur apportais des friandises, et je les avais enfin si bien rassurées qu'elles venaient grignoter les miettes sur la table même où je travaillais. Il y avait un trou dans le mur ; c'est là qu'elles rentraient quand approchait M. Richard ; c'est là qu'était leur gîte ; et du coin de l'œil je guettais tandis que M. Richard me faisait réciter ma leçon ; naturellement je récitais fort mal ; à la fin M. Richard me demanda d'où venait que je paraissais si distrait. Jusqu'alors j'avais gardé le secret sur la présence de mes compagnes. Ce jour-là je racontai tout.

3. Je savais que les jeunes filles ont peur des souris ; j'admettais que les ménagères les craignissent ; mais M. Richard était un homme. Il parut vivement intéressé par mon récit. Il me fit lui montrer le trou, puis sortit sans rien dire, en me laissant perplexe ([2]). Quelques instants après, je le vis revenir avec une bouillotte fumante. Je n'osais comprendre. Craintivement je demandai :

[1] Croissait, se développait.
[2] Embarrassé, inquiet, me demandant ce que M. Richard allait faire. Celui qui est *perplexe* est dans un état de *perplexité*.

« Qu'est-ce que vous apportez, Monsieur ? — De l'eau bouillante. — Pour quoi faire ? — Les échauder, vos sales bêtes ! — Oh ! M. Richard, je vous en prie ! Je vous en supplie. Justement je crois qu'elles viennent d'avoir des petits... — Raison de plus ! »

Et c'est moi qui les avais livrées ! Décidément j'aurais dû lui demander d'abord s'il aimait les animaux... Pleurs, supplications, rien n'y fit...

J'eus du mal à lui pardonner. Et comme M. Richard n'était pas incapable de retour, il m'offrit, à quelque temps de là, en manière de réparation, tels animaux que je voudrais, mais qui du moins ne fussent pas nuisibles. Ce fut un couple de tourterelles.

ANDRÉ GIDE, *Si le grain ne meurt* (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt du texte :

N'est-il pas touchant, ce jeune garçon qui s'intéresse tant aux plantes et aux animaux ? Mais n'est-il pas naïf de croire que M. Richard s'intéressera de la même façon amicale que lui, à des souris, dont la présence ne favorise pas le travail de son élève ? Pauvres souris, ce sont elles qui font les frais de cette curiosité et de cette sympathie enfantines !

II. Examinons le texte :

1. Que signifie l'expression du § 1 : « que je **prétendais** voir pousser ». Comment, dans le même §, s'exprime cette prétention ?
2. Relevez les détails du § 2 qui indiquent que les souris sont apprivoisées par l'enfant, mais par l'enfant seul.
3. Pourquoi l'enfant fait-il sa confidence à M. Richard ? Comment celui-ci l'encourage-t-il à la faire totale ?
4. Que pensez-vous de l'enfant ? du maître ?

III. Lisons bien:

Le § 3 est celui qui donnera lieu à la lecture la plus **nuancée** : le début sera lu avec **confiance**, puis ce sera la crainte : « je **n'osais** comprendre » puis la terreur et la supplication : « je vous en **supplie** », puis le remords : « Et **c'est moi** qui les avais livrées ! » La dernière phrase doit traduire un léger apaisement.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Tantôt** seul, **tantôt** avec M. Richard, etc. ». Utilisez à votre tour l'expression : tantôt... tantôt. Parmi mes camarades de classe je préfère tantôt Paul, qui... tantôt... Le dimanche après-midi, tantôt nous... tantôt... Faites cinq phrases librement.
2. Modifions. Reprenez le § 2, mais imaginez que les souris sont beaucoup plus méfiantes à votre égard : elles ne touchent à la nourriture que lorsque vous êtes parti, elles s'enfuient au moindre geste. Racontez en exprimant votre regret pour cette méfiance.

Un difficile problème

1. Les parents posèrent leurs outils contre le mur et, poussant la porte, s'arrêtèrent au seuil de la cuisine. Assises l'une à côté de l'autre, en face de leurs cahiers de brouillons, Delphine et Marinette leur tournaient le dos. Elles suçaient le bout de leur porte-plume et leurs jambes se balançaient sous la table.

— Alors ? demandèrent les parents. Il est fait, ce problème ?

Les petites devinrent rouges. Elles ôtèrent les porte-plumes de leurs bouches.

« Pas encore, répondit Delphine, avec une pauvre voix. Il est difficile. La maîtresse nous avait prévenues.

— Du moment que la maîtresse vous l'a donné, c'est que vous pouvez le faire. Mais avec vous, c'est toujours la même chose. Pour s'amuser, jamais en retard, mais pour travailler, plus personne et pas plus de tête que mes sabots. Il va pourtant falloir que ça change. Regardez-moi ces deux grandes bêtes de dix ans. Ne pas pouvoir faire un problème !

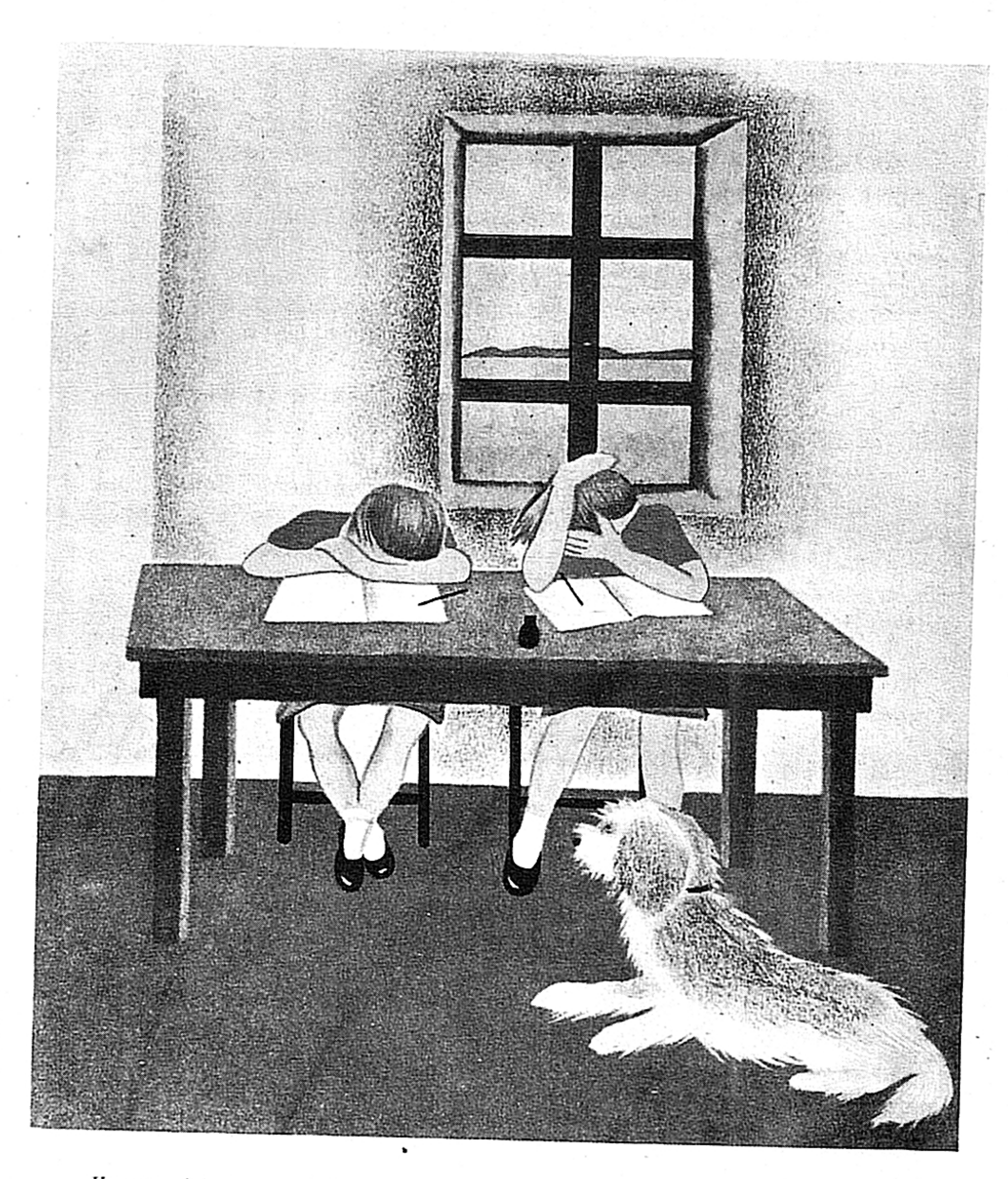
— Il y a déjà deux heures qu'on cherche, dit Marinette.

— Eh bien, vous chercherez encore. Vous y passerez votre jeudi après-midi, mais il faut que le problème soit fait ce soir... »

2. Les parents étaient si en colère à l'idée que le problème pourrait n'être pas fait le soir qu'ils s'avancèrent de trois pas à l'intérieur de la cuisine. Se trouvant ainsi derrière le dos des petites, ils tendirent le cou par-dessus leurs têtes et, tout d'abord, restèrent muets d'indignation (1). Delphine et Marinette avaient dessiné, l'une un pantin qui tenait toute une page de son cahier de brouillons, l'autre une maison avec une cheminée qui fumait, une mare où nageait un canard et une très longue route au bout de laquelle le facteur arrivait à bicyclette. Recroquevillées (2) sur leurs chaises, les petites n'en menaient pas large. Les parents se mirent à crier, disant que c'était incroyable et qu'ils n'avaient pas mérité d'avoir des filles pareilles. Et ils arpentaient la cuisine en levant les bras et s'arrêtaient de temps en temps pour taper du pied sur le carreau.

3. Ils faisaient tant de bruit que le chien, couché sous la table aux pieds des petites, finit par se lever et vint se planter devant eux...

[1] Ils sont révoltés par ce qu'ils voient.
[2] Apeurées, elles se ramassent sur elles-mêmes, se font toutes petites. On pourrait dire aussi qu'elles se *recroquevillent*.



Vous aussi, tout comme Delphine et Marinette, avez connu ces pénibles moments où vous avez été aux prises avec un difficile problème. Elles ont cherché, disent-elles, deux heures sans rien trouver et les parents courroucés les obligent encore à chercher tout un après-midi de jeudi. L'image de Nathalie Parrain les montre au cours de cette épreuve, leurs cahiers ouverts devant elles. Mais les parents les ayant quittées, elles se sont fort consciencieusement endormies. Tant pis pour le problème !

« Voyons, parents, vous n'êtes pas raisonnables, dit-il. Ce n'est pas de crier ni de taper du pied qui va nous avancer dans le problème. Et d'abord, à quoi bon rester ici à faire des problèmes quand il fait si beau dehors ? Les pauvres petites seraient bien mieux à jouer.

— C'est ça. Et plus tard, quand elles auront vingt ans, qu'elles seront mariées, elles seront si bêtes que leurs maris se moqueront d'elles.

— Elles apprendront à leurs maris à jouer à la balle et à saute-mouton. N'est-ce pas, petites ?

— Oh ! oui, dirent les petites.

— Silence, vous, crièrent les parents. Et au travail. Vous devriez avoir honte. Deux grandes sottes qui ne peuvent même pas faire un problème... D'ailleurs en voilà assez. On n'a pas de comptes à rendre au chien. Allons-nous en. Et vous, tâchez de ne pas vous amuser. Si le problème n'est pas fait ce soir, tant pis pour vous. »

MARCEL AYMÉ, *Contes et nouvelles* (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà des petites filles qui ne sont pas très studieuses, voilà des parents qui semblent bien sévères !... Nous redouterions qu'ils punissent durement les petites, si cela n'était pas un conte... Et c'est bien un conte, puisque le chien parle et qu'il donne de bons conseils aux parents. Nous sommes donc tranquillisés, tout s'arrangera !

II. Examinons le texte :

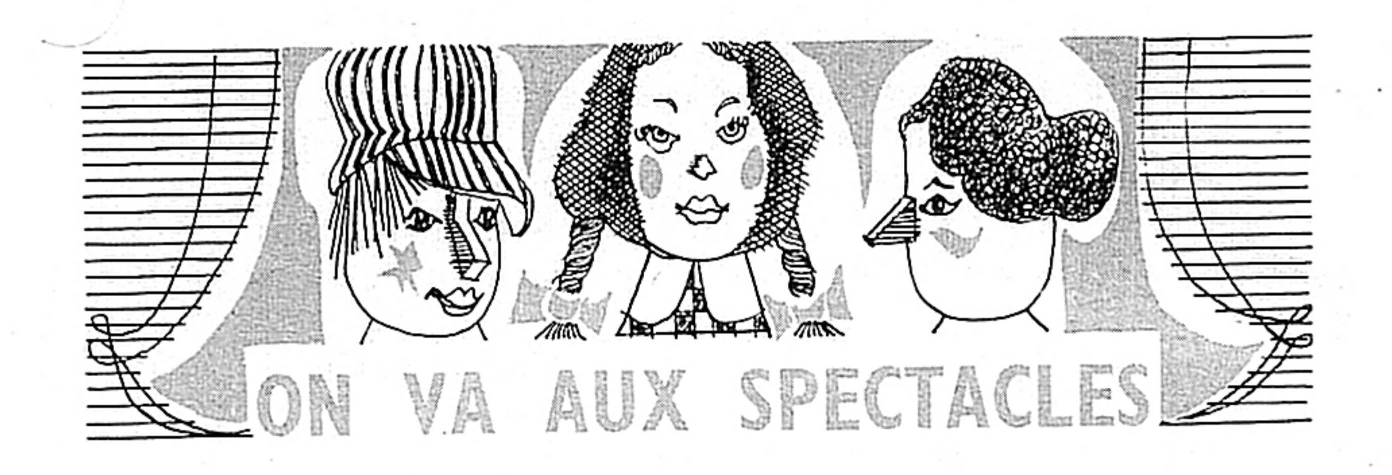
1. Relevez les détails du § 1 qui indiquent : a) que les parents sont sévères ; b) que les petites essaient de se trouver des excuses.
2. Quelle phrase du § 2 indique le mieux que les petites sont effrayées de voir leur paresse découverte ? Comment les parents manifestent-ils leur colère ?
3. Quelles sont les intentions du chien ? Réussit-il ?

III. Lisons bien :

Le § 1 doit tenter les bons lecteurs : il s'agit de bien marquer le **contraste** entre le ton coléreux ou menaçant des parents, et le ton plaintif et embarrassé des petites.

IV. Utilisons le texte :

1. « Alors ? demandèrent les parents. Il est fait ce problème ? » Les parents auraient dû dire, puisque c'est une interrogation : **Est-il fait ce problème ?** Mais ici, la façon de s'exprimer est plus naturelle, l'interrogation étant indiquée seulement par le ton. Employez une tournure semblable : ex. : **Alors, demande le maître d'hôtel, il est cuit ce gigot ?** etc.
2. **« Les parents se mirent à crier, disant que c'était incroyable... etc. ».** Dans cette phrase du § 2, les parents parlent, mais **indirectement** (on rapporte leurs paroles). Reprenez cette phrase, en les faisant parler **directement : se mirent à crier, disant : C'est incroyable !** etc.
3. **Imaginons :** Le père, excédé, vient montrer aux fillettes comment faire ce problème... Mais il ne peut en venir à bout... Il est bien ennuyé... Que dit-il ?



Guignol

1. Hier, j'ai mené Suzanne à Guignol. Nous y prîmes tous deux beaucoup de plaisir...

Quand la toile se leva, nous vîmes paraître Guignol lui-même. Je le reconnus, c'était bien lui. Sa face large et placide gardait la trace des vieux coups de bâton qui lui avaient aplati le nez, sans altérer l'aimable ingénuité (1) de son regard et de son sourire.

Gringalet, son fils, vint le rejoindre et lui donna un grand coup de tête dans le ventre avec une grâce naturelle. Le public ne s'en fâcha point ; au contraire, il éclata de rire...

2. Guignol et Gringalet ont longtemps cheminé pour atteindre un village mystérieux, qu'eux seuls ont découvert. Ce village est mieux caché que ne le fut pendant cent années le château de la Belle au bois dormant. Il est habité par un enchanteur qui réserve un trésor à quiconque sortira victorieux de plusieurs épreuves, dont l'idée seule fait frémir d'épouvante. Nos deux voyageurs entrent dans la région enchantée avec des dispositions bien dissemblables (2). Guignol est las ; il se couche. Son fils lui reproche cette mollesse.

— Est-ce ainsi, lui dit-il, que nous nous emparerons des trésors que nous sommes venus chercher ?

Et Guignol répond :

— Est-il un trésor qui vaille le sommeil ?

J'aime cette réponse, mais Mlle Suzanne le tient pour un lourdaud qui dort mal à propos et perdra, par sa faute, les biens qu'il était venu chercher, de grands biens peut-être, des rubans, des gâteaux

1 Naïveté, candeur.

2 Bien différentes (cherchez-en la preuve dans le texte).

et des fleurs. Elle loue Gringalet de son zèle à conquérir ces trésors magnifiques.

3. Les épreuves, je l'ai dit, sont terribles. Il faut affronter un crocodile et tuer le diable.

Je dis à Mlle Suzanne :

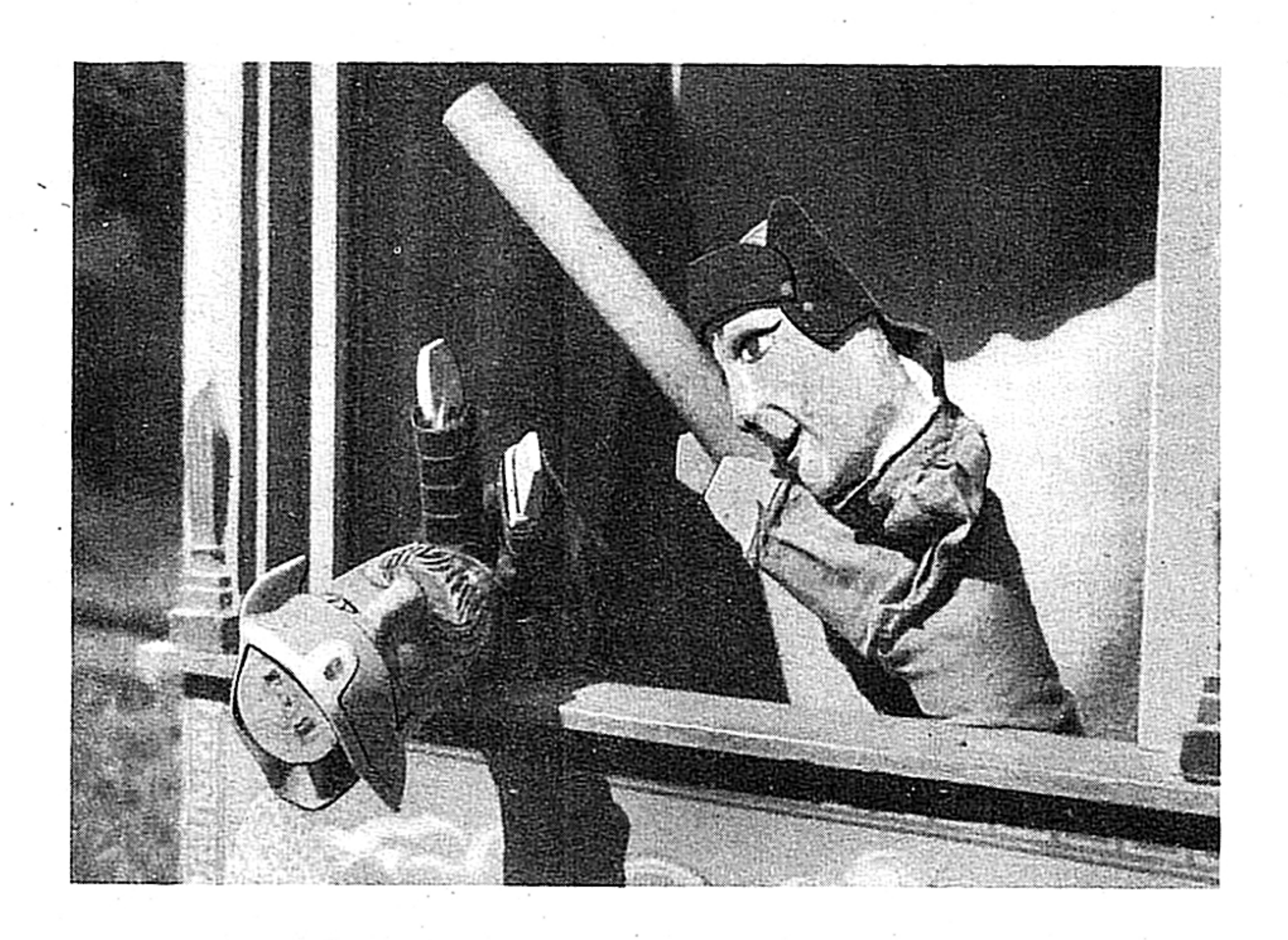
— Mam'selle Suzon, voilà le diable !

Elle me répond :

— Ça, c'est un nègre !

J'assiste avec intérêt à la lutte du diable et de Gringalet. Lutte terrible qui finit par la mort du diable. Gringalet a tué le diable !

4. Polichinelle est venu nous faire la révérence, la toile est tombée, les petits garçons et les petites filles s'en sont allés, et je



Guignol, c'est la grande joie des enfants. Lorsqu'il se trémousse armé du bâton dont il rosse vigoureusement ses partenaires, tout le public enfantin trépigne de joie. Les victimes qu'il assomme à coups redoublés de sa matraque s'en accommodent d'ailleurs fort bien et se redressent aussitôt avec entrain. Comme il a l'air content de ses exploits le Guignol de l'image ! Il vient de terrasser son adversaire. S'il se redresse, gare à lui !

reste plongé dans mes réflexions. Mam'selle Suzon, qui me voit songeur, me croit triste. C'est avec une pitié délicate qu'elle me prend la main et me demande pourquoi j'ai du chagrin.

Je lui avoue que je suis fâché que Gringalet ait tué le diable.

Alors elle me passe ses petits bras autour du cou et approchant ses lèvres de mon oreille :

— Je vais te dire une chose : Gringalet a tué le nègre, mais il ne l'a pas tué pour de bon.

Cette parole me rassure ; je me dis que le diable n'est pas mort, et nous partons contents.

Anatole FRANCE,
Le Livre de mon ami (Calmann-Lévy, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Suzanne a un bon papa, qui l'accompagne au spectacle de Guignol. Tous deux prennent un vif plaisir à la représentation, pour des raisons d'ailleurs différentes. Suzanne se réjouit de l'esprit d'aventure de Gringalet et de la mort du diable, mais elle sait bien que le théâtre n'est pas la vie, et comme son papa semble triste, elle le rassure : le diable n'est pas mort pour de bon ! Brave petit cœur !

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 des détails qui sont particuliers au spectacle de Guignol, et qu'on ne trouverait pas dans le récit d'une représentation théâtrale.
2. Dans le § 2 s'opposent non seulement les caractères de Gringalet et de Guignol, mais aussi les goûts de Suzanne et ceux de son papa. Quels détails vous permettent de comprendre cette opposition ?
3. Quelle idée Suzanne se fait-elle des richesses que Gringalet veut conquérir ? Est-ce l'idée que s'en fait Gringalet ?
4. Pourquoi Suzanne dit-elle : « ça, c'est un nègre » quand apparaît le diable ?
5. Relevez les détails du § 4 qui indiquent la gentillesse de Suzanne.

III. Lisons bien :

Le § 2 est amusant pour l'opposition entre Gringalet et Guignol. Donnez au premier une voix vibrante de jeunesse et d'espoir, au second une voix d'homme fatigué et sans désir. Dites en vous moquant très légèrement « **de grands biens peut-être, des rubans, des gâteaux et des fleurs** » pour bien montrer que, dans l'esprit de Suzanne, il ne peut pas y avoir de plus grands biens que ces choses.

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez la phrase du § 2 « **J'aime cette réponse mais...** » Remplacez Mlle Suzanne (nom de la fille du narrateur) par M. Charles, nom d'un fils supposé. Voyez comment le reste de la phrase sera modifié.
2. Terminez la pièce : Gringalet, ayant tué le crocodile et le diable, reçoit des mains de l'enchanteur le trésor promis.

Au cirque

1. Dès qu'il nous aperçut, il ralentit et la charrette, en traînant, vint s'arrêter tout juste en face de nous. Alors le menton appuyé sur sa main, il nous fixa longuement...

— Vous avez l'air de vous ennuyer, observa-t-il au bout d'un instant... Eh bien, vous pouvez grimper dans ma voiture, et je vous emmènerai faire une promenade...

Naturellement, nous grimpâmes dans la voiture en jappant de plaisir. Et, dès que nous partîmes, Harold lui demanda impérieusement où nous allions...

— Si nous allions au cirque ? répondit-il...

2. Le rêve et le vertige emplirent ma tête quand je me trouvai enfin véritablement assis dans le cirque, aspirant l'enivrante odeur de la piste...

Un bruit d'invisibles sabots nous fit d'abord frémir, puis un fracas de cymbales ([1]), un bruit discordant ([2]) de cloches et l'écuyère Coralie fut parmi nous, tourbillonnant entre ciel et terre, tantôt dressée, radieuse, tantôt couchée sur la crinière flottante, balancée par la musique de danse endiablée de l'orchestre. Le fouet puissant du chef de piste en redingote marquait les temps, claquant comme des coups de pistolet ; son cri de guerre couvrait distinctement la musique tandis que Coralie, riant, exultant ([3]), traversait avec fracas les cerceaux de papier... Gisant en travers de son coursier, saluant de côté et d'autre, Coralie quitta enfin la piste...

3. Au bout d'un instant, un clown apparut, trébucha et tomba de tout son long avec un admirable artifice. Tout aussitôt de nouvelles émotions m'agitèrent... J'aurais voulu être un splendide gaillard comme celui-ci, à la parole facile et d'une agilité inimaginable !... Et quelle noble et hardie façon de marcher les jambes écartées !...

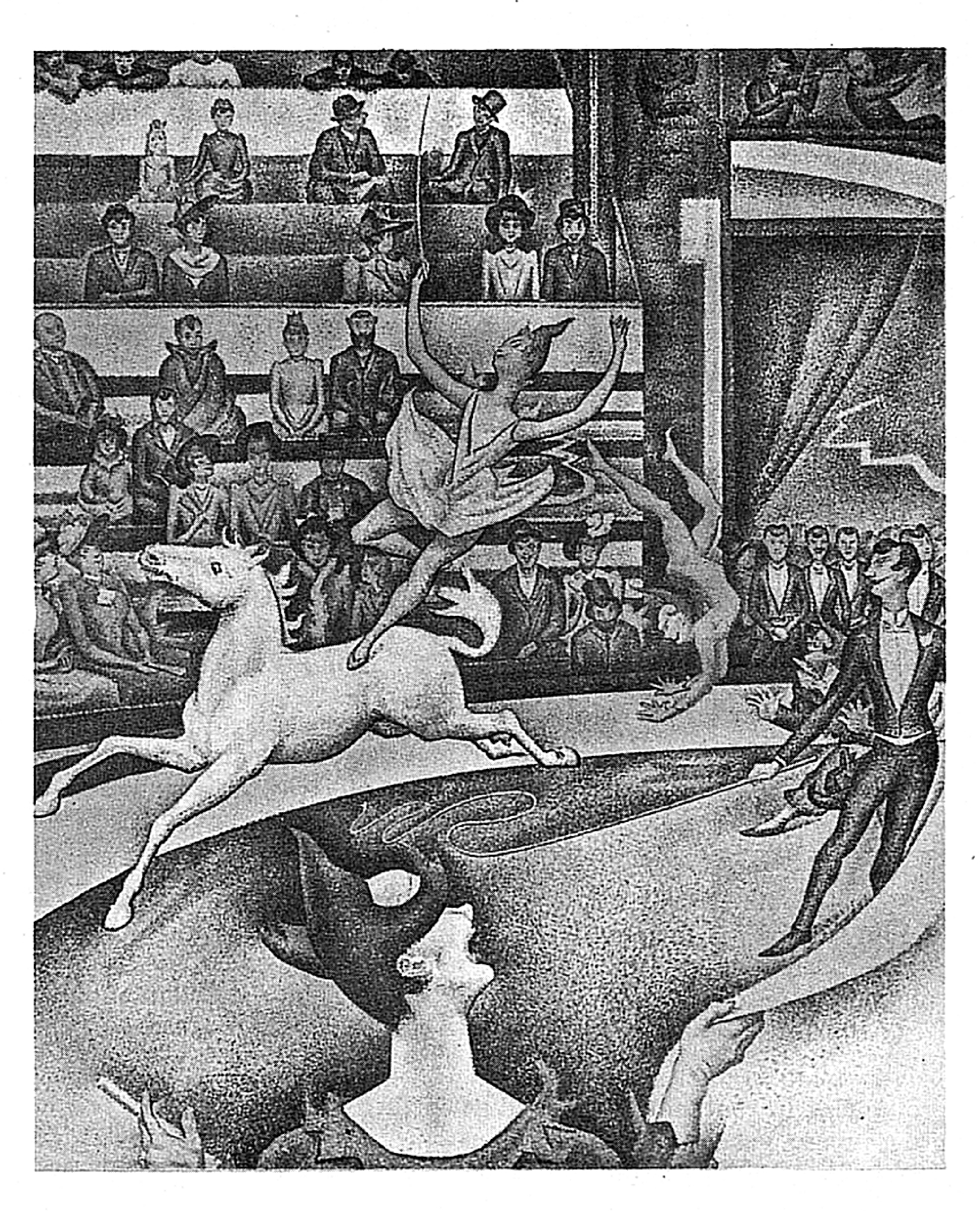
4. Le court entracte s'acheva. L'orchestre, avec des accords prolongés, fit entendre un prélude plein de signification ; et le programme, en lettres plus grosses que les précédentes, annonça Zéphirine, la Fiancée du Désert, dans son inégalable intermède sur un cheval qu'elle montait à cru ([4])...

[1] Disques de cuivre qu'on frappe l'un contre l'autre. Les cymbales, très bruyantes, tiennent une grande place dans l'orchestre du cirque.

[2] Les sons des cloches ne s'accordent pas ensemble. Tant pis - du bruit avant tout.

[3] Transportée de joie.

[4] Sans selle.



Le cirque, vous l'aimez tout autant que Guignol. Ce tableau du peintre Seurat vous montre une prestigieuse écuyère qui, tout comme la Coralie de notre texte, dressée radieuse sur son cheval, tourbillonne entre ciel et terre tandis que le chef de piste en habit fait claquer son fouet et que l'orchestre joue une musique endiablée. Pour corser la représentation, un clown et un acrobate déploient leurs talents. Voilà en vérité un spectacle impressionnant !

Annoncée par le son éclatant des trompettes, Zéphirine s'élança passionnément dans l'arène. Elle se dressa d'un élan, un pied sur chacun de ses chevaux arabes, souples et bondissants... Elle était vêtue de noir et de grandes étoiles d'argent brillaient à travers la gaze sombre de sa robe. Les deux puissants coursiers qu'elle montait étaient aussi noirs que ses cheveux. Ils passaient en un fracas de tonnerre...

5. Je ne sais trop comment nous rentrâmes ce soir-là... J'avais aux narines l'âcre odeur du cirque et, aux oreilles, le claquement du fouet et le franc rire du clown... Pendant le reste de la soirée, silencieux et distrait, je n'entendis que la musique de l'orchestre jouant une marche dans quelque coin de ma mémoire.

Kenneth GRAHAME,
Jours de rêve, Trad. par Léo Lack (Mercure de France, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Lorsqu'on s'ennuie et qu'on se promène tristement sur une route, c'est une aubaine de rencontrer un ami qui offre de vous emmener au cirque ! Les enfants ne se font pas prier et celui qui raconte l'histoire semble avoir vécu dans ce cirque des instants d'un rare bonheur ! A quels moments de la représentation l'enfant a-t-il été le plus impressionné.

II. Examinons le texte :

1. Relevez les détails du § 2 qui mettent en évidence : a) la légèreté et l'habileté de l'écuyère Coralie ; b) l'enivrement des enfants devant ce spectacle. Dans le même §, relevez les détails qui évoquent les différents bruits du cirque.
2. Dans le § 3, l'enfant se contente-t-il d'admirer ? Quelles sont ses pensées ?
3. Cherchez dans le § 4 de vives impressions de couleurs.
4. Quelle phrase du § 5 vous paraît le mieux traduire l'impression produite sur l'enfant ?

III. Lisons bien :

Efforcez-vous de lire le § 2 en donnant : a) une vive impression de mouvement : appuyez sur les verbes d'action, précipitez le débit des phrases qui décrivent les évolutions de l'écuyère ; b) une vive impression de bruits : insistez sur « fracas de cymbales », « bruit discordant », danse endiablée de l'orchestre », « coups de pistolet, etc. ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Dès qu'il nous aperçut il ralentit, etc. ». Employez dans des phrases la locution « Dès que ». Dès que la cloche sonna... Dès que le train fut en gare... Dès que ta sœur arrivera... Dès que la pluie commença à tomber..., etc.
2. « Pendant le reste de la soirée, silencieux et distrait, etc. » l'enfant évoque des souvenirs heureux. Modifiez la phrase pour insister sur une préoccupation (silencieux et préoccupé) sur une impression de gaîté folle (éclatant de rire à chaque instant...) sur une impression de froid (grelottant et claquant des dents), etc.
3. Un des jeunes spectateurs s'est intéressé davantage au clown qu'aux prouesses de l'écuyère. Il explique les raisons de sa préférence.

Au cinéma de banlieue

Le cinéma que vous connaissez est le cinéma parlant où l'on passe souvent des films en couleur. Le texte qui suit nous ramène à quelques dizaines d'années en arrière au temps du cinéma muet où les films comportaient des sous-titres explicatifs. Le déroulement des films était accompagné par une musique d'orchestre ou simplement par un piano.

1. Souvent, le dimanche soir, le grand Paul et moi allons au ciné, rue de Paris, dans une salle où l'on dansait autrefois ; aujourd'hui, au moment des élections, on y tient des réunions. Bancs, fauteuils, chaises pliantes. Un peintre en bâtiments, habitué du *Maillet d'Or*, a décoré les murs et le rideau où, devant un lac, sous un ciel rose, vole un ange. Le rideau se lève et découvre l'écran grisâtre comme un vieux drap. Dans l'obscurité retentissent des rires, des cris de joie, des trépignements. M. Rebry, au piano, tape des marches militaires, des romances, et joue de ses compositions...

2. Sur l'écran, de pâles images apparaissent, des paysages estompés ([1]), des aventures mouvementées... Dans la salle, des gars sifflent, des gosses glapissent ([2]), des femmes jacassent, ([3]) ; on entend le bruit des sabots de ceux qui arrivent. Le film s'arrête brusquement, l'opérateur demande deux minutes pour recoller sa pellicule. On le hue...

Pendant l'entracte, à la buvette, on vide des bocks. M. Rebry se rassied au piano, commande qu'on fasse silence. Sur la scène paraît une vedette des « grands concerts parisiens »... Son tour de chant fini, elle descend dans la salle, et, une corbeille à la main, offre des sifflets, des flacons d'odeur, des pochettes surprises. « Pour mon petit bénéfice »...

3. La représentation continue par les « Actualités », celles des mois passés, mais pour nous ce sont les images du monde vivant, toutes les joies, toutes les inquiétudes, toutes les catastrophes qui

[1] Flous, peu nets.
[2] Quels animaux glapissent ? Distinguez un glapissement d'un aboiement.
[3] De quel oiseau dit-on particulièrement qu'il jacasse ? Quelle différence entre *bavarder* et *jacasser* ?

bouleversent la terre. Les événements oubliés sont encore précieux pour nous qui n'avons pas bougé de notre trou... Quand revient la lumière, on retrouve la salle dont on avait oublié la petitesse... On respire une odeur de tabac, d'haleine, de paille, de chien mouillé.

On part, en bâillant, en jurant... Les groupes se dispersent sur la place silencieuse. « Tu as vu le départ du paquebot ? » me demande le grand Paul et il me conte ses souvenirs d'ancien marin.

D'après EUGÈNE DABIT, *Faubourgs de Paris* (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Ce n'est qu'un pauvre petit « ciné », dans une salle bien vieille et bien triste. Le spectacle n'y est pas de choix, le film est usé et doit être réparé en cours de représentation, les actualités sont vieilles de plusieurs mois...

N'importe, chacun y prend son plaisir. Jusqu'à l'ancien marin, qui trouve là l'occasion d'évoquer sa vie passée.

Notons qu'aujourd'hui les villes de banlieue ont de plus belles salles et de meilleurs films.

II. Examinons le texte :

1. Relevez les détails qui indiquent que cette salle n'a pas été construite pour être un cinéma ; ceux qui indiquent qu'elle n'est pas luxueuse...

2. L'auteur n'insiste pas sur les films qu'il a vus, il nous parle seulement de **« pâles images »**, de **« paysages estompés »**, d' **« aventures mouvementées »** : pensez-vous que ces films aient été vraiment remarquables ; pourquoi ?

3. Quelle phrase du § 3 indique que, tout de même, la représentation a intéressé les gens ?

III. Lisons bien :

Lisez le § 3 en essayant de faire sentir que ce cinéma d'une banlieue perdue est, malgré tout, un réconfort pour les spectateurs : **« mais pour nous ce sont les images du monde vivant, toutes les joies, toutes... toutes... sont encore précieux pour nous ».**

IV. Utilisons le texte :

1. « Souvent le dimanche, **le grand Paul et moi, nous** allions au ciné »
Utilisez une tournure semblable :
Chaque samedi, le jeune Henri et moi, nous... L'an prochain, aux vacances, maman et moi, nous... etc.

2. **« Pendant l'entracte,** à la buvette, on vide des bocks ». Dites d'autres choses qui peuvent être faites pendant l'entracte. Donnez quelques détails : (les gens qui fument, ceux qui discutent du film, les enfants qui... les ouvreuses qui vendent... etc.).

3. Que préférez-vous, cirque ou cinéma ? Donnez vos raisons (Deux élèves d'avis différents pourront être invités à discuter).

Aux arènes d'Arles

1. Dans le vaste cirque où s'entr'égorgèrent tant de gladiateurs, pour la joie des spectateurs assemblés dans les arènes romaines d'Arles, les cuivres ont entonné la marche de *Carmen*...

Les gradins sont couverts d'une foule bariolée où les coiffes des Arlésiennes jettent leur note blanche et noire... Le bruit des voix, le bruit des cuivres se perd dans les hurlements du mistral soufflant par tous les trous des murs...

Un soleil d'avril coupe le cirque en deux ([1])...

2. Six taureaux, les plus célèbres de Camargue, ont été amenés par les *gardians* ([2]). Sur leur front sont attachées des cocardes qu'il s'agit de leur arracher pour gagner un prix en argent...

Le taureau est-il « brave », ce sont les seuls membres professionnels des « quadrilles » en pantalons de coutil, chemises blanches et espadrilles qui l'affrontent...

Est-il moins dangereux, alors, peu à peu, de tous les gradins dégringolent des *aficionados* ([3]) qui tentent leur chance... Ils lancent leur casquette au taureau, ils l'agacent, tâchent de le faire se présenter convenablement... Et si le taureau devenu soudain furieux se met à charger, c'est une débandade de corps détalant, pareils à des grenouilles surprises, qui plongent par-dessus les barrières...

3. Troisième course.

L'un des taureaux, plus « brave » que les autres, — c'est le sanglier — ne s'est pas encore laissé arracher de cocarde... Paul et Jean, empoignés par le spectacle et l'enthousiasme de la foule, halètent d'impatience avec elle...

Elle crie : « Titin ! Titin ! »

C'est son gladiateur favori... La foule exige qu'il se mesure avec le taureau...

Titin apparaît avec ses acolytes ([4])... Aussitôt le taureau prenant l'offensive fonce les cornes basses, charge la quadrille et la disperse...

— Bravo, taureau.!

— Vas-y, Titin !

— Hardi, petit !

[1] Ombre d'un côté, lumière de l'autre.
[2] Gardiens de taureaux en Camargue.
[3] Amateurs, c'est-à-dire gens dont ce n'est pas le métier de participer à ces courses.
[4] Ceux qui ont l'habitude de l'aider, qui font partie de sa « quadrille ». Le sens premier du mot était d'ailleurs *serviteur*.

4. Titin, tandis que son équipe occupe le taureau, s'approche de la bête. Elle souffle et gratte le sable du pied... Titin étend le bras pour saisir la cocarde... Mais le taureau fait une brusque volte et Titin d'une esquive a juste le temps d'éviter la corne. Les applaudissements éclatent. C'est le taureau que la foule applaudit. Et Titin se met à détaler poursuivi par la bête... Soudain le taureau accule le bestiaire [5] à la barrière. La foule frémit d'enthousiasme, elle crie, trépigne, encourage le taureau noir.

L'homme n'a plus qu'une chance de salut. Sauter le mur de bois...

Mais au moment où il va s'élancer, le taureau le saisit à la ceinture et le lance en l'air d'un coup de corne. Paul voit très bien la chemise déchirée de l'homme et sur le côté de son torse une longue estafilade rouge qui va du ventre à l'épaule... Et pendant que l'homme retombe, toute la foule éclate de rire.

PAUL VAILLANT-COUTURIER, *Enfance* (Éditeurs français réunis).

[5] Celui qui combat la *bête*.

I. Intérêt d'ensemble :

Cette fois, le spectacle est en plein air, dans la vibrante lumière de Provence. Ce soleil, cette foule bariolée, ces taureaux sur l'arène, tout cela compose un tableau intensément vivant... On voudrait que la foule se montrât un peu plus charitable à l'égard de Titin blessé. Il est vrai que sa blessure n'est guère qu'une égratignure.

II. Examinons le texte :

1. En quoi consiste exactement le jeu ici ? (une phrase du § 2 nous le dit).
2. Quel moyen ont les bestiaires d'échapper au taureau devenu méchant ? (voir § 2 et 4). Cela réussit-il toujours ?
3. Relevez dans les § 3 et 4 les expressions qui indiquent la nervosité et l'excitation de la foule. Pourquoi son rire à la fin du morceau ?

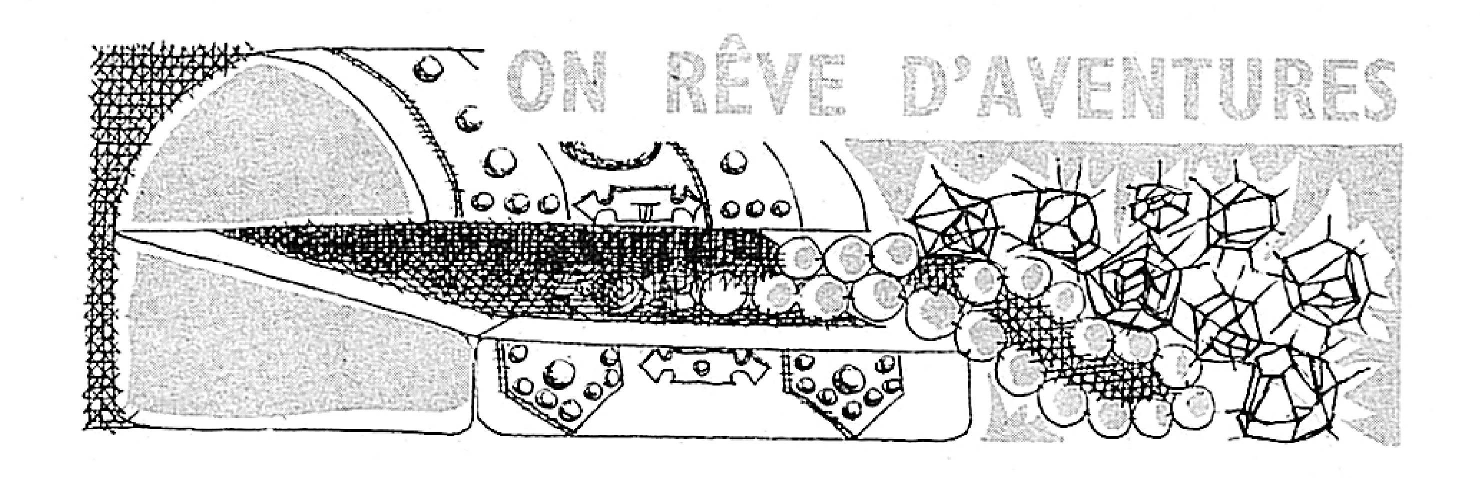
III. Lisons bien :

Qui lira le mieux le § 3 ? Essayez de nous faire partager l'enthousiasme de la foule. Dites d'une voix haletante « Paul et Jean **empoignés... avec elle** ». Criez « Titin, Titin ». Insistez sur le mot « exige », sur le verbe « fonce ».

IV. Utilisons le texte :

1. « **Le taureau est-il brave,** ce sont les seuls membres professionnels des quadrilles qui l'affrontent ». On aurait pu exprimer la condition sous sa forme ordinaire : **si le taureau est brave.** Mais cette manière (forme interrogative) est plus originale et vivante. Employez-la à votre tour : **Le gardien de but manque-t-il la balle... Le terrain est-il glissant...** Composez sur le même modèle cinq phrases se rapportant soit aux spectacles, soit aux sports.

2. Modifions. Reprenez le § 4 et modifiez-le de façon que Titin arrive à enlever la cocarde, en échappant de justesse à la corne du taureau. La foule l'applaudit.



Rêves aventureux

Dis Maman, quand partirons-nous ?
En hiver, quand la plaine est blanche,
Sur un traîneau, couleur pervenche (1) ?
Au printemps lorsque l'air plus doux
Caresse les pelouses vertes,
Sur un vaisseau, voiles ouvertes ?
Ou bien partirons-nous — en août —
Quand, au soleil, les fruits foisonnent (2),
Sur un char, à califourchon
Sur quelque gigantesque tonne
Avec le diable au timon ?

Dis Maman, où partirons-nous ?
Vers le Nord, aux terres glacées
Où, le soir, montent espacées
Les sinistres plaintes des loups ?
Vers l'Orient aux nuits trop brèves
Où sur de beaux tapis l'on rêve
Ainsi que l'on prie, à genoux ?
Irons-nous au désert immense
Dont le ventre ondule sans fin ?
Partirons-nous vers le déclin
Du jour, qui plus loin recommence ?

Mon petit homme, restons là !
Calme la fièvre qui t'agite ;
Tes yeux que la lumière irrite
Vont se fermer tant ils sont las !

CÉSAR SANTELLI (Revue « Mercure de France »).

I. Intérêt d'ensemble :

Un enfant malade rêve d'aventures. Mais ce ne sont pas des aventures toutes modernes où il serait question de trains, d'automobiles, d'avions... Non ; imprégné d'histoires d'autrefois et d'histoires de fées, il rêve de vaisseaux à voiles, de chars, de tonne conduite par le diable. Quand vous rêvez, est-ce à la manière de cet enfant ?

II. Examinons le texte :

1. Dans la première strophe (**quand partirons-nous ?**) l'enfant évoque trois moments possibles pour le départ. Lesquels ?

2. Dans la deuxième strophe (**Où partirons-nous ?**) combien évoque-t-il de lieux où il pourrait aller ?

3. Quelle est la réponse de la maman ?

III. Lisons bien :

La difficulté de la lecture vient essentiellement de la suite des **questions** posées par l'enfant. Il faut sans cesse employer le ton **interrogatif**, c'est-à-dire élever la voix à la fin de chaque phrase, au lieu de l'abaisser (2 premières strophes). Ces vers ont huit syllabes ; pour respecter le rythme détachez **le di-a-ble** (1re strophe) et **l'O-ri-ent** (2e strophe).

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez le texte, et imaginez (en prose) les questions que pourrait poser un enfant épris de la vie moderne : **a)** première strophe : vous insisterez, sur les **moyens de transport** en faveur à notre époque ; **b)** deuxième strophe : vous insisterez sur des aventures modernes (telles que le cinéma a pu vous en raconter).

2. Voici que s'approchent les vacances de Noël et du Nouvel An. A la manière du texte, vous demandez à votre maman, ce que vous verrez et ce que vous ferez au cours de ce congé.

[1] Quelle est la couleur de cette fleur ?

[2] Poussent en abondance.

La chasse au trésor

1. A un moment donné de son existence, tout garçon digne de ce nom éprouve un besoin irrésistible de s'en aller à la chasse au trésor. Un beau jour, ce désir s'empara donc de notre héros. Il essaya de joindre Joe, mais il ne le trouva pas. Il se rabattit sur Ben, mais celui-ci était à la pêche. Enfin il songea à Huck dit les Mains Rouges. Tom l'emmena dans un endroit désert et lui exposa son projet loin des oreilles indiscrètes. Huck accepta d'enthousiasme...

2. « De quel côté dirigerons-nous nos recherches ? demanda Huck. — Oh ! n'importe où. — Quoi ! Il y a des trésors cachés dans tous les coins ? — Non, évidemment. Les trésors sont cachés dans des endroits toujours très bien choisis : quelquefois dans une île déserte ([1]), quelquefois dans un coffre pourri, enfoui au pied d'un vieil arbre, mais surtout sous le plancher d'une maison hantée ([2]). — Qui est-ce qui les met là ? — Des voleurs, voyons ! En voilà une question ! Tu te figures peut-être que ce sont les professeurs de l'école qui ont des trésors à cacher ? — Je n'en sais rien. En tout cas, si j'avais un trésor, je ne le cacherais pas. Je le dépenserais et je m'offrirais une pinte de bon sang. — Moi aussi, mais les voleurs ne font pas comme ça. Ils enfouissent toujours leurs trésors dans le sol et les y laissent. — Ils ne viennent jamais les rechercher ? — Non. Ils en ont bien l'intention, mais en général ils oublient l'endroit exact où ils ont caché leur butin, ou bien encore ils meurent trop tôt. De toutes manières, le trésor reste enfoui pendant un certain temps. Un beau jour, quelqu'un découvre un vieux papier jauni sur lequel toutes les indications nécessaires sont portées. Il faut te dire qu'on met une semaine entière ([3]) pour déchiffrer le papier parce qu'il est couvert de signes mystérieux et d'hiéroglyphes ([4]). — D'hiéro... quoi ? — D'hiéroglyphes. Tu sais, ce sont des dessins qui n'ont pas l'air de signifier grand'chose. — Tu as trouvé un de ces papiers-là, Tom ? — Non. — Eh bien alors, comment vas-tu dénicher ton trésor ? — Je n'ai pas besoin de documents pour cela. Les trésors sont toujours enfouis quelque part dans une île ou dans une maison

[1] Allusion à l'*Ile au Trésor*, de Stevenson.
[2] Fréquentée par des revenants.
[3] Allusion au *Scarabée d'Or*, d'Edgar Poe.
[4] Caractères aussi difficiles à déchiffrer que ceux de l'ancienne écriture égyptienne ainsi dénommés.

hantée ou au pied d'un arbre mort. Ce n'est pas sorcier ! Nous avons déjà exploré un peu l'île Jackson. Nous pourrons recommencer, à la rigueur. Il y a aussi la maison hantée auprès de la rivière du moulin. Enfin, il y a des tas d'arbres morts dans le pays. — Il y a un trésor sous chacun de ces arbres ? — Tu n'es pas fou ? — Comment vas-tu savoir sous lequel il faut creuser ? — Nous les essayerons tous. — Ça va prendre tout l'été. — Et après ? Suppose que nous trouvions une cassette avec une centaine de beaux dollars rouillés ou bien un coffre rempli de diamants, qu'en penserais-tu ?

Les yeux de Huck se mirent à briller :

— Ça sera épatant !

MARK TWAIN, *Tom Sawyer*, Trad. P.-F. Caillé (Hachette, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Romans d'aventures... Vous en avez lu, vous en lirez. Un peu partout, des pirates y cachent des trésors, qu'ils doivent revenir chercher... plus tard. Mais ils meurent, ou perdent « le vieux papier jauni sur lequel sont portées les indications nécessaires... » Et ce sont d'autres gens qui mettent la main sur les richesses enfouies. Tout cela après de nombreuses aventures... L'auteur se moque ici, gentiment, d'un jeune garçon qui croit un peu trop à toutes ces merveilleuses histoires.

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le dialogue (§ 2) les passages qui indiquent que Tom a lu beaucoup de romans d'aventures, et qu'il les a pris au sérieux.
2. Relevez dans le même dialogue ceux qui indiquent que Huck a un certain bon sens et que, même, il se moque de Tom.
3. Pourtant, à la fin du texte, Huck est tout de même conquis par les explications de son camarade. Quel détail le prouve ?

III. Lisons bien :

Le dialogue du § 2 sera lu par deux élèves. Tom devra s'efforcer de piquer la curiosité de son camarade, de le convaincre ; Huck fera souvent des questions naïves comme : **« Quoi ? il y a des trésors cachés dans tous les coins ? »** ou répondra avec beaucoup de bon sens comme **« En tout cas, si j'avais un trésor je ne le cacherais pas. Je le dépenserais et je m'offrirais une pinte de bon sang »**. A la fin, tout de même, Huck sera séduit : **« ça sera épatant »** (et non ça serait). Cette exclamation doit être poussée avec une grande conviction.

IV. Utilisons le texte :

1. « Les trésors sont cachés... quelquefois dans... quelquefois dans ». Employez la même tournure : **Quand il pleut nous restons à la maison ; quelquefois nous... quelquefois nous...** Faites librement cinq phrases.
2. Imaginons. En creusant, les enfants ont enfin aperçu le coin d'une boîte à moitié pourrie. Le cœur battant ils dégagent la boîte... Ils parviennent à l'ouvrir. Désillusion... Racontez.

La fillette et l'ours

1. Ce jeudi, pendant l'après-midi, un bohémien accompagné d'un ours entra dans la cour de l'école. Il s'offrit à faire danser l'animal et Père accepta, car il voyait combien Manelle en avait envie. Après avoir reçu un léger coup sur le nez, l'ours fit un effort pour se dresser sur ses pattes de derrière, puis commença de se balancer au rythme du tambourin. Pendant qu'il oscillait ainsi d'un pied sur l'autre, bien en mesure avec une touchante bonne volonté, ses petits yeux demeuraient indifférents. Il n'avait pas l'air de penser à ce qu'il faisait ; il n'avait pas davantage l'air de se douter du ridicule de sa danse. Il était lourdaud avec candeur ([1]) et consciencieux dans son métier. Sa fourrure rousse, bien que défraîchie, feutrée, n'en était pas moins admirable. Près du cou, on aurait pu cacher une main dans la profondeur des poils. Fut-ce à cause de son pelage épais ? à cause de sa taille majestueuse ? à cause de sa bonhomie ? Toujours est-il que Manelle le trouva fort à son goût. Lorsqu'elle le vit s'éloigner, en tanguant ([2]) sur ses pattes torses ([3]), elle eut envie de courir après, de l'embrasser et de le retenir. Elle n'osa pas, craignant les reproches de Père et la colère du bohémien, homme d'aspect farouche qui portait un couteau à la ceinture...

2. Le soir, comme elle ne dormait pas dans son lit, l'idée lui vint brusquement d'aller retrouver l'ours. Elle se disait : « C'est moi qui le promènerai et le ferai danser. Il m'obéira bien et je lui donnerai des bonbons et du chocolat. » Elle attendit un peu, se rhabilla en silence, garda ses chaussons pour ne pas faire de bruit et se glissa hors de la maison. Pour une peureuse de son espèce, ce n'était pas une petite entreprise que de traverser tout le village à cette heure...

La fillette rasait les murailles et s'immobilisait au plus léger bruit. Elle fut particulièrement effrayée en longeant la petite place ombragée de tilleuls... Le cœur dans la gorge ([4]), plus morte que vive, elle finit par atteindre le grand pont.

3. Le campement se composait de deux roulottes placées l'une derrière l'autre sur le tertre. Aucune lueur n'y brillait ; il ne s'y faisait aucun bruit. Sans doute les occupants étaient-ils déjà endormis. Trois

[1] Naïvement, naturellement, sans le faire exprès.
[2] Se balançant d'arrière en avant, comme un bateau. (Un mouvement de *tangage*).
[3] Tordues.
[4] Elle était si émue qu'il lui semblait que...



Manelle se berçait d'un grand rêve : devenir bohémienne et courir le monde en roulotte. Un campement de romanichels l'attirait irrésistiblement. Rien ne lui eût plu davantage que d'être la jeune bohémienne que vous voyez sur l'image et d'avoir pour compagnon l'ours que vous voyez près d'elle et qu'elle eût fait danser dans les villages. Avez-vous eu jamais une envie de ce genre ?

chevaux attachés à des troncs de peuplier demeuraient immobiles et pétrifiés (5) dans l'ombre. Quant à l'ours, Manelle ne l'aperçut pas tout d'abord. Couché près d'une voiture, au milieu de fourneaux et de caisses, il n'avait ni forme ni couleur et ressemblait non pas à une bête, mais plutôt à un gros tas de laine ou de feuilles sèches.

Le sort s'annonçait donc favorable. Elle s'allongea contre le dos de l'animal, et lui passa les bras autour du cou. La toison, quoique rêche, n'en était pas moins chaude, agréable, réconfortante. L'ours ne sembla pas s'apercevoir de la compagnie qui lui arrivait. Il ne leva pas le museau et n'agita point l'oreille...

[5] Comme s'ils étaient changés en pierre.

4. Un long moment s'écoula sans que Manelle eût fermé les yeux... Mais bientôt elle entendit des pas et trois hommes firent irruption sur le terre-plein... L'un d'eux alluma une sorte de torche et, à la lueur de cette longue flamme fumeuse, découvrit l'enfant. Il s'empressa de la montrer aux autres... Il se fit un grand brouhaha [6] : des hommes, des femmes descendirent en hâte et se rangèrent en demi-cercle autour de l'enfant... L'un des hommes dit quelques mots aux autres et tout le monde se tut... Alors une femme prit la fillette par la main et l'entraîna vers le village sans dire un mot... Elle frappa contre la porte de notre maison. Père ouvrit la croisée et cria : « Qui est là ? »

— Je vous ramène votre petite qui s'était sauvée, dit la femme.

CLAIRE SAINTE-SOLINE, *Et l'enfant que je fus* (P.U.F., Éd.).

[6] Remue-ménage.

I. Intérêt d'ensemble :

Toute fragile et peureuse qu'elle soit, cette petite fille pourtant, a été tellement séduite par l'ours qu'elle ne peut résister à la tentation d'aller le rejoindre dans la nuit. Nous tremblons un peu pour elle ; nous imaginons ce qui pourrait lui arriver si elle avait affaire à un ours moins paisible et à des bohémiens moins complaisants !... Heureusement, tout finit bien...

II. Examinons le texte :

1. Trouvez dans le § 1 la phrase où se trouvent réunies les différentes raisons qui peuvent expliquer l'amour subit de Manelle pour l'ours.
2. La dernière phrase du § 1 dépeint le bohémien sous un aspect méchant. Cela correspond-il à ce qu'il est réellement ? ou bien cela nous montre-t-il comment Manelle le voit ?
3. Relevez les détails du § 2 qui soulignent : a) que l'enfant est peureuse ; b) qu'elle prend beaucoup de précautions pour passer inaperçue.
4. Pouvez-vous deviner ce que se disent les bohémiens (au § 4) lorsqu'ils ont découvert l'enfant ?

III. Lisons bien :

Qui lira le mieux le § 2 ? Ce que se dit la fillette : « C'est moi qui..., etc... », doit-être lu d'une voix tremblante de joie et d'espoir. Il faut lire d'une voix retenue et comme feutrée tout ce qui concerne son départ, ses précautions. Efforcez-vous également, à beaucoup d'endroits, de nous rendre sensible la frayeur qu'elle éprouve.

IV. Utilisons le texte :

1. « Le soir, comme elle ne dormait pas dans son lit, l'idée lui vint de ». Utilisez une tournure semblable : Ce matin, comme je... l'idée me vint de... Tout à l'heure comme Jeanne... l'idée lui vint de...
2. Modifions. Au moment où elle va rejoindre l'ours, le bruit que fait Manelle réveille un bohémien. Celui-ci lui dit à quels dangers elle s'expose, avant de la ramener chez le père. Faites parler le bohémien.

Mésaventure de Lebrac, chasseur de grenouilles

Pleins d'ardeur, une bande de jeunes aventuriers se livrent à la chasse aux grenouilles.

Une pierre bien ajustée vient d'assommer une grenouille qui flotte maintenant à la surface de la mare. Comment s'y prendre pour aller la chercher ? Lebrac, qui n'est pas une poule mouillée, ôte ses souliers et ses bas. Le pantalon relevé jusqu'aux genoux et la chemise enlevée, il entre dans la mare.

1. Après quatre ou cinq pas prudents, comme le liquide lui montait à peine à mi-jambes, enhardi, il avança plus rapidement, l'œil rivé à la grenouille. Mais au septième pas qu'il fit, il enfonça brusquement de dix à quinze centimètres et ses genoux furent submergés ; au huitième, l'eau touchait à son pantalon et lui arrivait au ventre ; toutefois il n'était plus qu'à deux mètres de la rainette.

Il hésita. Mais ce n'était pas la peine d'avoir parcouru pour rien tout ce trajet ; mouillé pour mouillé, tant pis, il aurait au moins son gibier ; encore deux ou trois pas et, en étendant le bras...

Mais l'eau soudain lui monta à la poitrine et il sentit que ses pieds n'étaient plus sur le dur, qu'ils enfonçaient dans quelque chose de mou et de tiède, dans la vase du fond sans doute, et que, petit à petit, ça semblait le tirer par en bas.

L'eau autour de lui avait des glougloutements sinistres et des bulles de gaz venaient crever sous ses aisselles.

2. — Reviens ! reviens ! criaient les camarades ; reviens vite ! Lebrac, aux trois quarts enlisé (1), céda à leurs appels et voulut tourner bride. Impossible, ses extrémités inférieures jusqu'à mi-jambes étaient prises et il enfonçait toujours, toujours, lentement ; l'eau atteignait les épaules. Il pâlit un peu, puis, tentant un effort désespéré, réussit à dégager un pied, tandis que l'autre restait prisonnier de la glu mouvante et fétide (2) des profondeurs.

[1] Enfoncé dans la vase.

[2] Malodorante.

Tournant sur le tronc, il fit tout de même demi-tour en reposant le pied libre ; mais pendant qu'il dépêtrait l'autre, le premier se réenfonçait de nouveau, de sorte qu'il déployait de surhumains efforts à patauger sur place, de l'eau jusqu'au cou, tandis que les amis criaient toujours comme des fous.

— Lebrac ! Lebrac ! Lebrac, viens-t'en !

3. Grangibus, le premier, reprit un peu son sang-froid, s'exclamant :

« Faut le retirer. Déshabillons-nous et on fera la chaîne. — Il est trop loin ! trop loin ! Mon Dieu, mon Dieu ! pleurait Tintin. — Nos ficelles, nos ficelles ? reprit Grangibus en tapant sur ses poches. Vite, vite ! »

Et, prestement doublées, les ficelles qui devaient servir, l'heure d'avant, à ligoter les voleurs [3], furent nouées bout à bout en un clin d'œil.

On jeta ce lien à Lebrac qui le manqua à deux reprises, puis réussit enfin à en saisir l'extrémité :

— Tiens bon ! lui cria-t-on.

Et les cinq camarades, faisant la chaîne en s'empoignant par le milieu du corps, tirèrent sur Grangibus qui avait enroulé la cordelette autour de son bras.

Lebrac fut décollé de la vase et fit un grand pas vers la rive, quand la ficelle cassa net et il se mit à enfoncer de nouveau sans songer, hypnotisé [4] par on ne sait quoi, à avancer vers le bord. Le danger renaissait.

4. — La perche ! une perche ! reprit Grangibus qui ne perdait plus le nord.

Camus, parmi celles qu'on avait arrachées à une clôture voisine, choisit la plus longue et la plus solide et on la tendit à l'enlisé, dont les yeux ronds semblaient vouloir sortir des orbites.

Il s'y agrippa désespérément et les cinq sauveteurs, se cramponnant comme ils pouvaient à l'autre bout, amenèrent enfin, à plat ventre, au rivage, le malheureux pêcheur de grenouilles.

Louis PERGAUD, *Les Rustiques* (Mercure de France, Éd.).

[3] Dans un jeu de *gendarmes et voleurs*. Les ficelles servent de menottes.

[4] L'esprit entièrement absorbé par ce qui le préoccupait et comme fasciné.

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà une aventure qui aurait pu mal finir ! Heureusement que Lebrac a des amis « **qui ne perdent pas le nord** » ! L'histoire rebondit et nous fait passer de la crainte à l'espoir, puis à l'angoisse : cette ficelle qui casse, est-ce que cela n'est pas palpitant ? Enfin avec la perche, nous sommes rassurés... mais seulement quand Lebrac, épuisé, est ramené au rivage.

II. Examinons le texte :

1. Relevez les détails du § 1 qui insistent sur le fait que Lebrac ne veut pas renoncer à sa proie. A quel moment la crainte doit-elle commencer à naître dans l'esprit de l'enfant ?

2. Indiquez les passages du § 2 qui expriment que les efforts de Lebrac pour se dégager sont inutiles.

3. Dans les § 2, 3, 4, relevez les détails qui expriment : a) la peur des camarades ; b) leur esprit de camaraderie ; c) leur espoir ; d) leur esprit d'invention.

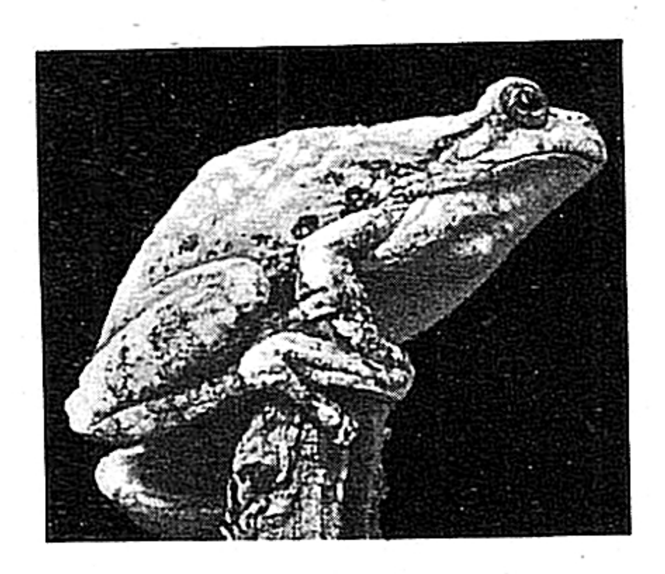
III. Lisons bien :

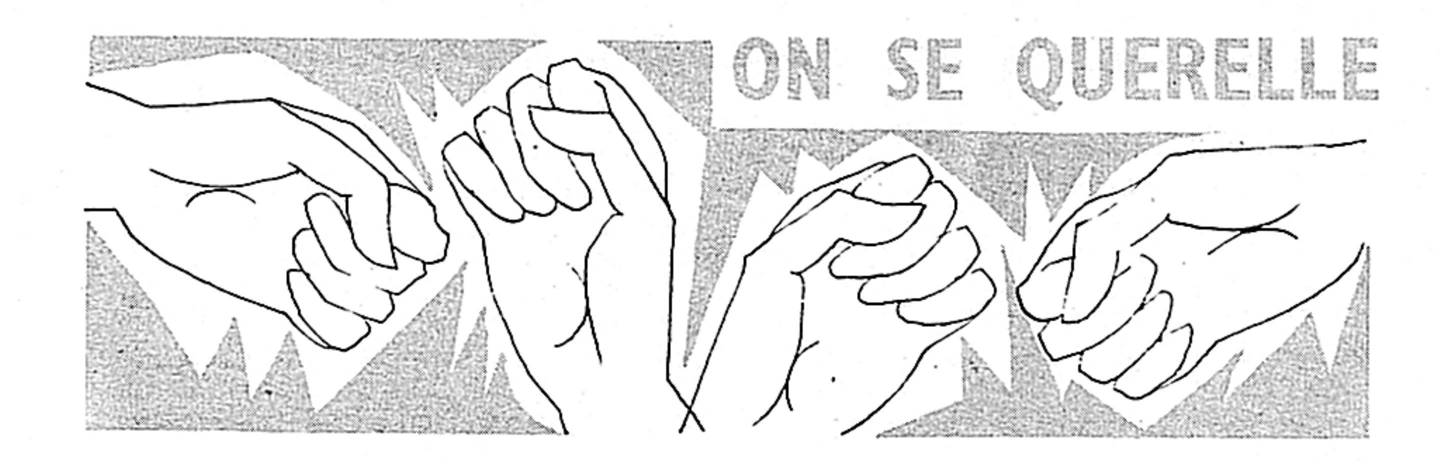
Les bons lecteurs s'exerceront sur le § 3 où le récit devient vraiment dramatique, et où nous passons par des alternatives d'espoir et de désespoir. Donnez à Grangibus un ton décidé, autoritaire, à Tintin un ton désespéré. Criez avec une voix vibrante d'amitié et d'espoir : « **Tiens bon !** » Arrêtez-vous après « **cassa net** » et dites avec découragement « **et il se met à enfoncer de nouveau, etc...** »

IV. Utilisons le texte :

1. « **Il sentit que ses pieds n'étaient plus... qu'ils enfonçaient... et que petit à petit...** » Voilà une phrase un peu longue où le verbe sentit est complété plusieurs fois par des propositions commençant par que. Imitez cette construction : **En marchant le long du canal, Henri vit que... que... et que... Le garde forestier aux aguets entendit que... que... et que...**

2. Modifiez. Imaginez que Lebrac sait très bien nager et qu'il gagne sa proie sans encombres, en quelques brasses. Racontez la scène en insistant sur sa fierté, au retour.





A l'eau, canards !

1. J'allais ce jour-là avec mon camarade Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante.

Les domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit :

— Laisserons-nous passer ces gueux-là ?

Aussitôt il leur crie :

— A l'eau, canards !

2. Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et. saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant (1) jusqu'à notre corps de réserve (2), c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

3. Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché, un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé : en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais personne ne put me persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison, chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette...

[1] Nous dirions : tambour battant.
[2] Expression militaire : dans une bataille, un corps de réserve se tient à l'arrière en attendant qu'on fasse appel à lui.

4. Il me fallut bien songer à descendre : le cœur me battait. Surpris de ma figure débiffée ([3]) et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; La France, le domestique qui m'avait accompagné, conta mon cas piteux en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué ([4]). On pansa mon oreille, et monsieur et madame de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.*

[3] Abîmée, décomposée.

[4] Grondé rudement.

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà ce qu'il en coûte de céder à de mauvais conseils et de s'attaquer à des gens qui ne se laissent pas intimider ! D'ailleurs l'auteur n'en veut pas à ces mousses qui se sont si bien défendus, et le souvenir de son oreille arrachée lui est moins pénible que celui des remontrances paternelles !

II. Examinons le texte :

1. On nous dit dans le § 1 que les pierres plates formaient des ponts **étroits.** Est-ce que cet adjectif n'explique pas tout le texte ? Mimez la scène.

2. Comparez les façons de faire des parents de Gesril et de ceux de Chateaubriand. Que signifie : **« Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour ? »**

3. Pourquoi décida-t-on de séparer l'enfant de son ami Gesril ?

III. Lisons bien :

Les § 1 et 2 composent une scène très vivante. Dans la question de Gesril : **« Laisserons-nous passer ces gueux-là ? »** mettez un accent vigoureux d'autorité (il n'est pas question de lui répondre : oui ; d'ailleurs il n'attend pas la réponse !) Mettez beaucoup d'animation dans l'attaque et la défense du pont : pressez le mouvement !

IV. Utilisons le texte :

1. **« Quand mon ami rapportait... il était plaint, caressé..., etc. ».** Imitez cette tournure pour parler d'un chasseur qui revient avec beaucoup de gibier, d'un père qui revient avec de nombreux jouets pour ses enfants, d'un bon écolier qui rapporte de bonnes notes et des compliments, d'un mauvais écolier...

2. **« A l'eau, canards ! »** Modifiez le § 2, qui suit cet ordre donné par Gesril, en supposant que les jeunes mousses, impressionnés, se jettent à l'eau pour laisser le passage libre...

3. A son retour, le jeune Chateaubriand subit les questions de sa mère qui veut se renseigner. Imaginez leur dialogue (On pourra mettre deux élèves en scène).

Un garçon boucher batailleur

1. Le docteur Strong déclare que je suis un élève d'avenir. Ma tante, folle de joie, m'envoie une guinée ([1]) par la poste. Mais l'ombre d'un garçon boucher surgit des ténèbres.

Qu'est-ce que ce garçon boucher ? C'est la terreur de la jeunesse de Canterbury. Le bruit court que la graisse de bœuf dont il enduit ses cheveux lui donne une force surnaturelle et qu'un homme n'en viendrait pas à bout. C'est un garçon à la figure large, au cou de taureau, aux joues écarlates, au sale caractère, fort adonné aux gros mots. Il ne se sert de sa langue que pour injurier les élèves du docteur Strong. Il ose dire en public que : « si ces messieurs veulent une raclée, ils n'ont qu'à venir le trouver ». Il nomme personnellement quelques-uns d'entre nous (je suis du nombre) dont : « il se charge d'avoir raison d'une seule main, on lui attachera l'autre si l'on veut ! » Il entraîne les plus petits élèves à l'écart pour leur donner des coups de poing. Il me provoque en pleine rue. Un beau jour je décide d'accepter le combat.

2. C'est par un beau soir d'été, dans un petit vallon verdoyant, au coin d'un mur, que nous en venons aux mains ([2]). Nous nous sommes donné rendez-vous. Plusieurs de mes camarades me servent de témoins ! Le garçon boucher est assisté de deux autres bouchers, d'un garçon d'auberge et d'un ramoneur. On mesure le terrain et nous voici face à face. Le boucher m'envoie un coup sur le sourcil gauche et je vois trente-six chandelles. L'instant d'après je ne sais plus où j'en suis, ni où est le mur. C'est à peine si je sais où est le boucher, tant nous sommes entremêlés l'un dans l'autre à nous débattre sur le gazon. Parfois, je vois le boucher, tout sanglant mais plein de confiance ; d'autres fois je ne vois rien du tout et je reste un genou en terre, hors d'haleine, puis je me jette sur mon adversaire avec rage et je me déchire la main tant il a la tête dure, sans l'incommoder autrement. Enfin je m'éveille comme d'un étourdissement, la tête me fait mal, et j'aperçois le garçon boucher qui s'en va, félicité par les autres bouchers, le ramoneur et le garçon d'auberge. J'en conclus qu'il est vainqueur.

[1] Monnaie anglaise qui ferait environ 1000 francs.

[2] Que nous nous battons.

3. On me ramène à la maison dans un triste état, on me met des compresses sur les yeux, on me frictionne avec du vinaigre et de l'alcool, ma lèvre supérieure gonfle horriblement. Pendant trois ou quatre jours je reste à la maison, horrible à voir, avec un abat-jour vert sur les yeux ; je m'ennuierais bien sans Agnès qui est une vraie sœur ; elle me plaint, elle me fait la lecture, et, avec elle le temps passe gaiement. Je lui raconte l'affaire du garçon boucher et toutes ses provocations [3] ; elle trouve que je ne pouvais faire autrement que de me battre avec lui.

CHARLES DICKENS, *David Copperfield*,
Trad. Gilbert et Duvivier (Flammarion, Éd.).

[3] Tout ce qu'il a fait pour exciter ma colère.

I. Intérêt d'ensemble :

Ce garçon boucher a une bien terrible réputation, et il fait tout pour qu'on ait grand-peur de lui ! David Copperfield, provoqué, ne peut, sous peine de passer pour un lâche, refuser le combat... Nous souhaitons que, comme dans les contes qui finissent bien, le méchant garçon boucher reçoive une bonne correction ! Hélas ! c'est le contraire qui se produit et nous avons bien de la peine pour le pauvre David.

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 les détails qui prouvent que le garçon boucher est : a) fort ; b) grossier.
2. Pensez-vous que la force de ce garçon lui vienne de la graisse de bœuf dont il enduit ses cheveux ?
3. Dans le récit du combat (§ 2), relevez les détails qui indiquent que la lutte est dure pour David et qu'il est presque toujours dans un état de demi-conscience. Quels détails prouvent qu'il est courageux ?

III. Lisons bien :

Le § 1 peut servir d'épreuve aux meilleurs lecteurs. D'abord une impression de joie aussitôt estompée par un nuage : **« mais l'ombre d'un garçon... »**. Puis le portrait du boucher : insister sur ce qui indique sa **force** (figure large, cou de taureau, etc.) puis sa **grossièreté :** dire d'un ton de provocation les propos de ce garçon rapportés entre guillemets.

IV. Utilisons le texte :

1. « Il ne se sert de sa langue que pour injurier, etc... » Imitez cette tournure pour parler d'un garçon **méchant :** il ne se sert de cette badine que..., **joueur :** il ne se sert de son crayon et de sa règle que... ; **menteur :** il ne se sert de sa langue..., etc...
2. « **Vengeons David !** » Imaginez que vous êtes un camarade de David, grand, fort, agile. Vous reprenez le § 2 et vous racontez comment vous infligez à ce brutal garçon boucher une correction bien méritée !



Une discussion animée

Négociant enrichi, M. Jourdain, en vue d'acquérir les allures d'un gentilhomme, a pris un maître à danser, un maître de musique et un maître d'armes. Chacun d'eux lui vante ce qu'il enseigne.

◀ *Cette gravure de Boucher représente M. Jourdain qui, enchanté des leçons de son maître d'armes, veut montrer aussitôt son savoir à sa femme et à sa servante Nicole. Il contraint celle-ci à croiser le fer avec lui, mais c'est l'ignorante qui le touche à tout coup.*

1. Le Maître d'Armes. — ... La science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

Le Maître a Danser. — Tout beau, monsieur le tireur d'armes ! ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le Maître de Musique. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le Maître d'Armes. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

Le Maître de Musique. — Voyez un peu l'homme d'importance !

Le Maître a Danser. — Voilà un plaisant animal, avec son plastron (1) !

1 Sorte de matelas qui lui protège la poitrine.

Le Maître d'Armes. — Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut ! Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière !

Le Maître a Danser. — Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrais votre métier...

Le Maître d'Armes. — Comment ! petit impertinent !

Monsieur Jourdain. — Eh ! mon maître d'armes !

Le Maître a Danser, *au maître d'armes.* — Comment ! grand cheval de carrosse !

Monsieur Jourdain. — Eh ! mon maître à danser !

Le Maître d'Armes. — Si je me jette sur vous...

Monsieur Jourdain, *au maître d'armes.* — Doucement !

Le Maître a Danser. — Si je mets sur vous la main...

Monsieur Jourdain, *au maître à danser.* — Tout beau !

Le Maître d'Armes. — Je vous étrillerai d'un air...

Monsieur Jourdain, *au maître d'armes.* — De grâce !

Le Maître a Danser. — Je vous rosserai d'une manière...

Monsieur Jourdain, *au maître à danser.* — Je vous prie...

Le Maître de Musique. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Monsieur Jourdain, *au maître de musique.* — Mon Dieu ! arrêtez-vous !

Survient le professeur de philosophie chargé de compléter l'instruction un peu négligée de M. Jourdain.

2. Monsieur Jourdain. — Holà ! monsieur le philosophe, venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci...

Le Maître de Philosophie. — Eh quoi ! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ?...

Le Maître a Danser. — Comment ! monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce et la musique dont il fait profession !...

Le Maître d'Armes. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !... Et moi je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes (2) est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

2 C'est-à-dire de se servir des armes : épée, pistolet...

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie ([3]) ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance !...

LE MAÎTRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Allez, bélître de pédant !

LE MAÎTRE A DANSER. — Allez, cuistre fieffé !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Comment ! marauds que vous êtes !...

Le philosophe se jette sur eux et tous trois le chargent de coups.

MOLIERE, *Le Bourgeois gentilhomme.*

[3] Elle nous apprend à nous dominer et à nous conduire en êtres raisonnables.

I. Intérêt d'ensemble :

Le pauvre M. Jourdain a fort à faire pour que la paix règne entre son maître d'armes et ses maîtres de danse et de musique, tous trois personnages vaniteux et querelleurs. Il y arriverait peut-être si le philosophe ne se mêlait de la chose. Mais il complique tout, et nous ne sommes pas fâchés de voir qu'il se fait rosser par les trois autres, réconciliés sur son dos !

II. Examinons le texte :

1. Dans les premières paroles du maître d'armes, quelles sont les paroles qui irritent : a) le maître à danser ; b) le maître de musique ?

2. Relevez dans le § 1 a) les expressions qui sont injurieuses ; b) celles qui sont menaçantes.

3. Que peut espérer M. Jourdain quand arrive son maître de philosophie ?

4. Que se produit-il au contraire, et à la suite de quelle parole ?

5. Cette scène est comique : à quels moments vous fait-elle particulièrement rire ?

III. Lisons bien :

C'est le moment ou jamais de jouer la comédie : 5 personnages, dont un, M. Jourdain, est vraiment le seul à vouloir la paix ; mais comme il est affolé et impuissant, il est aussi comique que les autres. Prenez garde que chaque personnage, gonflé de vanité, puis de fureur, n'écoute guère ce que disent les autres et leur coupe la parole : les répliques doivent se succéder sans répit. Un moment d'accalmie : lorsque le maître de philosophie arrive ; mais la tempête reprend bien vite !

IV. Utilisons le texte :

1. « Et moi je soutiens que la science des armes est la plus belle et la plus nécessaire... etc... ». En employant la même tournure, faites parler un électricien, un photographe, un scaphandrier, un aviateur, un marin, etc... (ils pourront envisager ce que leur métier a de délicat, de difficile, etc...).

2. « Vous êtes de plaisantes gens de vouloir comparer vos sciences, à la mienne ». Commencez cinq phrases de la même manière. Vous êtes de plaisantes gens de vouloir... de prétendre... d'affirmer...

Le vêtement endommagé

1. Un jour, raconte-t-on, il se passa ce qui suit :

La souris avait grignoté les vêtements du tailleur. Le tailleur alla trouver le juge qui était pour lors le babouin [1], toujours en train de dormir. Il le réveilla pour se plaindre de la façon suivante :

« Babouin, ouvre tes yeux ! Tiens, regarde, voilà pourquoi je viens te réveiller : il y a des trous partout ! C'est la souris qui a déchiré mes vêtements ; mais elle dit que ce n'est pas vrai, elle accuse le chat.

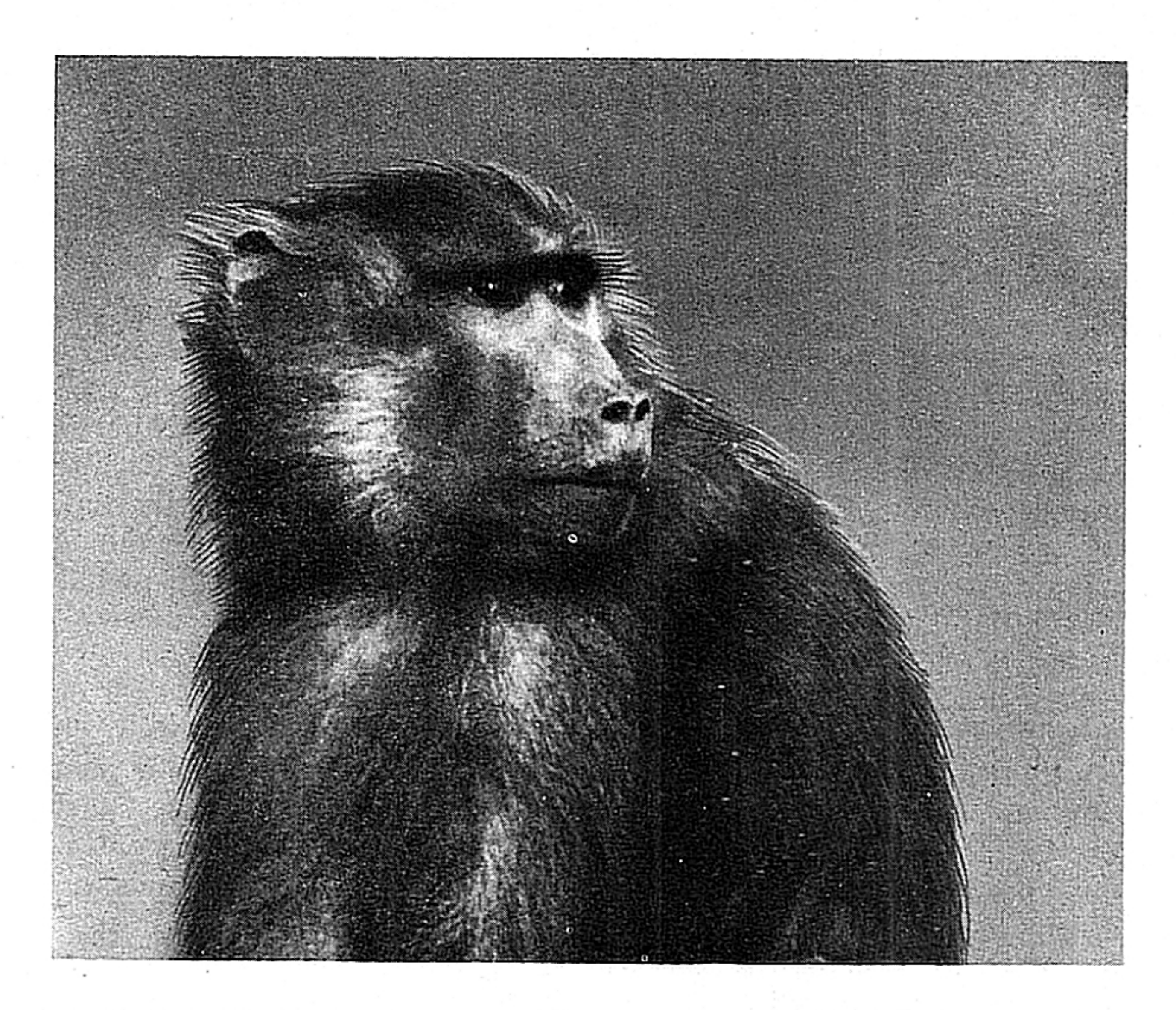
« Le chat, lui, proteste malicieusement de son innocence et prétend que c'est le chien qui doit l'avoir fait. Le chien nie tout et affirme que c'est le bâton qui l'a fait. Le bâton rejette la faute sur le feu et soutient : « C'est le feu, le feu, qui l'a fait, le feu ! » Le feu ne veut rien savoir : « Non, non, non, ce n'est pas moi, c'est l'eau ! » se contente-t-il de dire. L'eau feint [2] de tout ignorer de cette histoire, elle insinue [3] pourtant que c'est l'éléphant le coupable. L'éléphant se fâche et met tout sur le compte de la fourmi. La fourmi devient rouge, court partout, bavarde, ameute tout le monde, et eux tous de s'entre-quereller et de crier si fort que je n'arrive pas à savoir qui, mais qui a déchiré mes vêtements !

« On me fait perdre mon temps, on me fait aller, venir, courir, attendre, patienter, discuter pour finalement me renvoyer sans me payer. O babouin, ouvre tes yeux et regarde ! Il y a des trous partout ! Que vais-je devenir ? Maintenant je suis ruiné ! » se lamentait le tailleur...

2. Le babouin se tenait droit. Il était gros et gras et tout luisant de santé. Il écoutait le tailleur en se caressant le poil. Il avait prodigieusement envie de se rendormir. Néanmoins il convoqua les gens du procès. Il avait hâte d'en finir pour reprendre son somme.

La souris vint accuser le chat ; le chat désigner le chien ; le chien, crier après le bâton ; le bâton, indiquer le feu ; le feu, se retourner contre l'eau ; l'eau, charger l'éléphant ; l'éléphant en colère, rejeter tout sur le dos de la fourmi ; et la fourmi, elle vint aussi la fourmi, la fourmi rouge de rage, la fourmi mauvaise langue, elle vint envenimer

[1] Gros singe d'Afrique.
[2] Fait semblant.
[3] En douceur, elle glisse des propos qui veulent faire croire que...



Elle dut être bien curieuse la séance de tribunal où l'éléphant, la souris, le chat, le chien, la fourmi, le bâton, l'eau et le feu s'accusaient l'un l'autre en s'injuriant à qui mieux mieux. Le babouin qui servait de juge en avait le vertige. Examinez sa tête : il a les yeux perçants qui conviennent à un juge, mais il n'a pas le sourire. Il aimerait mieux dormir que d'avoir affaire à de tels plaideurs. Comme on le comprend !

l'affaire. Elle allait, venait, gesticulait, racontant des potins, des commérages, des calomnies, montant les uns contre les autres, compromettant tout le monde, sans oublier naturellement de plaider pour elle-même non coupable.

3. Ce fut un beau tollé (4) ! Tout le monde criait à la fois, et la confusion était telle, et la fourmi se démenait tellement que le babouin en avait le vertige...

Il était fort ennuyé... Alors il dit :

4 Un beau vacarme : tout le monde crie d'indignation et de colère.

— Moi, babouin, juge suprême de tous les animaux et des hommes, je vous ordonne : punissez-vous vous-mêmes !

Chat, mords la souris !
Chien, mords le chat !
Bâton, frappe le chien !
Feu, brûle le bâton !
Eau, éteins le feu !
Éléphant, bois l'eau !
Fourmi, pique l'éléphant !
Sortez ! j'ai dit.

Les animaux sortirent et le babouin alla se coucher. Et, depuis ce temps-là, les animaux ne peuvent plus se supporter. Ils ne pensent qu'à se faire du mal.

BLAISE CENDRARS, *Petits contes nègres* (Éditions des Portiques).

I. Intérêt d'ensemble :

Ce pauvre babouin a fort à faire pour trouver la vérité et rendre la justice ! Tous ces gens qui s'accusent, se querellent... il y a bien de quoi assommer même un juge que la justice n'ennuierait pas ! Le babouin s'en tire comme il peut : les plaignants se puniront eux-mêmes, au petit bonheur. Comme aucun d'eux n'est sympathique, nous nous en moquons, n'est-ce pas ?

II. Examinons le texte :

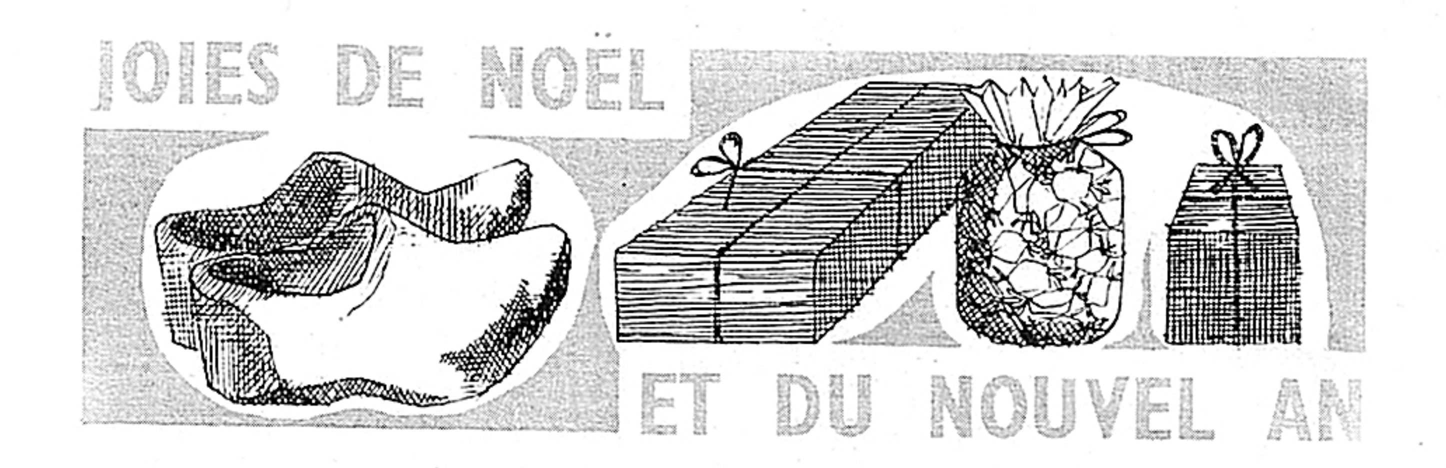
1. Les personnages n'accusent pas au hasard, ils rejettent la responsabilité de l'affaire sur quelqu'un qu'ils ont de bonnes raisons de ne pas aimer : exemple la **souris** accuse le **chat**. Trouvez d'autres exemples.
2. Trouvez les détails qui indiquent que le babouin s'intéresse fort peu à cette histoire embrouillée (§ 2).
3. Quel personnage vous paraît particulièrement méchant et agressif ? justifiez votre réponse.

III. Lisons bien :

Le § 1 est constitué presque entièrement par un long **monologue** du tailleur. Mais ce monologue est de tons **très divers** : quand le tailleur parle de son malheur il est naturellement indigné et suppliant, mais quand il rapporte, directement ou non, les diverses accusations des personnages en cause, il adopte un ton qui convient à chacun d'eux : « le chat **proteste malicieusement** et **prétend**, le chien **affirme**, le feu **soutient**, etc. »... C'est dans les accusations de la fourmi que le ton sera le plus **méchant**, naturellement.

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez le monologue du tailleur et faites qu'il rapporte les propos de chaque personnage **en style direct** c'est-à-dire en le faisant parler. Ex. La souris dit : « Ce n'est pas moi qui ai déchiré vos vêtements, tailleur : je suis bien trop petite, bien trop sage aussi. Mais c'est le chat ! etc... ».
2. Imaginons une autre sentence du babouin. Il a reconnu la façon de ronger de la souris. Elle est la seule coupable, et il la condamne. A quoi ? Faites-le parler.



Nuit de Noël

Noël ! Noël !
Des clochetons,
Noël ! Noël !
Tous les bourdons (1)
Sautent en chœur jusqu'à la lune,
Noël ! Noël !
Il neige doux,
Noël ! Noël !
Des anges flous,
Emmitouflés, dans la nuit brune...
Sonne, sonnez, sonne, allez donc
Mes belles cloches, dig, ding, don !

Dos contrefait.
En capeluche (2)
De blanc duvet,
Chante la bûche...
Les flammes font la ronde autour,
En manteaux vifs
Et décoiffées.
Sus aux hâtifs
Châteaux de fées !
Le nain rouge grimpe à la tour
Pour délivrer sa dame rose...
Hui !... Frou !... tout se métamorphose (3)...

[1] Cloches à grosse voix. — [2] Sorte de capuchon. — [3] Se transforme.



VAN ALSLOOT
Paysage d'Hiver
(Musée du Louvre)

Une belle fin de journée, par temps sec et glacé. Ciel clair, où le soleil déjà couché a étendu cette magnifique couleur de pourpre, sur laquelle les arbres dénudés se détachent avec leur givre étincelant.

L'hiver aussi a ses splendeurs!

Sans but ni choix,
Ris ([4]) et paroles,
Tous à la fois
En suites folles
Font des zigzags de papillons.
Noël ! Noël !
Le cœur nous saute,
Noël ! Noël !
Dans la nuit haute,
Jusqu'au battant des carillons...
L'esprit des belles maisonnées
Rit au faîte des cheminées...

MARIE NOËL, *Poésies* (Stock, Éd.).

[4] Rires légers et gracieux.

I. Intérêt d'ensemble :

Fête de Noël, cloches, douce neige, jeux des flammes dans la cheminée, vieux contes de fées, joie dans les maisons, cette charmante poésie évoque tout cela, sur le rythme dansant de ses vers inégaux. Aimez-vous ce texte ? Le trouvez-vous joli ?

II. Examinons le texte :

1. Comprenez-vous bien le sens de la première strophe ? Pour vous aider, retirez tous les vers « Noël, Noël » qui semblent semés là par hasard. Assemblez des phrases avec ce qui reste. Quel sens donnez-vous à : « Il neige doux des anges flous emmitouflés...? »
2. Qu'est-ce qui peut donner à la bûche au dos contrefait « une capeluche de blanc duvet ? » La neige ? ou plutôt ces plantes parasites d'aspect blanchâtre qu'on nomme les lichens ? Justifiez votre réponse.
3. Dans la 2e strophe, les flammes sont souvent comparées à des personnages vivants. Relevez tout ce qui constitue ces comparaisons.
4. Quels sont à votre avis ces « hâtifs châteaux de fées ? », ce « nain rouge ? », « cette tour ? »

III. Lisons bien :

Efforcez-vous de dire ce joli poème d'une voix claire, légère. Faites sonner joyeusement les exclamations : « Noël, Noël !, « dig, ding don ! » « hui ! frou ! » Essayez de donner l'impression d'une danse en lisant la deuxième strophe.

IV. Utilisons le texte .

1. « Le nain rouge grimpe à la tour pour délivrer sa dame rose ». Imitez cette construction : a) pour achever les phrases suivantes : l'ogre prépare... pour ; les enfants cirent... pour... ; le bûcheron coupe... pour... b) librement : cinq phrases.
2. Vous avez peut-être observé les flammes dans la cheminée. Qu'avez-vous cru y voir ?

L'arbre de Noël

1. Je viens de passer la soirée avec une joyeuse compagnie d'enfants réunis autour d'un arbre de Noël. Cet arbre, planté au milieu d'une large table ronde et s'élevant au-dessus de leurs têtes, était magnifiquement illuminé par une multitude de petites bougies et tout garni d'objets étincelants.

2. Il y avait des poupées aux joues roses qui se cachaient derrière les feuilles vertes. Il y avait des montres, de vraies montres ou du moins avec des aiguilles mobiles, de ces montres qu'on peut remonter continuellement.

Il y avait de petites tables vernies, de petites chaises, de petits lits, de petites armoires et autres meubles en miniature (1) qui semblaient préparés pour le nouveau ménage d'une fée.

Il y avait de petits hommes à face réjouie, beaucoup plus agréables à voir que bien des hommes réels — car si vous leur ôtiez la tête, vous les trouviez pleins de dragées.

Il y avait des violons et des tambours ; il y avait des tambourins, des livres, des boîtes à ouvrage, des boîtes à fard (2), des boîtes de bonbons, toutes sortes de boîtes.

3. Il y avait pour les filles aînées de la maison des bijoux bien plus brillants que les bijoux en or des grandes demoiselles. Il y avait des corbeilles et des pelotes à épingles. Il y avait des fusils, des sabres et des drapeaux.

Il y avait des sorcières en carton qui se tenaient par la main pour danser la ronde du sabbat. Il y avait des toupies, des étuis à aiguilles, des flacons d'odeurs, des portefeuilles à cartes de visite, des porte-bouquets, des fruits naturels artificiellement convertis en fruits d'or, et des imitations de pommes, de poires et de noix, contenant des surprises. Bref, comme le disait devant moi un charmant enfant à un autre charmant enfant, son meilleur ami : « Il y avait de tout, et plus encore. »

4. En admirant cette collection si variée d'objets de toutes formes qui pendaient à l'arbre comme des fruits magiques (3) et

1 Tout petits
2 Elles sont pour les fillettes (crème pour la peau, poudre de riz, etc..).
3 Tous ces fruits merveilleux d'or, d'argent, etc..., que portent les arbres dans les contes de fées.

fascinaient les regards de tous ces frais visages, dont quelques-uns pouvaient à peine se mettre au niveau de la table, et dont quelques autres exprimaient leur timide étonnement sur le sein d'une jolie mère, d'une jeune tante ou d'une fraîche nourrice, j'éprouvai de nouveau toutes les sensations de ma propre enfance et me laissai aller à l'idée que rien dans la vie réelle ne vaut peut-être les douces illusions de l'âge de l'arbre de Noël et de tant d'autres arbres enchantés.

CHARLES DICKENS, *Contes de Noël.*

I. Intérêt d'ensemble :

Il y avait... il y avait... L'auteur est si émerveillé de ce qu'il voit sur l'arbre de Noël, qu'il ne semble pas vouloir faire autre chose que d'énumérer toutes ces richesses, mais, malgré lui, il ne peut pas se dispenser de nous les **décrire**, et il faut avouer que sa description est bien alléchante. Quelles sont dans toutes ces merveilles, celles qui vous plaisent le plus ?

II. Examinons le texte :

1. Amusez-vous à faire plusieurs listes dans lesquelles vous rangerez ce qui, parmi tous ces cadeaux, peut plaire : a) aux garçons ; b) aux filles ; c) aux gourmands ; d) aux coquets.
2. L'auteur dit au § 2 : « de vraies montres », mais il ajoute aussitôt : « ou du moins avec des aiguilles mobiles, etc... ». Quelle intention amusante pouvez-vous trouver dans cette deuxième partie de la phrase ?
3. Quels sont (§ 3) ces « **bijoux bien plus brillants** que les bijoux **en or** des grandes demoiselles ». En quel métal peuvent-ils être ?
4. Comment les fruits naturels peuvent-ils être « **artificiellement convertis en fruits d'or** ? »
5. Quels détails du § 4 insistent sur la jeunesse des enfants groupés autour de l'arbre de Noël ?

III. Lisons bien :

Essayez de bien lire le § 2. Insistez sur les adjectifs : de **vraies** montres... de **petites** tables, de **petites** chaises, de **petits** lits. Dites avec malice : « ou du moins avec des aiguilles mobiles, de ces montres qu'on peut remonter continuellement ». Mettez un certain poids dans les « **il y avait** » dont chacun annonce une nouvelle merveille.

IV. Utilisons le texte :

Essayez de décrire ce que vous avez vu dans une boutique de jouets à l'époque de Noël, ou dans une confiserie.

Le Noël de l'âne

1. Avant que Trott soit réveillé, quelque chose dit en lui : « C'est Noël », et aussitôt Trott se réveille. Vite il saute à bas de son petit lit ; vite il court à la cheminée où il a posé ses deux petits souliers jaunes. Trott pousse un cri et demeure immobile d'admiration : un tambour, un sabre, un fusil, quatre boîtes de soldats, des bonbons, deux livres d'images...

A peine on peut le débarbouiller et l'habiller ; à peine il consent à déjeuner. Bien vite il s'assied par terre à côté de maman avec tous ses jouets. Il les tourne, les retourne, les admire sous toutes ses faces...

Maman parle :

— Quel superbe polichinelle, mon petit Trott ! vraiment tout le monde te gâte...

2. Trott est si petit qu'il ne peut faire plaisir à personne ; tout le monde lui donne, et lui ne peut rien donner. Qui trouver de plus humble que lui et de plus pauvre qu'il pourrait secourir en ce jour ?...

Cependant il lève la tête à la voix d'une petite fille qui se tient sur la place à côté d'un âne gris sellé ([1]) : quelquefois on permet à Trott de faire une promenade sur son dos... L'âne se met à braire pour dire bonjour, et la petite fille lui donne un grand coup sur le dos pour le faire taire. Cela attriste Trott, et soudain une lumière se fait dans son propre esprit.

Seul de tous ceux qu'il a rencontrés, le pauvre âne ne fête pas Noël ; seul il n'a pas sujet d'être heureux... Pendant tout le déjeuner, Trott médite son plan. Après le déjeuner maman se retire. Elle va écrire quelques lettres... Trott se glisse par la porte et se met à courir vers la place : il ira chercher l'âne et lui donnera un peu du dessert qui reste sur la table. La petite fille consent à confier l'âne à Trott, et tous deux reviennent ensemble... Trott arrête l'âne devant la fenêtre de la salle à manger et lui dit : « Attends » et Trott se précipite dans la salle à manger. Hélas ! voilà que Louise a desservi pendant son absence : il n'y a plus rien sur la table... Trott est désolé...

3. Soudain il aperçoit sur la cheminée dans un beau vase un magnifique bouquet... Avec enthousiasme, il saisit le bouquet, s'élance par la porte, dégringole le perron et arrive devant l'âne. L'âne flaire les fleurs un instant puis y porte la dent. Il y prend goût. Trott

[1] On lui a posé une *selle* sur le dos.



Qu'il est ravissant ce petit âne ! N'a-t-il pas l'air vif et intelligent ? On a envie de le caresser, de grimper sur son dos et de lui dire : « trottine, mon petit âne ». On comprend que Trott, enfant au bon cœur, se soit attendri à la vue d'un petit âne semblable à celui-ci et qu'il ait voulu lui donner sa part des joies de Noël. Il ne s'y prit pas très bien mais l'intention était bonne.

regarde avec ravissement, le cœur gonflé de félicité (2). Il ne s'aperçoit pas que sa maman, attirée par le braiement de l'âne, sort la tête pour voir ce qui se passe.

— Trott, que fais-tu là ?

2 Grand bonheur.

Trott est tiré brusquement de son extase (³). Il lève les yeux. Les sourcils de sa petite maman sont froncés, et sa voix est sévère. Trott reste immobile, vaguement inquiet.

— Rentre tout de suite et apporte-moi ce bouquet.

Trott rentre et présente piteusement un paquet informe de tiges décapitées.

Maman jette un cri de désespoir :

— Mes pauvres fleurs, ô Trott, comment as-tu pu les traiter ainsi ?...

Trott, éperdu, balbutie quelques mots :

— En ce beau jour de Noël, j'ai voulu faire plaisir à l'âne.

André LICHTENBERGER, *Mon petit Trott* (Plon, Éd.).

[3] État de bonheur où l'on se perd entièrement.

I. Intérêt d'ensemble :

Quel bon petit garçon ! Il veut que tous soient heureux autour de lui, même l'âne. Mais c'est au détriment d'un magnifique bouquet, et la maman goûte peu cette façon de faire la charité !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 prouvent que Trott est absolument charmé par ses jouets de Noël ?
2. Quels détails du § 2 prouvent qu'il a bon cœur ? Lesquels prouvent qu'il a l'esprit inventif ? Lesquels prouvent qu'il a l'esprit de décision, c'est-à-dire qu'il exécute rapidement ce qu'il a résolu ?
3. Quels sentiments éprouve l'enfant pendant qu'il offre le bouquet à l'âne ? *Quels détails indiquent qu'il craint* tout de même d'avoir mal fait ?

III. Lisons bien :

Le § 3 offre une grande diversité de tons ; tout d'abord la **joie** de Trott (insistez sur les mots : « **enthousiasme, s'élance, dégringole, ravissement, gonflé de félicité** ») ; puis la **sévérité** de la maman, qui doit parler d'abord d'une voix sèche (avant de prendre un **ton plaintif** pour regretter ses fleurs). Puis le **ton inquiet** pour traduire l'embarras de l'enfant lorsqu'il commence à comprendre qu'il a mal fait.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Vite il saute à bas de son petit lit ; vite il court à la cheminée...** » Imitez cette tournure (répétition du mot « **vite** » en tête de la phrase) pour parler : a) du père Noël qui fait sa tournée ; b) du petit maraudeur dans *un verger* ; c) du chat en chasse dans un grenier.
2. Transformez les § 2 et 3 en mettant « **un chien errant** » à la place de l'âne, et en supposant que Trott ait trouvé un os ou un morceau de gâteau.

Au jour de l'An

1. Cependant les gamins, au saut de la paillasse, après les souhaits de bonne année, expédiés ([1]) au grand-père, à la mère, au père, à toute la famille qui ne donnait rien, couraient aux maisons des riches.

Il s'agissait d'arriver le premier.

Aussi, Madame Lérin, prudemment, avait verrouillé les deux portes, celle de la cour et celle du jardin.

— Faut-il l'ouvrir cette fois ?

Madame Lérin venait à la croisée, se penchait au-dessus du fourneau, levée sur la pointe des pieds, et regardait dans la cour, le cou un peu tourné pour mieux voir ce qui se passait sur les marches de l'escalier.

Puis elle disait simplement :

— Non, Honorine, pas encore cette fois...

Madame Lérin n'ouvrait que quand « ça lui disait » et cela lui disait le plus rarement possible ; elle avait ses préférés, ceux que strictement elle ne pouvait pas faire autrement que de recevoir.

2. Quand l'un d'eux apparaissait, elle disait à la servante :

— Tout de même, Honorine.

Honorine allait ouvrir, un gamin entrait : c'était petit Pierre.

Il posait ses sabots sur le seuil du corridor, et se présentait en chaussons, levant les talons pour ne pas « marquer » sur les carreaux luisants. Cependant, il avait des sabots neufs et, par ce temps sec, très propres. Mais, cette précaution, c'était une marque de sa politesse...

— Bonjour, petit Pierre.

— Bonjour, Madame, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours.

[1] Dits rapidement.

Pierre pouvait se tromper, s'arrêter, oublier la fin ou commencer par elle, cela importait peu ; Madame Lérin répondait toujours :

— Et toi pareillement, mon garçon.

Pierre attendait.

Il avait douze ans. La servante Honorine était sa grand-mère. Depuis dix années déjà il connaissait la maison.

Un petit poêle brillant de mine de plomb, bien frotté, chauffait la grande cuisine. Pierre, sa casquette entre les jambes, approchait ses doigts du tuyau, regardait M. Lérin lire son journal, la haute horloge, et tout à coup devenait rose.

C'était le coup de théâtre.

Madame Lérin ouvrait le buffet, de sa profondeur tirait une belle pipe en sucre rouge, le refermait, tournait la clef et donnait la pipe à Pierre avec un sou.

— Tiens, mon petit, voilà pour toi, sauve-toi.

— Merci Madame.

Et Pierre se sauvait en ajoutant :

— Bonjour la compagnie. Ma sœur Françoise va venir tout à l'heure.

3. Derrière lui Honorine tirait le verrou.

Il en venait ainsi d'un peu partout. Les élus [2] posaient leurs sabots en entrant, prévenus par Pierre que c'était une façon de montrer sa bonne éducation. Chacun avait sa pipe et son sou, le plus petit même qui ne disait rien, qui montrait sur ses joues de grandes barres noires indiquant que bien certainement sa mère avait voulu le débarbouiller, qui suçait goulûment le sucre sans remercier, et s'en allait en tenant le sou serré dans son poing, avec précaution, le bras horizontal.

JULES RENARD, *Les Cloportes* (Crès, Éd.).

[2] Ceux qui, choisis parmi tous, avaient le droit d'entrer.

I. Intérêt d'ensemble :

Prudente et économe Mme Lérin ! Elle n'ouvre pas sa porte à n'importe qui et ses cadeaux ne sont pas des trésors ! Mais les rares heureux qui peuvent entrer chez elle paraissent en éprouver une joie bien vive ! Réjouissons-nous donc, avec eux, de leur bonheur !

II. Examinons le texte :

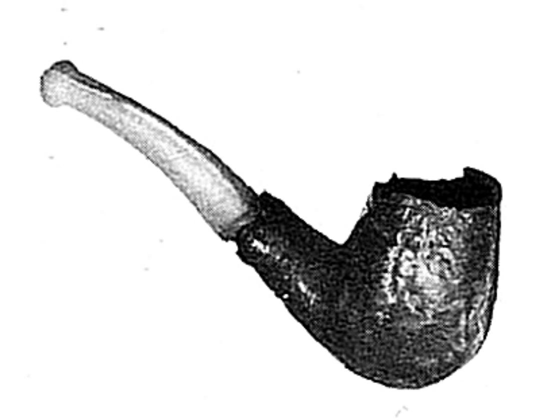
1. Madame Lérin est une personne riche ; le nombre d'enfants du village ne doit pas être très élevé : n'est-elle que « **prudente ?** » Ne peut-on rien dire d'autre d'elle ?
2. A quels enfants permet-elle d'entrer ? Est-ce parce qu'elle les aime ? Qui est Petit Pierre ?
3. Ecoute-t-elle ce que les enfants lui disent ? Aimeriez-vous un accueil semblable ?
4. Examinez les différentes façons de se comporter des enfants quand ils ont bien reçu leur pipe et leur sou. Laquelle vous semble la plus amusante ?

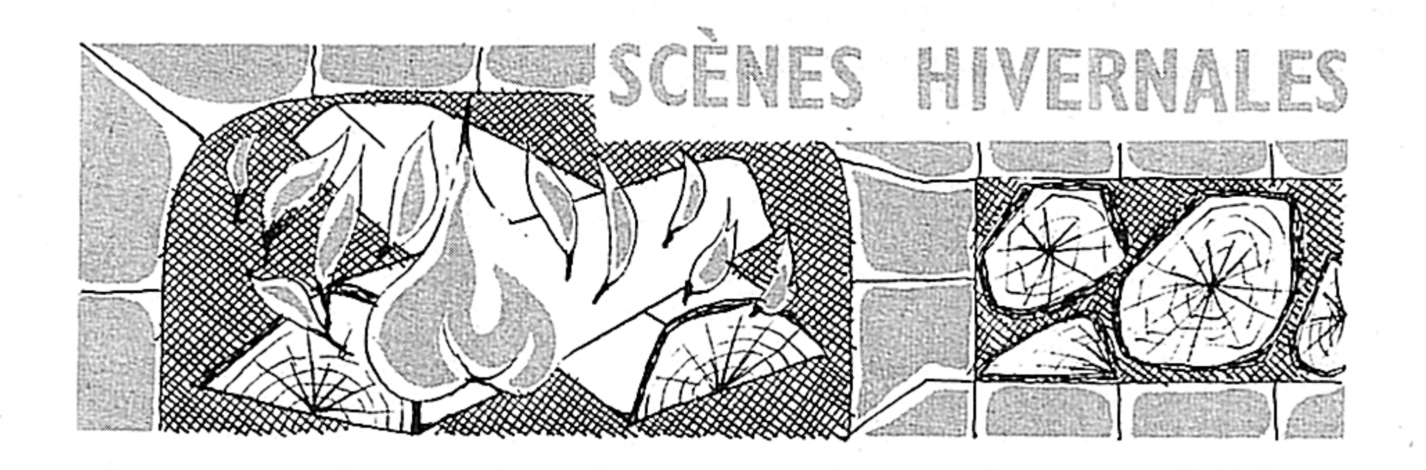
III. Lisons bien :

Les bons lecteurs pourront se mesurer sur le § 2. Opposez la voix douce et un peu émue de Petit Pierre à la voix sèche de Mme Lérin. Au « coup de théâtre » arrêtez-vous un instant pour nous faire la surprise, et lisez lentement, mystérieusement : **« madame Lérin ouvrait le buffet... etç. »**

IV. Utilisons le texte :

1. « Aussi Madame Lérin, **prudemment,** avait verrouillé les deux portes». Dans cette phrase, l'expression **« avait verrouillé les deux portes »** est en accord avec l'adverbe **« prudemment ».** Construisez des phrases sur le même modèle, en employant les adverbes : **gentiment, savamment, bêtement, hardiment, méchamment, poliment...** Ex. **Le petit Pierre, poliment, retira son chapeau et fit son compliment.**
2. Imaginez que Mme Lérin n'est ni « prudente » ni avare et qu'elle aime les enfants. Modifiez les § 1 et 2.





Prière d'un pauvre au vent d'hiver

Jean-des-bises, Jean souffleu (1),
Ne souffle pas cette année !
Jean-des-bises, Jean souffleu,
Si tu souffles, souffle peu !
Car dedans ma cheminée
N'y a pas de feu,
Mon fieu (2),
N'y a pas de feu.

Jean-des-bises, Jean souffleu,
Porte ailleurs ta poumonnée (3) !
Jean-des-bises, Jean souffleu,
Songe qu'on a le nez bleu
Quand dedans la cheminée
N'y a pas de feu,
Mon fieu,
N'y a pas de feu.

Jean-des-bises, Jean souffleu,
Ne souffle pas cette année !
Jean-des-bises, Jean souffleu,
Ça fait mal parler de Dieu
Quand dedans la cheminée
N'y a pas de feu,
Mon fieu,
N'y a pas de feu.

Jean-des-bises, Jean souffleu,
Bientôt viendra l'autre année.
Jean-des-bises, Jean souffleu,
Si tu souffles, souffle peu ;
Et dedans ma cheminée,
Soleil, fais du feu,
Mon fieu,
Soleil, fais du feu !

JEAN RICHEPIN, *Interludes* (Flammarion, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Le vent d'hiver est dur aux pauvres, qui n'ayant pas de quoi se chauffer, souffrent cruellement de ses morsures. Ecoutez la prière de celui-ci qui, sur un rythme monotone et plaintif, répète inlassablement : « si tu souffles, souffle peu ! ».

II. Examinons le texte :

1. Le pauvre essaie d'attendrir le cruel vent d'hiver en lui décrivant ses misères. Aussi en lui disant un mot d'amitié : lequel ?
2. Que veut-il dire lorsqu'il lui demande : « porte ailleurs ta poumonnée ? »
3. « Ça fait mal parler de Dieu quand dans la cheminée n'y a pas de feu ». Quelle est l'idée exprimée dans ces vers ? Quelles paroles peuvent dire, à ce moment, les malheureux ?
4. Un espoir est exprimé dans la dernière strophe. Lequel ?

III. Lisons bien :

Cette prière doit être dite sur un ton de **complainte,** c'est-à-dire d'une façon égale, sans élever la voix ; les quatre derniers vers de chaque strophe en particulier, doivent être dits avec une sorte d'accablement (sauf pour la dernière strophe où ils doivent être articulés avec une espérance discrète).

IV. Utilisons le texte :

1. « Si tu souffles, souffle peu ». Au lieu d'adresser cette prière toute simple à Jean-des-bises, le pauvre pourrait insister sur l'idée : « porte ailleurs ta poumonnée », loin de l'endroit où il habite. Faites-le parler.
2. Inversement, rédigez la prière du meunier qui, depuis plusieurs semaines, ne voit pas les ailes de son moulin s'agiter, faute de vent.

[1] Souffleur. — [2] Mon fils. — [3] Le souffle qui sort de tes poumons.

Les corbeaux

1. Un beau froid clair... Le ciel est limpide et le bleu qui le pare est presque le bleu de l'été... C'est le froid, le vrai, le magnifique froid qu'aucun souffle ne bouscule !... Un soleil plein de lumière et sans chaleur l'éclaire... Pas un paysan sur le plateau, pas une lamentation d'essieux dans les chemins, pas un coup de fusil qui rappelle que l'homme existe, pas un chant d'oiseau — rien !...

Vous allez droit devant vous, traversant la haie où à l'automne, les perdreaux se séchaient, abrités du vent d'ouest ; vous entrez dans la vieille vigne où vous avez levé un lièvre en novembre...

2. Soudain, au bout d'un vaste chaume pelé, une tache noire et brillante se détache de l'arbre où elle était perchée. Ses deux cris austères (1), lentement proférés, vous parviennent quand l'oiseau a déjà disparu, plongeant derrière le buisson et, aussitôt, un nuage d'encre se lève dans une acclamation. Ce sont les corbeaux qui ripaillaient (2) dans l'immense guéret (3) et que le buisson vous cachait.

Si vous voulez les voir de près quand ils se seront posés de nouveau, usez de tout ce que vous savez de finesses et n'en ayez pas honte : retournez-vous et marchez à reculons, doucement, en vous courbant comme si vous travailliez le sol ingrat du chaume. Vous atteindrez peut-être le buisson sans que la horde des affamés ait quitté la table. Vous aurez un fameux spectacle : là-bas, à l'autre extrémité du labour où les minces aiguilles vertes du blé pointent, la horde est à la ripaille. L'étendue en est couverte à croire que les oiseaux se touchent. Vous voyez ceux de la bordure piquer le sol, s'arc-bouter sur leur queue, enfoncer leur lance (4) en terre pour puiser le grain, se remettre d'aplomb et, la démarche balancée, faire deux pas pour recommencer ailleurs.

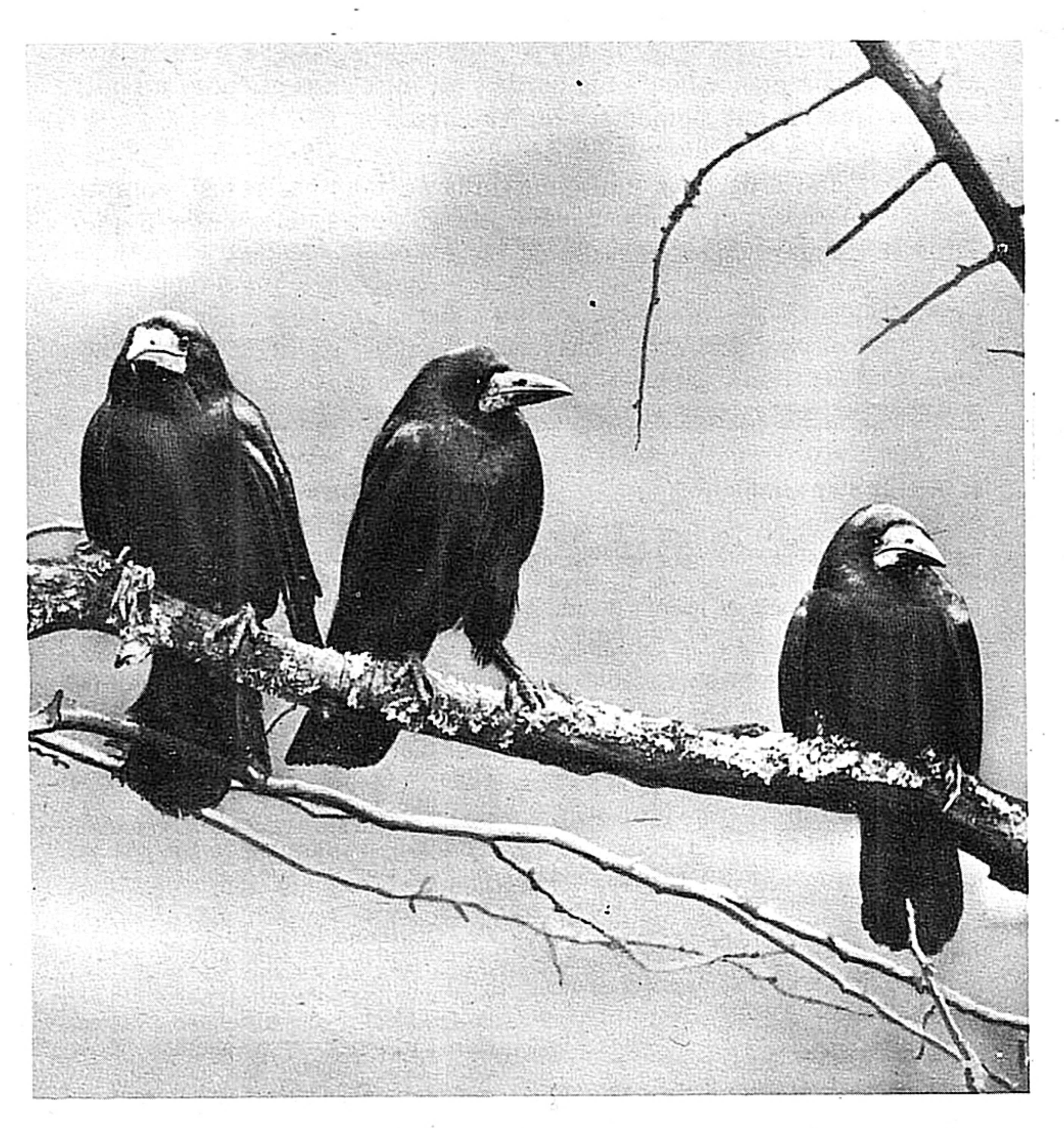
Quand ils n'atteignent pas la graine, ils arrachent la pousse et la mangent — de toutes façons, la graine est perdue pour nous. Ils ne se reposent que l'estomac plein.

[1] Tristes et sévères.

[2] Qui mangeaient copieusement.

[3] Ordinairement, champ labouré et non ensemencé ; est-ce le cas ici ?

[4] Quelle peut-être ici cette *lance* ?



C'est l'hiver. Les oiseaux dont le gazouillis égaie les jours de printemps et d'été se sont tus. Le grand silence de la campagne emmitouflée de neige n'est guère interrompu que par les cris des corbeaux. Leurs croassements sont lugubres. Eux-mêmes ont l'air sinistre et notre texte nous dit leur manière de faire bombance. Paysan, attention à ces bandes d'effrontés pillards !

3. Pendant l'été, il n'y avait dans la contrée que quelques couples de corbeaux ; leurs nids étaient établis en forêt sur des arbres inaccessibles. On les jugeait inoffensifs, mais les cloches de la Toussaint en ont ramené des bandes et la noce a commencé !

Quand elle s'achève, il n'y a plus, si la saison le permet, qu'à refaire les ensemencements ; la horde s'est mise en route pour un autre endroit que lui ont signalé ses indicateurs...

Ce qu'ils nous coûtent ?... Ah !

Les bandes de trois mille individus ne sont pas rares ; comptez que chaque corbeau mange deux cents grammes de grains par jour, faites le calcul et jugez !

GASTON CHÉRAU, *Chasses et plein air en France* (Stock, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà de fameux gloutons ! Et pas bêtes du tout, avec cela : sachant bien s'y prendre pour arracher de la terre gelée les grains semés avant l'hiver... On conçoit que le fermier soit furieux après leur passage, et qu'il ne soit pas le moins du monde disposé à admirer leur façon de faire, que l'écrivain nous a décrite avec tant de précision et de vie !

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 ce qui vous paraît caractériser le mieux ce « beau froid clair ».
2. A quoi peut servir le corbeau perché sur l'arbre ? Comment s'acquitte-t-il de sa mission ?
3. Quels détails du § 2 indiquent la méfiance des corbeaux ?
4. L'arrachage des grains de blé est-il facile ? Pourquoi ? Quels détails prouvent que les corbeaux s'en acquittent d'une façon intelligente ? Qu'ils ne réussissent pas toujours ?
5. Dans le § 3 l'auteur écrit que « **la noce a commencé** ». Que veut-il dire par là ?
6. Faites le calcul indiqué en fin du texte et évaluez le poids de grain perdu en une journée.

III. Lisons bien :

Dans le § 2, lisez le passage à partir de : « **Si vous voulez les voir de près** ». Essayez de donner une idée de la méfiance des oiseaux et de la ruse de celui qui veut les observer : pour cela parlez d'une voix douce, presque chuchotée, en détachant nettement les expressions comme « **usez de tout ce que vous avez de finesses** »... « **Doucement, vous atteindrez peut-être...** » A partir de « **Vous aurez un fameux spectacle** », reprenez une voix ordinaire en accentuant tout ce qui insiste sur le nombre des oiseaux, sur leur vivacité, sur leur habileté.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Pas** un paysan sur le plateau, **pas** une lamentation... **pas** un coup de fusil qui... **pas** un chant d'oiseau, **rien !** » Imitez cette manière de décrire pour insister sur ce qui peut indiquer : a) qu'une vaste maison est abandonnée ; b) qu'une rue habituellement très animée de votre ville est, par cet après-midi de dimanche, déserte et silencieuse ; c) qu'une école, le jeudi est vide de ses élèves.
2. Reprenez la description des corbeaux voleurs de grains ; imaginez maintenant que c'est le fermier qui la fait. La fera-t-il sur le même ton calme et un peu admiratif ? Faites-le parler.

Un soir, au coin du feu

1. C'est l'hiver. Au coin de la cheminée, grand-mère est assise dans son fauteuil. Son tricot est sur ses genoux. A ses pieds, sur un petit tabouret, Marie, soigneusement, ourle un torchon. Près de la fenêtre, les cheveux emmêlés, les doigts tachés d'encre, Pierre bâille et bougonne sur ses livres.

Mais voici que peu à peu l'ombre descend. Pierre grogne : « On n'y voit plus clair. » Il s'étire, et tout à coup repousse sa chaise bruyamment, si bruyamment que grand-mère, qui peut-être sommeillait, tressaille. Et en même temps elle pousse malgré elle un « Aïe ! » de douleur. Pierre l'interroge avec étonnement, de sa bonne grosse voix :

— Qu'avez-vous, grand-mère ?

Ce n'est rien. Elle a fait un petit mouvement... C'est son rhumatisme.

2. Pauvre grand-mère ! A l'âge de Pierre, bien des enfants ne feraient pas grande attention à ce détail. Quand on est un beau garçon de huit ans, c'est si loin ces histoires de rhumatisme et de vieilles femmes ! Mais Pierre est bon. Il est généreux. Il va le prouver. Les mains dans les poches, il se place en face de grand-mère, et d'une voix forte lui annonce ses intentions. Dès qu'il sera grand, il fera venir les plus célèbres médecins et leur commandera de guérir grand-mère...

La figure encore un peu contractée (1), grand-mère sourit et remercie son Pierrot. Mais derrière elle, entre son dos meurtri et son fauteuil, elle sent quelque chose qui s'insinue (2). C'est un bon coussin, moelleux, juste de la taille qu'il faut. Laissant son ouvrage, Marie, sans bruit, est allée le chercher, et tout doucement l'a glissé, comme elle a vu si souvent maman le faire.

— Merci, chérie !

Joyeuse, Marie pose ses lèvres sur la main ridée...

3. — Oh ! grand-mère, comme vous avez froid !

Pierre lève les épaules d'un air entendu. Il l'a dit bien souvent : c'est bon pour les gens alertes qui peuvent courir et sauter, de passer l'hiver dans un pays où il neige et où il gèle. Mais pour une pauvre grand-mère qui ne peut presque pas bouger de son fauteuil, ça ne vaut

1 Sous l'effet de la douleur, les muscles du visage se crispent et ainsi la figure se resserre. Songez à la *contraction* d'un muscle.

2 Qui se glisse tout doucement et sans bruit.

rien du tout. Aussi, dès qu'il sera grand, elle peut se préparer à faire ses malles. Il ira l'installer dans une villa qu'il choisira pour elle, au bord de la mer Méditerranée, dans un de ces endroits où le ciel est toujours bleu et le soleil radieux, à Hyères, à Cannes, à Nice...

En attendant, heureusement, grand-mère a un peu moins froid. Marie lui a posé sur les épaules un grand fichu. Et, s'agenouillant près du feu, elle a, tant bien que mal, rassemblé les braises et les tisons, ajouté une bûche, deux morceaux de charbon. Une claire flamme jaillit. Grand-mère étend ses mains blanches et murmure gaiement :

— Quand Ernestine rentrera, je lui demanderai une tasse de thé. Et j'aurai alors presque aussi chaud qu'à Monaco ou à Menton.

André LICHTENBERGER, *Les Contes de Minnie* (Plon, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Charmant spectacle de famille. Trois personnages qu'on pourrait placer sur une scène de théâtre, avec leurs paroles, et leurs gestes. La bonne grand-mère, qui ne se plaint pas, et qui sait si bien remercier d'un sourire ; Pierre, charitable en paroles mais qui, les mains dans les poches, remet « **à plus tard** » d'aider la vieille dame par « **les grands moyens** » ; et Marie qui, avec « **de petits moyens** », discrètement, et « **sans attendre** », lui porte secours... Trois personnages ; lesquels aimez-vous ? Lequel, tout en vous amusant, vous agace un peu ?

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 quelques traits qui vous permettent, déjà, de caractériser Pierre et Marie. Et la grand-mère ? (pensez que la dernière ligne de ce § rapporte, indirectement, ce qu'elle a répondu).

2. Montrez dans le § 2, puis dans le § 3, comment s'opposent les façons d'agir des deux enfants.

III. Lisons bien :

Les bons lecteurs trouveront dans ce texte délicat l'occasion de s'exercer sur chacun des §. Remarquons par exemple, le § 3 ; il faut bien comprendre que toutes les paroles de Pierre, rapportées indirectement, doivent être lues sur le même ton que s'il les prononçait vraiment **en** style direct : un ton très affirmatif, plein d'une chaleur et d'une protection **qui s'entendent bien !** En revanche vous direz discrètement, d'abord avec une légère ironie, puis une légère tendresse, tout ce qu'a fait Marie.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Elle a, tant bien que mal, rassemblé les braises... ajouté...** ». Employez à votre tour l'expression « **tant bien que mal** » pour indiquer que certaines actions ont été faites avec bonne volonté mais d'une façon peut-être imparfaite : **a)** par vous pour aider votre maman fatiguée, dans ses travaux ménagers ; **b)** par une petite fille inexpérimentée qui a mis le couvert ; **c)** par un peintre amateur qui a repeint et tapissé une pièce, etc...

2. Reprenez dans les § 1, 2, 3 les passages où la grand-mère ou Paul s'expriment d'une façon **indirecte.** Rapportez leurs paroles en style direct (Faites-les parler vraiment).

Tempête de neige !

Au soir d'un jour tourmenté d'hiver, Vladimir, un jeune homme russe, doit se rendre à Jadrino où il est attendu sans tarder, en vue d'une affaire urgente et dont tout son avenir dépend.

1. Au dehors une tempête de neige : le vent hurlait, les volets secoués claquaient ; partout menaces et tristes présages [1]...

Depuis longtemps déjà le jour était tombé. Vladimir fit atteler un petit traîneau à cheval et, seul, sans cocher, partit pour Jadrino. Il connaissait la route : on n'en avait que pour une vingtaine de minutes.

Mais Vladimir ne fut pas plus tôt dans la campagne que le vent commença à souffler, soulevant une telle tourmente de neige qu'on en était tout aveuglé. En un instant, le chemin fut recouvert ; les alentours disparurent dans une brume jaunâtre et trouble à travers laquelle tourbillonnaient les blancs flocons ; le ciel se confondit avec la terre.

2. Vladimir se trouva dans un champ et s'efforça vainement de rejoindre la route. Le cheval avançait au hasard, montant sur les tas de neige, descendant dans les fossés ; le traîneau versait à chaque instant. Vladimir s'efforçait de conserver la bonne direction. Plus d'une demi-heure s'était certainement écoulée et il n'avait pas encore atteint le bois de Jadrino. Dix minutes passèrent ; on ne voyait toujours pas le bois. Vladimir traversait une plaine coupée de profonds ravins. La bourrasque ne se calmait pas, le ciel restait obscur. Le cheval peinait ; Vladimir ruisselait de sueur, bien qu'à tout moment il avançât dans la neige jusqu'à mi-corps.

Il dut se convaincre qu'il avançait dans une fausse direction. Il s'arrêta, rassembla ses souvenirs et se persuada qu'il devait obliquer sur la droite. Son cheval n'en pouvait plus. Depuis plus d'une heure qu'on était en route, Jadrino ne devait plus être loin. On peinait, on peinait et le champ ne finissait pas !... Rien que des amoncellements de neige et des ravins ; et le traîneau versait, et il le redressait encore. Le temps passait. L'inquiétude s'empara de Vladimir.

[1] Tous ces signes de mauvais temps n'annonçaient rien de bon. Il fallait s'attendre à des catastrophes. A l'opposé indiquez des *présages* de beau temps.



Cette lithographie de Bellangé représente un de ces traîneaux qu'on emploie dans les grandes plaines russes couvertes de neige. Ils n'ont pas de roues et glissent sur le tapis durci de neige qui recouvre tout et les routes elles-mêmes. Remarquez la forme curieuse des brancards.

3. Enfin au loin se profila quelque chose. Il se dirigea de ce côté. En s'approchant il vit que c'était un bois. « Dieu soit loué ! pensa-t-il, nous voici maintenant tout près. » Il longea la lisière, dans l'espoir de retrouver tout de suite le chemin connu, ou de contourner le bois. Le village de Jadrino devait se trouver immédiatement derrière. Bientôt Vladimir découvrit une route qui s'enfonçait dans l'ombre des arbres dénudés par l'hiver. Ici l'on était à l'abri du vent ; le chemin était lisse ; le cheval reprit courage et Vladimir se tranquillisa.

Ils avancèrent et avancèrent, mais on ne voyait pas Jadrino ; le bois n'en finissait pas. Vladimir comprit avec terreur qu'il s'était fourvoyé (2) dans une forêt inconnue. Le désespoir alors l'envahit ; il frappa son cheval ; la pauvre bête prit le trot, puis exténuée se remit au pas au bout d'un quart d'heure, en dépit des efforts de l'infortuné Vladimir.

4. Pourtant enfin les arbres s'espacèrent, la forêt cessa, mais on ne voyait toujours pas Jadrino. Des larmes jaillirent de ses yeux ; il devait être près de minuit. Vladimir reprit la route au hasard. La

[2] Il avait pris une mauvaise voie.

tempête s'apaisa, les nuages se dissipèrent, devant lui d'immenses ondes blanches s'étendaient. La nuit se fit assez claire. Il vit, tout près, un petit hameau de quatre ou cinq chaumières. Vladimir s'y rendit. Devant la première chaumière il sauta du traîneau, courut à la fenêtre et se mit à frapper. Au bout de quelques minutes le volet de bois se souleva et un vieillard sortit sa barbe blanche.

« Que veux-tu ? — Est-ce que Jadrino est loin ? — Si Jadrino est loin ? — Oui, oui ; est-ce loin ? — Assez loin : une dizaine de verstes (3) d'ici. »

A cette réponse, Vladimir s'arracha les cheveux, puis demeura immobile comme un homme condamné à mort...

POUCHKINE, *Récits*, Trad. Gide et Schiffrin (Gallimard, Éd.).

3 La verste vaut 1067 m. Donc Vladimir est à 10 km de Jadrino.

I. Intérêt d'ensemble :

Quelle nuit dramatique ! Dès le début nous sommes inquiets... puis nous espérons... puis nous retombons dans l'angoisse : ce bois n'est pas le bois de Jadrino, mais une forêt inconnue ! Vladimir et son cheval vont-ils périr dans la neige ?... Enfin ce hameau, et cette présence des hommes ! Vladimir a beau s'arracher les cheveux de désespoir, nous sommes quand même un peu contents pour lui...

II. Examinons le texte :

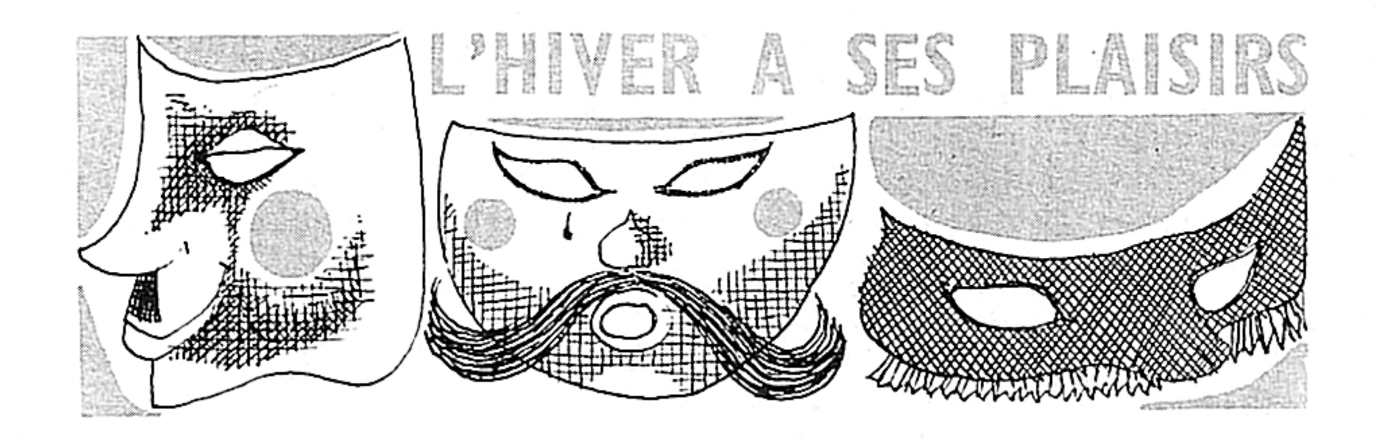
1. Relevez dès le § 1 les détails qui nous permettent de penser que Vladimir va s'égarer.
2. Quel point de repère Vladimir s'efforce-t-il d'atteindre dans le § 2 ? Pourquoi n'y parvient-il pas ?
3. L'espoir naît au début du § 3, jusqu'à quel passage persiste-t-il ? A quel sentiment fait-il place ?
4. Pourquoi Vladimir est-il malheureux lorsqu'il est renseigné sur l'endroit où il se trouve ? A sa place, qu'auriez-vous éprouvé ?

III. Lisons bien :

Efforcez-vous de rendre sensible les différences de ton qui caractérisent le § 3. Tout d'abord espoir et tranquillité : vous lisez le début d'une voix paisible et heureuse. Dites d'une manière progressivement inquiète la phrase : « **Ils avancèrent et avancèrent mais on ne voyait pas, etc...** » Enfin, mettez en relief la terreur et le désespoir de Vladimir.

IV. Utilisons le texte :

1. « Mais Vladimir ne fut **pas plus tôt** dans la campagne que le vent commença à souffler ». Employez l'expression « **pas plus tôt que** » pour indiquer qu'une action se déclenche beaucoup plus vite qu'on ne le pensait : **Le maître n'eut pas plus tôt accordé cette permission que... Le jeune chien recueilli par nous ne fut pas plus tôt près de la cheminée que... Jean n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur... que...** Faites librement trois autres phrases.
2. Imaginez que le bois était bien celui de Jadrino. Vladimir y trouve les gens qu'il cherche. Sa joie. On lui reproche son imprudence. En quels termes ?



Bataille aux boules de neige

1. La cité Monthiers se trouve prise entre la rue d'Amsterdam et la rue de Clichy. On y pénètre rue de Clichy, par une grille, et rue d'Amsterdam, par une porte cochère toujours ouverte... Deux fois par jour, à dix heures et demie du matin et à quatre heures du soir, une émeute (1) trouble le silence. Car le petit lycée Condorcet ouvre ses portes en face du 72 *bis* de la rue d'Amsterdam et les élèves ont choisi la cité comme quartier général (2)...

Ce soir-là c'était la neige. Elle tombait depuis la veille et naturellement plantait un autre décor... La neige enlevait à la cité son allure de place libre. Elle lui assignait (3) un sens spécial, un emploi défini de champ de bataille.

2. Dès quatre heures dix l'affaire était engagée de telle sorte qu'il devenait hasardeux de dépasser le porche. Sous ce porche se massaient les réserves, grossies de nouveaux combattants qui arrivaient seuls ou deux par deux.

— As-tu vu Dargelos ?

— Oui... non, je ne sais pas.

La réponse était faite par un élève qui, aidé d'un autre, soutenait un des premiers blessés et le ramenait de la cité sous le porche. Le blessé, un mouchoir autour du genou, sautait à cloche-pied en s'accrochant aux épaules.

[1] Un grand remue-ménage de gens.
[2] Terme militaire : lieu occupé par l'état-major d'une armée. On abrège en : Q.G.
[3] Donnait, prescrivait formellement.

Le questionneur avait une figure pâle, des yeux tristes... Soudain, il rejeta en arrière les pans de sa pèlerine, s'approcha d'un angle où s'entassaient les sacs des élèves... Il abandonna sa serviette... Il se dirigea vers la bataille...

L'élève pâle contourna un groupe et se fraya une route à travers les projectiles. Il cherchait Dargelos. Il l'aimait... Dargelos était le coq du collège...

La neige volait, s'écrasait sur les pèlerines, étoilait les murs. De place en place, on voyait le détail d'une figure rouge à la bouche ouverte, une main qui désigne un but... Une main désigne l'élève pâle... Il ouvre la bouche : « Darg... » ; aussitôt la boule de neige lui frappe la bouche, y pénètre, paralyse les dents. Il a juste le temps d'apercevoir un rire, et à côté du rire, au milieu de son état-major, Dargelos qui se dresse, les joues en feu, la chevelure en désordre, avec un geste immense.

Un autre coup le frappe en pleine poitrine. Un coup sombre. Un coup de poing de marbre. Sa tête se vide...

3. Il gisait par terre... Des sifflets retentirent. En une minute la cité se vida... Le groupe de Dargelos restait sur les marches du perron, immobile. Enfin le censeur ([1]) et le concierge du lycée apparurent... Les deux hommes soulevèrent le malade ; le censeur se tourna du côté de l'ombre :

« C'est vous, Dargelos ? — Oui, Monsieur. — Suivez-moi... »

Et la troupe se mit en marche... On transporta l'élève dans la loge du concierge où la concierge qui était une brave femme le lava et tenta de le faire revenir à lui.

— Racontez, Dargelos, dit le censeur.

— Il n'y a rien à raconter, monsieur. On lançait des boules de neige. Je lui en ai jeté une. Elle devait être très dure. Il l'a reçue en pleine poitrine, il a fait « ho ! » et il est tombé...

— Monsieur, monsieur, dit alors un élève qui répondait au nom de Gérard, il avait entouré une pierre avec de la neige...

Dargelos haussa les épaules...

Le malade se ranimait...

« Pouvez-vous me dire à la suite de quoi vous vous êtes évanoui ? — J'avais reçu une boule de neige dans la poitrine. — On ne se trouve

[1] Surveillant des études dans un lycée.

pas mal en recevant une boule de neige ! — Je n'ai rien reçu d'autre. — Votre camarade prétend que cette boule de neige cachait une pierre. »

Le malade vit que Dargelos haussait les épaules.

— Gérard est fou, dit-il... Cette boule de neige était une boule de neige. Je courais, j'ai dû avoir une congestion.

Le censeur respira.

JEAN COCTEAU, *Les Enfants terribles* (Grasset, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Dans les batailles de boules de neige règnent souvent la bonne humeur et la joie... Celle-ci est tragique, et son récit nous pèse, non seulement parce que l'enfant pâle est blessé, mais encore parce qu'il l'est par Dargelos qu'il aime et qu'il admire... Malgré sa douleur il trouve encore le moyen d'innocenter son camarade... Un brave cœur !

II. Examinons le texte :

1. Expliquez les deux dernières phrases du § 1 : « La neige enlevait à la cité... » ; « Elle lui assignait un sens spécial ».
2. Qu'est le coq vis-à-vis des autres animaux de la basse-cour ? (Songez à son allure, à ses couleurs, à son chant triomphal). Que veut dire l'expression : « Dargelos était le coq du collège ? »
3. Justifiez l'expression : « un coup de poing de marbre » de la fin du § 2.
4. Pourquoi la cité se vide-t-elle aussitôt après l'accident ? Comment le censeur est-il prévenu ?
5. Comment Dargelos se défend-il de l'accusation portée contre lui ? Examinez son attitude.
6. Que traduit la phrase : « Le censeur respira » ?

III. Lisons bien :

Le § 2 peut servir d'épreuve aux meilleurs lecteurs. Au début, lisez d'une voix simplement nette et paisible. Dès qu'apparaît l'élève pâle, essayez de nous intéresser à sa personne en insistant sur tout ce qui le dépeint. Animez le récit à partir de « La neige volait, s'écrasait... » Dites douloureusement toute la fin de la scène « Un coup le frappe en pleine poitrine. Un coup sombre... etc... »

IV. Utilisons le texte :

1. « L'affaire était engagée de telle sorte qu'il devenait hasardeux de... » Employez la locution « de telle sorte que... » Les enfants crièrent de telle sorte que... La place de la mairie était disposée de telle sorte que... Faites cinq autres phrases librement...
2. Modifiez. Aux questions posées par le censeur, Dargelos avoue qu'il a placé une pierre dans sa boule. Imaginez la suite.

Une histoire de glissade

1. On était en plein hiver, un bel hiver jusqu'alors : sec et froid et l'on avait établi, dans toutes les rues en pente avoisinant l'école, de superbes glissades.

Il y en avait pour toutes les heures du jour : des grandes pour avant et après la classe, des petites pour les récréations. Mais la plus belle était celle de devant la cour où, selon une coutume immémoriale ([1]), on allait « luger » à toutes les sorties. Elle avait été particulièrement soignée. Le grand Lebrac l'avait commencée lui-même en nivelant la neige avec ses sabots sans clous et tout plats, et, les autres l'imitant, ils avaient peu à peu frayé un sillage de neige d'abord, de glace ensuite, qui avait bien cinquante mètres de long. Cette glace fondait un tantinet ([2]) à midi mais regelait le soir, et, chaque matin, on commençait par la repolir avec amour. Qu'elle était belle ! Lisse comme un miroir et plus glissante cent fois que les parquets de la cure où l'on piquait des têtes quand on n'enlevait pas ses sabots.

2. Dès que les rangs étaient rompus, tous, au petit bonheur, prenaient place derrière les chefs qui se lançaient à tour de rôle les premiers, attrapaient la piste et filaient le long de la pente, tantôt debout, tantôt pliés, tantôt accroupis, avec une rapidité de flèche...

De temps en temps, un des glisseurs perdait bien l'équilibre, culbutait, et tous ceux qui suivaient prenaient la bûche derrière lui, roulant l'un sur l'autre parmi la neige fine qui vous glaçait les doigts et vous fichait l'onglée. Honnis ceux qui auraient pleuré ([3]) ! On se secouait, on riait, et on recommençait.

Les deux Granger *se glissaient* aussi, mais de crainte qu'on leur tombât dessus, ils ne partaient que les derniers.

3. Ce jour-là, au coup de sifflet du maître pour la rentrée, Lebrac qui, malgré les ordres, venait de se lancer une dernière fois au risque de la retenue sentit que ses sabots enrayaient malgré lui et pirouetta le nez le premier à mi-chemin.

[1] Si ancienne qu'on a perdu la *mémoire* du moment où la première glissade fut faite à cet endroit.

[2] Un peu.

[3] On se serait moqué d'eux.



La glissade, quel bonheur aux jours d'hiver en dépit des chutes malencontreuses comme celle que vous voyez. Plus la piste est longue et polie, plus grande est la joie. Vous pensez si l'on veille à ce qu'elle ne soit pas détériorée !

Plus ému du motif de sa chute que de la bûche elle-même, avant de se mettre en rang, il remonta un peu pour voir ce qu'il y avait.

Il vit ! De gros clous, des sortes de grappes avaient rayé et entamé profondément la surface lisse de la glissade.

— Quel était le bandit qui, avec de telles chaussures aux pieds, avait osé glisser ?

Cette question le préoccupa tout le reste de l'après-midi. Il n'en parla point, mais à quatre heures, dès que la sortie fut opérée et que les Granger qui, en hiver, ne s'attardaient jamais, furent partis, tous les camarades étant placés derrière lui pour une ultime (4) tournée, il quitta le premier rang et passa une rigoureuse et sévère revue de

4 Dernière.

pieds. Tous, l'un après l'autre, durent lui exhiber (5) le dessous de leurs semelles et ils le firent, les uns de bonne grâce, les autres furieux de ce qu'on osât les soupçonner d'un crime aussi noir. Sa visite terminée, Lebrac dut convenir que pas un de ceux qui étaient devant lui n'était coupable...

— Je parierais, fit la Crique, que c'est un des Granger ? Immédiatement, en effet, on se souvint que l'aîné des deux frères *s'était glissé* une fois, juste avant Lebrac, parbleu, et il y eut dans toute la bande une immense clameur de réprobation (6), de colère et de vengeance.

— Il faut leur défendre de *se reglisser*, demain !

Louis PERGAUD, *Les Rustiques* (Mercure de France, Éd.).

[5] Montrer. — [6] De blâme : on *réprouvait* leur action.

I. Intérêt d'ensemble :

La glissade a été l'objet de beaucoup de soins de la part de Lebrac : regardez avec quel amour il l'a commencée, polie, entretenue ! Mais aussi, quelles magnifiques parties ! On s'en paye ! Et voilà qu'un beau jour, par la négligence ou la malveillance de quelqu'un, cette superbe patinoire est détruite ! On comprend l'indignation de toute la bande.

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 les détails qui indiquent : a) que la glissade a été faite avec amour ; b) qu'elle est parfaite.
2. Quels détails du § 2 mettent en évidence la bonne humeur des enfants ?
3. Comment Lebrac s'aperçoit-il que sa glissade a été détériorée ? Comment essaie-t-il de déterminer qui est l'auteur « d'un crime aussi noir ? »
4. Relevez dans tout le texte les détails qui indiquent que les Granger ne jouissent pas de la sympathie générale.

III. Lisons bien :

Le § 3 est celui qui offre la plus grande variété de tons. Mettez bien en évidence la stupéfaction et la colère de Lebrac : « Il vit !... Quel était le **bandit** qui... avait **osé** glisser ? » Puis insistez sur la visite des pieds « **Tous,** l'un après l'autre... les autres furieux de ce qu'on osât les soupçonner d'un crime **aussi noir** ». Faites-nous enfin entendre le grondement de colère de la bande !

IV. Utilisons le texte :

1. « Dès que les rangs étaient rompus, tous, etc... ». Terminez à votre gré les phrases suivantes commençant par « dès que » : Dès que le bonhomme de neige était terminé... Dès que le garde champêtre permettait de glisser sur la mare gelée... Dès que les premiers flocons seront aperçus... Faites librement cinq phrases semblables.
2. Relisez le § 2 et, en utilisant le plus possible des éléments qu'il contient, faites parler : a) un des enfants qui a perdu l'équilibre ; b) un de ceux qui est tombé parce que le camarade qui le précédait a perdu l'équilibre (Le point de vue sera différent !)

Le Mardi gras au village

1. Et chaque fois que l'almanach
Ramène en Flandre
Et jour des Cendres
Et Mardi gras [1],
Les solennels boulangers sonnent,
A coups de trompe au petit jour,
Que leurs pains blancs, fourrés et lourds,
Cuisent au four,
Pour le bonheur et les amours
Des petites et grandes personnes.

Et les pâtes superbement se lèvent
Et les boudins jutent de sève,
Et la rôdeuse odeur de leur cuisson
Courant de bouge [2] en ferme et de ferme en maison
La prétentaine [3],
Fait se pâmer, à l'unisson,
Les nez, les cœurs et les bedaines [4].

2. Venant des champs et des bruyères,
Les servantes et les commères,
Paniers au bras,
Déjà sont là
Pour emporter, en s'y chauffant les mains,
Les pains ardents, les pains
Joyeux, luisants, transfigurés,
Les pains pareils à des sabots dorés.

Jour de fête, jour de bien-être !
On regarde par les fenêtres,
Hommes, femmes, enfants et vieux
Couper les pains par le milieu

Et tout à coup, crever le boudin formidable.
Lards et graisses poissent la table.
Du lait crémeux, du café chaud
Emplit jusques au bord les pots,
Et dans un coin les chiens grognent et se querellent
Autour des croûtes et des peaux
Qu'on leur jette au hasard en de larges écuelles.

ÉMILE VERHAEREN, *Toute la Flandre* (Mercure de France, Éd.).

[1] En réalité l'ordre est inversé : le *Mardi gras* est la veille des *Cendres* (mercredi).
[2] Taudis, logis misérable et malpropre.
[3] Courant la prétentaine : vagabondant au hasard.
[4] Les ventres (terme du langage vulgaire)

I. Intérêt d'ensemble :

On ne jeûne pas dans ce plantureux pays des Flandres, au moment du Mardi gras ! Sentez-vous ces délicieuses odeurs qui circulent dans le pays ? Est-ce qu'elles ne vous mettent pas, vous aussi, en appétit ? Espérons du moins que si vous mangiez avec ces braves gens, vous essaieriez de ne pas tacher la table de « lards et graisses ! »

II. Examinons le texte :

1. Les boulangers cuisent-ils des pains les autres jours ?

2. Pourquoi attirent-ils l'attention sur ceux du Mardi gras ? Qu'ont-ils de particulier ? (Voici quelques mots qui doivent vous éclairer : les pains « fourrés », « les pains transfigurés », « couper les pains par le milieu et tout à coup crever le boudin... »).

3. Ces pains et ces boudins sont-ils donc deux choses séparées ? Comment appelleriez-vous leur assemblage ?

4. Quels détails peignent : a) l'appétit ; b) la joie des gens ?

III. Lisons bien :

Exercez-vous à lire le § 2 (strophes 3 et 4) en donnant une grande impression de vie joyeuse, d'appétit un peu épais, d'abondance, de laisser-aller. Insistez sur « les pains ardents, les pains joyeux, luisants, transfigurés, les pains... Jour de fête, jour de bien-être.. le boudin formidable... jusques au bord... grognent et se querellent ».

IV. Utilisons le texte :

1. La strophe 3 (§ 2) contient **un véritable tableau** des commères et des servantes. Remarquez : on dit d'où elles viennent, ce qu'elles portent au bras, comment elles prennent les pains — ceux-ci sont d'ailleurs décrits également — Sur le même modèle peignez des enfants qui reviennent de la cueillette des noisettes ou des châtaignes ; d'autres qui rapportent des poussins échappés de la ferme — d'autres qui sortent du marché avec les provisions pour plusieurs jours.

2. A votre tour, racontez le dessert d'un repas de Mardi gras pour lequel votre maman a fait des crêpes.

Au bal costumé d'enfants

1. A la Mi-Carême, chaque année, le Gymnase Pascaud donnait un bal aux enfants de sa clientèle ; c'était un bal costumé. Dès que je vis que ma mère m'y laisserait aller, dès que j'eus cette fête en perspective, l'idée de devoir me déguiser me mit la tête à l'envers...

Ma joie fut infiniment rafraîchie lorsque j'entendis Madame Jardinier déclarer que, quant à Julien, elle le mettrait en pâtissier.

« Ce qui importe, pour ces enfants, expliquait-elle à ma mère — et ma mère aussitôt acquiesçait (1) — c'est d'être costumés, n'est-ce pas ? Peu leur importe le costume. »

Dès lors je savais ce qui m'attendait ; car ces deux dames, consultant un catalogue de la *Belle Jardinière*, découvraient que le costume de « pâtissier » était « vraiment pour rien. »

2. Avec mon tablier de calicot, mes manches de calicot, ma barette de calicot, j'avais l'air d'un mouchoir de poche. Je paraissais si triste que maman voulut bien me prêter une casserole de la cuisine, une vraie casserole de cuivre, et qu'elle glissa dans ma ceinture une cuillère à sauce, pensant relever un peu par ces attributs l'insipidité de mon travestissement prosaïque (2). Et de plus, elle avait empli de croquignoles (3) la poche de mon tablier : « pour que je puisse en offrir ».

3. Sitôt entré dans la salle de bal, je pus constater que les « petits pâtissiers » étaient au nombre d'une vingtaine ; on aurait dit un pensionnat. La casserole trop grande me gênait beaucoup ; j'en étais empêtré ; et pour achever ma confusion, voici que, tout à coup, je fus saisi d'admiration pour un garçonnet un peu plus âgé que moi qui me donnait une vision éblouie de sveltesse (4), de grâce et de volubilité (5).

Il était en costume de diablotin, ou en clown ; c'est-à-dire qu'un maillot noir pailleté d'acier moulait exactement son corps gracile (6). Tandis qu'on se pressait pour le voir, lui, sautait, cabriolait, faisait mille tours, comme ivre de succès et de joie ; il avait l'air d'un

1 Approuvait.
2 La banalité, la pauvreté de mon déguisement sans charme ni beauté.
3 Petite pâtisserie croquante.
4 D'une forme haute et fine.
5 Ici, vivacité et rapidité des mouvements.
6 Long et délié. Ce qui est *gracile* a de la *gracilité*.

sylphe [7] ; je ne pouvais déprendre de lui mes regards. J'eusse voulu attirer les siens, et tout à la fois je les craignais, à cause de mon accoutrement ridicule ; et je me sentais laid, misérable... Je m'approchai de lui et gauchement lui offris quelques croquignoles. Il dit : Merci, en prit une distraitement et tourna les talons aussitôt. Je quittai le bal peu après, la mort dans l'âme, et, de retour à la maison, il me prit une telle crise de désespoir, que ma mère me promit, pour l'an prochain, un costume de « lazzarone » [8]. Oui, ce costume du moins me convenait ; peut-être qu'il plairait au clown... Au bal suivant, je fus donc en « lazzarone » ; mais lui, le clown, n'était plus là.

André GIDE, *Si le grain ne meurt* (Gallimard, Éd.).

[7] Génie des contes et légendes, souple et gracieux.

[8] Homme du peuple de Naples, au costume pittoresque.

I. Intérêt d'ensemble :

Paraître à un bal costumé, être soi-même déguisé, voilà un plaisir délicieux... Oui, mais à condition de ne pas se reconnaître à vingt exemplaires, dans l'accoutrement « bon marché » d'un pâtissier, vêtu d'un triste calicot ! C'est pourtant l'aventure qui arrive à notre jeune ami. On conçoit qu'il regarde avec une envieuse admiration l'élégant diablotin au maillot pailleté, étincelant !

II. Examinons le texte :

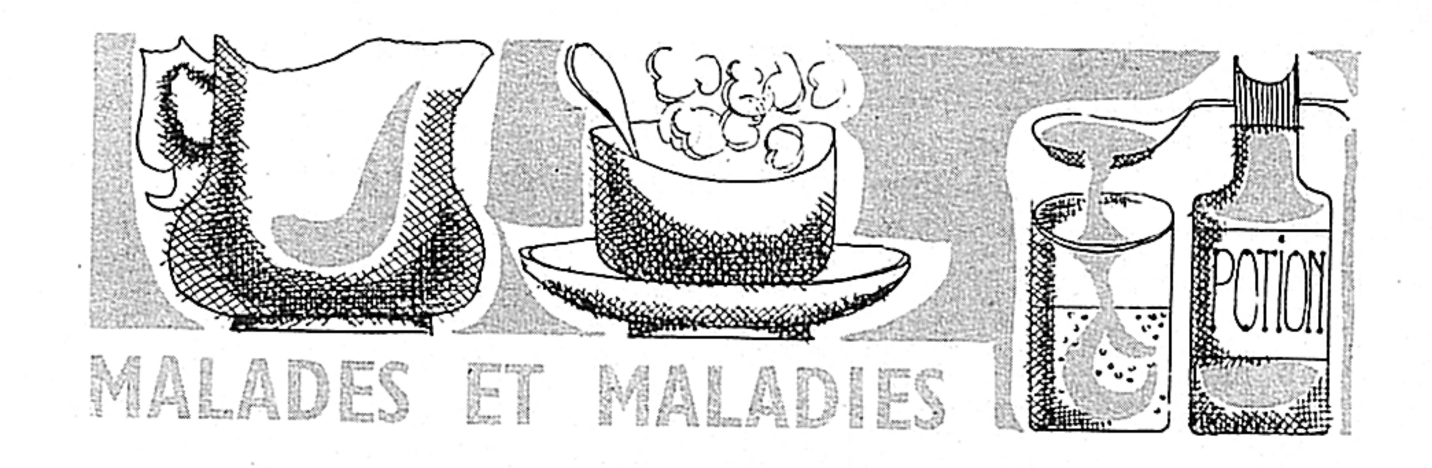
1. Quels propos des mamans rafraîchissent la joie du jeune enfant ?
Que pensez-vous de la phrase : « Ce qui importe, c'est d'être costumé ? »
2. Quels passages du § 2 vous semblent le mieux insister sur la banalité du déguisement de pâtissier ? sur la tristesse de l'enfant ? sur la gentillesse de sa mère ?
3. Relevez dans le § 3 les détails qui insistent sur l'allure, la grâce, la beauté du jeune diablotin.
4. Notre jeune ami éprouve pour ce diablotin des sentiments qui s'opposent. Lesquels ? Notez les passages qui expriment cette opposition.

III. Lisons bien :

C'est la scène du bal (§ 3) qui offre le plus de ressources. Le ton passe alternativement de la tristesse, même du désespoir, à l'admiration et à la tendresse, selon que le jeune garçon parle de lui et de son piteux costume, ou du clown étincelant. Quand vous décrivez celui-ci en action : **« Tandis qu'on se pressait pour le voir, etc... »** accélérez le mouvement pour donner une impression de vie... Dites les deux dernières phrases du texte avec mélancolie.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Je paraissais si triste que maman voulut bien me prêter... etc... ».** Reprenez la même phrase et modifiez-la en songeant qu'il s'agit d'un déguisement de **cocher**, de **chasseur**, de **jardinier**, de **soldat.**
2. Vous est-il arrivé de vous déguiser ? Racontez-nous cela et dites-nous si vous avez été satisfait de votre succès.



Les visions du petit fiévreux

1. Je retrouve dans ma mémoire les impressions encore pénibles d'une maladie assez grave que je fis vers ma huitième année. Cela s'appelait la fièvre scarlatine, m'avait-on dit...

C'était à l'époque âpre et mauvaise des giboulées de mars... Mes rideaux ouverts laissaient voir, au premier plan, toujours la même petite table attristante, avec des tasses de tisane, des fioles de remèdes...

Deux soirs successifs, je fus visité, entre chien et loup (1), dans mon demi-assoupissement de fièvre, par des personnages différents qui me causèrent une extrême terreur.

2. D'abord une vieille dame, bossue, et très laide, d'une laideur doucereuse, qui s'approcha de moi sans faire de bruit, sans que j'aie entendu la porte s'ouvrir... Elle s'éloigna tout aussitôt, avant de m'avoir seulement parlé ; mais, en se retournant, elle me présenta sa bosse ; or cette bosse était percée à la pointe, et il en sortait la figure verte d'une perruche, que la dame avait dans le corps et qui me dit : « Coucou ! » d'une petite voix de guignol... Oh ! quand j'entendis ce « Coucou ! » une sueur froide me perla au front...

3. Le lendemain parut un monsieur, long et mince... Il se mit à tourner autour de ma chambre, en rasant les murs, très vite et sans bruit, son corps tout penché en avant... Et — comble de terreur — il avait pour tête un crâne blanc d'oiseau à long bec... Après un tour ou deux, il commença de s'élever de terre... Il courait maintenant

[1] A la tombée de la nuit.

sur les cimaises (²), en jouant toujours de ses jambes maigres, — puis plus haut encore sur les tableaux, sur les glaces, — jusqu'à se perdre dans le plafond déjà envahi par la nuit...

Eh bien, pendant deux ou trois années, l'image de ces visiteurs devait me poursuivre. Les soirs d'hiver, je repensais à eux avec crainte, en montant les escaliers qu'on n'avait pas encore l'habitude d'éclairer à cette époque. S'ils étaient là, pourtant, me disais-je...

PIERRE LOTI, *Le Roman d'un enfant* (Calmann-Lévy, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Peut-être vous est-il arrivé aussi, au cours d'une fièvre, de voir dans les ombres de la nuit tombante, des personnages grotesques ou menaçants qui vous effrayaient ? La fièvre partie, les personnages s'effacent, mais leur souvenir reste dans la mémoire des enfants craintifs et impressionnables...

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 indiquent qu'il s'agit d'une chambre de malade ?
2. Dans la description de la vieille dame bossue (§ 2), quels sont les détails : a) qui pourraient permettre de croire qu'il s'agit d'un vrai personnage ? b) qui indiquent que ce personnage est la création d'un esprit en délire ? L'enfant malade est apeuré, mais n'y a-t-il pas, pour vous qui êtes bien portants, quelque chose de comique dans cette apparition ?
3. Posez-vous les mêmes questions au sujet du monsieur long et mince du § 3.

III. Lisons bien :

Le § 3 peut servir de texte de concours aux meilleurs lecteurs. Au début, dites les choses d'une façon assez naturelle. Mais à partir de la deuxième phrase, essayez par votre voix sourde, entrecoupée, haletante, de rendre compte de la terreur de l'enfant. Arrêtez-vous après **« envahi par la nuit »**, reprenez un ton naturel — l'enfant est apaisé, sa fièvre partie — mais que la dernière question traduise pourtant une subite inquiétude : **« s'ils étaient là, pourtant, me disais-je... »**

IV. Utilisons le texte :

1. **« Il se mit à tourner autour de ma chambre, en rasant les murs..., penché en avant »**. La phrase peint à merveille le personnage alerte et silencieux. Décrivez rapidement, en commençant par **« Il se mit à »... un visiteur curieux qui examine minutieusement chaque détail de la chambre... un commissionnaire pressé, qui vide son camion... un clown bavard qui entreprend un long discours...**, etc.
2. Montrez que vous avez de l'imagination, en ajoutant des détails aux portraits de la vieille dame bossue et du monsieur long et mince (comme il s'agit d'invention d'un esprit en délire, ne craignez pas de donner des détails invraisemblables, qu'ils soient cocasses ou effrayants).

² Moulure autour d'une salle, à une hauteur supérieure à un mètre (la moulure du bas s'appelant la plinthe).

Le lion, le loup et le renard

Un remède énergique

Un Lion, décrépit (1), goutteux (2), n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus (3).
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins ; il en est de tous arts (4).
Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient (5) des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense et se tient clos et coi (6).
Le Loup en fait sa cour, daube (7), au coucher du Roi,
Son camarade absent. Le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le Loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage (8) ;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts (9) et savants, leur ai dit la langueur
Dont votre Majesté craint, à bon droit, la suite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante ;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »

3. Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

LA FONTAINE.



Le graveur Oudry a illustré la scène que nous conte le fabuliste. Le Roi-Lion n'a pas une tête rassurante. Le Loup et le Renard ont les allures de courtisans humbles, prévenants, qui s'empressent pour flatter le maître et lui plaire. Notez la mimique du renard, ses gestes arrondis et persuasifs.

[1] Tout cassé par la vieillesse.
[2] La goutte gonfle et déforme les articulations ; le goutteux se sert difficilement de ses membres.
[3] Ils croient que tout leur est possible et ils n'admettent pas qu'on ne soit pas de cet avis.
[4] Qui soignent par les méthodes les plus diverses.
[5] Il lui vient.
[6] Il se dispense de venir et reste tranquillement chez lui.
[7] Dit du mal.
[8] N'ait attribué au mépris mon retard à remplir mon devoir envers vous.
[9] Qui ont de l'expérience et par suite de la compétence. *Expert* est employé ici comme adjectif ; ne confondez pas avec *un expert*.

I. Intérêt d'ensemble :

Le Roi-Lion est un souverain féroce qui traite cruellement ses sujets qui lui ont déplu. Le Loup et le Renard sont des courtisans qui se détestent ; chacun d'eux cherche à supplanter l'autre auprès du maître et cette rivalité les entraîne à se faire une guerre sans pitié. Le Loup croit avoir trouvé l'occasion de faire périr le Renard, mais celui-ci s'en tire par une adroite ruse... Quant au loup, sa machination se tourne contre lui. Avez-vous envie de le plaindre ?

II. Examinons le texte :

1. Médecins et guérisseurs accourent de tous côtés à l'appel du Roi-Lion. Comment expliquez-vous cet empressement ? Pourquoi, à votre avis, le Renard n'est-il pas accouru comme les autres ?
2. Comprenez - vous l'expression : « Le Loup en fait sa cour » ? Pourquoi peut-il penser qu'en daubant sans tarder sur le Renard absent, il obtiendra la faveur du maître ?
3. Quelles décisions prend le Roi-Lion à l'égard du Renard ?
4. Faites ressortir l'adresse du renard dans sa harangue. Montrez comment il retourne entièrement la situation. Il obtient sans coup férir trois grands résultats. Lesquels ? Le jugez-vous plus sympathique que le Loup ?
5. Trouve-t-il de bonnes raisons pour expliquer l'efficacité du singulier traitement qu'il propose au Roi-Lion ? Présentez son raisonnement. La fin de la fable ne montre-t-elle pas qu'outre sa guérison le Lion voit un autre avantage à la proposition du Renard ?

III. Lisons bien :

Qui lira le mieux le discours du Renard ? Ton humble au début : « **Je crains... Mais j'étais en pèlerinage...** » Faites-le parler ensuite avec le sérieux d'un médecin sûr de lui-même et qui pèse ses mots. Articulez nettement : « D'un loup **écorché vif,** appliquez-vous la peau **toute chaude et toute fumante.** » Dites avec une cruauté et une joie contenues : « Messire Loup vous servira, s'il vous plaît, de robe de chambre ».

IV. Utilisons le texte :

1. Le fabuliste ne nous présente pas la harangue du Loup au Roi-Lion. Essayez de la composer vous-même. Faites-le parler en songeant qu'il est loin d'avoir la finesse et l'ingéniosité du renard. Il cherchera naturellement à dire au sujet du Renard tout ce qui pourra irriter au plus haut degré le Roi-Lion contre l'absent.
2. « **Alléguer** l'impossible aux rois, **c'est** un abus ». Exercez-vous sur ce modèle à faire des phrases commençant par un infinitif suivi plus loin de c'est. Ex. : **travailler** avec persévérance, **c'est** assurer son avenir. Vivre avec une bonne hygiène, c'est... Rêver au lieu d'agir, c'est... Faites 5 autres phrases librement construites.

On m'opère !

1. Je n'étais jamais malade et je faisais pourtant peur à voir, avec ma mine de papier mâché, mes yeux qui brillaient comme si j'avais eu la fièvre.

— Il va très bien ! disait le docteur Saix à ma mère, en me tapotant les joues. C'est un nerveux... Mais il va très bien.

Par acquit de conscience ([1]), il donnait un coup d'oreille à mes poumons...

— Respire fort... Ne respire plus... Respire en ouvrant la bouche... C'est parfait ! disait-il en se relevant. Vous feriez tout de même bien de le faire voir au Docteur Mourier... Je n'aime pas ces fosses nasales trop serrées. Tout est à l'étroit, là-dedans !

Le docteur Saix avait l'air d'un père Noël qui aurait coupé sa barbe. Il semblait vouloir vous guérir en vous tapotant du bout des doigts... Le docteur Mourier était terrible !

2. — *Nez, gorge, oreilles*, annonçait la plaque de cuivre de sa porte... Une cour séparée de la rue par une grille ; l'escalier, un petit salon, un cabinet clair, plein de la lumière du jour, un cabinet noir et, presque aussitôt, le commandement : « Ouvre la bouche ! »

Une infirmière invisible m'avait pris sur ses genoux... Mes bras ne pouvaient plus faire un mouvement, sous la double étreinte de ses bras croisés sur ma poitrine. L'abaisse-langue étouffait mes cris. Un miroir étincelant brillait sur le front du docteur.

— Fais « A », disait-il de sa voix profonde.

— A... A... A... murmurait l'infirmière, à mon oreille...

— « A »... râlais-je, terrifié, comme s'il avait été question de rendre mon dernier souffle.

La petite lumière balayait le fond de ma gorge, comme la lampe des assassins éclaire les murs de la chambre de leur victime.

— Végétations ! proclamait le Docteur Mourier. Il faudra l'en débarrasser, ajoutait-il d'un ton funèbre, « d'autant plus que les fosses nasales sont trop étroites. »

[1] Il se donnait la satisfaction d'avoir fait tout ce qui pouvait être fait.

— Mais c'est une opération ! répondait ma mère. Il va falloir l'endormir... Vous ne croyez pas qu'avec une bonne hygiène...

La bonne hygiène ne m'empêcha pas de m'enrhumer, d'avoir des abcès dans les oreilles et, même, une nuit, vers trois heures du matin, une attaque de faux croup. Un coq chantait au fond de ma gorge. L'air n'arrivait plus à mes poumons. J'étais déjà bleu comme un noyé. Mon père sauta du lit, passa ses pantalons et son pardessus sur sa chemise de nuit, et courut chercher le docteur Mourier...

Quand mon père revint, avec le docteur, la crise était terminée, mais la décision de mes parents était prise...

3. Ces messieurs vinrent m'opérer à la maison... Avant leur arrivée, on avait tendu des draps de lit sur les murs de la chambre de maman et ma mère elle-même avait enfumé notre appartement avec du papier d'Arménie, pour en chasser les microbes.

Le docteur Saix m'assomma [2] avec du chlorure d'éthyle... Le docteur Mourier me racla la gorge, sans que j'en aie conscience. Je revins à moi, tandis qu'il me faisait des lavages, à coups de seringue, avec un liquide brûlant...

Quand on me ramena dans mon lit, vert et vomissant, la chambre avait l'air d'une ambulance de la guerre de Crimée [3]. Elle était pleine de cotons ensanglantés et de gazes écarlates...

Les trois représentants de la Faculté se retirèrent en jurant à mes parents que l'opération avait réussi.

André CHAMSON
Le Chiffre de nos jours (Gallimard, Éd.).

[2] M'endormit. — [3] Guerre sanglante qui se déroula voilà cent ans.

I. Intérêt d'ensemble :

L'opération des végétations n'est pas grave, bien qu'elle cause une abondante perte de sang (ou hémorragie). L'enfant ne devine pas ce qui l'attend ; il sent seulement les hésitations de ses parents, et tout l'affole : le docteur spécialiste qui lui semble méchant, le cabinet noir, cette infirmière qui l'étreint, et, plus tard les préparatifs de l'opération... D'ailleurs, tout se passe bien : désormais il pourra respirer normalement !

II. Examinons le texte :

1. Recherchez dans le § 1 les détails qui permettent de dire que le docteur Saix est un brave homme qui comprend et aime les enfants.

2. Recherchez dans le § 2 les détails qui contribuent à donner à l'enfant une image impressionnante et « terrible » du cabinet du docteur Mourier. Essayez par contre de justifier : le cabinet noir, l'infirmière qui tient l'enfant, l'abaisse-langue, la lampe qui brille sur le front du docteur.

3. Pourquoi avant l'opération a-t-on tendu des draps de lit sur les murs ? Pourquoi endort-on l'enfant ?

III. Lisons bien :

Exercez-vous sur le § 2. Donnez tout de suite l'impression pénible éprouvée par l'enfant en disant d'un ton solennel et appuyé : « **Nez, gorge, oreilles** ». Insistez sur les termes « **cabinet noir... Ouvre la bouche... Invisible... mes bras ne pouvaient plus**, etc... ».

Contribuez à donner du docteur Mourier l'idée terrible que l'enfant s'en fait en insistant sur les expressions « **comme la lampe des assassins... Végétations ! d'un ton funèbre...** ». Montrez la tendresse et les inquiétudes de la mère en opposition.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Vous feriez tout de même bien de le faire voir au docteur Mourier** ». Employez l'expression « **Vous feriez tout de même bien de** » pour **parler à un automobiliste qui a oublié d'allumer ses phares... à un pharmacien... à un ami fiévreux..., à un ouvrier très fatigué..., à un père qui s'inquiète pour...**

2. Reprenez le § 2 en supposant que le jeune enfant n'est pas impressionnable, qu'il aime le docteur Mourier, qu'il comprend bien pourquoi les choses sont faites ainsi. Faites les transformations nécessaires.



Un guérisseur extraordinaire

La femme d'un paysan, trop battue à son gré par son mari, veut se venger. Elle apprend que le roi fait chercher un très habile médecin par tout le pays. Elle lui fait savoir que son mari possède de merveilleux secrets pour guérir toutes les maladies, mais qu'il n'exerce ses talents que si on l'y contraint à grands coups de bâton. Le vilain, amené à la Cour, prétend qu'il n'est pas médecin le moins du monde et essaie de fuir.

◀ *Voici le vilain au moment où deux envoyés du roi viennent lui dire que leur maître l'appelle auprès de lui en qualité de médecin. Le pauvre manant, la mine déconfite, essaie de refuser cet honneur. Mais les bâtons vont le rendre docile ! Molière tira de ce fabliau « Le médecin malgré lui » dont cette gravure est extraite.*

1. Les serviteurs se jetèrent aussitôt sur lui. Quand le vilain (1) sentit les coups, sur ses bras, ses jambes, et sur son dos, il commença à crier grâce :

— Je resterai, dit-il, laissez-moi en paix !

Il reste donc à la cour ; on le rase, on lui met une robe d'écarlate (2). Il se sent pris au piège. Les malades du pays — plus de quatre-vingts, à ce qu'on dit — viennent trouver le roi. Le roi appela le vilain :

— Écoutez, Maître, voyez ces gens, et guérissez-les moi bien vite !

[1] Paysan de basse condition, libre cependant. — [2] Étoffe de couleur rouge.

— Grâce, Sire, dit le vilain, il y en a trop : je ne pourrai en venir à bout, je ne pourrai les guérir tous !

Le roi appela deux valets ; chacun prit un bâton, car ils savaient bien pourquoi le roi appelait. Le vilain commença à trembler : il se mit à crier :

— Grâce ! Grâce ! je les guérirai sans délai !

2. Le vilain demanda des bûches ; on lui en donna une quantité, et l'on fit du feu dans la salle : lui-même s'occupa de le préparer. Il fit rassembler là les malades, puis il dit au roi :

— Sortez, Sire, avec tous ceux qui n'ont aucun mal.

Le roi sortit tout bonnement de la salle avec ses gens. Le vilain dit alors aux malades :

— Seigneurs, par le Dieu qui me créa, écoutez-moi. Vous choisirez le plus malade d'entre vous, et nous le brûlerons dans ce feu. Tous les autres auront profit à cela, car ceux qui mangeront ses cendres seront guéris.

3. Les malades se regardèrent les uns les autres : mais il n'y eut ni bossu ni enflé qui, pour un royaume, eût avoué qu'il avait la plus grande maladie. Le vilain dit à l'un d'eux :

— Tu me sembles bien faible, et le plus malade de tous.

— Miséricorde, Sire ! Je suis très bien, mieux que jamais ! Je suis guéri de tous les maux que j'avais depuis longtemps. Soyez sûr que je ne mens pas !

— Va-t'en donc ! Que viens-tu chercher ici ?

L'autre prit vite la porte. Le roi lui dit :

— Es-tu guéri ?

— Oui, Sire, par la grâce de Dieu ! et plus sain qu'une pomme. Votre mire ([3]) est un bien savant homme !

Que vous dirais-je de plus ? Il n'y eut petit ni grand qui, pour chose au monde, consentît à se laisser mettre dans le feu. Et tous s'en allèrent, les uns après les autres, comme s'ils avaient tous été guéris.

4. Quand le roi les vit, il en fut tout transporté. Il dit au vilain :

— Je me demande avec émerveillement comment vous avez pu sitôt les guérir ?

[3] Médecin.

— Sire, je les ai charmés, je leur ai dit un charme qui vaut mieux que gingembre ([4]) et cannelle ([4]).

— Eh bien ! dit le roi, vous retournerez chez vous, quand vous voudrez, et vous aurez de mes deniers, palefrois ([5]) et bons destriers ([6]) ; et quand je vous redemanderai, vous ferez ce que je voudrai ; et vous serez mon bon et cher ami, plus qu'aucun des habitants de mon palais.

Le vilain mire, Trad. de Mlle Périer,
Fabliaux du Moyen Age, *Classiques pour tous* (Hatier, Éd.).

[4] Sortes d'épices fort employées au Moyen-âge. La plupart des épices s'achetaient chers en des pays lointains

[5] Le *palefroi* était un cheval de parade.

[6] Le *destrier* était un cheval de bataille.

I. Intérêt d'ensemble :

Pauvre vilain, il n'est pas plus mire (ou médecin) que vous et moi, et il risque de recevoir une jolie bastonnade avec un tel lot de malades ! Mais il s'en tire d'une façon si adroite que nous en sommes ravis et nous applaudissons le roi qui lui fait de si beaux présents ! C'est sa femme qui sera bien attrapée de le voir revenir avec tant de richesses !

II. Examinons le texte :

1. Quelle est la seule ambition du vilain ?
2. Que lui souffle son imagination ? Relisez attentivement le § 2. Pourquoi fait-il sortir le roi et les gens bien portants ? Que propose-t-il ?
3. Après la proposition, que souhaite sans doute chacun des malades ? Pourquoi le vilain en désigne-t-il un et lui dit-il : « tu sembles le plus malade de tous ? »

III. Lisons bien :

Le § 3 est le plus amusant. Le vilain parle d'une voix pleine d'autorité, même quand il interroge : il sait qu'il est plus fort que tous ces gens. Faites bien sentir l'affolement du malade choisi, et sa précipitation à être guéri et à vouloir sortir ; puis le soulagement avec lequel il répond au roi qui l'interroge.

IV. Utilisons le texte :

Le vilain, rentre chez lui, raconte à sa femme ce qu'il a fait pour se tirer du mauvais pas où elle l'avait engagé. Il lui pardonne sa méchanceté, lui promet de ne plus la battre et de lui faire une vie plus heureuse grâce aux présents du roi.



La famille de Poucette

1. Elle parle aux oiseaux et aux insectes, — elle consacre toute son attention et ses soins les plus tendres à un caillou, à un bout de bois, à un clou rouillé ; elle les traite avec une tendre pitié, comme de petits frères.

Il n'est pas dit pour cela que Poucette place toutes ses affections sur le même rang... En première place il y a : Maman.

2. Pour Poucette, Maman est le centre même de l'univers... Elle est l'appui, le refuge vers lequel on s'élance quand on est dans la peine et à qui l'on communique ses joies et ses satisfactions...

Maman, c'est la voix qui chante ; ses doigts caressants mettent un baume sur chaque plaie, qui guérit aussitôt, et le soir ce sont encore les mains maternelles qui bordent Poucette dans son lit, de telle façon que seul son petit nez reste visible...

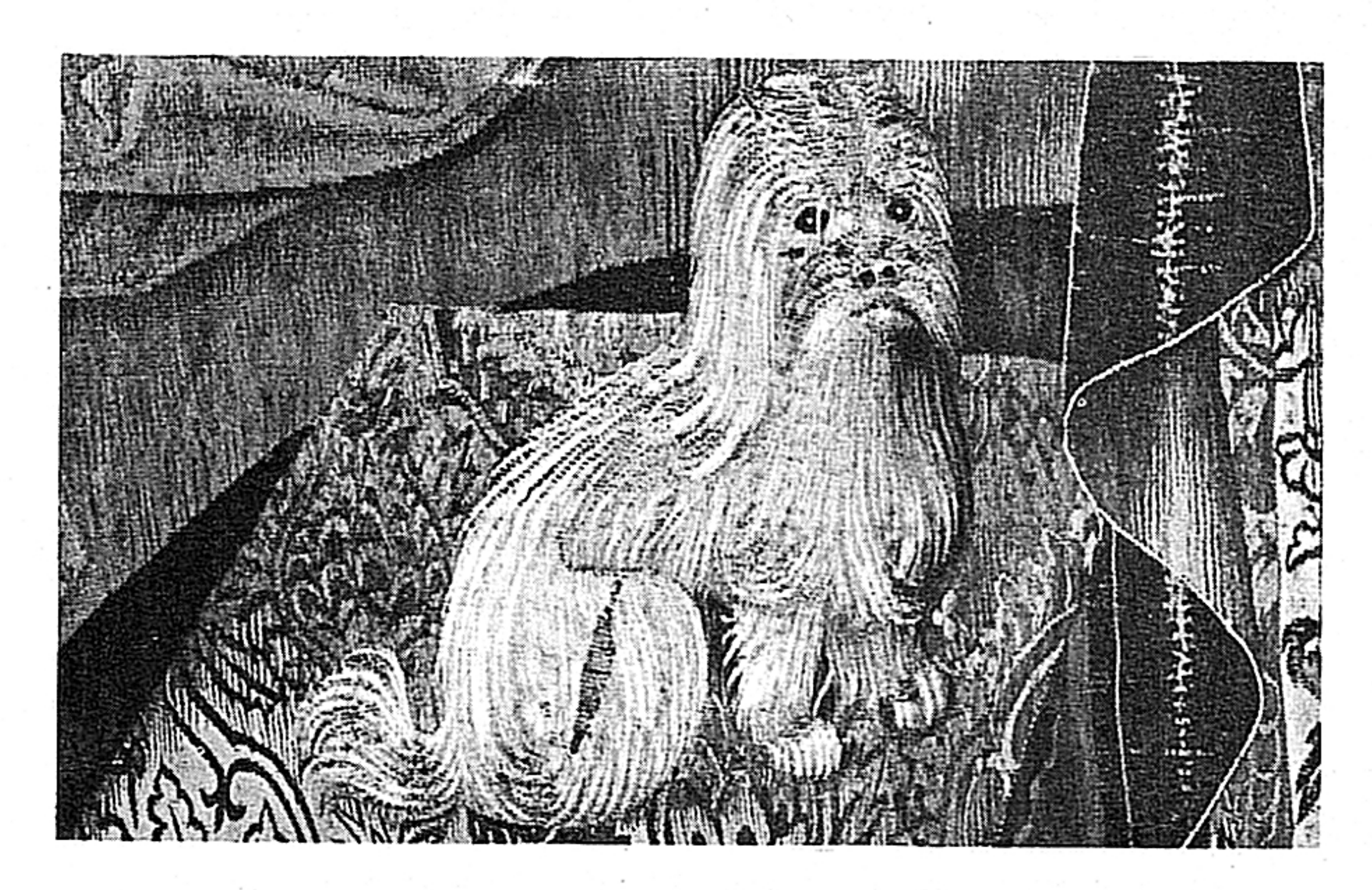
Papa occupe la deuxième place.

Il incarne la toute-puissance et la sagesse. Papa connaît tout, et sait tout, il est pour Poucette une encyclopédie (1) vivante, qu'elle peut consulter à toute heure du jour, et qui répond à toutes les questions dont son esprit curieux est continuellement assailli...

Tout ce qu'elle aperçoit, rencontre, ou découvre dans la maison ou au jardin, c'est Papa qui est chargé de lui en dire le nom, de lui en expliquer la signification...

Frère et sœur viennent ensuite... Elle reconnaît en eux des êtres de son espèce, possédés des mêmes goûts et des mêmes désirs et placés, comme elle, sous l'autorité de Papa et de Maman...

[1] Dictionnaire où l'on trouve toutes sortes de renseignements sur toutes sortes de sciences ou de choses. Celui qui sait tout a un savoir *encyclopédique*.



Ce barbichon est emprunté à une des tapisseries de la Dame à la Licorne. *Il ressemble tout à fait au petit Puck, l'excellent ami de Poucette. Il a comme lui le poil long et frisé, une drôle de petite queue et de bons yeux clairs. Une gentille bête qui fait la joie de la fillette.*

3. La deuxième catégorie d'êtres qui se rattache à la précédente dans l'estime de Poucette, comprend Puck, le chien, et Pitou, le chat, Calou, le coq, et toute sa famille de poules et de poussins, Bette la chèvre et tous les lapins. Fox, le chien de garde, n'entre en ligne de compte que lorsqu'on l'emmène en promenade à travers champs...

Quand Fox se couche sagement dans l'herbe, Poucette se risque parfois à lui grimper sur le dos ; elle lui tire la queue, les oreilles, les moustaches, jusqu'à ce qu'il en ait son compte et demande gentiment la permission de se mettre hors de portée de sa petite tortionnaire (²). Malgré toutes ses qualités, il importe de se méfier de Fox, car dans son impétuosité (³) sans bornes il a plus d'une fois lancé Poucette par terre avec violence...

4. Avec Puck, rien de semblable ; il est le dévoué serviteur de Poucette et son meilleur camarade... Dès le début Poucette a pris le petit chien sous sa protection, elle l'a dorloté et pomponné, comme une chose précieuse, lui a donné des bols de lait tiède et l'a chaudement

[2] Celle qui lui inflige les « tortures » dont on vient de parler.

[3] Extrême vivacité. Celui qui a de *l'impétuosité* a un caractère *impétueux*

bordé dans son petit nid douillet. Pour lui témoigner sa tendresse, elle a inventé les mots les plus doux et elle décrit les qualités charmantes du barbichon [4] dans une chansonnette qu'elle-même a composée :

Petit Puck tu as des pattes douces, douces, douces,
Et de p'tits yeux clairs, clairs, clairs,
Et une p'tite queue drôle, drôle, drôle,
Et un p'tit ventre rond, rond, rond.

STYN STREUVELS, *Poucette*, Trad. du Néerlandais par Betty Colin (P.U.F.).

[4] Jeune *barbet*, chien au poil long et frisé.

I. Intérêt d'ensemble :

Aimable Poucette ! Gens, bêtes et choses, tout lui semble digne d'intérêt. Toutefois, elle ne place pas tout ce qu'elle aime « sur le même rang ». Voyez comme sa maman lui est douce et chère, comme son papa lui semble fort et savant ! Et puis, n'aimez-vous pas la jolie chanson qu'elle a faite pour son chien Puck ? Tout, en elle et autour d'elle, est plein de charme et de fraîcheur.

II. Examinons le texte :

1. Quel passage du § 1 indique que Poucette ne fait pas encore de différence entre les choses inanimées et les êtres ?
2. Dites les soins et gestes de la maman évoqués dans le § 2. Dans ces quelques lignes quel est le passage qui vous semble le plus joli ? Essayez de l'illustrer par un dessin.
3. Dans le même §, quelles sont les qualités reconnues à Papa ?
4. Si le § 2 pouvait avoir comme titre : « Les membres de la famille » quel titre donneriez-vous au § 3 ? Quel jugement portez-vous sur le chien Fox ?
5. Quels détails du § 4 vous permettent de deviner l'âge de Puck ?

III. Lisons bien :

Dans cette page délicieuse, il est difficile de dire quel passage mérite le mieux une bonne lecture. Choisissons, voulez-vous, celui qui fait surtout honneur à la Maman (§ 2). Lisez simplement mais avec une tendre ferveur les phrases toutes claires qui disent tout ce qu'il y a à dire sur la Maman : **« est le centre même de l'univers... elle est l'appui, le refuge... c'est la voix qui chante... ».** Dites en souriant : **« et le soir... que seul son petit nez reste visible ! »**

Pour Papa la voix cesse d'être doucement émue et reconnaissante, mais elle vibre de fierté pour parler de la **« toute puissance »**, de la **« sagesse »**, de **« l'encyclopédie vivante »**, etc...

IV. Utilisons le texte :

« Tout ce qu'elle aperçoit, rencontre, ou découvre dans la maison c'est Papa qui est chargé de lui en dire le nom ». Imitez cette tournure pour compléter les phrases : **a) Tout ce qui se sème, se plante, se cueille dans le jardin, c'est... ; b)... c'est le libraire qui s'emploie à le présenter aux clients ; c) Tout ce qui se mange et se boit de meilleur, c'est...**, etc...

2. Développez les passages du § 3 où l'on parle du chien Fox : a) Dites comment il se met hors de portée ; b) Dites comment Poucette se comporte quand elle est renversée.

Le tambour

1. A cinq ans, je désirais un tambour...

— Tu sais bien, me disait ma chère maman, que ton père n'aime pas les jouets qui font du bruit.

Ce qu'elle me refusait par piété conjugale ([1]), je le demandai à ma tante Chausson... Par malheur, la tante Chausson, parcimonieuse ([2]), donnait rarement et peu.

— Qu'est-ce que tu ferais d'un tambour ? me dit-elle. N'as-tu pas assez de jouets ? Tu en as des armoires pleines...

Un jour qu'étant enrhumé, je gardais la chambre, mon bonnet de nuit noué sous le menton, je me fis un tambour et des baguettes d'un pot de grès et d'une cuiller de bois... Mélanie indignée me reprit son pot à beurre et sa cuiller à pot, j'en étais déjà dégoûté...

2. Je n'espérais plus posséder l'objet de mes vœux, quand, un clair jour d'été, ma mère, après le déjeuner, m'embrassa tendrement, me recommanda d'être sage et m'envoya promener avec la vieille Mélanie, après m'avoir tendu un objet en forme de cylindre, enveloppé dans du papier gris. J'ouvris le paquet. C'était un tambour. Ma mère n'était déjà plus dans la chambre...

Heureux et fier, la caisse à mon flanc, les baguettes à la main, je m'élançai dehors et marchai devant Mélanie en tambourinant. J'allais au pas de charge, sûr d'entraîner des armées à la victoire...

3. Quand je rentrai à la maison, elle était silencieuse. J'appelai maman, qui ne me répondit pas. Je courus à sa chambre et ne vis personne. J'entrai dans le cabinet de mon père, il était vide...

Je criai : « Maman ! Où es-tu, maman ? » Et je me mis à pleurer.

La vieille Mélanie m'apprit alors que mon père et ma mère étaient partis par la diligence de la rue du Bouloi pour le Havre, avec Monsieur et Madame Danquin, et qu'ils y passeraient huit jours.

Cette nouvelle m'abîma de désespoir, et je connus à quel prix le sort m'avait accordé un tambour ; je compris que ma mère m'avait donné un jouet pour me dissimuler son départ et me distraire de son absence...

L'appartement était grand et froid. L'horrible silence qui y régnait me glaçait le cœur. Et, pour l'emplir, Mélanie était vraiment trop petite : à peine son bonnet tuyauté dépassait-il ma tête... Elle

[1] Par respect et affection pour son mari. [2] Économe à l'extrême.

essaya de me consoler : elle me dit qu'une semaine était vite passée ; que ma mère me rapporterait un joli petit bateau que je ferais naviguer sur le bassin du Luxembourg...

La pauvre créature me coucha avec un soin délicat, essuya mes larmes, et dressa son lit de sangle (3) dans ma chambre. Néanmoins, je ne tardai pas à m'apercevoir des effets terribles de l'abandon où ma mère m'avait laissé...

Quand je me réveillai au chant des moineaux, j'avais tout oublié, la triste absence et ma solitude. Hélas, le visage clair de ma chère maman ne se pencha pas sur mon lit... Toute la matinée j'errai mélancoliquement dans la demeure muette. Ayant trouvé mon tambour sur une chaise de la salle à manger, je le jetai à terre avec fureur, et, d'un coup de talon, le crevai.

ANATOLE FRANCE, *Le Petit Pierre* (Calmann-Lévy, Éd.).

[3] Lit dont le sommier est constitué par une simple toile tendue, ou des sangles ou lanières.

I. Intérêt d'ensemble :

Désirer passionnément un tambour, l'attendre longtemps, et, le lendemain du jour où on l'obtient enfin, le crever avec fureur d'un coup de talon... voilà qui paraîtrait étrange et qui nous ferait douter du bon sens du petit Pierre si certaines autres choses très importantes ne nous étaient pas expliquées. Lesquelles ?

II. Examinons le texte :

1. Remarquez la différence entre les raisons données au § 1 par la maman et celles données par la tante Chausson. Quelle comparaison cela vous permet-il d'établir entre leurs sentiments ?
2. Qu'éprouve l'enfant en recevant le jouet convoité ?
3. Comment cette impression est-elle tout à fait détruite ?
4. Qu'avait pensé la maman en offrant le tambour ? S'était-elle trompée ?
5. L'enfant aime-t-il sa mère ? Quels détails le prouvent ?

III. Lisons bien :

Dans les § 2 et 3, il est facile de faire sentir le contraste entre la joie délirante de la possession et le désespoir de la solitude. Dès le début du § 3, la voix doit commencer à trahir l'inquiétude : les mots **« silencieuse », « qui ne me répondit pas », « et ne vit personne », « il était vide »** donnent le ton. La tristesse et la désolation ne font que croître, jusqu'au moment où elles font place à la **fureur** : dites la dernière phrase avec une énergie coléreuse !

IV. Utilisons le texte :

1. **« La vieille Mélanie m'apprend alors que... » « Elle me dit qu'une semaine était vite... »**. Dans ces deux phrases, les propos de Mélanie sont rapportés en style **indirect**. Reprenez les phrases et faites vraiment parler la vieille bonne (style direct).

2. Changeons de point de vue : **a)** Au retour des parents de l'enfant, Mélanie raconte l'affaire à sa façon (elle insiste surtout sur le tourment qu'elle a éprouvé) ; **b)** Le père la raconte à des amis (il en plaisante légèrement).

Lai de ma grand-mère

Où donc est la vieille grand-mère
Aux bras si chauds et si moelleux,
Qui nous soignait aussi naguère
Dans son peignoir à carreaux bleus ?
Toujours elle avait, la pauvrette,
De l'Avent [1] jusqu'au Mardi Gras,
Bouillotte ou moine [2] à chaufferette
Prêts le soir pour chauffer nos draps,

Et lorsque nous étions malades,
Jamais elle ne s'en allait
Que pour nous faire marmelades,
Œufs à la neige et riz au lait,
Des beignets et des cassonades [3],
Ou, comme on fait en mon pays,
Des pains perdus [4] et des cruchades [5]
Avec du lait et du maïs.

Cheveux noirs elle avait encore,
Mains agiles, joli teint frais,
Voix toujours limpide et sonore,
Et le pur accent bordelais ;
Elle était d'humeur turbulente !
Aussi souvent la trouvait-on
A verser de l'eau sur sa plante,
A gringonner [6] dans son salon...

André BERRY, *Lais de Gascogne* (Firmin-Didot, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Bonne grand-mère ! Elle ne songeait qu'à réchauffer, soigner, confectionner des choses succulentes. Tout cela par amour pour ses petits-enfants. Mais comme elle était encore alerte !

II. Examinons le texte :

1. Quelle saison évoque le sixième vers de la première strophe ? Quelles actions de la grand-mère sont justifiées par cette saison ?

2. Relevez les noms des friandises mentionnées dans la deuxième strophe. Quelles sont celles que vous connaissez ? celles que vous voudriez bien connaître ?

3. La grand-mère était-elle vieille d'aspect, malgré son âge ? Justifiez votre réponse.

4. Ce « lai » — petit poème — est une évocation, vivante et attendrie, de la grand-mère, car celle-ci est disparue au moment où l'auteur écrit. Quelle phrase le prouve ?

III. Lisons bien :

Ce poème décrit simplement une bonne grand-mère dans ses occupations banales — mais pleines de tendresse — de chaque jour. Lisez-le d'une voix égale, sans éclat. Mettez seulement une nuance de regret dans la première phrase. Insistez très légèrement sur « la **pauvrette** », « **jamais** elle ne s'en allait ». Dites assez vivement, et avec bonne humeur, la dernière strophe.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Où donc est la vieille grand-mère**, etc... » Dans cette première phrase, la grand-mère disparue est évoquée brièvement, mais l'impression donnée est assez forte : l'expression « **les bras si chauds et si moelleux** », le verbe « **soignait** » insistent aussitôt sur sa bonté. Commencez des phrases par « **Où donc est** » pour évoquer en quelques mots : **a)** un membre de votre famille décédé que vous avez bien connu ; **b)** un personnage historique qui vous plaît.

2. Evoquez à votre tour votre grand-mère ou votre grand-père dans une de leurs occupations favorites.

1 Période qui comprend le mois de décembre.
2 Ustensile pour chauffer le lit.
3 Ici friandise à base de sucre.
4 Pain rassis, trempé dans du lait sucré, puis frit.
5 Gâteaux de lait et de maïs.
6 Faire le ménage.

Le frère, la sœur et la sardine

1. On dit que les frères et les sœurs sont des amis qui vous sont donnés par la nature... C'est une très jolie définition. C'est aussi, quelquefois, une belle vérité. Pourtant, peu de lecteurs et de lectrices me démentiront si je dis qu'entre ces amis naturels, pendant le jeune âge, il y a de nombreuses querelles... Or, ma sœur et moi, nous faisions un couple du genre ordinaire lorsque nous étions enfants...

2. Un sujet de fréquentes disputes nous était fourni par les repas et les goûters. Notre maman, très bonne et qui nous aimait également, ne favorisait jamais l'un au détriment de l'autre. Elle s'ingéniait à casser exactement en deux les tablettes de chocolat (essayez, vous verrez si c'est facile !), à nous donner des œufs qui fussent de mêmes dimensions — ce qui est rare — à remplir nos bols de thé ou de lait, jusqu'à la même hauteur... Sinon, celui qui se jugeait lésé ([1]), réclamait, pleurait, s'emportait, faisait une scène... Or, parmi ces gourmandises — riez si vous voulez — celles que nous préférions pour notre déjeuner, c'était... dois-je vous le dire... la sardine !...

3. Donc, un jour, nous devions, ma sœur et moi, nous partager une sardine. Elle devait être de belle taille pour que notre mère la coupât en deux... Pour ce partage, une grave question se posait. Qui aurait la moitié côté tête, qui, la moitié côté queue ? Chacun de nous prétendait à la meilleure, c'est-à-dire celle du côté queue. Et quand la maman dut procéder à la remise des parts, ce fut un beau concert... La queue ! moi ! moi !... Non ! moi ! Non ! Si, moi, non ! Si ! Non ! Si !... Quel vacarme ! Je m'en souviens encore.

Enfin, ma mère prit une décision énergique et, sous le prétexte que ma sœur manquait généralement d'appétit et qu'il fallait profiter d'un jour qu'elle avait faim, elle lui donna la moitié convoitée... Maman nous laissa seuls à table. Alors vous pensez bien que ma sœur ne pouvait triompher modestement. Ce fut presque aussitôt des « bisque, bisque-rage ! Bisque, bisque-rage ([2]) ! » Pendant quelques minutes, je dominai ma colère, mais les « css.. css ! » et les « bisque-rage » continuant, je bondis en criant : « Je vais te faire voir ! » Et le bras levé, j'étais prêt à frapper.

[1] Celui qui pensait qu'on lui faisait une injustice et qui en était fort mécontent.
[2] Cri de moquerie, pour faire *bisquer*, c'est-à-dire enrager, son frère.

4. Mais la fluette avait quitté chaise et sardine, et, filant devant ma menace, s'était mise à tourner autour de la table. Je la poursuivis en vain pendant plusieurs tours. Elle était légère et preste, moi, plus lourdaud et elle s'arrangeait toujours pour me flanquer une chaise dans les jambes ; si bien que je ne pus la rattraper.

Alors, j'eus soudain une idée malheureuse. Ne pouvant joindre ma sœur, j'empoignai sa serviette, et, l'ayant bouchonnée, je la lui lançai à la tête. Mais la rusée s'était baissée, si bien que la serviette, lancée d'une main violente, dépassa son but, se déplia bientôt flottant comme un parachute et s'en alla atterrir tout simplement dans la cheminée de la salle où brûlait un grand feu de bois, aux flammes hautes...

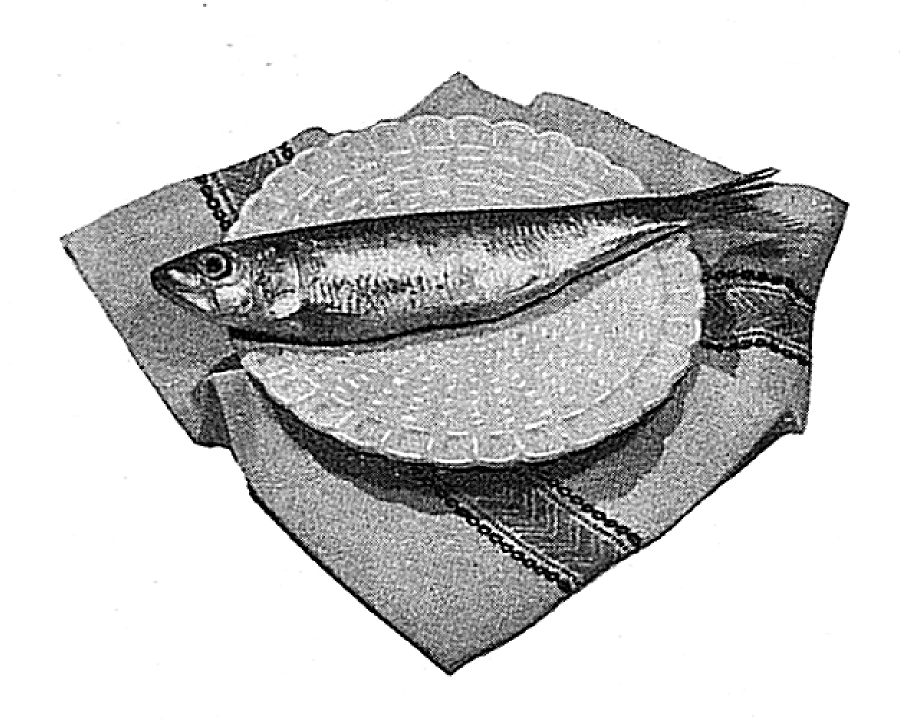
Justement, notre mère, attirée par le bruit, revenait près de nous. Elle vit tout de suite notre forfait ([3]) et, vivement, saisit la serviette pour la tirer du feu... Trop tard ! hélas... Un grand rond de dix centimètres de diamètre, au centre même de la toile, était brûlé.

J'avouai que j'étais l'auteur du crime...

Dès lors, chaque fois que mes parents reçurent des invités, on me donna la maudite serviette. Je devais l'étendre en l'accrochant à mon cou, afin que tous les convives vissent le trou bouché par une plaque de dentelle au crochet. Et à chaque fois, pour me faire honte, ma mère racontait l'histoire de la sardine et de la serviette brûlée par le « méchant garçon ». Ce que j'ai pu bouillir de rage !

Roland CHARMY,
Ce qu'ont vu mes yeux d'enfant (Fernand Nathan, Éd.).

[3] Notre crime (l'auteur exagère exprès).



I. Intérêt d'ensemble :

Ce frère et cette sœur ne se comportent certes pas « comme des amis choisis par la nature » : au sujet de la sardine, comment auraient agi de véritables amis ? Pourtant cette querelle familiale prouve-t-elle que les deux enfants ne s'aiment pas ? N'avez-vous pas (je parle à ceux qui ont des frères et des sœurs) un petit souvenir personnel à nous raconter sur un sujet semblable ?

II. Examinons le texte :

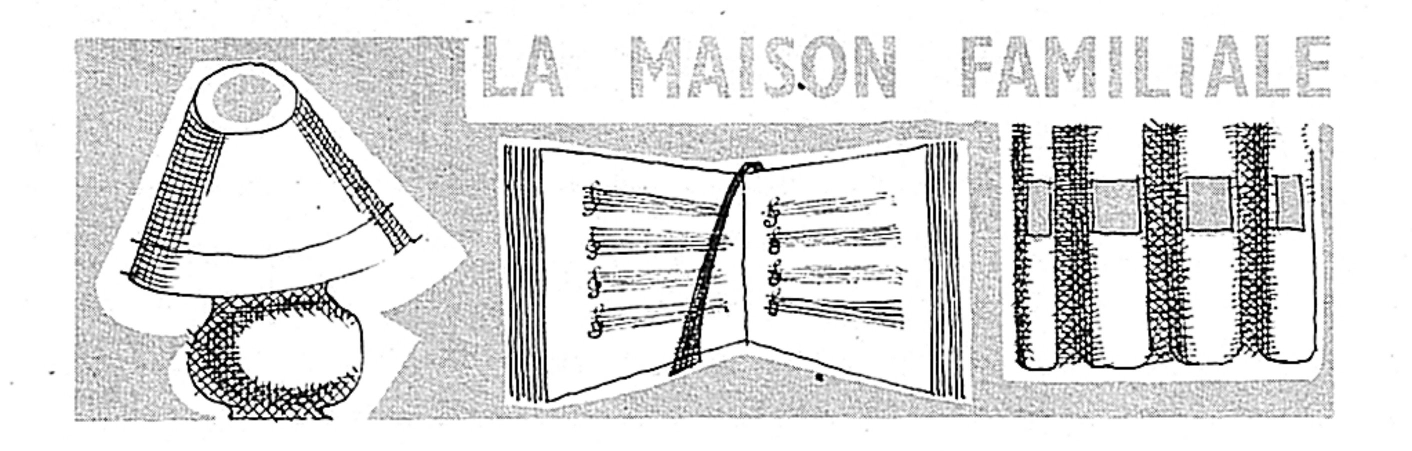
1. La maman connaît-elle le caractère de ses enfants ? Quel détail le prouve dans le § 2 ?
2. Pour apaiser la querelle naissante au sujet de la sardine, elle donne une justification à sa façon de partager. Pensez-vous qu'elle avait à la donner ?
3. Comment la sœur prouve-t-elle qu'elle ne peut avoir le triomphe modeste ?
4. La colère du garçon, modérée au début, finit par devenir de la rage. Pourquoi ?
5. La punition qui lui est infligée lui est-elle pénible ? Pourquoi ? N'en aurait-il pas préféré une autre, plus rapide et peut-être même cinglante ? Laquelle, par exemple ?

III. Lisons bien :

Le § 3 est fort amusant à lire. Insistez sur : le « beau concert », « La queue ! moi ! moi ! Non, moi !, si ! moi ! etc... ». Variez l'intonation pour marquer que c'est tantôt le frère, tantôt la sœur qui crie. Vous vous apaisez quand vous relatez l'intervention de la maman, mais vous reprenez un ton de taquinerie méchante pour rapporter les « bisque, bisque-rage » de la sœur.

IV. Utilisons le texte :

1. « Elle était légère et preste, moi, plus lourdaud et elle s'arrangeait, etc... ». Imitez cette construction pour opposer deux êtres inégalement adroits gourmands, travailleurs, prévoyants, généreux, etc... Il était..., toi, moins... et il...
2. Modifiez le passage du § 4 qui relate l'arrivée de la serviette dans le feu. Imaginez au contraire qu'elle atterrit dans l'assiette où se trouve la sardine, avec son huile...



La maison

O toiture, tu te dessines !
Asile vert, je te revois !
Quatre colonnes de glycines
Supportent deux balcons de bois...

Toute cette maison chantante
Qui se mire dans un ruisseau
Sent le coutil ([1]), comme une tente,
Et sent l'iris, comme un berceau !

Décoré d'une antique huche
Et de trois chaises, l'escalier
Sent la cire, comme une ruche,
Et la pomme, comme un cellier...

A voix haute on lit en famille
Tout ce qu'apporte le facteur,
Et la sonnette de la grille
Est la sonnette du bonheur !

Je revois tout cela ! — L'abeille
Bourdonnait, et j'avais dix ans.
Ah ! je crois que je me réveille
Dans ma chambre aux parquets luisants !

[1] Tissu serré de lin ou de coton dont on recouvre les matelas.

Les hauts volets de cette chambre
Étant de ce bois odorant,
De ce beau sapin couleur d'ambre (²)
Que le soleil rend transparent,

Je pouvais, les fenêtres closes,
Dire que le ciel était bleu
Lorsque les volets étaient roses
Comme les doigts devant le feu !

EDMOND ROSTAND, *Les Musardises* (Fasquelle, Éd.).

² Résine dure, un peu transparente, et qui tire sur le jaune et le rouge.

I. Intérêt d'ensemble :

Souvenirs... Il suffit à l'auteur d'apercevoir ou d'évoquer la toiture de cet « asile vert » et aussitôt mille impressions heureuses se réveillent dans sa mémoire : maison pleine de bonnes odeurs et de lumière, où n'arrivait jamais une mauvaise nouvelle, où la famille unie protégeait l'enfant.

II. Examinons le texte :

1. Le poète appelle sa maison un « asile vert ». Justifiez par des détails pris dans ce texte le nom « asile », l'adjectif « vert ».
2. Remarquez les souvenirs d'odeurs répartis dans ce texte. Quelle impression créent les comparaisons « **tente** » et « **berceau** », « **ruche** » ?
3. Remarquez les souvenirs de couleurs et de lumières.
4. La famille vivait dans une atmosphère de confiance et de paix. Quels détails le prouvent ?
5. Il est exact que la main, placée en écran devant un feu, prenne sur le bord des doigts des lueurs roses ; l'image des deux dernières strophes, comparant les volets à des doigts, vous semble-t-elle juste ?

III. Lisons bien :

Les fins de vers ne sont pas toujours des fins de phrases : ne baissez pas la voix sur le sujet « **abeille** » (strophe 5). De même les fins de strophe ne sont pas nécessairement des fins de phrases : ne baissez pas la voix sur le mot « **transparent** » (strophe 6). Dites toute cette jolie poésie avec un ton de bonheur calme.

IV. Utilisons le texte :

1. Efforcez-vous de dessiner la maison (l'extérieur) telle que vous vous la représentez d'après le texte.
2. Avez-vous, déjà, des souvenirs d'une maison où vous avez été heureux ? Dites-en quelques-uns.
3. « **Et la sonnette de la grille est la sonnette du bonheur** ». Efforcez-vous de développer cette idée (le facteur qui apporte de bonnes nouvelles, les amis qui viennent vous voir et jouer avec vous).

La maison des aïeules

1. La maison dont je vais parler, la maison « de l'île (1) », comme on l'appelait dans ma famille autrefois, la maison de mes ancêtres, a été vendue à des étrangers après la mort de mon arrière-grand-mère, Jeanne Renaudin, il y a plus de soixante ans. Quand je vins au monde, elle appartenait à un pasteur, ami de ma famille, qui n'y changeait aucune chose... Pendant les premières années de ma vie, ma mère, mes tantes et mes grand-tantes, qui avaient passé dans cette maison une partie de leur jeunesse, y venaient souvent en pèlerinage ; on m'y conduisait aussi et il semblait que, malgré les actes notariés (2), elle n'eût pas cessé de nous appartenir...

Ensuite, nous nous étions peu à peu déshabitués d'aller dans l'île et je n'avais plus revu l'antique demeure. Mais je ne l'avais point oubliée, et il restait décidé au fond de moi-même que je la rachèterais un jour, quand le pasteur qui l'habitait depuis si longtemps, y aurait achevé son existence d'apôtre.

2. Tout arrive à la longue : depuis une semaine, j'ai signé l'acte qui me rend possesseur de ce lieu ancestral (3). Et aujourd'hui, pour le revoir, après plus de trente années, je pars de Rochefort avec mon fils, un matin pluvieux d'avril... La pluie tombe incessante d'un ciel noir. Nous roulons d'abord en chemin de fer dans les plaines d'Aunis... Arrivés ensuite au port où l'on s'embarque, sous une ondée plus furieuse, nous courons nous enfermer, sans rien voir, dans la cabine d'un bateau. Et, la courte traversée accomplie, nous remettons pied à terre, devant des remparts gris : c'est le Château, la première ville d'Oléron.

On attelle pour nous une carriole, où nous montons à la hâte, sous le décevant arrosage et, en une heure maintenant, nous arriverons à Saint-Pierre, l'autre petite ville qui est là-bas loin des plages, sur les terres du centre, et où gît mélancoliquement la vieille maison familiale...

Il pleut toujours, il pleut à verse, et, dans cette voiture fermée, on voit à peine la campagne qui fuit, tout embrouillée d'eau...

Notre voiture, plus bruyamment tout à coup, roule sur des pavés, dans les petites rues paisibles, désertes et blanches ; et c'est Saint-Pierre, où nous venons enfin d'entrer !... Je questionne une jeune fille qui nous regardait passer.

[1] Il s'agit de l'île d'Oléron. — [2] Les actes de vente établis par le notaire. — [3] Le lieu où vécurent les ancêtres.



La voici la maison des aïeules que Loti revoit avec émotion. C'est la façade qui donne sur « la cour silencieuse » qui est ici représentée. Vous pouvez voir le « vieux perron » et les murs envahis à la base par la mousse et les herbes.

— Ah ! la maison du défunt pasteur ! me répond-elle. Tout droit, Monsieur, et, après le tournant, vous la trouverez à votre gauche.

3. Quelques pas encore, après le tournant indiqué... Et tout à coup, avec une commotion au cœur que je n'attendais pas, me croyant moins près d'arriver, je la reconnais, là devant moi, l'antique maison familiale... Elle est d'ailleurs exquise dans sa vétusté [4] bien plus que je ne l'espérais... Son grand portail cintré, sa petite porte latérale et ses vieux auvents, tout cela est d'un vert délicieusement décoloré, dans la blancheur des couches de chaux qui l'ensevelissent...

Les clefs, je les trouverai, m'a-t-on dit, chez une certaine vieille Véronique, laquelle fut servante du défunt pasteur, et s'est placée à présent dans une maison vis-à-vis de la mienne. Je frappe donc au logis d'en face, et une porte s'ouvre... Véronique est une bonne vieille, très brune, suivant le type de l'île, avec un calme visage... Elle devine aussitôt qui je dois être, et s'en va chercher son trousseau de clefs. Mon fils, entre ses deux amis, attend impatiemment au seuil de la maison muette... Et moi, j'attends aussi que s'ouvre le portail vénérable. La clef ne veut pas tourner. Le vent souffle en rafales

[4] Sa vieillesse.

chaudes... Elle tourne enfin, la clef, et Véronique pousse devant nous la lourde porte.

Oh ! comment dire l'émotion de voir réapparaître, sous ces nuages de deuil, cette cour silencieuse des ancêtres !... Devant la façade intérieure aux auvents fermés, ce vieux perron, ces vieilles dalles verdies, tout cela envahi par la mousse et les herbes !... Et voici que j'ai le sentiment de pénétrer chez les morts, chez les aïeules mortes...

Des fantômes, mais des fantômes débonnaires [5] et discrets, qui ne feraient aucune peur, doivent revenir se promener dans cette cour lorsque le soir tombe : les aïeules en robe noire.

Pierre LOTI,
Le Château de la Belle-au-bois-dormant (Calmann-Lévy, Éd.).

[5] Sans la moindre méchanceté, pleins de bienveillance au contraire.

I. Intérêt d'ensemble :

La maison des aïeules... L'enfant n'y a pas vécu, mais il l'a connue. Homme mûr, il la retrouve, telle qu'elle était autrefois, et c'est avec une inexprimable émotion. Cette maison des aïeules, elle n'évoque pas des souvenirs heureux comme celle du texte précédent, mais tout de même, l'auteur éprouve une grande douceur à y songer à ses grands-mères, une douceur qui ressemble un peu à un bonheur triste.

II. Examinons le texte :

1. Relisez attentivement le § 1 et précisez quel a été le sort de cette maison « de l'île ».
2. Dans quelles circonstances se fait le voyage de l'île ? Ces circonstances ne s'accordent-elles pas tout à fait bien avec les sentiments éprouvés par l'auteur ? Ces sentiments auraient-ils été tout à fait les mêmes si le voyage s'était effectué sous un beau soleil ?
3. Essayez de montrer que l'auteur éprouve un mélange singulier de tristesse et de joie.

III. Lisons bien :

Appliquez-vous à bien lire le § 3 : un ton ému, une voix un peu lente, un peu sourde, un peu retenue, un peu chuchotée. Marquez un arrêt après : « le soir tombe » pour bien détacher très lentement, très doucement : « les aïeules en robe noire ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Mais je ne l'avais point oubliée, **et il restait décidé au fond de moi-même que je la rachèterais un jour** ». Employez une tournure semblable : « **il était décidé que...** » « **il était entendu que...** » « **il était convenu que...** » dans des phrases ayant pour centre d'intérêt : **la maison**. Ex. : **Il était entendu que les maçons commenceraient leur travail le 1er avril.**
2. « **Les clés je les trouverai chez une certaine dame Véronique** ». Cette tournure permet d'attirer l'attention sur les clés, plus que la phrase : je trouverai les clés chez... Employez une tournure semblable dans des phrases relatives à la maison. Ex. : **L'architecte, vous pourrez le rencontrer vendredi.**

Ma chambre d'enfant

1. J'avais mon lit à galerie dans une grande chambre d'un vieil immeuble où habitait mon père, modeste médecin. Je la vois encore, cette chambre, avec son papier vert à ramages (1)... Il m'arriva dans cette chambre des aventures extraordinaires.

2. J'y avais, comme j'ai dit, un petit lit à galerie qui restait tout le jour dans un coin et que ma mère plaçait, chaque nuit, au milieu de la chambre, sans doute pour le rapprocher du sien, dont les rideaux immenses me remplissaient de crainte et d'admiration. C'était toute une affaire de me coucher. Il y fallait des supplications, des larmes, des embrassements. Et ce n'était pas tout : je m'échappais en chemise et je sautais comme un lapin. Ma mère me rattrapait sous un meuble pour me mettre au lit. C'était très gai.

3. Mais à peine étais-je couché, que des personnages tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi. Ils avaient des nez en bec de cigogne, des moustaches hérissées, des ventres pointus et des jambes comme des pattes de coq. Ils se montraient de profil avec un œil rond au milieu de la joue et défilaient, portant balais, broches, guitares, seringues et quelques instruments inconnus. Laids comme ils étaient, ils n'auraient pas dû se montrer ; mais je dois leur rendre une justice : ils se coulaient sans bruit le long du mur et aucun d'eux, pas même le plus petit et le dernier, qui avait un soufflet au derrière, ne fit jamais un pas vers mon lit. Une force les retenait visiblement aux murs le long desquels ils glissaient sans présenter une épaisseur appréciable. Cela me rassurait un peu ; d'ailleurs je veillais. Ce n'est pas en pareille compagnie, vous pensez bien, qu'on ferme l'œil. Je tenais mes yeux ouverts. Et pourtant (cela est un autre prodige) je me retrouvais tout à coup dans la chambre pleine de soleil, n'y voyant que ma mère en peignoir rose et ne sachant pas du tout comment la nuit et les monstres s'en étaient allés.

— Quel dormeur tu fais ! disait ma mère en riant.

Il fallait, en effet, que je fusse un fameux dormeur.

4. Hier, en flânant sur les quais, je vis dans la boutique d'un marchand de gravures un de ces cahiers de grotesques (2) dans lesquels

1 Ornements en forme de rameaux.
2 Images de personnages ou d'animaux déformés de façon bizarre, extravagante. *Grotesque*, souvent adjectif, est ici un nom.

le lorrain Callot ([3]) exerça sa pointe fine et dure... Au temps de mon enfance, une marchande d'estampes ([4]); la mère Mignot, notre voisine, en tapissait tout un mur, et je les regardais chaque jour, en allant à la promenade et en en revenant ; je nourrissais mes yeux de ces monstres, et, quand j'étais couché dans mon petit lit à galerie, je les revoyais sans avoir l'esprit de les reconnaître.

ANATOLE FRANCE, *Le Livre de mon ami* (Calmann-Lévy, Éd.).

[3] Graveur français du XVII[e] siècle. — [4] Images imprimées après avoir été gravées sur bois ou sur cuivre.

I. Intérêt d'ensemble :

Nous avons déjà vu un enfant malade dont l'imagination fiévreuse crée des fantômes, qui lui font peur... Ici, l'enfant n'est pas malade, et ses fantômes ne sont pas méchants ; ils font bon ménage avec lui en ne l'empêchant pas de dormir ! Mais il est plaisant de savoir que c'est longtemps, longtemps après sa jeunesse que l'auteur retrouve l'origine de ces figures bizarres qui peuplaient sa chambre.

II. Examinons le texte :

Chaque texte produit un effet sur nous, une **impression**. Celui-ci nous plaît surtout parce qu'il produit une impression de **gaîté** ; le précédent nous plaisait parce qu'il nous donnait une **émotion**, parce qu'il touchait notre cœur. Interrogeons-nous sur cette impression de gaîté :

1. La scène du coucher de l'enfant ne vous amuse-t-elle pas ? Pourquoi ?
2. Les visions qui assaillent l'enfant n'ont-elles pas un aspect de drôlerie ? Montrez-le.
3. Ne souriez-vous pas lorsque vous voyez ce qu'il advient de la résolution (très ferme) de l'enfant de « ne pas fermer l'œil ? ». Expliquez-vous.
4. L'auteur nous dit que le papier de sa chambre était « à ramages ». Cela n'a-t-il pas son importance ?

III. Lisons bien :

Le § 3, assez difficile à lire, doit tenter les bons lecteurs. Il s'agit de donner un ton de mystère, mais sans une exagération qui tendrait à créer une impression de peur. Insistez donc, d'une voix légèrement ironique, sur l'étrangeté et la laideur des personnages entrevus, et rassurez-nous en détachant nettement la phrase : « je dois leur rendre une justice, ils ne voulaient... ne fit jamais un pas vers mon lit ». Dites d'un ton franchement amusé la fin du § (à partir de « je tenais mes yeux ouverts »).

IV. Utilisons le texte :

1. « Laids comme ils étaient, ils n'auraient pas dû se montrer ». Utilisez une tournure semblable. Ex. : Heureux comme il était, Jean ne pouvait pas s'empêcher de siffler. Inquiets comme ils étaient... Craintive comme elle était... Pauvres comme ils étaient... Malin comme il était... Ingénieux comme ils étaient...
2. « Mais à peine étais-je couché que des personnages..., etc... ». Imitez cette tournure : A peine avais-je commencé à parler que... A peine étaient-ils descendus du train que... A peine a-t-il rangé sa voiture que... A peine seront-ils habillés que...

Un domestique à bon marché

Jetés par une tempête dans une île déserte, un groupe d'Américains en ont fait une petite colonie. Ils se sont aménagé une demeure assez confortable : Granite House. *Au retour d'une excursion, ils constatent des mouvements insolites dans leur maison : une bande de singes y ont pénétré en leur absence. Les colons leur donnent la chasse.*

1. En ce moment, un cri se fit entendre, et un grand singe, qui s'était réfugié dans le couloir se précipita dans la salle, poursuivi par Nab.

« Ah ! le bandit ! » s'écria Pencroff.

Et, la hache à la main, il allait fendre la tête de l'animal, lorsque Cyrus Smith l'arrêta et lui dit :

« Épargnez-le, Pencroff. — Que je fasse grâce à ce moricaud ? — Oui !... »

Néanmoins, on se jeta sur le singe qui, après s'être défendu vaillamment, fut terrassé et garrotté.

« Ouf ! s'écria Pencroff. Et qu'est-ce que nous en ferons maintenant ? — Un domestique ! » répondit Harbert.

Et en parlant ainsi, le jeune garçon ne plaisantait pas tout à fait, car il savait le parti que l'on peut tirer de cette race intelligente des quadrumanes.

2. Les colons s'approchèrent alors du singe et le considérèrent attentivement... C'était un orang [1], et qui, comme tel, n'avait ni la férocité du babouin [1], ni l'irréflexion du macaque [1], ni la malpropreté du sagouin [1], ni les impatiences du magot [1], ni les mauvais instincts du cynocéphale [1]... Employés dans les maisons, ils peuvent servir à table, nettoyer les chambres, soigner les habits, cirer les souliers, manier adroitement le couteau, la cuillère et la fourchette, et même boire le vin... tout aussi bien que le meilleur domestique à deux pieds sans plumes. On sait que Buffon [2] posséda un de ces singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle.

Celui qui était alors garrotté dans la salle de Granite-House était un grand diable, haut de six pieds [3], corps admirablement proportionné, poitrine large, tête de grosseur moyenne, crâne arrondi, nez saillant, peau recouverte d'un poil poli, doux et luisant, — enfin un type accompli des anthropomorphes [4]. Ses yeux, un peu plus

[1] Noms de différentes races de singes. — [2] Célèbre naturaliste français du XVIIIe siècle. — [3] Près de 2 mètres.



Il n'a pas l'air très engageant le singulier domestique qui, bon gré mal gré, va entrer au service de ses vainqueurs. Ne le jugeons pas sur sa mine!

petits que des yeux humains, brillaient d'une intelligente vivacité ; ses dents blanches resplendissaient sous sa moustache, et il portait une petite barbe frisée de couleur noisette.

3. « Un beau gars ! dit Pencroff. Si seulement on connaissait sa langue, on pourrait lui parler ! — Ainsi, dit Nab, c'est sérieux, mon maître ? Nous allons le prendre comme domestique ? — Oui, Nab, répondit en souriant l'ingénieur. Mais ne sois pas jaloux ! — Et j'espère qu'il fera un excellent serviteur, ajouta Harbert. Il paraît jeune, son éducation sera facile, et nous ne serons pas obligés, pour le soumettre, d'employer la force, ni de lui arracher les canines, comme on fait en pareille circonstance ! Il ne peut que s'attacher à des maîtres qui seront bons pour lui. — Et on le sera », répondit Pencroff... »

[1] Des singes dont la forme se rapproche le plus de celle des hommes. Les sauvages qui mangent d'autres hommes sont dits *anthropophages*.

Puis, s'approchant de l'orang : « Eh bien, mon garçon, lui demanda-t-il, comment cela va-t-il ? »

L'orang répondit par un petit grognement qui ne dénotait pas trop de mauvaise humeur.

« Nous voulons donc faire partie de la colonie ? demanda le marin. Nous allons donc entrer au service de M. Cyrus Smith ? »

Nouveau grognement approbateur ([5]) du singe.

« Et nous nous contenterons de notre nourriture pour tout gage ? »

Troisième grognement affirmatif.

« Sa conversation est un peu monotone, fit observer Gédéon Spilett. — Bon ! répliqua Pencroff, les meilleurs domestiques sont ceux qui parlent le moins. Et puis, pas de gages ! — Entendez-vous, mon garçon ? Pour commencer, nous ne vous donnerons pas de gages, mais nous les doublerons plus tard, si nous sommes contents de vous ! »

JULES VERNE, *L'Ile mystérieuse* (Hachette, Éd.).

[5] Le singe semblait donner son approbation c'est-à-dire accepter la proposition.

I. Intérêt d'ensemble :

Aimeriez-vous avoir un tel domestique ? Les colons, eux, semblent envisager avec bonne humeur le fait de vivre en compagnie constante de ce grand diable de singe qui ne paraît d'ailleurs ni méchant, ni sot... Quand vous serez un peu plus grand, vous lirez en entier « l'Ile mystérieuse » et vous saurez si cet orang-outang est devenu un bon domestique.

II. Examinons le texte :

1. Dans le § 1, quel danger court le singe ? A qui doit-il la vie ?
2. Dans le § 2, l'auteur détaille les **défauts** de quelques variétés de singes: pouvez-vous en déduire quelles **qualités** il reconnaît à l'orang-outang ? D'ailleurs quels détails de la description du singe capturé soulignent qu'il est un animal sympathique ?
3. Au § 3 qu'y a-t-il d'amusant dans la « conversation » de Pencroff et du singe ? La dernière phrase du texte vous fait-elle rire ? pourquoi ? (songez que deux fois zéro, cela fait...).

III. Lisons bien :

Le § 3 est amusant à lire, surtout quand il s'agit de la « conversation » de Pencroff avec le singe. Si l'animal se laisse amadouer et traduit par ses grognements qu'il est de moins en moins mécontent, ce n'est pas parce qu'il comprend ce qu'on lui dit, c'est que la voix de Pencroff est **douce** et **caressante**, ne l'oubliez pas.

IV. Utilisons le texte :

1. « Et la hache à la main, il allait fendre la tête de l'animal, lorsque Cyrus l'arrêta ». Employez la même tournure pour indiquer qu'une action entreprise ne se déroule pas : Et, le fusil à la main, il allait... Et, la torche à la main... Et, le morceau de sucre à la main... Et, la rame à la main... Et, le sifflet à la bouche...
2. Le singe est maintenant dressé, et les colons sont entièrement satisfaits de lui. Montrez-le à votre fantaisie, en train de rendre des services (restez dans les limites de la vraisemblance).



Amitié de chiens

1. L'autre automne, je rentrais en compagnie de Phœbus. Vous vous rappelez ce haut poitevin (1) mâtiné (1) de gascon (1) ? Un chasseur de loups admirable, mon cher... Nous rentrions, Phœbus et moi, — Phœbus devenu vieux, gras et fort débonnaire (2) — lorsque un moindre cabot, une laide petite bête de carrefour, sans race ni collier, tout imbibée d'eau sale et tachée de boue, après les flairements de politesse, se jeta résolument dans nos pattes. Pour être exact, le petit cabot emboîta le pas au grand Phœbus. Tu es mon maître, je te suis. Le coup de foudre de l'amitié (3).

J'écarte l'importun, il se rapproche ; je le chasse, il revient ; je le bâtonne — oh ! sans violence — il fait le nègre (4). J'entre alors chez un ami qui est aussi l'ami de Phœbus, et le fâcheux est consigné à la porte. Nous dînions là.

2. Vers le minuit, même un peu mieux, notre chien de hasard nous attendait à la sortie et si piteux avec ses yeux tristes, ses côtes creuses et souillées, sa queue basse et lourde de crotte, qu'il fut incontinent (5) admis à nous suivre... Après le savon noir et le bain, ma servante le baptisa Chien-perdu. Il portait déjà la queue en trompette.

Ce fut l'ombre de Phœbus. Jamais je ne vis si étroite amitié, si délicate. Ils s'arrêtaient tous les deux devant le même os ; c'était le « après vous, je vous en prie ». Après vous s'il en reste, bien entendu.

[1] Le père de Phœbus appartenait à une de ces races de chien, sa mère, à l'autre.
[2] De caractère paisible.
[3] Cette amitié se déclarait avec la rapidité d'un coup de foudre.
[4] Il continue son manège.
[5] Aussitôt.

Dans les hasards de la rue, les querelles étaient communes. Le soir, Chien-perdu se couchait entre les pattes de Phœbus, et Phœbus, l'œil mi-clos, veillait sur Chien-perdu. Moi, j'avais deux amis et double garde.

3. Or, mon pauvre Phœbus, un an après la rencontre, mourut. Il avait dépassé l'âge du chien d'Ulysse ([6])... Il ne geignait pas, mais il ouvrait toutes grandes ses paupières comme devant l'épouvante et l'inconnu. Le voyant trembler, je faisais un feu d'enfer. Il remuait la queue ; il me remerciait. Chien-perdu geignait doucement, assistait son vieil ami. Bientôt les yeux du moribond se voilèrent : aucune pointe d'or n'y brilla plus. Il cessa de bouger. C'était fini.

L'autre s'était dressé ; c'est lui qui tremblait à présent. Il flairait le museau de Phœbus, appelait, gémissait, m'interrogeait du regard et de la voix puis, tout à coup, comprenant le malheur, il se prit à hurler...

Il me fallut prendre le désespéré et, tout en l'enveloppant de tapes amicales, l'enfermer dans le chenil.

4. Le lendemain, j'emportais moi-même ce pauvre Phœbus au fond du clos, là-bas, derrière les granges ; ayant creusé un grand trou au pied d'un arbre, j'y répandis à foison des feuilles mortes — ambre, pourpre et or — tout l'automne de mon verger. Et j'étendis Phœbus sur ce lit de soleil... La plainte lointaine de Chien-perdu m'arrivait dans le vent.

Au retour, j'allai le voir. On lui porta des friandises : il n'y toucha pas. Ma présence seule l'apaisait. Vers la fin de la journée, je pensai que la liberté le distrairait peut-être : j'ouvris la porte. Il cessa de hurler et demeura immobile au milieu de la cour. On l'oublia.

Au réveil, on ne le vit pas sur le seuil. J'eus beau siffler, appeler, tirer des coups de fusil — la moindre détonation le faisait accourir du diable — il ne se montra pas, non plus que le lendemain. « Allons, me dis-je, c'était un vagabond, un chemineau : l'ingrat a repris sa vie errante ». Et je fus peiné de cet abandon...

[6] Célèbre navigateur de l'antiquité. Quand il revint chez lui après une longue absence, son vieux chien, à l'agonie, le reconnut avant de mourir.

Un jour, comme je passais près du verger, j'aperçus de la terre soulevée au pied de l'arbre. Quelque bête sauvage avait dû... Je m'approche.

Chien-perdu avait découvert l'endroit où gisait le vieux Phœbus, gratté la terre, éparpillé le linceul de feuilles, et, comme autrefois, mais pour toujours, il s'était endormi entre les pattes de son ami.

LÉON LAFAGE, *Le fifre de buis* (Grasset, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Que de poètes et de romanciers ont célébré la merveilleuse amitié des chiens ! Mais, presque toujours, cette affection de l'animal se porte sur l'homme. Ici c'est un chien qui aime un autre chien et jusqu'au point de mourir auprès de son ami mort. Cela ne vous touche-t-il pas ?

II. Examinons le texte :

1. Dans les § 1 et 2, relevez les détails qui peignent avec intensité l'amitié du chien perdu pour Phœbus ; ceux qui soulignent sa laideur et sa misère, avant qu'il soit recueilli.
2. Est-il d'usage que des chiens se fassent des politesses comme celles dont il est question à la fin du § 2 ?
3. Comment Chien-Perdu manifeste-t-il sa sympathie à l'égard du chien mourant ?
4. Quels passages du § 4 vous semblent particulièrement émouvants ?

III. Lisons bien :

Dans ce texte qui ne cesse guère de nous toucher, choisissons les § 1 et 2 où se peint l'amitié des deux bêtes. Insistez sur la phrase : « **Tu es mon maître, je te suis** » ; surtout sur ce qui marque l'obstination du « cabot » : « **il se rapproche, il revient, il fait le nègre** ». Dites ensuite d'une voix discrètement émue tout ce qui marque la délicatesse de cette amitié : « **Ce fut l'ombre de Phœbus, etc...** ».

IV. Utilisons le texte :

1. Vous lisez au dernier § : « **Quelque bête sauvage avait dû...** ». L'auteur a interrompu sa phrase, nous laissant le soin de la terminer. Terminez-là vous-même.

2. Dans le § 2, on lit : « **dans les hasards de la rue, les querelles étaient communes** ». Imaginez une de ces querelles où il sera prouvé que Phœbus et Chien-Perdu se soutiennent.

Un chien débrouillard

1. — Cherche, Médor...

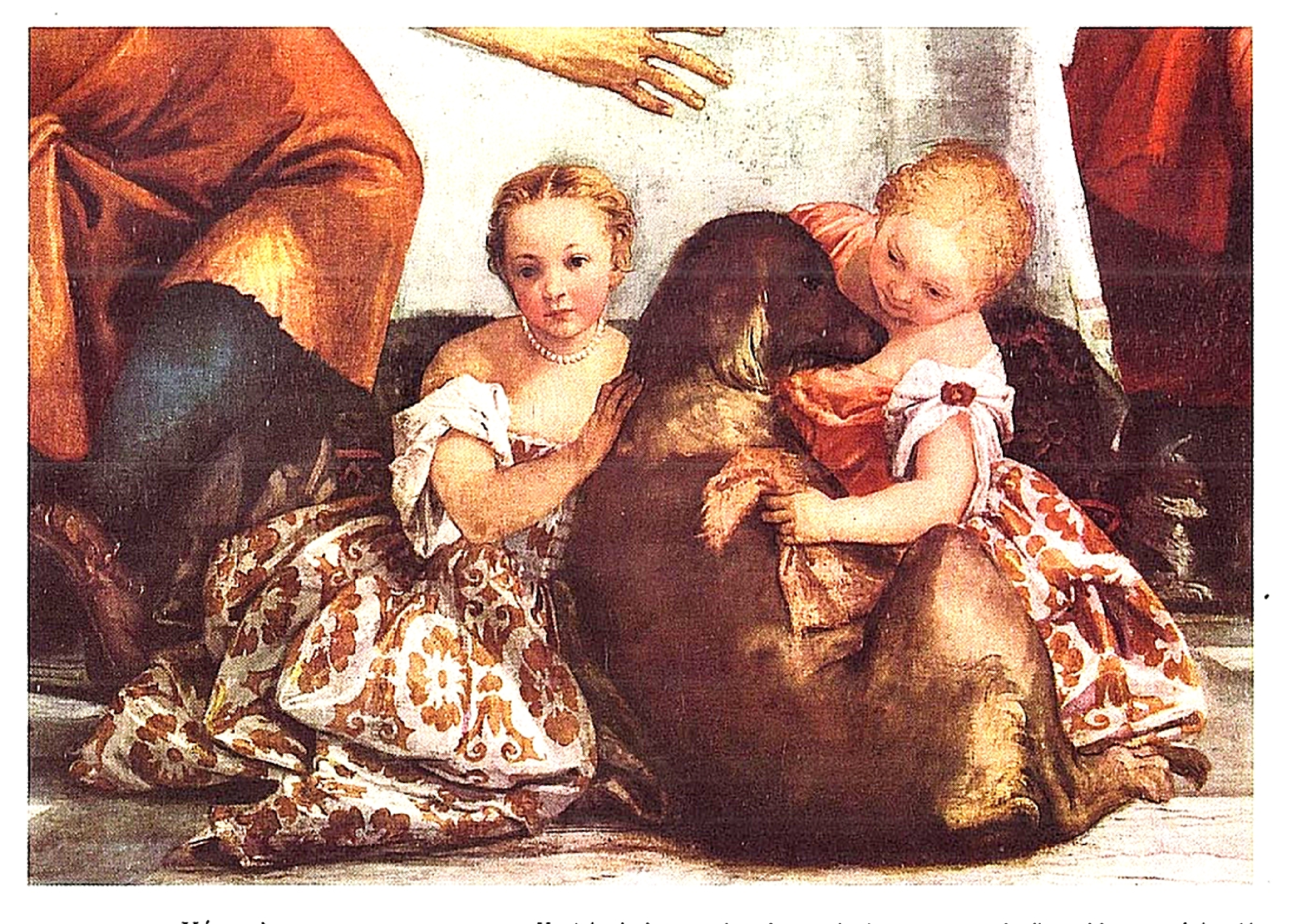
Face aux forêts qui bordent la vallée du Baup, Médor part en quête en boitant. C'est un chien qu'un braconnier a vendu à Paul, un chien à personnalité marquée (1). Par sa race c'est un épagneul, par son caractère, un coureur d'aventures de grande classe... Habitué chez son premier maître à la vie maigre, il était pourtant toujours gras. Mangeait-il le gibier ? Non, cela répugnait à sa longue hérédité d'aristocrate chasseur (2)... Non. Seulement il connaissait les jours de foire qui se tenaient à vingt kilomètres à la ronde. Ces jours-là, pimpant et gracieux, il partait tout droit pour la ville... Une fois arrivé, après une reconnaissance rapide des lieux, il cherchait l'auberge la plus encombrée de monde et où régnait le désordre des grands jours...

2. Il se glissait, en se cachant bien, sous une table dans la salle, à proximité de la cuisine... Sur les chenêts tournaient les volailles devant le feu de bois, la saucisse rôtissait en pétaradant sur le gril, les tranches de veau doraient dans l'huile de la poêle... Médor, les babines humectées d'un long fil de bave, surveillait tout cela, d'un œil mouillé de convoitise, mais attentif à tous les gestes des servantes...

Il savait que le moment favorable se présenterait. Et il se présentait en effet... Les hommes commençaient à manger, à boire et criaient pour qu'on les servît vite. Les servantes s'affairaient, la patronne se mettait à l'ouvrage aussitôt, toute rouge, quittait sa cheminée et s'attardait à répondre aux quolibets (3) des hommes. Il n'y avait plus une minute à perdre. Médor en rasant le sol filait droit au morceau qu'il avait choisi, et, si chaud qu'il fût, l'empoignait à belles dents...

3. Et puis il s'enfuyait au galop, se faufilant à travers les jambes, en esquivant comme il pouvait les coups de pied, les balais et les bâtons, dans une tempête de cris. Ce n'était qu'une fois très loin dans la campagne qu'il se décidait à manger, caché dans un endroit feuillu d'où il pouvait voir sans être vu...

[1] Il se distingue nettement, par ses façons de faire, des autres chiens.
[2] Il chassait *pour chasser*, et non pour se nourrir, comme le faisaient depuis longtemps les chiens de sa famille.
[3] Plaisanteries, taquineries.



VÉRONÈSE
Les Disciples d'Emmaüs (détail)
(Musée du Louvre)

Un trio de bons amis : deux enfants en compagnie d'un chien complaisant ! Docile à tous les caprices des fillettes, toujours prêt à participer à leurs jeux et à leurs ébats, cet affectueux toutou est bien pour elles quelqu'un de leur famille.

C'était au cours d'une de ces expéditions qu'il était devenu boiteux... Un coup de long couteau de cuisine qui visait son ventre n'avait atteint que sa patte... Il avait, malgré la douleur, emporté quand même la saucisse qu'il avait conquise et fait, en perdant son sang, lâchant de temps en temps sa proie pour lécher sa patte qui pendait, les 15 kilomètres qui le séparaient de la maison de son maître.

Paul Vaillant-Couturier,
Enfance (Éditeurs Français Réunis).

I. Intérêt d'ensemble :

Ce Médor a une personnalité bien marquée. En effet, il dîne au restaurant, ou plutôt il va y conquérir sa pitance. Le voyez-vous se rendre au lieu de foire, choisir la salle d'auberge la mieux fréquentée, épier les gens, et saisir le moment favorable pour voler un bon morceau ? Cela n'est pas sans risques bien sûr, mais quelle nourriture bien à point !

II. Examinons le texte :

1. A votre avis, comment le chien pouvait-il savoir que la foire se tenait dans telle ou telle ville et pas une autre ? (songez à qui fréquente les foires, et à ce qu'on y porte ou emmène).
2. Relevez dans le § 2 les détails qui indiquent : a) l'agitation et le désordre dans la salle ; b) l'appétit du chien ; c) son attention, son intelligence, et son esprit de décision.
3. Le § 3 est amusant et dramatique à la fois. Quand nous amuse-t-il ? Quand nous émeut-il ? Le même passage ne peut-il pas nous amuser et nous émouvoir à la fois ?

III. Lisons bien :

Le § 2 et le début du § 3 peuvent servir de tournoi de lecture. Efforcez-vous de rendre l'atmosphère de la salle d'auberge, salle bruyante, désordonnée (dites d'une voix forte et quelquefois précipitée tout ce qui indique cela). Par opposition parlez d'une voix retenue, un peu mystérieuse, quand vous peignez le chien qui se glisse, qui se cache... Au moment du vol et de la fuite, lisez d'une façon vive et saccadée.

IV. Utilisons le texte :

Changeons de point de vue. L'auteur nous parle avec une sympathie amusée de l'exploit de Médor. Mettons-nous maintenant à la place de l'aubergiste, celui qui, d'un coup de couteau, a essayé de percer le ventre du voleur. Il raconte l'histoire en disant sa rancune, en exprimant aussi le regret de n'avoir pas tué le chien.

Le chat-comme-ça

1. Je suppose que l'héroïne de mon histoire naquit à Paris ; je suppose même que ses père et mère devaient loger non loin de ces Invalides qui groupent encore, autour de leur dôme splendide, toutes les vieilles demeures de notre noblesse de France... Je suppose tout cela ; mais ce ne sont que des suppositions. Et je n'affirme rien, sauf que ladite héroïne arriva chez moi, par une belle matinée de juin ou de juillet, dans une litière (1), — comme il sied à toute personne de qualité ; — et que cette litière était un panier : parce que la susdite héroïne était une chatte.

2. Une chatte... j'exagère. Car la chatte en question n'était alors qu'un petit, petit, tout petit chat, qu'un avorton (2) de chaton... Cela n'était qu'une boule de poils. Et cela venait d'arriver chez moi, ainsi que j'ai dit, dans un panier. Oté le couvercle du contenant, je vis le contenu. C'était vivant, cela remuait. Et, tout de suite, cela s'escrima des quatre griffes pour sortir, et, ma foi, cela y parvint.

En ce temps-là, je venais d'éprouver trois pertes les plus douloureuses du monde : ma grande chatte noire *Messaline ;* sa fille *Tigresse*, dont le nom révélait la robe ; et son fils *Petite Vierge*, une bestiole tricolore... Tout cela était mort, dans le temps que je prends pour l'écrire. *Tigresse* et *Petite Vierge*, sorties ensemble un matin du logis, le soir n'y étaient pas rentrées ; et voilà pour elles ; on n'en entendit plus parler, jamais. *Messaline*, privée de son fils et de sa fille, en était morte immédiatement, comme il sied (3).

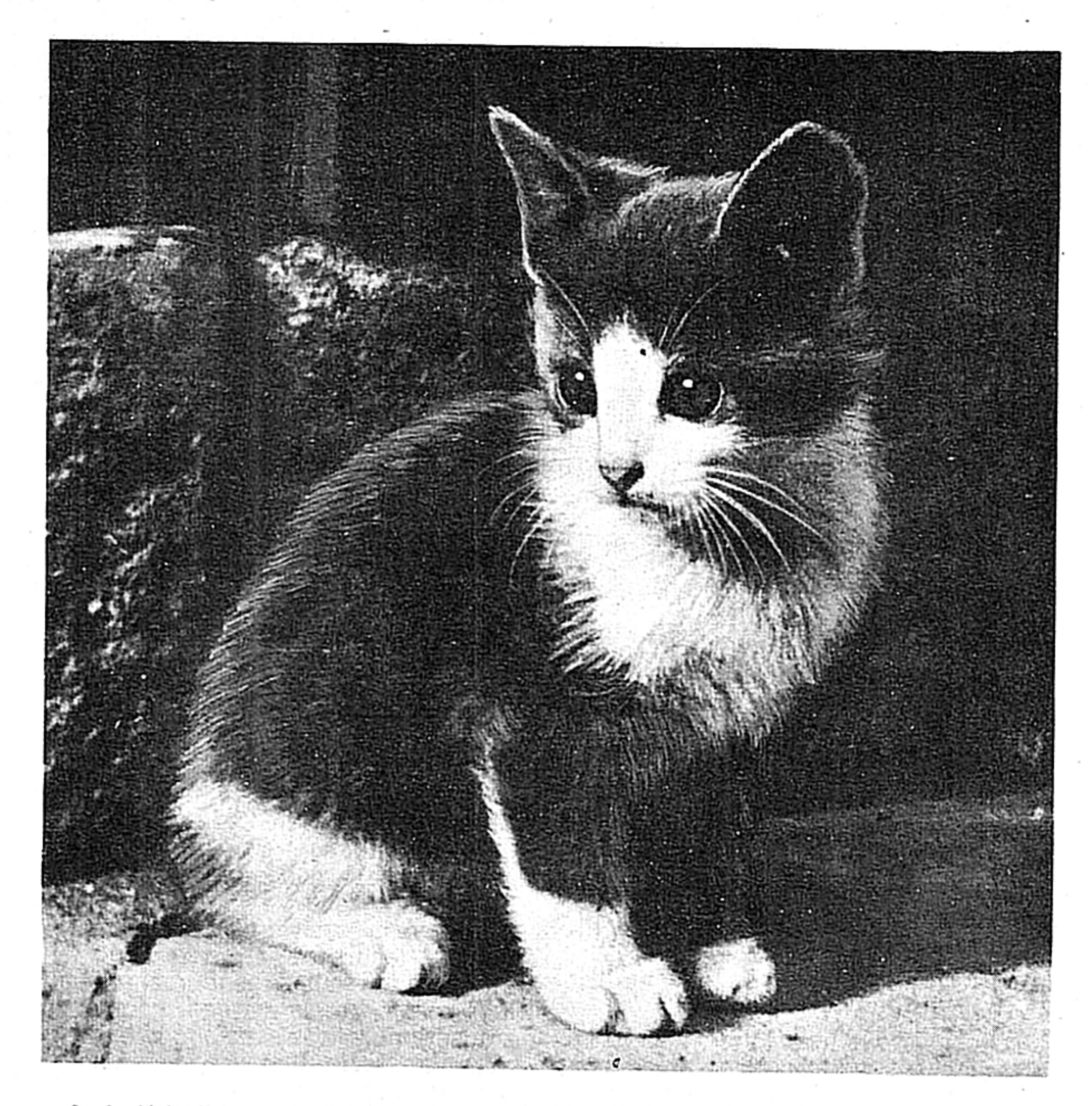
En ce temps-là donc, plus aucun chat dans ma maison. Et mon cœur en était attristé. J'avais ordonné qu'on y pourvût... Et voilà qu'arriva cette petite chose neuve qui, prudemment risquée hors de cette litière qui était un panier, allongeait maintenant une à une, sur le tapis de ma chambre, des diminutifs de pattes (4). Seulement, une difficulté, dans le premier instant, surgit : les diminutifs de pattes déjà nommés apparaissaient maintenant dans leur entier. Et c'étaient quatre touffes d'une peluche de soie très fine, mais noire et blanche. Or, feu ma dernière chatte *Messaline* était noire. Toute noire. Et toute noire pareillement, ou plutôt tout noir avait été son prédéces-

[1] Voiture sans roues, munie d'un lit, montée sur brancards, qui servait au transport de gens importants.

[2] Animal de taille minuscule, à peine formé. Le terme est assez méprisant.

[3] Comme il convient à une mère inconsolable qui doit mourir de chagrin.

[4] Des pattes d'une taille minime.



On le désirait tout noir. Hélas, il a aussi du blanc ! Mais comment lui en vouloir avec une aussi jolie frimousse, des yeux aussi éveillés et tant de gentillesse dans toute sa personne. Tout comme son maître, vous vous seriez laissé attendrir par cette petite bête câline.

seur, feu mon dernier chat *Karakédy*. La dynastie s'enorgueillissait d'être, depuis les temps les plus reculés, couleur de nuit, sans tache. Un chat noir et blanc, vous m'avouerez que ce n'est pas du tout un chat noir.

3. J'allais donc, sans hésitation, signifier à l'intrus (5) sa sentence, quand l'intrus lui-même, oui, ce chaton malencontreux, ce rien du tout, ce mal noirci de quatre sous émit tout à coup la prétention de

[5] Celui qui s'est introduit dans la maison sans avoir été invité.

plaider sa cause ! Il leva le minois, il ouvrit la bouche, une coquille de corail d'où pointaient quatre quenottes d'ivoire tout neuf ; et il miaula...

Oh ! il ne miaula guère : un seul miaou. Mais dans ce miaou, que de choses ! et comme c'était dit ! Il plaidait magistralement, le chaton mal noirci !...

Mon cœur en chavira dans ma poitrine...

— Puisque tu es venu, ne t'en retourne pas, chat, lui dis-je. Demeure tel que tu es, chat, comme cela ! Et que tel soit désormais le nom dont tu seras nommé : *Chat-Comme-ça !*

CLAUDE FARRÈRE, *Bêtes et gens qui s'aimèrent* (Flammarion, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Evidemment, pour remplacer les chats de race qu'il a perdus, l'auteur s'attendait à recevoir un autre animal que cette boule de poils... qui n'était pas même complètement noire ! Il allait la renvoyer d'où elle venait, lorsque cette boule de poils eut l'idée de miauler, et, par ce seul miaulement, de conquérir le cœur de ce maître si difficile ! Allons ! nous voilà rassurés sur le sort de ce Chat-comme-ça !

II. Examinons le texte :

1. Quand vous avez lu le § 1 pour la première fois, votre curiosité n'a-t-elle pas été piquée ? n'avez-vous pas éprouvé une impression de mystère ? Pourquoi ? Quand cette impression a-t-elle disparu ?

2. Pour parler de cet avorton de chat, l'auteur emploie partout des expressions ou des mots qui tendent à laisser croire qu'il s'agit d'une chose, sans importance d'ailleurs. Trouvez-en des exemples dans le § 2.

3. L'auteur a-t-il été attristé par la perte de ses anciens chats ? Quelles phrases le prouvent ? Mais ces phrases-là n'indiquent-elles pas qu'il se moque de lui-même et un peu du lecteur qui le prendrait trop au sérieux ? Pourquoi ?

4. La description du chat qui miaule n'est-elle pas charmante ? Vous expliquez-vous que l'auteur soit séduit ?

III. Lisons bien :

Amusez-vous à bien lire le § 3, où l'écrivain, d'abord plein de dédain pour ce chat malencontreux qui se permet d'être de deux couleurs (!), est immédiatement « chaviré » par un seul miaulement, et devient animé de la plus grande tendresse. Prenez donc au début un ton faussement cruel (on sait bien que tout cela est écrit pour nous amuser), puis lisez avec bonne humeur et tendresse la « conversion » de cet homme méchant.

IV. Utilisons le texte :

1. « Et voilà qu'arriva cette petite chose neuve qui, etc... ». Cette tournure de phrase met bien en valeur que cette arrivée n'était pas prévue et qu'elle surprit. Utilisez la même tournure : **Et voilà que retentit... Et voilà que s'avancèrent... Et voilà que s'abattit... Et voilà que s'effondra...**

2. Vous avez sans doute joué avec un jeune chat. En quelques phrases, décrivez-nous comment il prenait part à ce jeu.

Conseil tenu par les rats

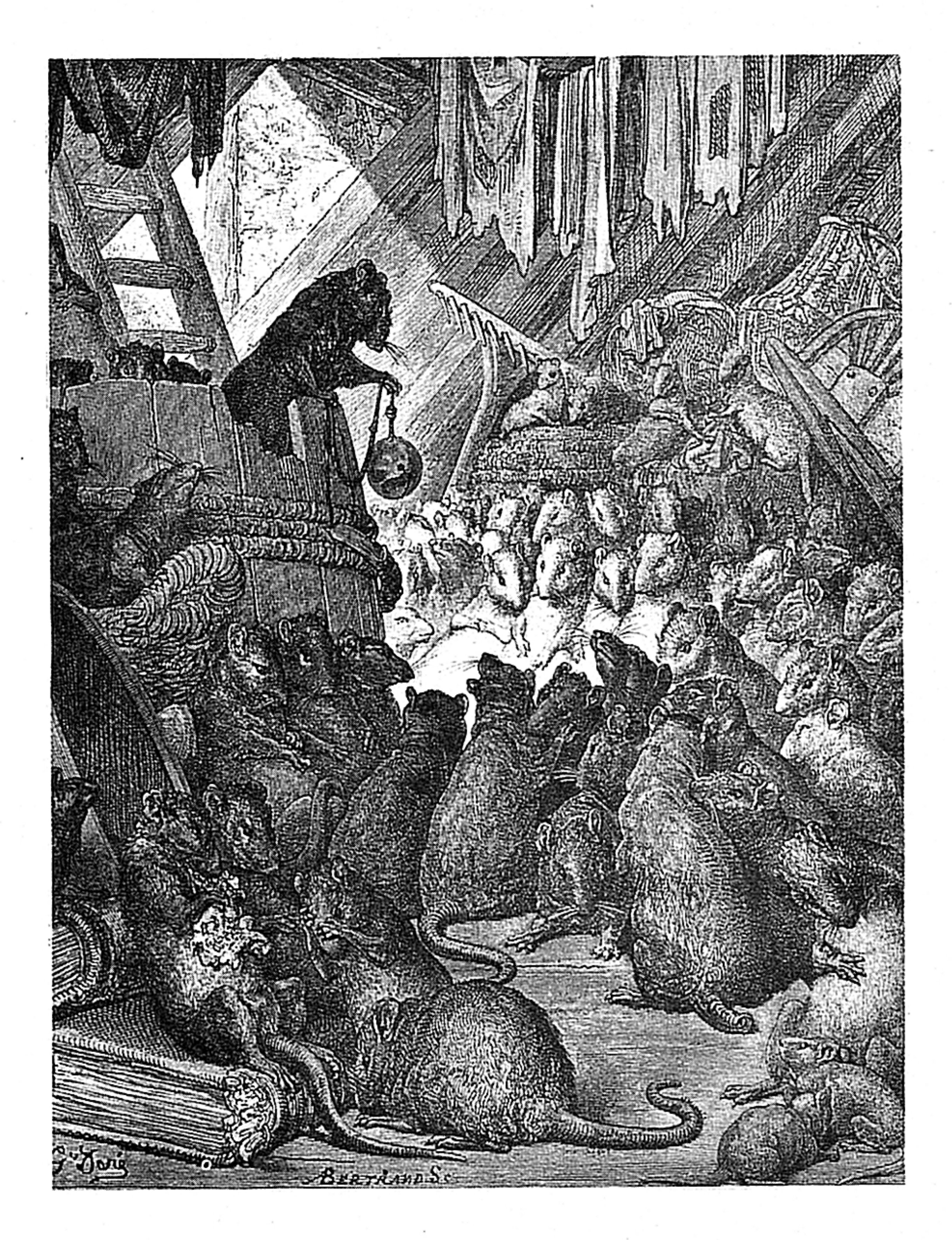
1. Un chat, nommé Rodilardus,
Faisait des rats telle déconfiture ([1])
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture ([2]).
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou ([3]) ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.

2. Or, un jour qu'en haut et au loin ([4])
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat ([5]) qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre ([6]) en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen ([7]), personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.

3. Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vais point, je ne suis pas si sot »,
L'autre : « Je ne saurais ». Si bien que sans rien faire
On se quitta...
Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

LA FONTAINE.

[1] Leur infligeait de telles défaites.
[2] Tombe.
[3] Au quart de son *soûl*, c'est-à-dire de son appétit.
[4] Sur le toit de la maison.
[5] Le bruit qu'ils firent.
[6] Réunion.
[7] Le chef du chapitre ; généralement, le plus âgé. Ce mot qu'on emploie pour un personnage important, ici nous fait sourire.



En voilà une belle et impressionnante réunion ! Elle se tient comme il convient dans un grenier où MM. les Rats ont leur quartier général. Tous sont fort attentifs à la harangue de M. le Doyen qui, juché sur une vieille cuve mise au rancart, brandit le grelot qui doit être attaché au cou de Rodilardus. En parler est fort excitant, l'attacher est une autre histoire. (Dessin de Gustave Doré, un des plus grands illustrateurs du XIXe siècle).

I. Intérêt d'ensemble :

Comment échapper à ce terrible Rodilardus?... Evidemment, s'il avait un grelot au cou, les rats seraient avertis de son arrivée, et pourraient disparaître à temps ! Excellente idée... oui, mais qui l'exécutera? Personne n'est volontaire, naturellement, et Rodilardus continuera d'exercer ses ravages.

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 les détails qui montrent à quel point Rodilardus est redoutable. Quel détail montre la terreur dans laquelle vivent ceux qui ont échappé au massacre ?

2. Le moyen proposé par le doyen est-il ingénieux ? Est-il réalisable ?

3. Comment se comportent les rats dans le § 3 ? N'y a-t-il pas un effet de contraste ? Ce contraste ne vous semble-t-il pas plaisant ?

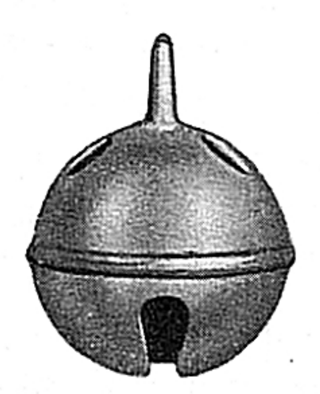
III. Lisons bien :

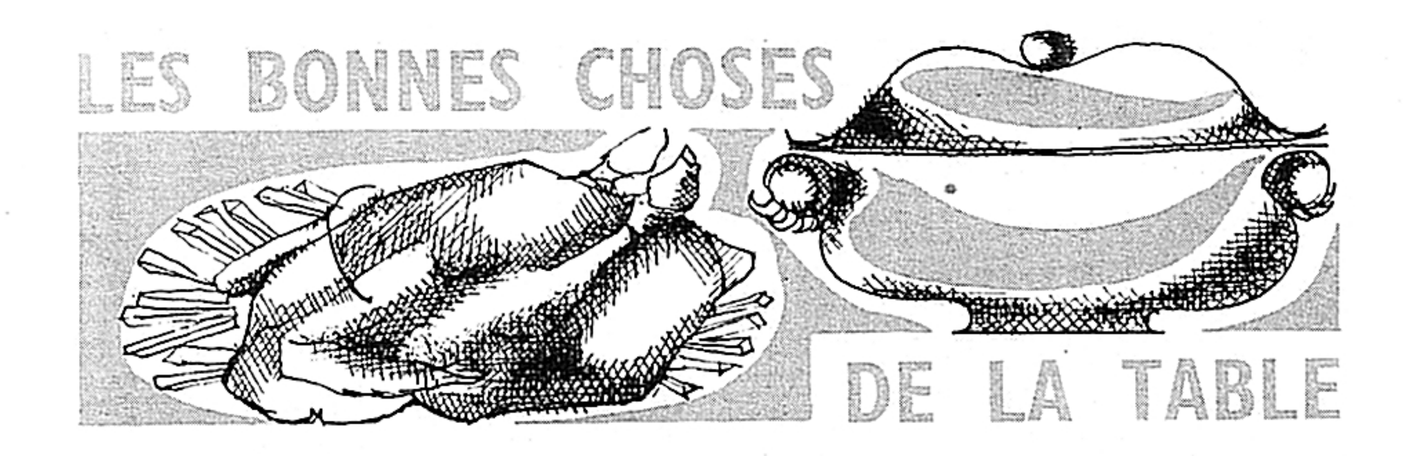
Les § sont également intéressants. Vous pouvez vous exercer sur le N° 2. Songez que le « demeurant des Rats » tient chapitre « **en un coin** », c'est-à-dire d'une façon peureuse et prudente (que craint-on ?) Il faut donc parler sans éclats, d'une voix assourdie. Tout le discours du Doyen est en style indirect : arrangez-vous pour que ceux qui vous écoutent comprennent très bien que vous rapportez ses propos.

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez le § 2 et faites parler le doyen en **style direct**. En revanche reprenez le § 3 et faites parler les autres rats en **style indirect**.

2. Le miracle s'est produit ! Imaginez que, pendant le sommeil du chat, un rat particulièrement habile et courageux soit parvenu à attacher un grelot au cou de Rodilardus... Que se passe-t-il dans les jours qui suivent ?





Une cuisine d'auberge

1. Dans la cuisine où flotte une senteur de thym,
Au retour du marché, comme un soir de butin (1),
S'entassent pêle-mêle avec les lourdes viandes
Les poireaux, les radis, les oignons en guirlandes,
Les grands choux violets, le rouge potiron,
La tomate vernie et le pâle citron.

2. Comme un grand cerf-volant la raie énorme et plate
Gît, fouillée au couteau d'une plaie écarlate (2).
Un lièvre au poil rougi traîne sur les pavés
Avec des yeux pareils à des raisins crevés.
D'un tas d'huîtres vidé d'un panier couvert d'algues
Monte l'odeur du large et la fraîcheur des vagues (3).
Les cailles, les perdreaux au doux ventre ardoisé
Laissent, du sang au bec, pendre leur cou brisé ;

3. C'est un étal (4) vibrant de fruits verts, de légumes,
De nacre, d'argent clair, d'écailles et de plumes.
Un tronçon de saumon saigne et, vivant encor,
Un grand homard de bronze (5), acheté sur le port,
Parmi la victuaille au hasard entassée,
Agite, agonisant, une antenne cassée.

ALBERT SAMAIN,
Le Chariot d'Or (Mercure de France, Ed.).

I. Intérêt d'ensemble :

Les clients de l'auberge ne seront pas à plaindre! Ils trouveront des mets pour tous les goûts et les appétits les plus vigoureux pourront se satisfaire. Abondance et variété. Vous remarquerez au passage comment chacune des choses indiquées est évoquée au moyen d'un détail qui en donne la vive impression. Amusez-vous à chercher dans ce texte les différentes pièces de gibier, les différents produits de la mer et les différents légumes.

II. Examinons le texte :

1. Quel est l'usage du thym dans la préparation des mets, et pourquoi son odeur frappe-t-elle immédiatement, parmi toutes les autres, celui qui pénètre dans cette cuisine ?

2. Est-ce que tous les choux sont violets ? tous les potirons sont-ils rouges et tous les citrons pâles ?

3. Pourquoi la raie a-t-elle été « fouillée au couteau » ? Dessinez un cerf-volant, dessinez une raie et justifiez la comparaison.

4. Pourquoi le lièvre a-t-il le poil rougi ? Pourquoi ses yeux sont-ils comparés à des raisins crevés ?

5. Une expression au début du poème et une autre à la fin indiquent que toutes les victuailles ont été jetées sans ordre sur la table. Cherchez-les.

III. Lisons bien :

Appliquez-vous à la lecture du § 3. Lisez avec beaucoup de netteté, en marquant bien les pauses indiquées par les virgules de manière à bien détacher les différentes choses énumérées. Appuyez sur les termes particulièrement expressifs : « un **étal vibrant** »... « un tronçon de saumon **saigne** »... « Agite, **agonisant,** »...

IV. Utilisons le texte :

1. Au lieu d'entrer dans une cuisine, vous pénétrez dans une pâtisserie. Enumérez les différents gâteaux qui tombent sous votre vue en caractérisant chacun d'eux au moyen d'un terme expressif.

2. Après avoir relu les passages qui vous présentent le lièvre et les perdreaux morts, le homard agonisant étalés sur la table, évoquez un lièvre qui, surpris par un bruit inquiétant, détale ; une compagnie de perdreaux qui prennent leur vol ; un homard qui cherche et trouve une nourriture (Cherchez des traits qui montrent bien la physionomie, l'allure, les mouvements de ces bêtes.)

[1] Comme un soir de bataille où les soldats vainqueurs se sont emparés de toutes les provisions des ennemis.
[2] Toute *rouge* de sang.
[3] Huîtres et algues gardent l'odeur de la mer. Avez-vous senti l'odeur de la *marée*?
[4] La table est comparée à l'étal où le boucher dispose ses marchandises.
[5] La dure carapace du homard ressemble à du bronze.

En attendant le dîner

La fin d'un jour d'été à la campagne. Le chat Kiki-la-Doucette et Toby-Chien somnolent. Kiki-la-Doucette ouvre ses yeux presque horizontaux et bâille.

1. KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu ronfles.

TOBY-CHIEN, *qui ne dormait pas pour de vrai.* — Non, c'est toi.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Pas du tout. Moi, je fais ronron.

TOBY-CHIEN. — C'est la même chose.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Dieu merci, non !... J'ai faim. On n'entend pas remuer les assiettes à côté. Est-ce qu'il n'est pas l'heure de dîner ?

TOBY-CHIEN *se lève et étire longuement ses pattes de devant.* — Je ne sais pas. J'ai faim.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Où est-elle ? Comment n'es-tu pas dans ses jupes ?

TOBY-CHIEN, *embarrassé.* — Elle est dans le jardin, je crois. Elle ramasse des mirabelles.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Des boules jaunes qui pleuvent sur les oreilles ? Je sais. Tu l'as donc vue ? Elle t'a grondé, je parie... Qu'est-ce que tu as fait encore ?

TOBY-CHIEN, *gêné.* — Elle m'a dit de retourner au salon, parce que... parce que je mangeais aussi des mirabelles.

KIKI-LA-DOUCETTE. — C'est bien fait ! Tu as des goûts ignobles, des goûts d'homme.

TOBY-CHIEN, *froissé.* — Dis donc, je ne mange pas du poisson gâté, moi !

KIKI-LA-DOUCETTE. — Tu lèches des choses plus dégoûtantes.

TOBY-CHIEN. — Quoi, par exemple ?

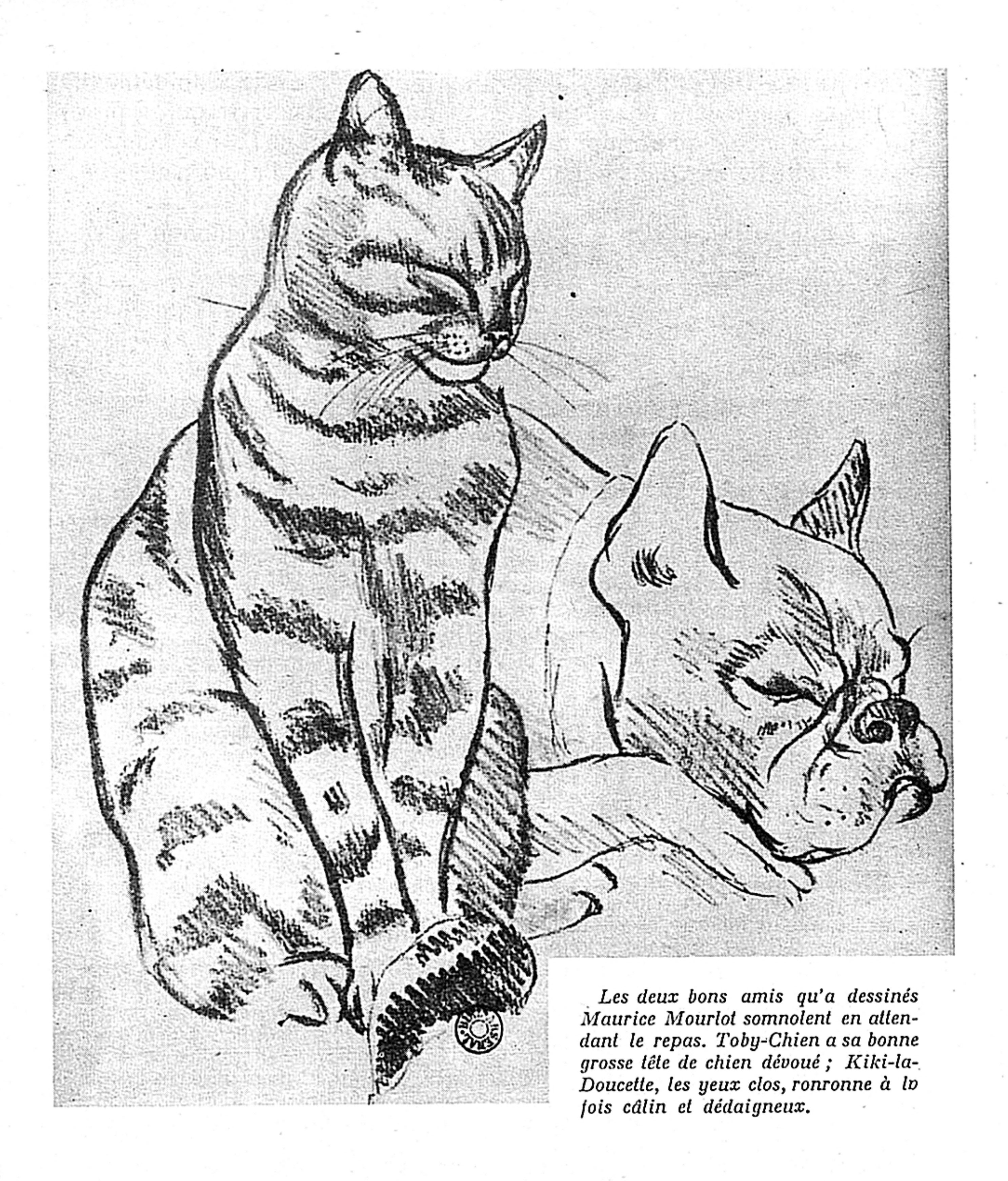
KIKI-LA-DOUCETTE. — Des choses... sur la route... pouah !...

TOBY-CHIEN, *renfrogné.* — Chacun prend son plaisir où il le trouve.

2. KIKI-LA-DOUCETTE, *bâillant, montre ses dents en aiguilles.* — J'ai faim, Le dîner est sûrement en retard. Si tu allais la chercher ?

TOBY-CHIEN. — Je n'ose pas. Elle m'a défendu de venir. Elle est là-bas, au fond de la combe (1), avec un grand panier...

1 Sorte de vallon.



Les deux bons amis qu'a dessinés Maurice Mourlot somnolent en attendant le repas. Toby-Chien a sa bonne grosse tête de chien dévoué ; Kiki-la-Doucette, les yeux clos, ronronne à la fois câlin et dédaigneux.

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai faim. Où est-il, Lui ?

TOBY-CHIEN. — Là. Dans son cabinet. Il gratte le papier.

KIKI-LA-DOUCETTE. — Oui, comme toujours. C'est un jeu. Les Deux-Pattes s'amusent aux mêmes choses, indéfiniment...

TOBY-CHIEN. — J'ai faim. Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai vu un poulet. Il a crié stupidement et saigné rouge dans la cuisine. C'était plus sale par terre qu'un pipi de chat, et même qu'un pipi de chien ; pourtant on ne l'a pas fouetté. Mais Émilie l'a mis dans le feu, pour lui apprendre. J'ai un peu léché le sang...

TOBY-CHIEN, *bâille*. — Du poulet... Mes lèvres tremblent et se mouillent... Du poulet ! Du poulet !...

COLETTE, *Dialogues de bêtes* (Mercure de France, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Comme ce dîner est long à venir ! Que font donc la maîtresse, Elle — avec un E majuscule ! — et le maître, Lui ? Kiki et Toby n'en peuvent plus : pour passer le temps ils se disputent un peu, disent un peu de mal des Deux-Pattes (les humains) ; mais surtout ils songent à ce poulet, qui est en train de cuire, dont ils auront peut-être quelque chose, et dont la seule évocation leur met l'eau à la bouche !

II. Examinons le texte :

1. Représentons-nous les deux bêtes. Kiki la Doucette est fière d'être une chatte, elle dédaigne les chiens, qu'elle trouve grossiers et un peu sottement attachés à leurs maîtres, elle dédaigne aussi un peu les hommes : trouvez dans le texte des passages qui illustrent cela. Toby-chien est plus rude, mais il est moins maniéré, il a du bon sens, de la franchise, il sait mal se défendre contre les railleries de la chatte : trouvez dans le texte des passages qui illustrent cela.
2. Que signifie (§ 1) : « des boules jaunes qui pleuvent sur les oreilles ? ».
3. Que fait le maître, Lui, pour que les bêtes croient qu'« il gratte le papier ? »
4. Les deux bêtes parlent de leurs maîtres avec considération (l'auteur traduisant leur état d'esprit écrit, avec des majuscules : Elle, Lui). Pourquoi ?

III. Lisons bien :

C'est le moment de procéder à une lecture en dialogue, avec deux personnages qui se donnent la réplique. Opposez dans le ton et les manières la chatte et le chien (voir « Examinons le texte », question N° 1). Insistez sur le : « j'ai faim » qui est la seule chose où les deux bêtes sont vraiment d'accord. Dites la dernière phrase prononcée par Toby-chien avec une sorte d'extase.

IV. Utilisons le texte :

1. « Elle m'a dit de retourner au salon parce que je mangeais aussi des mirabelles ». Reprenez cette phrase et employez le style direct : Elle m'a dit: « ... ». Employez alternativement les deux tournures pour dire la même chose. Le cuisinier m'a dit de... parce que je... Le cuisinier m'a dit : « ... ».
2. Imaginez le dialogue de Kiki et de Toby, après le repas : tous deux ont été gâtés par leurs maîtres, et ils expriment leur bonheur.

La soupe à la soldate

1. On riait tellement de bon cœur qu'il fut entendu qu'on dînerait tous ensemble... Gaspard se chargeait du plat de résistance ([1]). Et, de la poche ménagée dans le dos de sa veste, il tira un maître lièvre qu'il éleva à bout de bras. Barthaut s'émerveillait tout en s'enfournant dans le gosier des cuillerées de soupe chaude :

— Tu en as déjà tué un si matin, m'ami ?

— Comment, un ? Je n'ai pas encore compté, nous allons voir.

Il prend le lièvre de l'autre main, se penche pour le poser à terre, le refourre dans sa poche de dos, et de la droite l'en tire derechef ([2]). « Deux... Trois... Quatre... Cinq... ». Le Barthaut, une vieille, et un grand chauche-mottes ([3]) de valet, assis en face, ouvraient le bec comme les petits d'une pie. Les autres, voyant le mystère, se pâmaient de rire à en tomber sur le banc.

Gaspard en compta quatorze. On n'allait pas dîner d'une histoire pareille. Gaspard envoya donc le bossu chercher chopine et demanda à la bonne femme ce qui était requis pour la soupe. Elle le regardait par-dessus ses lunettes.

— Dé oui oui. Riez-vous de moi. Je n'ai peut-être pas vu que vous êtes sorcier. Cette douzaine de lièvres que vous avez tirés de votre poche.

Elle disait ces choses d'une voix de biquette, les épaules voûtées sous son fichu en pointe. Il n'y eut rien à en tirer d'autre. Elle croyait dur comme fer qu'il ne lui demandait lard et légumes que pour se jouer d'elle, ainsi qu'un charlatan les mouchoirs et chapeaux du monde.

2. — Sorcier, dit Gaspard, il s'en faut de tout ! Mais j'ai un secret pour faire d'un pavé la soupe à la soldate. Montons seulement la marmite.

Pétillante de curiosité, la vieille soufflait le feu. Gaspard alla chercher un caillou de ruisseau qu'il lava bien proprement à la fontaine. On le mit à bouillir.

— Il faut que votre eau ne soit guère bonne. Nous allons la corriger d'une poignée de sel.

[1] Le plus important, le plus copieux.
[2] De nouveau. Le mot, un peu vieilli, ne s'emploie pas très fréquemment.
[3] Du vieux verbe français *chaucher* : fouler : il a toujours l'air de marcher dans une terre labourée.

— Alors, de cette pierre vous ferez une soupe ? Misère de nous ! Le monde est devenu trop fin !

Certainement elle aurait été de goût plus relevé avec une tranche de lard. « Puisqu'il ne tient qu'à cela, dit la vieille, je monte au charnier vous en tailler une ».



Est-il sorcier ? Sortira-t-il douze lièvres de sa poche de dos ? Fera-t-il une excellente soupe avec de l'eau et un caillou ? Quel joyeux luron ! (Carreau de faïence catalan).

— Eh bien, sentez-vous ce fumet ? Elle ressemblerait tout à fait à une soupe aux choux si seulement nous avions une tête de chou à y mettre. Mon oncle, sans vous commander, passez au jardin, rapportez-m'en quelqu'un, de ces bien pommés, bien cabus !

Puis ce furent des pommes de terre et des pastenades (4) qu'on ajouta pour corser le potage. Le bossu aida bien à trouver quelques ingrédients (5), tant il avait la patte souple.

4 Des panais *(sorte de gros navets).*
5 Quelques-uns des produits qui entrent dans la composition de la bonne soupe.

Quels *ingrédients* peuvent entrer dans la composition d'un ragoût, dans celle d'un civet ?

3. Gaspard cependant dépouillait son lièvre, le coupait en quartiers, préparait le civet avec vin, serpolet, bouquet garni. Et de chanter à plaisir de gorge *la bonne Hôtesse* et *les trois Grenadiers revenant du Piémont :*

Mais quand vint l'heure de dîner,
— Hôtesse, qu'allons-nous manger ?
— Vous aurez du civet de lièvre,
C'en dessus dessous et c'en devant derrière,
Et de la bonne soupe aux choux,
C'en devant derrière et c'en dessus dessous !

Pour bonne, elle le fut, cette soupe faite par secret d'un pavé tout seul. Et ce civet ! On s'en serait mangé les mains jusqu'aux coudes !

Henri POURRAT, *A la belle bergère* (Albin Michel, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Les sorciers et les faiseurs de bons tours ne font pas de miracles, mais ils savent bien profiter de l'inattention et de la simplicité de ceux qui les admirent. Gaspard agit ainsi à deux reprises. Expliquez comment. Vous seriez-vous laissé prendre ? Quel était le bon moyen de prouver la supercherie ?

II. Examinons le texte :

1. Expliquez à votre façon comment Gaspard s'y prend pour faire croire qu'il a quatorze lièvres (au besoin mimez la scène, en vous souvenant que les vestes de chasseurs comportent une large poche de dos à deux ouvertures).
2. Qui le croit ? qui ne le croit pas ?
3. Pourquoi la vieille ne veut-elle rien lui donner pour faire la soupe ? (rappelez-vous ce qu'elle pense de lui).
4. Quels moyens emploie-t-il pour obtenir tout ce dont il a besoin ?
5. Enumérez les divers ingrédients qui composent « la soupe à la soldate ». Aurait-on pu sans inconvénient retirer le pavé ?

III. Lisons bien :

Le § 2 est assez difficile à lire, et doit servir à sélectionner les meilleurs lecteurs ; ne pas oublier que Gaspard prend un petit ton **négligent** pour obtenir tous les ingrédients dont il a besoin : il a l'air de les considérer comme des petites choses tout à fait supplémentaires dont il pourrait aisément se passer, alors qu'elles sont essentielles (pensez à ce qu'il obtiendrait si on le laissait faire cuire son caillou !).

IV. Utilisons le texte :

1. **« Elle croyait dur comme fer qu'il ne lui demandait lard et légumes que pour se jouer d'elle ».** Employez l'expression **« croire dur comme fer »** pour parler d'une croyance bien établie dans l'esprit de quelqu'un, mais fausse probablement : **Ma sœur croyait dur comme fer que... Avant Christophe Colomb, les navigateurs croyaient dur comme fer... Quand j'étais petit, je croyais dur comme fer que...**
2. Avez-vous déjà aidé votre maman à faire la cuisine ? Expliquez-nous quel plat vous avez préparé à vous deux.

Un amateur de confitures

1. « Tom ! »

Pas de réponse.

« Tom ! »

Pas de réponse.

« Je me demande où a bien pu passer ce garçon ? Allons, Tom, viens ! »

La vieille dame abaissa les lunettes sur son nez et lança un coup d'œil tout autour de la pièce, puis elle les remonta sur son front et regarda de nouveau...

« Si je mets la main sur toi, je... »

Elle en resta là, car, courbée en deux, elle administrait maintenant de furieux coups de balai sous le lit et avait besoin de tout son souffle. Malgré ses efforts, elle ne réussit qu'à déloger le chat.

« Je passerai donc toute ma vie à courir après ce garnement ! »

La porte était ouverte. La vieille dame alla se poster sur le seuil et se mit à inspecter les rangs de tomates et les mauvaises herbes qui constituaient tout le jardin. Pas de Tom.

« Eh, Tom ! » lança-t-elle, assez fort cette fois pour que sa voix portât au loin.

2. Elle entendit un léger bruit derrière elle et se retourna juste à temps pour attraper par le revers de sa veste un jeune garçon qu'elle arrêta net dans sa fuite.

« Je te tiens ! J'aurais dû penser à ce placard. Que faisais-tu là-dedans ?

— Rien.

— Rien ? Regarde-moi tes mains, regarde-moi ta bouche. Que signifie tout ce barbouillage ?

— Je ne sais pas, ma tante.

— Eh bien ! moi, je sais. C'est de la confiture. Je t'ai répété sur tous les tons que si tu ne laissais pas ces confitures tranquilles, tu recevrais une belle correction. Donne-moi cette badine » (1).

La badine tournoya dans l'air. L'instant était terrible.

« Oh ! mon Dieu ! Attention derrière toi, ma tante ! »

1 Baguette mince et flexible.

3. La vieille dame fit brusquement demi-tour en serrant ses jupes contre elle pour parer à tout danger. Le gaillard en profita pour décamper, escalader la clôture en planches du jardin et disparaître par ce chemin. Dès qu'elle fut revenue de sa surprise, Tante Polly éclata de rire.

« Maudit garçon ! Je me laisserai donc toujours prendre ! J'aurais pourtant dû me méfier. Il m'a joué assez de tours pendables comme cela... Seulement voilà le malheur, il ne recommence jamais deux fois le même tour et avec lui on ne sait jamais ce qui va arriver. »

Mark TWAIN,
Tom Sawyer, Trad. de P.F. Caillé (Hachette, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Ce Tom est un amateur de confitures certes, mais c'est aussi un garnement plein d'astuce : admirez par quel moyen il détourne l'attention de sa tante et échappe à la correction qui l'attendait ! Le trouvez-vous antipathique ? Pas le moins du monde, n'est-ce pas ? Et la tante ? Elle se donne beaucoup de mal pour avoir l'air méchant, mais au fond...

II. Examinons le texte :

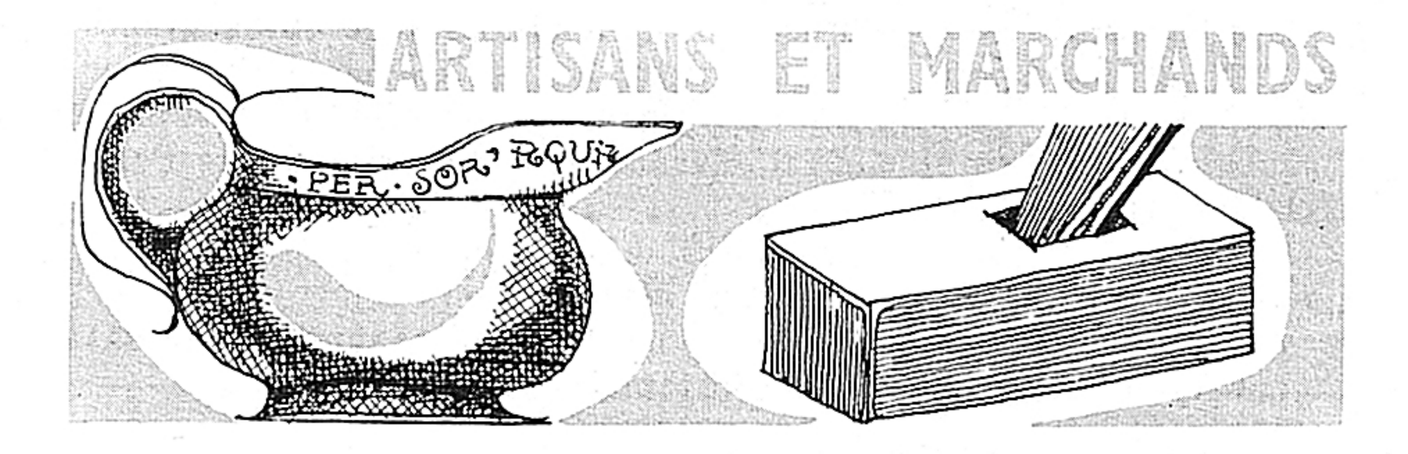
1. Dites, d'après le § 1, les paroles ou les gestes de la tante qui peuvent indiquer : a) le commandement ; b) l'inquiétude ; c) la menace ; d) l'indécision (un même mot peut avoir plusieurs significations selon le ton qu'on lui donne à la lecture. Ex. « Tom ! »)
2. A quels signes la tante reconnaît-elle (§ 2), que Tom a mangé des confitures ?
3. Comprenez-vous bien l'astuce de Tom ? Pourquoi dit-il : « Oh ! mon Dieu ! Attention derrière toi, ma tante ! » Le tour réussit-il ?
4. La tante Polly est vite désarmée ; elle éclate de rire. Comment la jugez-vous ? N'y a-t-il pas, dans ce qu'elle dit, une manière d'admiration à l'égard de son neveu ? Quel passage l'exprime ?

III. Lisons bien :

Tout ce texte est frais et plaisant. Vous pourriez vous appliquer à bien lire le § 2. Opposez le ton sévère, menaçant de la tante, à la voix embarrassée de Tom qui ne sait que répondre et se réfugie dans le mensonge : « Je ne sais pas, ma tante ». Ce n'est qu'à la dernière phrase : « Oh, mon Dieu, etc... » qu'il prendra le ton angoissé et la mine également — ne l'oubliez pas — de celui qui voit une catastrophe se préparer.

IV. Utilisons le texte :

1. « Si je mets la main sur toi, je... » La tante n'achève pas ; elle se contente d'imaginer ce qu'elle fera. Exprimez-le de façon précise.
2. « Elle se retourna juste à temps pour... » Employez à votre tour l'expression « juste à temps pour... » dans cinq phrases ayant trait à la préparation des repas.



Humbles et beaux métiers !

De lieue en lieue avec leurs murs et leurs toits rouges,
Les villages flamands se mirent dans l'Escaut ;
Au moindre vent qui vient des nuages, là-haut,
Mille coqs d'or, sur les clochers, luisent et bougent...

C'est là que vit et bat, parmi les champs féconds,
Le très vieux cœur de Flandre au pouls massif et rude (1) ;
Que les petites gens tassent leurs habitudes
Et font tranquillement les besognes qu'ils font.

A l'établi, dans l'atelier aux vitres vertes,
Œuvre (2) le menuisier, travaille le charron ;
Le front doré par les brasiers, le forgeron
Happe les fers rougis dans sa tenaille ouverte.

On achète, dans la boutique où l'on vend tout,
Des épices, des clous, des chandelles, des stores,
Et les humbles cotons (3), aux fleurs multicolores,
Qu'on mesure avec l'aune et qu'on paye en gros sous.

Près de la digue en fleurs et en verdure, au centre
De son hangar humide et bas, le vieux vannier,
Entre ses deux genoux, fait virer ses paniers (4),
Dont un dessin d'osier orne gaîment les ventres.

1 Le pouls révèle les battements du cœur, organe capital de la vie ; de même l'animation puissante et rude des métiers exprime l'âme de la Flandre...

2 *Œuvre* est de la même famille qu'*ouvrage*. Infinitif : *œuvrer*. (Verbe peu employé).

3 Les étoffes de coton.

4 Pour disposer les brins d'osier sur la carcasse, le vannier fait *tourner* le panier entre ses genoux.

Là-bas, dans le matin, au pied d'un mur vermeil,
Le lent cordier, courbant le front, ployant le buste,
Laisse d'entre ses doigts filtrer le chanvre fruste [5]
Et la corde qu'il tord joue avec le soleil.

Et ci et là, le long des routes des villages,
Par où passent, à charrois pleins, les fumiers saurs [6],
Voici les gars, debout dans la paille et dans l'or,
Fouettant vers les lointains leurs sonnants attelages.

ÉMILE VERHAEREN, *Toute la Flandre* (Mercure de France, Ed.).

[5] Le chanvre rugueux, pas encore assoupli.

[6] D'une couleur jaune-brun.

I. Intérêt d'ensemble :

Le poète évoque avec amour l'activité des métiers en un village de Flandre. Une suite de croquis vifs et rapides font défiler sous nos yeux les artisans qu'on rencontre d'ailleurs dans tous les villages : le menuisier, le charron, le forgeron, le vannier, le cordier, les charretiers... Le poète n'oublie pas l'activité commerciale représentée par la modeste boutique qui est à la fois épicerie, quincaillerie, mercerie, magasin de nouveautés.

II. Examinons le texte :

1. Dans la 1re strophe, le poète esquisse en quelques traits la physionomie des villages flamands : indiquez-les et précisez-les. L'aspect de ces villages vous semble-t-il engageant ?
2. Dans la 3e strophe, comment le poète nous peint-il le forgeron et quel aspect de son travail évoque-t-il ? Pourriez-vous en indiquer d'autres que ne mentionne pas le poète ?
3. Montrez comment le poète fait apparaître dans la 4e strophe la diversité des produits vendus dans la boutique. Si l'on vend de **tout** dans cette boutique, les recettes y sont-elles importantes ? Justifiez votre réponse.
4. Dans la 5e et 6e strophes qui évoquent le travail du vannier et du cordier, cherchez des notations qui mêlent aux gestes du travail des impressions agréables.

III. Lisons bien :

Lisons avec soin les 3 dernières strophes. Il faut les lire avec simplicité et netteté, sans hâte (il s'agit d'artisans rustiques qui travaillent avec conscience, régularité, mais sans précipitation). Appuyez sur les détails expressifs qui dessinent des attitudes significatives : **« fait virer ses paniers »... « courbant le front, ployant le buste »...** et surtout sur les deux derniers vers. Une légère vibration joyeuse de la voix aux détails plaisants de nature : **« la digue en fleurs et en verdure »... « joue avec le soleil »...** et à ceux qui expriment l'entrain ou la gaieté du travail.

IV. Utilisons le texte :

1. Dans la troisième strophe, le poète ne donne aucun détail sur le travail du menuisier et du charron. Veuillez indiquer quelques actions caractéristiques de ces deux artisans au travail.
2. Un garçon de la ville qui est venu passer quelque temps au village dépeint à un camarade la boutique de village « où l'on vend tout », il lui parle de ses clients et d'une scène (ou de quelques scènes) dont il a été témoin dans la boutique. Faites-le parler.

Robinson se fait potier

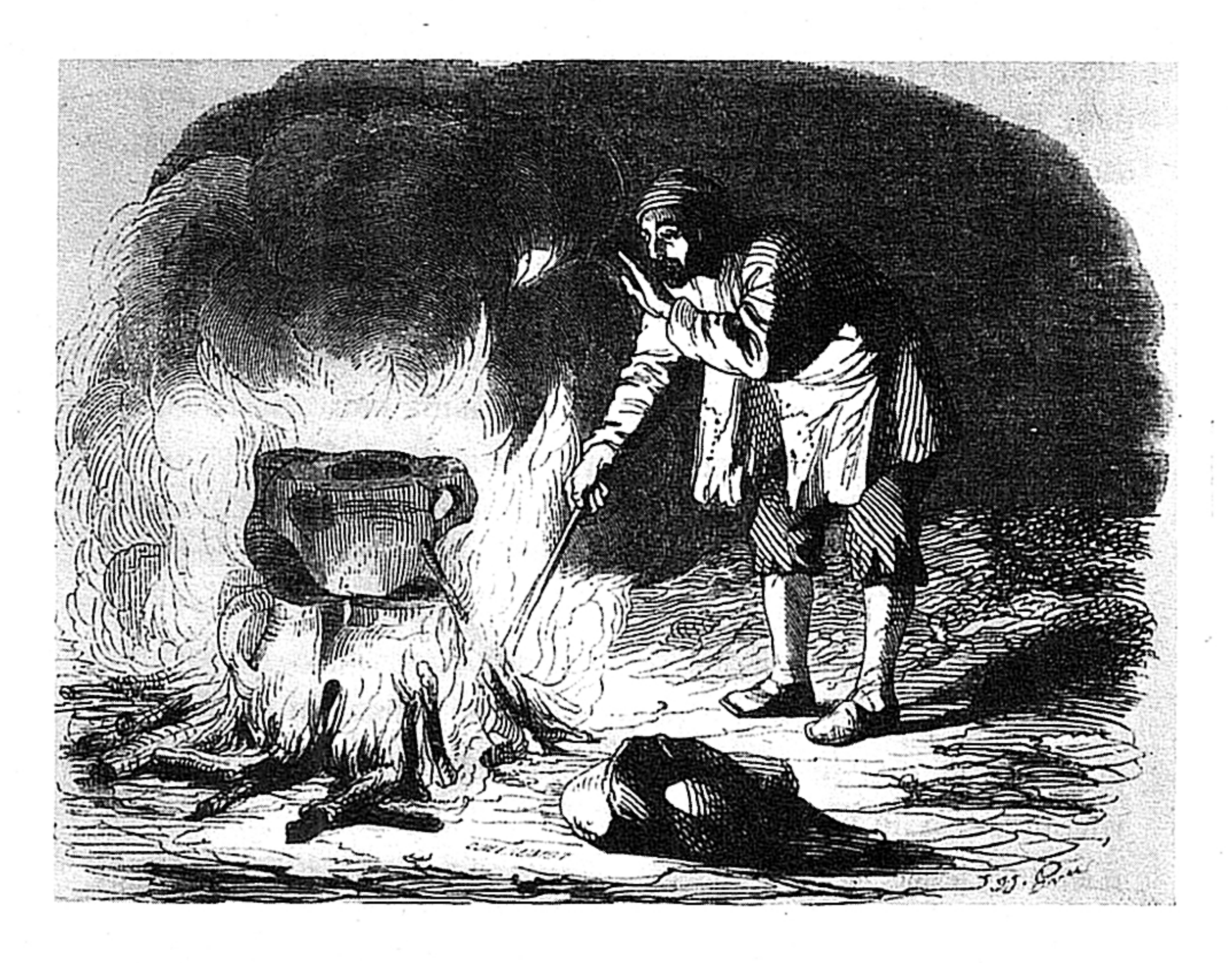
Jeté par un naufrage dans une île déserte, Robinson Crusoé s'ingénie à fabriquer lui-même les objets les plus divers. Ayant découvert de l'argile, il cherche à confectionner des vases et d'abord de très grands.

1. Quand je considérais la chaleur du climat, je pensais que si je trouvais de l'argile propre, j'en pourrais former un pot qui, séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour y mettre des choses qui seraient sèches de leur nature comme le blé et la farine...

Le lecteur rirait de moi si je lui disais combien étrange et difforme fut la figure donnée à mes ouvrages qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids. D'autres se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil pour y avoir été exposés trop précipitamment ; d'autres se brisèrent en les changeant de place avant qu'ils ne fussent secs ou après qu'ils le furent. Je réussis enfin à obtenir deux vastes et vilaines machines de terre, que je n'oserais appeler jarres, mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail...

2. Si j'avais mal réussi dans la confection des grands vases, je fus assez content du succès que j'obtins pour bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne répondait pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de retenir les choses liquides, et de souffrir le feu : ce que ne pouvait faire aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai en fourgonnant dans mon foyer un morceau de ma vaisselle de terre, lequel était cuit, dur comme une pierre, et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela, et je me dis en moi-même qu'assurément mes pots se pourraient très bien cuire en entier puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés dans une si grande perfection.



Que de problèmes à résoudre pour notre Robinson qui vit seul dans une île déserte ! Comment faire des vases de terre qui puissent aller sans dommage sur le feu ? Le voici au moment décisif où il espère atteindre ce but. Pourvu que l'opération réussisse ! Le cœur battant, il regarde le feu avec une attention inquiète. L'enjeu n'est pas mince. (Dessin de Granville).

3. Cette découverte ayant été faite, je cherchai comment disposer mon feu pour y cuire mes pots. Je n'avais aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle. A tout hasard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois grands pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres par-dessous. Je fis alentour un feu de bois, qui flambait si bien qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé. Je les laissai demeurer dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'au moment où j'aperçus l'un d'entre eux qui, sans être fondu à la vérité, commençait à fondre et à couler ; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile se liquéfiait par la violente ardeur du feu, et se serait

tourné en verre, si j'eusse continué. Ainsi je tempérai mon brasier par degrés, jusqu'à ce que les vases perdissent un peu de leur rouge ; et je fus debout toute la nuit, pour avoir l'œil dessus, de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour, je me vis enrichi de trois cruches, qui étaient, je ne dirai pas belles, mais très bonnes, et de trois autres pots de terre, aussi bien cuits qu'on le saurait souhaiter : l'un d'eux avait reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Daniel DE FOÉ, *Robinson Crusoé.*

I. Intérêt d'ensemble :

Admirez comme la nécessité rend ingénieux : démuni d'ustensiles pour loger ses aliments, Robinson arrive à fabriquer, après maints essais sans résultats, une vaisselle dont il a bien le droit d'être fier ! Ce serait un jeu passionnant, n'est-ce pas, d'essayer pendant les vacances de faire cuire l'argile ; cela vous tenterait-il ?

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 indiquent que Robinson n'est pas très fier de ses premiers essais ?

2. Les vases en argile séchée sont-ils propres à tous les usages ? Quelle opération faut-il leur faire subir pour qu'ils puissent contenir des liquides, ou servir à la cuisson des aliments ?

3. Le § 3 indique comment Robinson procède à cette opération. Il indique également que l'argile n'est pas employée pure ; à quoi est-elle mêlée pour obtenir le vernis ?

4. Pourquoi faut-il surveiller le feu, et empêcher qu'il ne donne trop de chaleur ?

III. Lisons bien :

Le § 3 servira d'épreuve aux meilleurs lecteurs. Robinson nous fait part de ses essais : le ton qui convient est celui d'un maître qui explique une leçon de sciences, et qui a le souci d'être suivi et compris. Efforcez-vous donc de lire clairement et d'une voix posée. C'est seulement vers la fin que le ton s'échauffera un peu : Robinson a réussi dans son entreprise ! mais comme il est modeste, cette satisfaction se traduira de façon discrète.

IV. Utilisons le texte :

1. « Le lecteur rirait de moi si je lui disais, etc... » Utilisez la même formule : Mes camarades se moqueraient de moi si... Ma mère s'inquièterait si... Le docteur voudrait me radiographier si..., etc...

2. Sur le ton du § 3, vous nous racontez comment vous vous y êtes pris pour mener à bien un travail ou résoudre une certaine difficulté (construction d'un objet avec votre Meccano, réparation d'un jouet cassé, construction d'un château de sable fortifié... etc...).

Qui est le plus adroit ?

Un jour du temps jadis, un menuisier invite ses trois garçons à faire leur tour de France. Ils reviendront dans sept ans et alors la maison du père sera donnée à celui des trois qui se montrera le plus adroit dans son métier.

1. Un soir de juillet, sept ans jour pour jour après leur départ, les trois garçons revinrent. Tous trois ensemble. L'un était maître d'armes, l'autre était maréchal, et l'autre cuisinier.

« Alors, garçons, il faut donc faire voir ce que vous savez faire ! Et rappelez-vous le : la maison va au plus adroit. — Bien sûr, mes frères le sont devenus plus que moi, dit gentiment le cuisinier. — Nous le saurons en goûtant ta cuisine, dit le père. Pour fêter le retour, si nous faisions une omelette aux chanterelles ? (1) — Aux chanterelles, reprit le cuisinier. Bon ! Je vais en cueillir dans le bois de la côte. — Nous allons avec toi, disent les deux autres. »

Ils n'avaient pas, tous quatre, traversé la vigne, qu'ils voient arriver un orage... On entendait le tonnerre rouler ses tombereaux. Puis un autre roulement qui fait frémir : celui de la grêle .

Adieu, paniers ! Vendanges sont faites !

Mais au premier grêlon qui claque, le maître d'armes saute sur un échalas oublié dans un coin, et cette rapière de bois en main, de s'escrimer contre ce qui tombait. L'échalas tournoie, tourbillonne, coup de taille (2) sur coup de taille, et moulinet sur moulinet. Le gars bondit, se lance, et de droite et de gauche, sa latte vole partout... Son père, ses frères, il les couvre comme d'un toit. La vigne de son père, il sait la couvrir toute. Il n'y en avait pas des arpents (3)...

L'orage passe. Il s'éloigne. Pas une grappe n'est touchée, pas une feuille.

« Pour du travail, dit le père, ébahi, c'est du travail ! La maison, je crois bien qu'elle sera pour toi. — Il faut voir mes frères à l'ouvrage », répond le maître d'armes.

[1] Sorte de champignons, appelés encore girolles.
[2] Par le tranchant de l'épée, et non la *pointe* (dans ce cas c'est un coup d'*estoc*).
[3] L'arpent valait une cinquantaine d'ares.

2. Sur ce propos, comme ils gagnaient la route, ils entendent venir au galop un cavalier.

« Le pied de devant de son cheval est déferré », dit le maréchal, prêtant l'oreille. Il entre chez le forgeron, au bas de la montée, prend un fer, le met à rougir. Et lorsque le cheval arrive, tout grand train, lui, de la porte, il lance le fer, comme au vol. Ce fer s'applique au sabot du cheval, si parfaitement que rien plus. La bête n'eut pas même à ralentir sa course... Le père, émerveillé, bien autant que tantôt devant le maître d'armes, n'en croyait pas ses yeux.

3. Ils vont jusqu'au taillis, cueillent les chanterelles sous les touffes de chêne. Ils reviennent. Le cuisinier prend dans l'appentis, au creux du nid de paille, les œufs du jour.

« Laissez, ma mère : cette omelette, ça me regarde... Mon père, sans vous commander, prenez le plat, et mettez-vous devant la porte. »

Le père prend le plat, se poste à deux pas du seuil. La poêle était installée au milieu de la flamme. L'omelette frillait. Lorsqu'il la voit à point, le cuisinier tape seulement sur la queue de la poêle. L'omelette saute en l'air, part par la cheminée. Tout en parlant, le cuisinier va à la porte, prend le plat des mains de son père, sans même regarder, le tend, et l'omelette, bien retournée, au même instant exactement s'y claque.. .

Le gars avait bien fait de venir prendre le plat. Le père, dans son saisissement, l'eût laissé choir...

4. D'émerveillement, de joie, les larmes lui tombaient dans la moustache, grosses comme des groseilles blanches.

« Garçons, mes garçons, c'est à vous trois que va la maison ! Qui pourrait choisir entre vous ? »

La maison resta bien commun. Ils habitèrent ensemble... Ainsi passèrent-ils leur âge, en pleine entente. Et comme ils vivaient sur un pied d'amitié, de fierté et de contentement, en dépit des envieux, ils vécurent heureux jusqu'à leur mort.

Henri POURRAT,
Le Trésor des Contes (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà trois garçons bien habiles, d'une habilité fantastique, qui ressemble à de la magie ! Mais ils n'en sont pas pour cela moins bons frères : heureusement qu'ils se mettent d'accord pour demeurer ensemble dans la maison du père, car nous ne saurions, en bonne justice, dire lequel mérite le mieux d'en hériter !

II. Examinons le texte :

1. Quelle est la qualité essentielle d'un maître d'armes? Quel est l'exploit de celui-ci ? Où va chacun des grêlons ? En quoi le jeune homme fait-il preuve à l'extrême de la qualité dont nous avons parlé ?

2. En quoi le fils maréchal-ferrant fait-il la preuve, lui aussi, qu'il connaît à l'extrême son métier ?

3. Le fait de savoir faire sauter une omelette et la rattraper convenablement, indique-t-il qu'on soit bon cuisinier ?

4. Montrez comment l'exploit de chacun des frères présente un caractère fantastique qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

5. Le père, comme nous, n'en croit pas ses yeux. Après l'exécution de chaque prouesse, l'auteur emploie des termes expressifs pour traduire cette stupéfaction. Relevez-les.

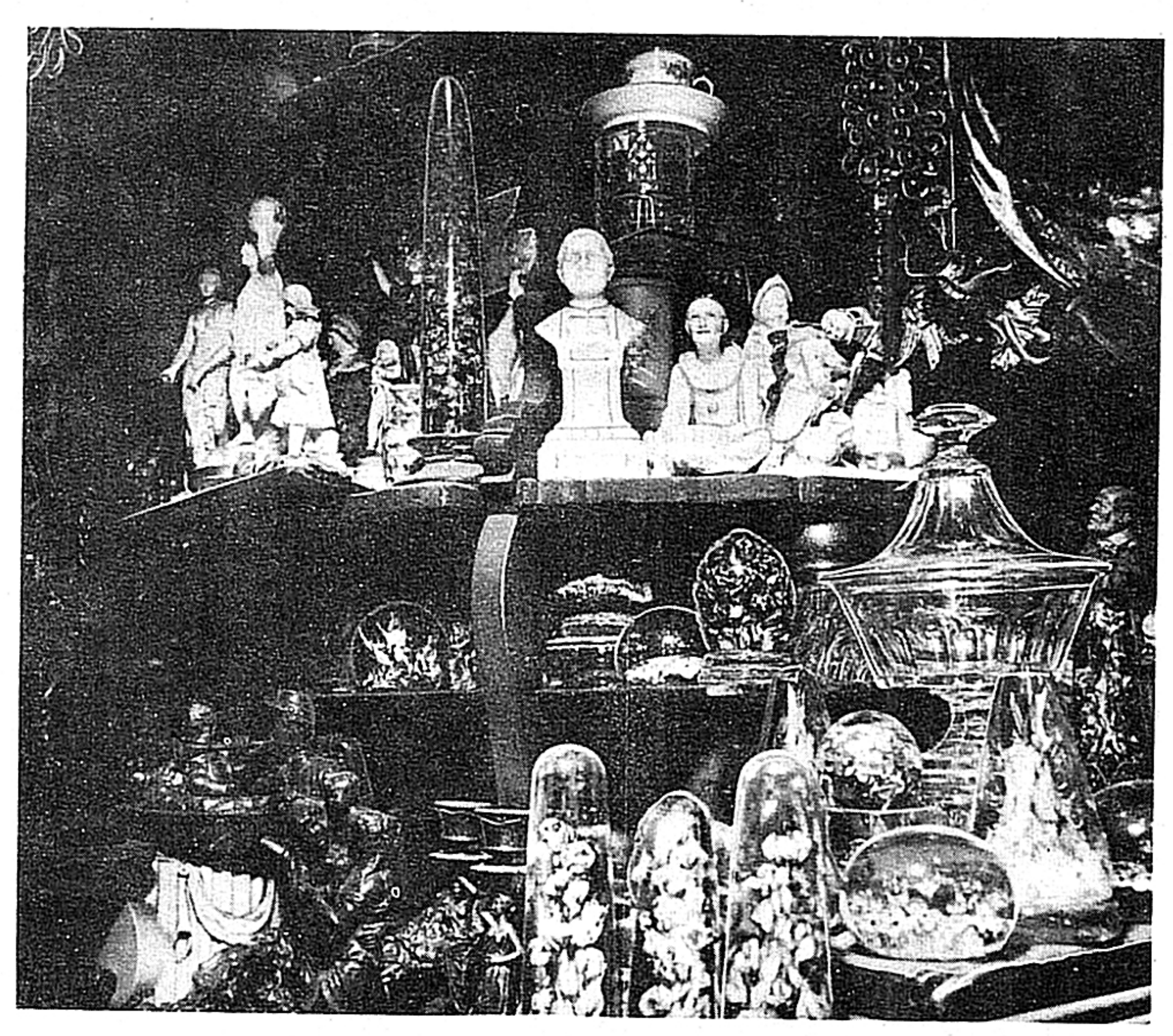
III. Lisons bien :

Appliquez-vous à bien lire le fragment du § 1 où le maître d'armes se démène avec quelle vivacité et quelle agilité ! Prenez donc un débit rapide et nerveux que vous accélérerez encore aux moments les plus animés. Et appuyez vigoureusement sur les verbes d'action : « **tournoie, tourbillonne**, etc... »

IV. Utilisons le texte :

1. « Pour fêter le retour, si nous faisions une omelette aux chanterelles ? » Terminez librement les phrases suivantes qui emploient la même tournure : **Pour bien terminer cette journée, si... Pour faire plaisir à nos parents, si... Pour atteindre plus vite le village, si...**

2. Les trois fils du menuisier sont l'un peintre en bâtiment, l'autre pêcheur, le troisième couvreur. Imaginez leurs exploits fantastiques (ne craignez ni les invraisemblances, ni les exagérations).



La devanture d'un antiquaire où s'amoncellent les objets les plus divers et les plus surprenants est bien faite pour exciter la curiosité des enfants. Mais s'ils y voient des bottes de sept lieues, ils en rêveront toute la nuit...

Une singulière boutique

1. Les six écoliers se retrouvèrent quelques pas plus loin, devant le bric-à-brac (¹). C'était une boutique étroite qui ne portait aucune inscription. En revanche, il y avait dans l'étalage de nombreuses pancartes. La plus importante était ainsi rédigée : « Occasions pour connaisseurs ». Une autre : « La maison ne fait crédit qu'aux gens

[1] Boutique où l'on vend toutes sortes de choses.

riches ». Chacun des objets en montre était accompagné d'une référence historique ([2]), tracée sur un rectangle de carton. « Bureau champêtre de la reine Hortense » ([3]) désignait une petite table de cuisine en bois blanc, rongée par l'eau de Javel. Il y avait le moulin à café de Mme du Barry ([3]), le porte-savon de Marat ([3]), le chapeau melon de Félix Faure ([3]), le tuyau de pipe de la reine Pomaré ([3]), le stylographe du traité de Campo-Formio ([3]), et cent autres choses... Les écoliers n'y entendaient pas malice et ne doutaient nullement que le marchand eût réuni dans son bric-à-brac les modestes dépouilles de l'histoire. Le stylographe de Campo-Formio les étonnait vaguement, mais les lueurs qu'ils possédaient sur ce fameux traité étaient incertaines... Toutes ces références écrites de sa main étaient nécessairement vraies, aussi vraies qu'une chose imprimée, et constituaient une garantie d'authenticité ([4]).

2. Mais ce n'était pas pour admirer des souvenirs historiques que la bande organisait ses lointaines expéditions. Un seul objet au milieu de la vitrine retenait l'attention passionnée des six écoliers. C'était une paire de bottes qu'accompagnait également une petite pancarte sur laquelle on lisait ces simples mots : « Bottes de sept lieues ». Elles étaient étrangement belles, d'une somptuosité qui étonnait, au milieu des autres objets de la vitrine, presque tous misérables et laids. En cuir verni noir, souple et fin, faites à la mesure d'un enfant de leur âge, elles étaient garnies intérieurement d'une fourrure blanche débordant sur le cuir... Les bottes avaient une élégance fière et cambrée qui intimidait un peu...

3. Buge et Baranquin, arrivés les premiers, s'étaient placés en face des bottes, le nez sur la vitre. Leur ravissement était à peu près inexprimable... Chacun rêvait tout haut à l'usage qu'il aimerait faire des bottes. Frioulat se plaisait à l'idée qu'il battrait tous les records du monde de course à pied. Rogier était généralement plus modeste. Quand on l'enverrait chercher un quart de beurre ou un litre de lait, il irait les acheter dans un village de Normandie où il les aurait à meilleur marché, et mettrait la différence dans sa poche. Du reste, tous étaient d'accord pour aller passer leurs jeudis après-midi en Afrique ou dans les Indes, à guerroyer contre les sauvages et à chasser les grands fauves. Antoine n'était pas moins tenté que ses

[2] D'une notice qui indiquait de façon précise son origine.
[3] Voir dictionnaire.
[4] La garantie que ces références disaient des choses absolument vraies. Expliquez : Ce tableau attribué à Corot n'est pas *authentique*.

camarades par de telles expéditions. Pourtant, d'autres rêves, qu'il tenait secrets, lui étaient plus doux. Sa mère n'aurait plus jamais d'inquiétude pour la nourriture. Les jours où l'argent manquerait à la maison, il enfilerait ses bottes de sept lieues. En dix minutes, il aurait achevé son tour de France. A Lyon, il prendrait un morceau de viande à un étal ; à Marseille, un pain ; à Bordeaux, un légume ; un litre de lait à Nantes ; un quart de café à Cherbourg.

MARCEL AYMÉ,
Le passe-muraille (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

L'étrange, la passionnante boutique ! Le marchand, qui aime la plaisanterie, invente des références historiques amusantes qui font sourire les clients autant que lui. Mais cela, les enfants ne le savent pas et ils admirent tout, bouche bée... Surtout ces magnifiques bottes de sept lieues ! Les voyez-vous, « le nez sur la vitre » rêvant tout haut, ou secrètement, à l'usage qu'ils feraient de ces bottes, si elles leur appartenaient ?

II. Examinons le texte :

1. Amusons-nous à nous convaincre que ce marchand aime rire : **« La maison ne fait crédit qu'aux riches »** (est-ce eux qui ont besoin de crédit ?) ; **« le stylographe du traité de Campo-Formio »** (le traité signé en 1797, le stylographe inventé après 1900), etc...
2. Les enfants peuvent-ils croire qu'un marchand ose se moquer de ses clients ? Par conséquent, que croient-ils de ces bottes de sept lieues ?
3. Dans le § 3, relevez dans les rêves des écoliers : a) ce qui a trait à leur esprit sportif ? b) ce qui a trait à leur esprit de jeu, d'aventure ; c) ce qui montre leur affection filiale ?
4. Ce conte fut écrit pendant la guerre de 1939-1945, à une époque où le ravitaillement était difficile. Quelles lignes du texte peuvent avoir été inspirées par cet état de choses ?
5. En quoi le rêve d'Antoine n'est-il pas conforme à l'honnêteté ?

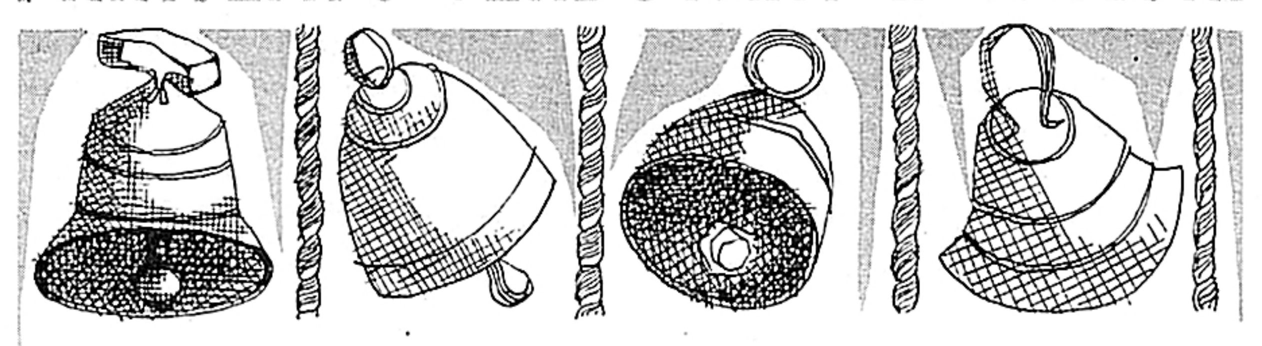
III. Lisons bien :

Le § 3 intéressera les bons lecteurs qui pourront y faire assaut de talent. Il s'agit de dire tout ce passage à la manière d'une histoire merveilleuse, enchanteresse. Voici les mots qui déterminent tout le reste : **« le nez sur la vitre. Leur ravissement était à peu près inexprimable »**. Dites prestement **« et mettrait la différence dans sa poche »**. Appuyez sur **« guerroyer contre les sauvages »** et **« chasser les grands fauves »**. Le rêve d'Antoine, dites-le d'une voix assourdie, comme quelque chose de souhaité passionnément, de pas très avouable.

IV. Utilisons le texte :

1. **« C'était une boutique étroite... En revanche il y avait »**. Décrivez ainsi **une pauvre boutique de jouets, un petit village de province, un maigre jardinet, un chétif ruisseau** : vous corrigerez ensuite en commençant par : **« En revanche »** ce que la première partie de votre description pouvait avoir de fâcheux.
2. Vous rêvez à votre tour que vous possédez les bottes de sept lieues. Qu'en faites-vous ?

PRINTEMPS VERDOYANT ET FLEURI



Bonjour, monsieur le Printemps !

1. Les vacances de Pâques furent, cette année-là, un printemps tel que je l'avais rêvé...

Lorsque je m'éveillais, le matin, un soleil jeune, un beau soleil d'avril avait déjà passé sur la Terre afin de l'éveiller. Tu éveilles, mon beau Soleil, la maison, la rue et le ciel. On ouvre la porte et la fenêtre, tu entres et tu nous apportes ces bonnes idées des matins de printemps... Tu cherches dans les champs les germes (1) assoupis et tu en fais de l'herbe, des bourgeons et des fleurs... Bonjour, Monsieur le Soleil ! Vous êtes un beau Monsieur de Dimanche, un beau Monsieur de vacances et je vous aime comme le père du Printemps...

2. Voici les rues et les routes. Je salue les routes du Printemps qui suivent leurs pentes et marchent dans la nature... Je leur trouve une couleur café au lait et les haies qui les bordent semblent poussées sur leur sol. Je salue les prés et l'herbe, où vont les bœufs : ils s'étendent sous le soleil limpide (2). On ne sait pas s'ils sont verts ou bleus. Ils devraient être verts puisqu'ils sont pleins d'herbe, mais ils me semblent plutôt bleus à cause des reflets du ciel... Et les champs qui environnent les prés sont pareils à de la terre et font croire que les prés sont des champs sur lesquels on a mis un tapis.

Je salue les arbres et surtout les pêchers. Ah ! voici des fleurs de pêcher qui sont bien mieux que si elles étaient roses et qui sont si belles que l'on ne peut pas les décrire ! Je les regardai longtemps, je fus ébloui, je les sentais comme entrer en moi pour me donner un bonheur couleur fleur-de-pêcher (3). Ah ! voici des fleurs de pêcher.

[1] Indiquez quelques-uns de ces « germes ».

[2] Dont la lumière est légère, transparente.

[3] Songer à l'expression voir *la vie en rose*. Il y a des couleurs joyeuses et des couleurs tristes.

3. Mais le ciel de Pâques ! Le ciel de Pâques est fait tout entier avec de la lumière. Il est blanc, bleu et brillant... Depuis la terre jusqu'au ciel, l'air est brillant et bleu comme le ciel de Pâques. Oh ! printemps ! Les haies en fleur, le ciel, la terre et mes quinze ans se contemplent, comme des amis qui se connaissent depuis hier, mais qui sentent qu'ils se connaîtront toujours.

D'après CHARLES-LOUIS PHILIPPE,
La mère et l'enfant (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Le spectacle du printemps est vieux comme le monde, et les poètes l'ont chanté depuis des siècles. Pourtant chacun de nous s'en émerveille comme si c'était quelque chose de tout neuf. L'auteur, en particulier, regarde le renouveau avec des yeux naïfs, et le chante avec des expressions fraîches, enfantines. Remarquez cet hymne au soleil où le poète s'adresse à l'astre, le tutoyant : « **Tu éveilles, mon beau soleil** ». Remarquez l'expression répétée : « **Je salue** », l'exclamation « **Ah ! voici les fleurs de pêcher** ». Par ces moyens très simples, l'auteur nous fait participer à son émerveillement sans apprêt, à son ravissement.

II. Examinons le texte :

1. Quelle est la part du soleil dans la préparation du printemps ? Cherchez dans le § 1 les expressions à l'aide desquelles l'auteur l'interpelle. Que prouvent-elles ?

2. Relevez les détails du § 2 qui prouvent que l'auteur parle de l'aspect des routes, **au printemps** ; des champs, **au printemps** ; des prés, **au printemps.**

3. Le début du § 3 dépeint le ciel de Pâques. Pouvez-vous dire en quoi il diffère d'un ciel d'hiver et d'un ciel d'été ?

III. Lisons bien :

Exercez-vous à lire le § 2 avec beaucoup de naturel et de simplicité. Dites d'un air paisible et émerveillé des choses naïves comme : « **je leur trouve une couleur café au lait...** » « **Et les champs sont pareils à de la terre** ». Insistez, mais discrètement, sur les expressions qui sont répétées. « **Je salue** », « **Je salue** ». « **Ah ! voici les fleurs de pêcher !** »

IV. Utilisons le texte :

1. « **Je salue les prés et l'herbe où vont les bœufs** ». Employez la même tournure pour saluer, telles qu'elles vous apparaissent au printemps, les choses de la nature (Employez un autre verbe de mouvement que vont) : **Je salue les buissons et les feuilles où... Je salue les rivières paisibles où... Je salue la colline et les vallons où...** etc...

2. **Transposons :** En vous inspirant du § 3, essayez de peindre le ciel d'après vos mauvais souvenirs d'hiver : a) un jour clair de gel et de bise ; b) un jour de brouillard glacé.

Vert printemps !

1. Printemps, je veux dire en mes vers
Tous tes verts,
Les jeter pêle-mêle,
Gaîment, l'un sur l'autre, sans art,
Au hasard
De la rime jumelle (1).

Vert des prés et vert des rameaux...
Tous les mots,
Dont la couleur est verte,
Je veux les cueillir tour à tour
A l'entour
De ma fenêtre ouverte !...

2. Vert, là-bas, du blé jaunissant !...
Vert puissant
Sur les fortes épaules
Du chêne immense ! Et vert dans l'eau,
D'un bouleau
Qui tremble entre deux saules !...

Vert précoce du marronnier !
Vert dernier
Des plantes exilées (2) !...
Vert de la mousse autour du puits !
Vert du buis
Qui borde les allées !...

Vert des rosiers, partout grimpants
Sur les pans
De la muraille grise !
Et déjà, dans le vert léger
Du verger,
La première cerise.

André RIVOIRE, *Le plaisir des jours* (Lemerre, Éd.).

[1] Les rimes dont les sons se ressemblent et associées deux par deux font songer à des couples de jumelles.

[2] Vert des plantes exotiques, transplantées dans nos climats, et qui ne vont pas tarder à mourir.

I. Intérêt d'ensemble :

Dans cette jolie poésie, le poète semble avoir pour seul but de chanter les différents verts qui s'offrent à ses yeux (cherchez-les dans le texte et dites franchement s'ils vous semblent bien décrits). Mais en réalité il nous donne une autre impression, légère et dansante comme le printemps lui-même, par le rythme de son poème (amusez-vous à vérifier dans chaque strophe les vers de 8, 3, 6, 8, 3, 6 syllabes).

II. Examinons le texte :

1. Avez-vous remarqué en effet, que les verts qui s'offrent à vous au printemps sont très différents et placés l'un à côté de l'autre au hasard, pêle-mêle ?

2. Les trois vers : « Je veux les cueillir tour à tour à l'entour de ma fenêtre ouverte » nous donnent des indications sur la manière dont l'auteur a composé son poème. Qu'a-t-il fait ?

3. Relevez quelques-uns des verts énumérés par le poète et dites s'ils vous paraissent bien caractérisés (ex. le vert puissant des chênes : puissant convient-il ? Qualifiez-le à votre tour : ce vert est-il **tendre** ? ou **sombre** ? ou légèrement **gris** ? ou **métallique** ?)

III. Lisons bien :

Ce poème a une allure légère. Essayez de nous la rendre sensible : lisez d'une voix claire, songez à quelque chose de jeune et de frais. Faites danser les vers !

IV. Utilisons le texte :

1. « Tous les mots dont la couleur est verte, je veux les cueillir tour à tour ». Imitez cette tournure : **Toutes les fraises de ce bois, dont la saveur est si douce, je veux les cueillir pour maman. Tous les livres de la bibliothèque dont... je veux... Tous les refrains que... je veux..., etc...**

2. Vous avez vu dans ce poème la couleur qui domine au printemps. Dites les couleurs qui dominent dans la campagne au cours de l'automne, de l'hiver et de l'été, et dites pourquoi.



Les violettes

1. Brusquement tout se calma, et ce fut le printemps. Les bourgeons des marronniers grossirent en quelques jours et bientôt la campagne entière devint couleur d'émeraude. Il plut encore beaucoup, surtout la nuit, mais les matins étaient doux et frais. L'air était tout vibrant ([1]), et dès l'aurore les oiseaux chantaient. Ils chantaient dans la forêt à peine réveillée de son long engourdissement...

Dans le parc, aux endroits bien abrités, les femmes de chambre du château découvrirent les premières violettes. Marie, Laurent et les enfants allèrent aussi en chercher dans les haies, autour des champs, un dimanche après-midi. Dissimulées dans les hautes herbes nouvelles, bien à l'abri dans les broussailles, elles sortaient de terre sur de longues tiges fragiles, dressant vers la lumière du jour leur tête fière et charmante.

2. Marie allait la première parce qu'elle connaissait bien les endroits où il y en avait ; lentement ils firent le tour de plusieurs champs. Les blés étaient hauts déjà, et sur leur surface brillante le vent doux passait en lentes vagues sinueuses ([2]). « Faut les casser bien auprès du pied, pour que la tige soit assez longue », recommandait Marie. Laurent l'imitait consciencieusement, et René ne s'y prenait pas mal non plus. Il y allait délicatement, parce qu'il craignait les serpents, qu'il imaginait dormant sous les herbes tièdes, et aussi parce qu'il voulait que son bouquet eût des tiges plus longues que celui de son frère. Il avait, en effet, remarqué avec satisfaction la maladresse de Raymond. La plupart du temps, la violette se trouvait venir sans tige du tout au bout de ses doigts, d'où elle retombait aussitôt dans les broussailles.

3. Vers le soir, ils revinrent sur le chemin du côté du château où ils s'assirent sur le bord du talus pour arranger leurs bouquets. Marie leur montra comment il fallait couronner les fleurs de feuilles pour que ce fût plus joli ; mais personne ne sut faire aussi bien, de sorte que pour finir ce fut elle qui arrangea tous les bouquets. Il fallut attacher celui de Raymond pour empêcher qu'il ne perdît

[1] Il semble frémir.

[2] Tracez une ligne *sinueuse.*

toutes ses fleurs en route comme il n'avait cessé de le faire à mesure qu'il les cueillait ; maintenant, il regardait tristement son bouquet beaucoup plus petit que tous les autres ; il le prit même en dégoût, et une violente envie lui vint de le jeter par-dessus le mur du parc. Il ne le fit pas cependant, parce qu'il se rendit compte à temps que cela ferait trop grand plaisir à son frère René.

Il faisait doux : doux comme les premières feuilles, comme les blés qui lèvent, comme le vent léger qui passe dans les branches des arbres.

RAYMONDE VINCENT, *Campagne* (Stock, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Qui n'a cueilli des violettes ! Elles apparaissent avec le printemps ; leur « tête fière et charmante, leurs tiges fragiles » disent que la mauvaise saison est finie, et c'est une joie de les assembler en bouquets pour les offrir à ceux qu'on aime. Mais c'est un art de les cueillir et de les réunir de façon plaisante. Qui y réussit le mieux de Marie, de Laurent, ou de René, ou de Raymond ?

II. Examinons le texte :

1. Quels passages du § 1 rappellent — discrètement d'ailleurs — la mauvaise saison froide ? Lesquels indiquent que c'est le printemps ?
2. Quels détails du § 2 indiquent quelles précautions il faut prendre pour bien cueillir les violettes ?
3. D'après les premières lignes du § 3, dessinez un bouquet de violettes bien fait.
4. Expliquez les sentiments éprouvés par Raymond : pourquoi veut-il d'abord jeter son bouquet, puis ne plus le jeter ?
5. Quel effet produit sur vous la dernière phrase de ce texte ? Ne vous semble-t-il pas résumer heureusement l'impression de douceur et de fraîcheur qui émane de toute la lecture ?

III. Lisons bien :

Tout ce texte doit être lu avec une extrême simplicité, d'une voix claire. Appliquez-vous à bien lire le § 3, où vous vous efforcerez de faire sentir la gentillesse de Marie. Un léger dépit dans votre voix pour parler du désespoir enfantin de Raymond. Dites la dernière phrase d'un ton paisible, avec une certaine lenteur mystérieuse.

IV. Utilisons le texte :

1. « Brusquement tout se calma et ce fut le soleil ». Imitez cette tournure : **Brusquement la lumière s'éteignit et ce fut un beau vacarme dans la salle. Brusquement... bruit... chef d'orchestre. Brusquement la porte... et mon père. Brusquement le tonnerre..., etc...** Faites librement cinq phrases.
2. Imaginez ce qu'ont fait de leurs bouquets les enfants dont on parle dans ce texte. Racontez cela simplement.

Au temps de Pâques

Pierre Chambarcaud, après plusieurs mois de collège, revient passer chez lui les vacances de Pâques. Le voici à la gare qui dessert son village.

1. Pierre Chambarcaud n'attendit même pas que le train fût reparti. Il contourna presque en courant le chapelet des wagons arrêtés, franchit la voie sur le ballast, revint à la barrière du passage à niveau. Le portillon bondit sous sa poussée, tinta en retombant contre le chambranle (1) de fer.

2. Tout de suite, Pierre fut dans la forêt. Il aspira l'odeur du vent d'avril, s'en gonfla longuement la poitrine... Il était déjà dans l'allée, seul, et devant lui le chemin forestier fuyait sous les branches. Au-dessus du taillis, des charmes s'élançaient très haut, en plein ciel...

Pierre quitta la piste de terre où les fers des chevaux avaient laissé leurs empreintes, marcha dans l'herbe épaisse où pointaient les premières fleurs sauvages. Les *coucous* éclataient de loin en flaques de soleil liquide, on avait envie d'y courir pour y plonger ses jambes au passage. Plus basses, presque cachées dans l'herbe, d'autres fleurs bleuissaient doucement ; on aurait dit des traces de lune qu'avait oubliées la nuit... Pierre les reconnaissait une à une.

3. — Ah ! voilà les pervenches. Les pulmonaires sont encore fermées, encore violettes, presque rouges. Des pervenches encore ? Mais non, idiot, des violettes des bois ; je vais en faire un bouquet pour ma sœur Rose... Pourquoi n'était-elle pas à la gare ? A-t-elle cru que je descendrais à Gency ? J'aurais dû prévenir chez nous... Rose aura été retenue : pour le ménage, la mère est méticuleuse (2). Cette vieille maman, mon brave paternel (3). Hé ! me voilà, bonjour...

Il cabriola sur les mains, fit la roue, bras et jambes en rayons, jusqu'à se sentir étourdi, s'allongea sur le dos dans l'herbe, se releva d'un saut de carpe. Il était déjà reparti, quand il s'avisa tout à coup qu'il oubliait son « coffre » (4) d'interne. Il le chercha des yeux, le découvrit sur le bord du chemin, posé d'aplomb dans les touffes de jeune verdure....

1 L'encadrement (Le *chambranle* d'une porte).
2 Elle porte attention aux moindres détails. (Elle est de caractère *méticuleux*).
3 Manière amusante de dire : *mon père*.
4 La caisse qui lui sert de valise.



Aux alentours de Pâques, la campagne se réveille. La terre retrouve aux caresses d'un jeune soleil sa parure d'herbes élancées (Dessin d'Albert Dürer à l'Albertina de Vienne).

Il l'empoigna, le fit tourner à bout de bras, reprit sa promenade en chantant à pleine voix. Le soleil criblait l'allée. Les taons ronflaient déjà... Et soudain, très haut dans l'air bleu, par-dessus les cimes des grands charmes, le chant du coucou résonna, emplit l'espace de sa force limpide. Pierre toucha son gousset, en sortit deux petites pièces.

« A la bonne heure, j'ai de l'argent [5] !...

Sa veste sur un bras, son coffre brinqueballant [6] au bout de l'autre bras, il allait d'un pas allongé qui coulait sur les tapis de mousse. Les pins sylvestres étaient roses au soleil. Il entendait sans l'écouter, sans presque avoir conscience qu'il l'entendait, le grand murmure de la forêt...

Ah ! c'était bon, c'était délicieux. Quinze jours de vacances ! Une éternité.

D'après MAURICE GENEVOIX, *Marcheloup* (Flammarion, Éd.).

[5] A quel dicton populaire cette phrase fait-elle allusion ? Mimez les gestes de Pierre tout en prononçant la phrase.

[6] Le coffre, mal en équilibre au bout de son bras, penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

I. Intérêt d'ensemble :

Les vacances de Pâques ! Avec un peu de chance, elles arrivent avec le beau temps. Comprenez-vous la joie de ce jeune homme, échappé de son collège, qui revient chez lui ? Tout conspire à le rendre heureux : les deux semaines de vacances, sa jeunesse et son amour de la vie, la perspective de retrouver des êtres chers ; de plus, une nature enchanteresse. Qui n'envierait son bonheur ?

II. Examinons le texte :

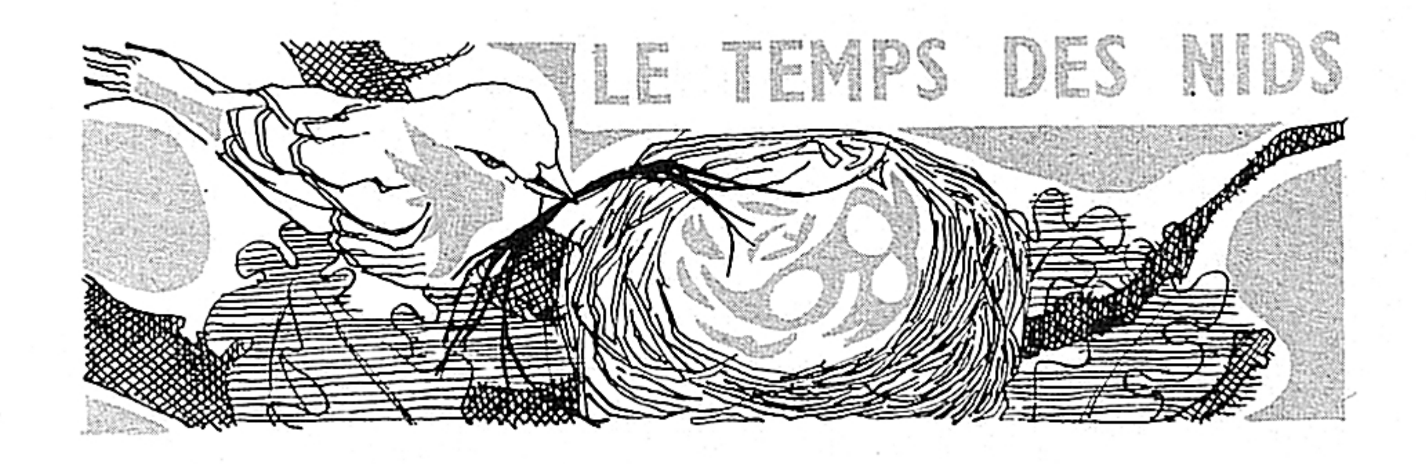
1. Relevez dans le § 1 les détails qui prouvent l'impatience du jeune Pierre Chambarcaud.
2. Quels sont ceux qui révèlent que ce bois printanier a un caractère enchanteur ?
3. Pourtant, le bois étant le même, Pierre aurait-il subi le même charme, s'il avait, par exemple, été sur le chemin du retour, en route pour son internat ?
4. Comment manifeste-t-il sa joie ? Quels sentiments éprouve-t-il pour les siens qu'il va retrouver ?

III. Lisons bien :

Les § 1 et 2 serviront d'exercice de lecture soignée. Dans le § 1, donnez par une lecture précipitée l'impression de l'impatience de Pierre. Le § 2 en opposition, sera dit avec un certain mystère : cette forêt si belle émeut l'enfant, éveille en lui des bouffées de tendresse. Insistez sur les expressions imagées : **« s'élançaient... en plein ciel... », « éclataient... en flaques de soleil... ».**

IV. Utilisons le texte :

1. « Rose **aura été retenue :** pour le ménage : la mère est méticuleuse ». Le futur « aura été retenue » traduit une probabilité (il est probable que Rose a été...). Employez également le futur avec le même sens : Ma sœur aura manqué son train ; il est l'heure de... et elle... Ton père n'aura pas compris que... puisque... Faites librement cinq phrases.
2. Relevez dans le texte les expressions qui donnent des impressions de couleurs ou de lumière.



Le nid

Près de la route, un arbre couvre notre toit.
La brise et la lumière
Y prennent leurs ébats.
J'aime sa cime altière (1)
Au bord de notre toit.

Et sur cet arbre, ah ! devinez ce qu'il y a ?
— Il y a une branche
Que l'avril fleurira
Comme une gerbe blanche
Au bord de notre toit.

Sur cette branche, ah ! devinez ce qu'il y a ?
— Un nid de fine mousse
Que le vent bercera
A travers l'ombre douce
Au bord de notre toit.

Et dans ce nid, ah ! devinez ce qu'il y a ?
— Comme une perle ronde,
Un œuf repose là,
Sa retraite (2) profonde
Au bord de notre toit.

Et dans cet œuf, ah ! devinez ce qu'il y a ?
— Une jeune fauvette
Qui bientôt chantera
Plus d'une chansonnette
Au bord de notre toit.

JEANNE MAYEUR,
Cité dans *Pin Pon d'Or* (Bourrelier, Éd.).

[1] Élevée, de fière apparence. — [2] Lieu retiré où il est en sécurité.

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà une poésie très fraîche et toute simple pour célébrer le nid de la fauvette « au bord de notre toit », si familier donc qu'il fait presque partie de la maison. Regardez de près comment sont composées les strophes : (vers de 12, 6, 6, 6, 6 syllabes), relevez les répétitions voulues qui font le charme de ce poème.

II. Examinons le texte :

1. Examinez les étapes suivies par l'auteur de strophe en strophe (il part de l'arbre pour arriver à l'œuf).
2. « Ah ! devinez ce qu'il y a », dit-il fréquemment. La devinette est-elle difficile ?
3. Que signifie dans la strophe 1 : « La brise et la lumière y prennent leurs ébats » ?
4. Relevez dans la strophe 3 les mots qui donnent une impression de douceur.
5. Dans la strophe 4, est-ce seulement à cause de sa forme que l'œuf est comparé à une perle ? (n'oubliez pas que la perle est précieuse).

III. Lisons bien :

Dites d'une voix claire, légère, quelquefois attendrie, cette charmante poésie. Mettez un peu de mystère dans la question : « ah ! devinez ce qu'il y a ? » Attendez un peu avant de répondre. Lisez la strophe 3 avec une grande douceur, et la cinquième et dernière avec allégresse.

IV. Utilisons le texte :

1. « Et sur cet arbre, ah ! devinez ce qu'il y a ». Posez la même question plusieurs fois au sujet d'un petit bébé qui dort dans son berceau. Parlez du village, passez par la ferme, par une chambre dans cette ferme, arrivez enfin au berceau. Répondez toujours très simplement à la question.

2. « La brise et la lumière y prennent leurs ébats ». Employez l'expression « prendre ses ébats » pour parler d'enfants qui jouent dans une prairie, d'un jeune chien, d'un poulain auprès de sa mère, etc...

Le nid d'alouettes

1. Un jour que nous marchions tous deux au bord d'un ruisseau, dans les hautes herbes, un peu à l'écart du gros de notre bande, une alouette s'envola presque sous nos pas. « Elle quitte son nid » me dit le camarade qui m'accompagnait et en qui j'avais toute confiance. Laissant le groupe s'éloigner davantage, nous écartâmes les herbes avec précaution et nous trouvâmes le nid. Il était tout au fond d'un entonnoir tapissé de graminées, d'étoupes, de plumes. Quatre œufs y semblaient tout éperdus (1), sous nos regards. « Ils sont encore chauds », me dit-il, mais je ne voulus pas y mettre les doigts. Le camarade me promit de ne révéler notre découverte à personne.

2. Le lendemain, avec de jeunes brigands, que dans mon esprit je préférais à mes autres condisciples (2) parce qu'ils étaient des casse-cou, des indisciplinés, je fis une de nos promenades inoubliables, secrètes, consacrées à la recherche des fleurs et des nids. Ni les barrières, ni les haies, ni les cultures ne nous arrêtaient. Ces escapades étaient pleines de plaisirs défendus. En passant près du nid découvert la veille, l'alouette s'envola. J'avais conduit la bande dans cette direction afin de revoir furtivement le nid avec ses œufs, à l'insu d'ailleurs de ces camarades brutaux à qui je ne voulais pas confier mon secret. Tout en satisfaisant ma curiosité, je croyais pouvoir éviter un désastre, car nul n'avait vu fuir l'oiseau. J'allais donc à la dérobée regarder les œufs. Hélas, à peine les avais-je entrevus qu'un diable noir de treize ans peut-être, se penchant sur moi, étendit le bras, enleva le nid, comme un singe une noix de coco au fond d'un panier.

J'eus beau les supplier, ils refusèrent de replacer le nid ; d'ailleurs il était sans doute trop tard, l'oiseau ne continuerait pas de couver. En me battant avec eux, ce que je faisais souvent, j'eusse cassé les œufs, sans aucun doute. En revenant vers la maison, mes jambes tremblaient d'angoisse...

3. Ma douleur fut à peine atténuée quand j'eus réussi à acheter le nid d'alouette que je voulais préserver à tout prix. Si j'allais immédiatement le remettre dans son entonnoir, les diables, je le savais trop bien, iraient le reprendre une heure après. Il fallait les dépister, mais il fallait d'abord retourner à la maison : c'était l'heure du

1 Étonnés de trouver ces œufs abandonnés, les enfants leur prêtent les sentiments qu'ils éprouveraient eux-mêmes s'ils étaient découverts : ils seraient violemment émus, ils ne se posséderaient plus.

2 Camarades de classe (mot un peu savant).



Le voilà le nid d'alouettes posé au sol et dissimulé dans les herbes. Quatre œufs tachetés sur une couche de brindilles et de plumes. Quelle émotion pour l'enfant qui le découvre ! Qu'il le regarde, mais qu'il n'y touche pas !

déjeuner. Entrer dans la maison de mes parents avec ce vol était évidemment perdre leur confiance. Pour l'y reprendre aussitôt après le repas, je cachai le nid au fond du grattoir ([3]). Celui-ci était très profond, et les semelles, qui auraient pu y être essuyées pendant le déjeuner, n'eussent pu atteindre les misérables petits œufs.

Ce déjeuner fut un supplice. On me crut fiévreux ! J'étais en effet malade de honte et d'impatience. Je m'enfuis dès que cela fut possible. Et je fus en présence de la catastrophe ! Un chien, je pense, qui avait découvert le nid, avait cassé les œufs, léché leur contenu. En reportant le nid où il avait été arraché, je pleurais. Il me semblait que ma figure fût noire de ce crime !

Adapté d'après JEAN DE BOSCHÈRE, *Les paons et autres merveilles* (Stock, Éd.).

[3] Trouvez, d'après les lignes qui suivent, ce que désigne ce mot.

I. Intérêt d'ensemble :

Il est difficile de ne pas participer à une mauvaise action, lorsqu'on fait partie d'une bande « de jeunes brigands ». Pour avoir voulu, simplement, regarder encore une fois le nid d'alouette qui l'enchantait, le jeune garçon a causé le vol de ce nid, la destruction de ses œufs et le désespoir de l'alouette... N'eût-il pas mieux fait de maîtriser sa curiosité ?

II. Examinons le texte :

1. Dans le § 1, relevez les passages qui nous disent où et comment l'alouette fait son nid ; ceux qui vous indiquent comment elle se comporte au moment du danger.
2. Quels détails du § 2 insistent : a) sur la curiosité de l'enfant ; b) sur les précautions qu'il prend pour ne pas désigner le nid à ses camarades.
3. Comment l'enfant veut-il réparer sa faute ? Pourquoi n'y réussit-il pas ? Quels passages traduisent le mieux ses remords ?

III. Lisons bien :

Le § 2 offre un grand intérêt pour la lecture expressive. Il commence par la joie et l'entrain : insistez sur « jeunes brigands », « promenades inoubliables, secrètes », « ni les barrières, ni les haies », « pleine de plaisirs défendus »... Puis c'est la curiosité, mêlée d'ailleurs de peur : lisez d'une voix étouffée, jusqu'à la phrase qui explique la catastrophe (« hélas à peine les avais-je entrevues »...) que vous lirez avec douleur. La fin du § doit être dite avec accablement.

IV. Utilisons le texte :

1. « A peine les avais-je entrevus que, etc... » Imitez cette tournure : A peine mon père avait-il tourné le dos que... A peine avais-je ouvert la porte que... A peine avais-je fait partir l'alouette que... Faites librement cinq phrases.
2. Modifiez le § 2 en supposant que l'enfant partagé entre sa curiosité et le désir de ne pas faire découvrir l'alouette, hésite longtemps, mais finit par orienter ses camarades dans une direction opposée à celle du nid.

Les hirondelles et le moineau voleur de nid

Les hirondelles, sous la conduite de Nérotte qui a de l'âge et de l'expérience, sont revenues au village occuper leurs anciens nids. Mais un jour, en regagnant son nid, un jeune couple d'hirondelles le trouve occupé par un moineau.

1. Les deux oiseaux ne pouvaient croire à une pareille spoliation ([1]), Ils réclamèrent leur nid et se mirent à crier de toute leur gorge afin d'intimider le moineau et le contraindre à quitter ce domaine qui, au su de tout le peuple ailé, n'était évidemment pas le sien.

Mais le pierrot montra, par une attitude décidée et des petits cris secs qu'il n'était pas du tout disposé à abandonner le poste conquis à la faveur d'une ruse.

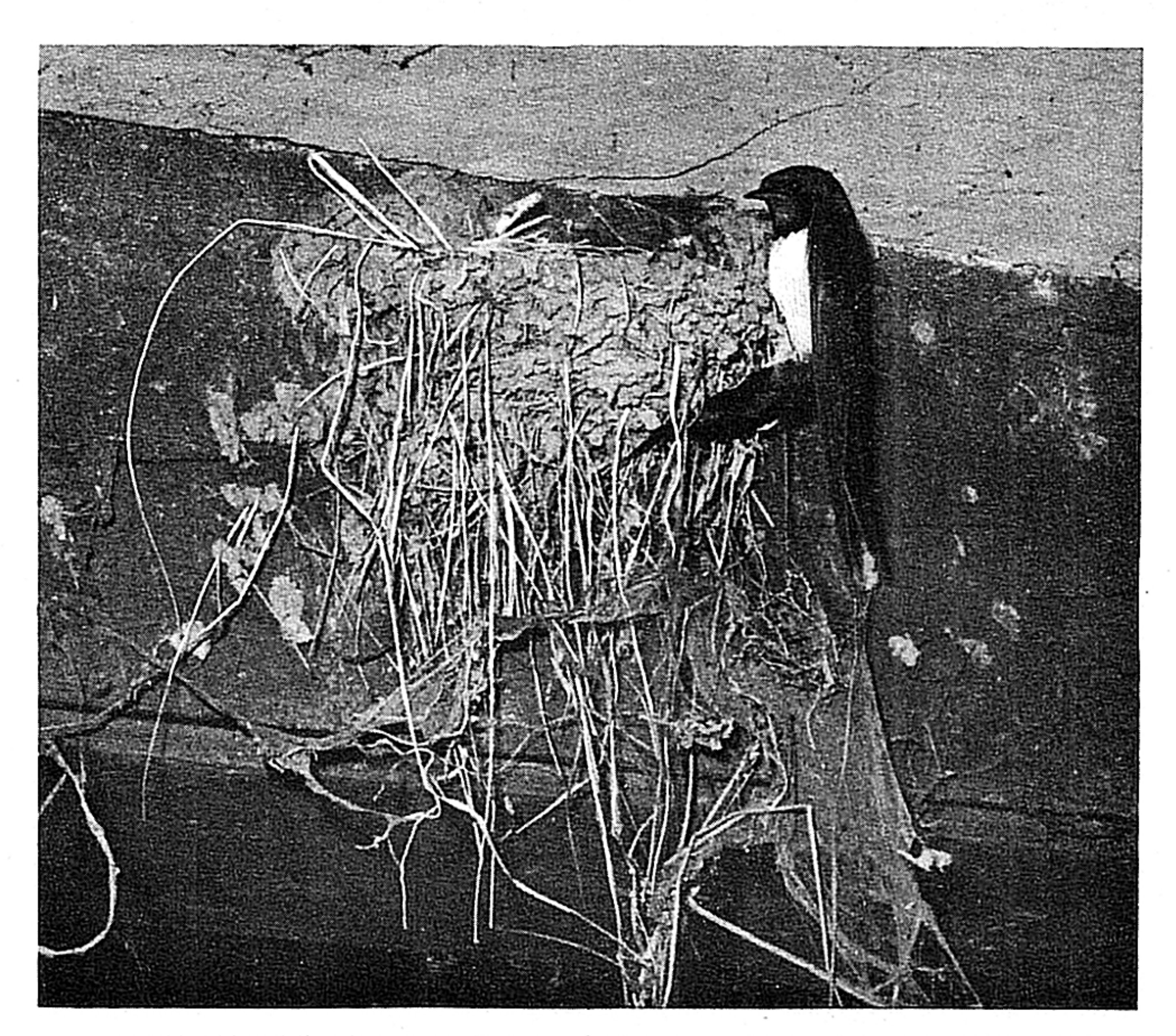
Aux cris poussés par le jeune ménage, les couples voisins étaient accourus et Nérotte et son mâle avec eux, et toute la colonie du village bientôt se trouva rassemblée là.

2. Longtemps, longtemps, toute la tribu voleta là devant, emplissant l'air de cris étonnés et colères, espérant lasser le pillard qui, isolé dans son retranchement, s'en irait bientôt, chassé par la soif ou par la faim. Mais le clan comptait sans la ténacité et la ruse des voleurs. Quand le mâle, défenseur de la loge, fut las de sa garde et tenaillé de faim, il poussa un cri d'appel qui fut entendu, car aussitôt la compagne du pierrot, l'estomac lesté ([2]) et le cœur allègre ([3]), franchit sans hésitation la haie d'assiégeantes et vint crânement prendre la place de son complice qui partit à son tour se restaurer dans les jardins et les flaques des environs.

Que faire ?... Nérotte, furieuse, accompagnée de quelques compagnes hardies, excitées par les plaintes des spoliées, voulut bravement attaquer l'envahisseur et le mettre de force à la porte de la maison. Mais la fine ouvrière au bec ténu ([4]) fut violemment repoussée à coups de pic par le pillard triomphant qui, retranché derrière ses murailles de glaise, défiait tous les assauts.

3. C'en était trop. Un nouveau conseil se réunit... Il fallait châtier les voleurs et la tribu n'avait pas d'armes tranchantes comme

[1] Action de dépouiller quelqu'un de son bien par violence ou par fraude.
[2] Bien rempli.
[3] Pétillant de bonne humeur.
[4] Mince.



Le nid d'hirondelles de notre texte est un de ceux qui s'accrochent au coin d'une fenêtre. Celui-ci est l'œuvre d'une hirondelle de cheminée. La voici agrippée à son nid : sa poitrine est blanche mais la tête, la queue et les grandes ailes effilées sont noires. Quel prodigieux travail de maçonnerie !

les grands éperviers, ni de pics solides comme les corbeaux. Elle n'avait que ses connaissances en construction. C'était de cela, gazouilla Nérotte, qu'il fallait se servir pour venir à bout de l'ennemi.

Alors chacun comprit et toutes avec de grands sifflements, derrière la conductrice qui les menait au combat, partirent, et, battant des ailes devant le nid volé par le moineau, vinrent porter leur pelletée pour boucher le trou et murer le voleur dans la demeure qu'il avait envahie.

4. Aussitôt, se succédant sans interruption, les pattées, les becquées, les gorgées, arrivèrent en pluie, en grêle, s'entassant,

comblant le trou, diminuant l'ouverture étroite par laquelle il fut instantanément impossible de passer. Le moineau, qui n'avait d'abord rien compris à cette attaque, s'aperçut enfin que le trou diminuait et voulut s'échapper.

Il était trop tard... Le trou fut cimenté hermétiquement ([5])... Derrière la muraille, le prisonnier dans la nuit se secouait, piaillait, battait des ailes, cognait de tous côtés. Mais rien ne céda sous son bec et, petit à petit, les cris s'espacèrent, les battements d'ailes ne furent plus qu'un frou-frou imperceptible et puis rien, plus rien ne sortit de ce sépulcre gris.

L'oiseau suffoqué était mort.

Louis PERGAUD,
La Revanche du Corbeau (Mercure de France, Éd.).

[5] Parfaitement fermé.

I. Intérêt d'ensemble :

Ce moineau a été bien effronté et bien malhonnête sans doute, et nous aurions souhaité que, plus sage, il rendît leur nid aux deux hirondelles, les vraies propriétaires... Mais nous n'aurions pas désiré pour lui un châtiment aussi cruel ! Pauvre moineau voleur !

II. Examinons le texte :

1. Cherchez dans les § 1 et 2 les détails qui opposent la façon de faire des hirondelles à l'attitude du moineau. Montrez que les hirondelles expriment leur indignation et leur détermination. Montrez que le moineau indique qu'il est froidement résolu à ne pas capituler.
2. Comment le couple des moineaux montre-t-il qu'il ne se laissera pas prendre par la faim ?
3. Quelle est la tactique adoptée par les hirondelles pour tirer vengeance du moineau ? A quel moment celui-ci aurait-il pu encore s'en tirer ? (§ 3 et 4).

III. Lisons bien :

Le § 2 servira d'exercice de concours : il s'agit d'opposer l'agitation furieuse des hirondelles indignées à la ténacité paisible et à la ruse du moineau et de sa compagne ; tantôt une voix précipitée, haletante : tantôt du calme et de l'ironie.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Mais le pierrot montra... qu'il n'était pas du tout disposé à... »** Construisez cinq phrases comprenant l'expression « être (ou n'être pas) disposé à ».
2. **« Mais le clan comptait sans la ruse et la ténacité des voleurs ».** Employez l'expression **« compter sans »** dans cinq phrases librement construites.
3. Reprenez le § 4 : le moineau comprend à temps quel danger le menace. Que fait-il ?

La bande de dénicheurs

1. Quand le printemps était précoce ou que la saison d'écolage, en vue de la préparation au certificat d'études et à la première communion, se prolongeait un peu, la grande occupation des heures de loisir consistait dans la traque aux nids.

2. Nous étions six qui nous étions associés pour cette sinistre besogne. Ce n'était pourtant pas aux petits oiseaux que nous en voulions ; pinsons, chardonnerets et fauvettes pouvaient bâtir en paix, pondre, couver et faire éclore sans hâte avec nous. C'était dans le grand (1) que nous donnions et par les bois que se perpétraient (2) nos rapts (3) et nos meurtres.

Nous traquions les jeunes merles pour leur apprendre à siffler, les geais pour leur apprendre à parler, les corbeaux pour leur apprendre à se saouler, les pies pour leur apprendre à chaparder (4) et les grives pour rien, pour l'égalité devant les malheurs sans doute.

Les partages se faisaient suivant des conventions bien déterminées. Certains d'entre nous revendaient leurs parts de prises à des amateurs. Tintin et La Crique à qui les papas avaient formellement interdit ce genre de sport, troquaient, contre de la farine de maïs, leurs oisillons à Grangibus, lequel, ayant au moulin des cages et des graines, se livrait avec rage à l'élevage de ses captifs.

3. Pourtant, Grangibus n'avait pas de veine (5) : beaucoup de ces oisillons, privés des soins maternels, périssaient. Un corbeau déjà dressé, et comment ! (il buvait du vin), avait jugé bon néanmoins de renoncer aux bienfaits de la civilisation et de reprendre la clé des bois ; une pie, malgré ses ailes à demi rognées, avait agi de même ; un merle qui sifflait la « Marseillaise » : « Aux armes, citoyens » était mort... enfin, un geai qui donnait les plus belles espérances... avala, avec la bouillie de farine que lui tendait son fournisseur, la petite palette en bois qui lui servait de fourchette et s'étrangla comme de juste.

Ces accidents ne désespéraient point l'éleveur qui, avec de nouveaux sujets, faisait de nouveaux essais et mettait au jour le jour les camarades au courant des progrès réalisés par ses pensionnaires.

4. Ses récits éblouirent Tintin qui se résolut, malgré la défense familiale, à dresser lui aussi merles et geais.

Il eut moins de veine encore que Grangibus.

1 Nous ne prenions que les grands oiseaux.
2 Se commettaient. (Réservé aux actions mauvaises).
3 Nos vols. Rapprochez de *ravir*.
4 A voler : la pie aime saisir ce qui brille.
5 Façon familière de dire *pas de chance*. On dit : *avoir de la veine* et *être en veine*. Contraire : *avoir de la déveine*.

Le premier soir qu'il s'en revint à la maison avec deux geais et un merle, son père lui tomba dessus et, pour lui apprendre l'obéissance et le respect des nids, l'obligea à tordre le cou à ses malheureuses victimes qui tournaient déjà de l'œil [6], à les plumer, à les vider, à les barder de lard et à les manger pour son souper.

D'écœurement, de dégoût et d'indigestion, Tintin vomit tripes et boyaux et faillit trépasser pendant la nuit.

5. Le lendemain il déclara qu'il quittait l'association. Camus, quelques jours plus tard, ayant dégringolé d'un peuplier où il avait « monté un nid d'agace » et s'étant fort endommagé le derrière, elle fut alors régulièrement dissoute, d'autant qu'arrivait la belle saison et que les parents allaient réclamer de leurs rejetons toute l'aide et l'assistance qu'ils étaient en droit d'espérer.

Louis PERGAUD, *Mélanges* (Mercure de France, Éd.).

[6] Qui étaient déjà à moitié mortes.

I. Intérêt d'ensemble :

Ce n'est pas dans le dessein de faire souffrir les oiseaux, mais de les dresser, que la bande a organisé cette « traque aux nids ». Mais les captifs tiennent à leur liberté... et s'enfuient, ou bien ils périssent en prison... N'eût-il pas mieux valu les laisser en liberté ? Mais cette page, qui conte les méfaits de la bande des dénicheurs, nous conte aussi leurs mésaventures et leurs déboires, et nous amuse bien souvent... Où, à votre avis ?

II. Examinons le texte :

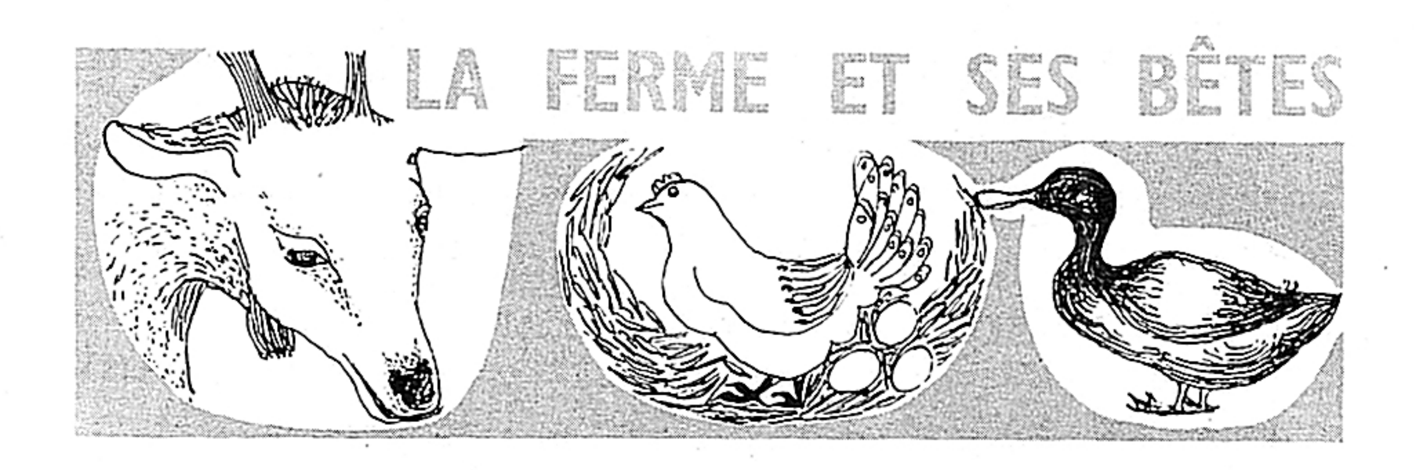
1. Quelles sortes d'oiseaux pourchassaient les jeunes chenapans ?
2. A quel passage du § 2 est indiqué ce qu'ils veulent en faire ?
3. Travaillaient-ils tous de la même façon à la « prospérité » de l'association ?
4. Quelles furent les successives déconvenues de Grangibus ?
5. Comment Tintin fut-il puni d'avoir voulu marcher sur les traces de Grangibus ? Le plaignez-vous ?

III. Lisons bien :

Lisez avec beaucoup de malice le § 3 qui relate les malheurs de Grangibus. Appuyez avec ironie sur le « et comment ! » (il buvait déjà du vin). Dites même en vous amusant comment est mort le pauvre geai (on doit bien comprendre que l'auteur nous raconte cela non pas pour nous apitoyer sur la fin de l'oiseau, mais pour nous égayer par l'échec de Grangibus).

IV. Utilisons le texte :

1. « Nous traquions les jeunes merles pour leur apprendre à siffler, les geais pour..., les corbeaux pour..., les pies pour... » Imitez cette construction de phrase : Nous cueillerons des fleurs pour les offrir..., des noisettes pour les..., des champignons pour... Dans tes jeux tu invitais Jacques pour qu'il..., Paul pour qu'il..., Henri pour qu'il...
2. Développez le passage du § 5 où Camus dégringole du peuplier. Montrez comment la chute fut provoquée. Insistez surtout sur ce qui aurait pu se produire.



Les citadins et la fermière

1. A chaque ferme nous nous arrêtons afin de boire du lait...

— Votre pain est-il noir, ma brave femme ?

— Oh non, Monsieur, il est bien blanc, au contraire, aussi blanc que celui du boulanger.

Nous poussons un oh ! de désolation.

La brave femme ne nous comprend pas. Elle ne nous comprend jamais. Elle nous offre des chaises, et il faut se fâcher pour qu'elle nous permette de nous asseoir sur un banc de bois boiteux et poli comme du verglas (1), tant il a rapé de culottes qui le lui ont bien rendu.

La brave femme demeure bouche bée, une chaise à chaque main.

— Vous seriez pourtant mieux là-dessus, dit-elle : c'est de la paille toute neuve.

Je me lève :

— Écoutez, je vous supplie de nous laisser notre banc. Nous ne sommes pas venus ici pour étrenner vos chaises : tenez-vous le pour dit !

2. J'ajoute :

« Allons ! donnez-nous votre pain blanc, puisque vous n'avez pas de pain noir, et apportez-nous du lait ! — C'est-il vrai que vous voulez du lait, mon petit Monsieur ? — Mais, ma brave femme, vous n'y êtes plus ! Quand on entre dans une ferme, c'est pour boire du lait. Les fermes, c'est inventé pour que les gens qui sont à la promenade puissent y boire du lait, quand ils sont las et qu'il fait chaud.

[1] Le verglas glissant et lisse brille comme du verre.

— Mais, mon petit Monsieur, il n'en reste plus qu'une goutte pour mettre dans notre soupe ce soir. Les vaches ne sont pas tirées. — Tirez-les. Nous attendrons avec une omelette ! — Alors il faut que vous attendiez aussi que les poules aient pondu. J'ai vendu tous nos œufs au marché, hier. »

Je promène sur l'assistance (²) un regard découragé.

« Ce n'est pas la peine de venir à la campagne pour faire comme dans les villes. Soit ! Tordez-nous le cou à un lapin ! — Un lapin ? mais, mon bon monsieur, j'ai point de lapins. Qu'est-ce que j'en

² Le groupe de personnes présentes.



Le dessinateur Huard met en tête-à-tête le citadin et la fermière. Lui est beau parleur, mais la paysanne, au visage fermé et d'humeur peu liante, ne se laisse pas impressionner par l'assurance des gens de la ville. Le citadin barbu de la fin du XIXᵉ siècle porte canotier de paille et canne à pommeau.

ferais ? Un lapin, ça mange comme une vache ; et qu'est-ce que ça se vend ? Rien du tout. — A votre tour, dis-je à Madame Vernet, en me rasseyant. »

3. Elle s'y prend mieux que moi, car, pour obtenir de la brave femme quelque chose à manger, elle l'interroge sur ses travaux, ses habitudes, son mode d'existence, et complimente sa bonne mine, sa corpulence ([3])...

Nous promettons enfin de revenir.

— Il n'y a pas d'embarras, dit la brave femme, revenez si vous voulez.

D'après JULES RENARD, *L'Ecornifleur.*

[3] La fermière a de l'embonpoint.

I. Intérêt d'ensemble :

Les gens de la ville aiment le confort et la vie délicate ; mais ils sont tout étonnés de voir que ceux des campagnes goûtent aussi comme eux, le pain blanc et les chaises confortables. Eux qui pour s'amuser venaient manger du pain noir, s'asseoir sur un banc très dur ! quelle déception ! Et ils sont consternés d'apprendre que, contrairement à ce qui se lit dans certains romans, la fermière n'a pas de lait pour eux, pas de lapins pour eux !... Cette page vous amuse-t-elle ?

II. Examinons le texte :

1. Dans le § 1, quel passage vous indique qu'à l'époque où fut écrit ce texte, les gens des fermes faisaient encore leur pain ? En est-il de même aujourd'hui, dans les fermes que vous connaissez ?

2. Dans le § 2, vous trouvez cette phrase : « les fermes, c'est inventé pour que les gens... et qu'il fait chaud ». Vous semble-t-elle amusante ? pourquoi ?

III. Lisons bien :

Le § 2 offre un dialogue plein de saveur. Opposez dans le ton les deux personnages : d'une part le jeune homme sûr de lui-même, qui donne des ordres, s'étonne de ne pas trouver une ferme comme celle de ses romans, d'autre part, la fermière qui répond gentiment, avec bon sens, mais, aussi une certaine ironie (« alors il faut que vous attendiez que les poules..., etc.»).

IV. Utilisons le texte :

1. « Les fermes, c'est inventé pour que les gens, etc... » Imitez cette tournure : Les avions c'est inventé pour que... La T.S.F.... Le scaphandre... La moissonneuse-lieuse...

2. Imaginez un développement au § 3 ; dites ce que la fermière met à la disposition des citadins, et comment ils se régalent.

3. La fermière raconte la visite des citadins en montrant comment ils l'ont étonnée et agacée.

Le petit pâtre

1. Quand il faisait beau, à l'heure matinale où j'y arrivais, la Breure était magnifique. La rosée étincelait aux rayons vainqueurs du soleil ; elle se suspendait aux fougères dentelées, aux touffes de pâquerettes blanches dédaignées des brebis... Et dans les haies du voisinage, ce n'étaient que trilles (1), vocalises (2), pépiements et roucoulements : tout le concert enchanteur des aurores d'été.

Pieds nus dans des sabots à demi-cassés, les jambes nues aussi jusqu'aux genoux, je sillonnais mon domaine en sifflotant, à l'unisson des oiseaux. La rosée des bruyères entrait dans mes sabots ; celle des genêts mouillait ma blouse de cretonne rayée, ma petite culotte de cotonnade, et dégoulinait sur mes jambes grêles qu'elle rendait très blanches. Mais ce bain journalier ne m'était pas défavorable, et le soleil avait vite fait d'en effacer les traces. Je craignais davantage les ronces : elles rampaient traîtreusement au ras du sol, dissimulées par les bruyères, et, quand je marchais vite, sans faire attention, ainsi qu'il m'arrivait souvent, je n'allais pas loin sans être arrêté par une de ces méchantes qui me griffait cruellement. J'avais toujours le bas des jambes ceinturonné de piqûres, soit vives, soit à demi-guéries.

2. J'apportais dans ma poche, pour quand j'avais faim, un morceau de pain dur avec un peu de fromage et je mangeais assis sur une de ces pierres grises qui montraient leur nez entre les plantes fleuries. A ce moment, un petit agneau à tête noire, très familier, ne manquait jamais de s'approcher, et je lui donnais quelques bouchées de mon pain. Mais les autres s'en aperçurent ; un second prit l'habitude de venir aussi, puis un troisième, puis d'autres encore, si bien qu'ils auraient mangé sans peine toutes mes provisions, si j'avais voulu les croire. Sans compter que, quand Médor n'était pas à la poursuite de quelque gibier, il venait aussi demander sa part ; même il bousculait les pauvres agnelets, — sans leur faire de mal, d'ailleurs, — afin d'être seul à me regarder de ses bons grands yeux suppliants. Je lui jetai au loin, pour le faire s'écarter, de tout petits morceaux, et les bêleurs profitaient vite de cet instant pour venir happer dans ma main ce que je voulais bien leur distribuer.

1 Deux sons voisins qui vibrent plusieurs fois rapidement et successivement.

2 Quand vous fredonnez un chant sans prononcer les paroles, vous vocalisez.

3. Cela m'amusait, et une foule d'autres épisodes de moindre importance m'amusaient aussi ; je regardais voler les tourterelles, détaler les lapins ; je faisais le tour du terrain, en suivant les haies, pour trouver des nids ; je saisissais dans l'herbe un grillon noir ou une sauterelle verte ; ou bien je faisais marcher sur ma main une de ces petites bestioles au dos rouge tacheté de noir que les messieurs nomment « les bêtes à Bon Dieu » et qu'on appelle ici des « marivoles ».

Marivole, vole, vole ;
Ton mari est à l'école,
Qui t'achète une belle robe...

Je lui chantais ce refrain, que m'avait appris la Catherine, tout en la poussant du doigt.

ÉMILE GUILLAUMIN, *La vie d'un simple* (Stock, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Qu'elle est bien remplie la journée du petit pâtre ! Et qu'elle est variée ! Que de manières de s'occuper, captivantes et plaisantes ! Il aime les bêtes qui lui sont confiées et ses agneaux et son chien sont pour lui de vrais camarades. Autour de lui, les spectacles changeants de la nature : le ciel, les vents, les herbes, les fleurs, les chants d'oiseaux et combien de bestioles dont le manège l'intéresse !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails nous indiquent que la journée du petit pâtre commence de grand matin ?
2. Que fait-il d'abord et comment manifeste-t-il sa gaieté ?
3. En quoi consistait son repas et avec qui le partageait-il ?
4. De quelle manière le manège des agneaux et de son chien l'amusait-il au cours de son repas et quels sont les autres « épisodes » qui l'amusaient aussi ?
5. Faites la liste des diverses bêtes qui se mêlent à sa vie au cours de sa journée ? Montrez comment chacune d'elles l'occupe, l'intéresse ou l'amuse.

III. Lisons bien :

Appliquons-nous à lire le début du texte jusqu'à **« à demi-guéries »**. Il s'agit de la vie toute simple, mais très animée d'un joyeux petit garçon plein de vie et d'entrain. Lisez donc avec simplicité, enjouement et vivacité. Mettez bien en valeur les détails qui expriment la beauté et le charme du décor. Ex. **« la rosée étincelait aux rayons vainqueurs du soleil... »** Faites gaiement sonner les mots qui peignent le concert enchanteur des oiseaux ou l'humeur folâtre de l'enfant. Et songez que ses démêlés avec les bruyères, les genêts ou les ronces n'altèrent pas sa bonne humeur.

IV. Utilisons le texte :

1. Le texte nous présente la journée du petit pâtre par le beau temps. Imaginez comment elle peut se passer un jour pluvieux. Faites-le parler.
2. Lisez la phrase : **« Et dans les haies du voisinage... des aurores d'été »**. Exprimez-vous de manière semblable en employant le terme **« ce n'étaient que »** pour évoquer avec brièveté et vivacité : a) un marché animé ; b) une fête de quartier ou de village ; c) une cour de récréation tumultueuse.

Le baudet et le champ de chardons

Le champ fourmille de chardons !
Quel paradis pour le vieil âne !
Adieu bât, sangles et bridons ! (1)
Le champ fourmille de chardons.
La brise mêle ses fredons (2)
A ceux de la petite Jeanne !
Le champ fourmille de chardons !
Quel paradis pour le vieil âne !

Les brebis vaguent (3) en broutant
Et s'éparpillent sur les pentes
Que longe un tortueux étang.
Les brebis vaguent en broutant.
Le bon vieil âne est si content
Qu'il retrouve des dents coupantes.
Les brebis vaguent en broutant
Et s'éparpillent sur les pentes.

Près de Jeanne, au pied d'un sureau,
La chienne jaune est accroupie.
La chèvre allaite son chevreau
Près de Jeanne, au pied d'un sureau.
La vache rêve ! Un grand taureau
Regarde sauter une pie !
Près de Jeanne, au pied d'un sureau,
La chienne jaune est accroupie...

Le baudet plein de nonchaloir (4),
Savoure l'âpre friandise ;
Il est réjouissant à voir,
Le baudet plein de nonchaloir !
Sa prunelle de velours noir
Étincelle de gourmandise.
Le baudet plein de nonchaloir
Savoure l'âpre friandise !

MAURICE ROLLINAT, *Dans les brandes* (Fasquelle, Éd.).

1 Petite bride.
2 Rapprochez du verbe *fredonner*.
3 Errent ça et là.
4 Il muse, il paresse, il se laisse vivre.

I. Intérêt d'ensemble :

L'âne est souvent présenté comme un pauvre être qui peine, reçoit des coups et peu de marques d'amitié. Voici enfin un baudet plein de contentement et qui a l'air vraiment satisfait de son sort. Il ne lui faut d'ailleurs pas beaucoup pour être heureux : un champ de chardons lui est un paradis. Heureux baudet ! Et comme autour de lui tout paraît aimable : les brebis, les vaches, la chèvre, la chienne et la petite bergère. Un charmant coin de terre en vérité ! Demain cependant ramènera « bât, sangles et bridons » pour le vieil âne, mais il n'y songe pas et savoure tout le bonheur du jour présent. N'a-t-il pas raison ?

II. Examinons le texte :

1. Cherchez dans la 1re strophe les détails qui donnent une impression de joie.

2. Les 2e et 3e strophes forment un tableau de nature. Quelles indications nous sont données sur le paysage ? sur les brebis ? sur la chienne ? sur la chèvre ? sur la vache et le taureau ?

3. Quels traits de caractère du baudet nous sont donnés dans la 4e strophe ?

III. Lisons bien :

Qui lira le mieux la 1re strophe ? Trouvez un ton d'allégresse et de ravissement pour bien faire sentir que le vieux baudet se croit en paradis. Repérez bien les mots qu'il faut faire tout particulièrement vibrer : **fourmille, paradis...** Dites avec une légèreté gracieuse, sans appuyer : « **La brise mêle ses fredons. A ceux de la petite Jeanne.** »

IV. Utilisons le texte :

1. Utilisez la forme d'expression employée dans les deux premiers vers : le verbe **fourmille** suivi d'une forme exclamative commençant par **quel** (ou quelle, quels, quelles). Ex. : Le problème **fourmille** de difficultés, **quel** casse-tête pour le pauvre écolier ! Songez à un soldat en campagne dans un pays étranger, à un jardinier inquiet, à des alpinistes, à un cycliste, etc...

2. A la manière du 3e vers de la 1re strophe, en commençant par **adieu,** trouvez l'exclamation qui convient : a) pour un écolier au 1er jour des grandes vacances ; b) pour un soldat qui quitte le régiment ; c) pour un jeune campagnard qui part tristement chercher du travail à la ville ; d) pour une personne qui quitte sa maison pour aller s'installer dans une autre... e) pour un promeneur qui voit abattre les arbres d'une forêt qu'il aimait.



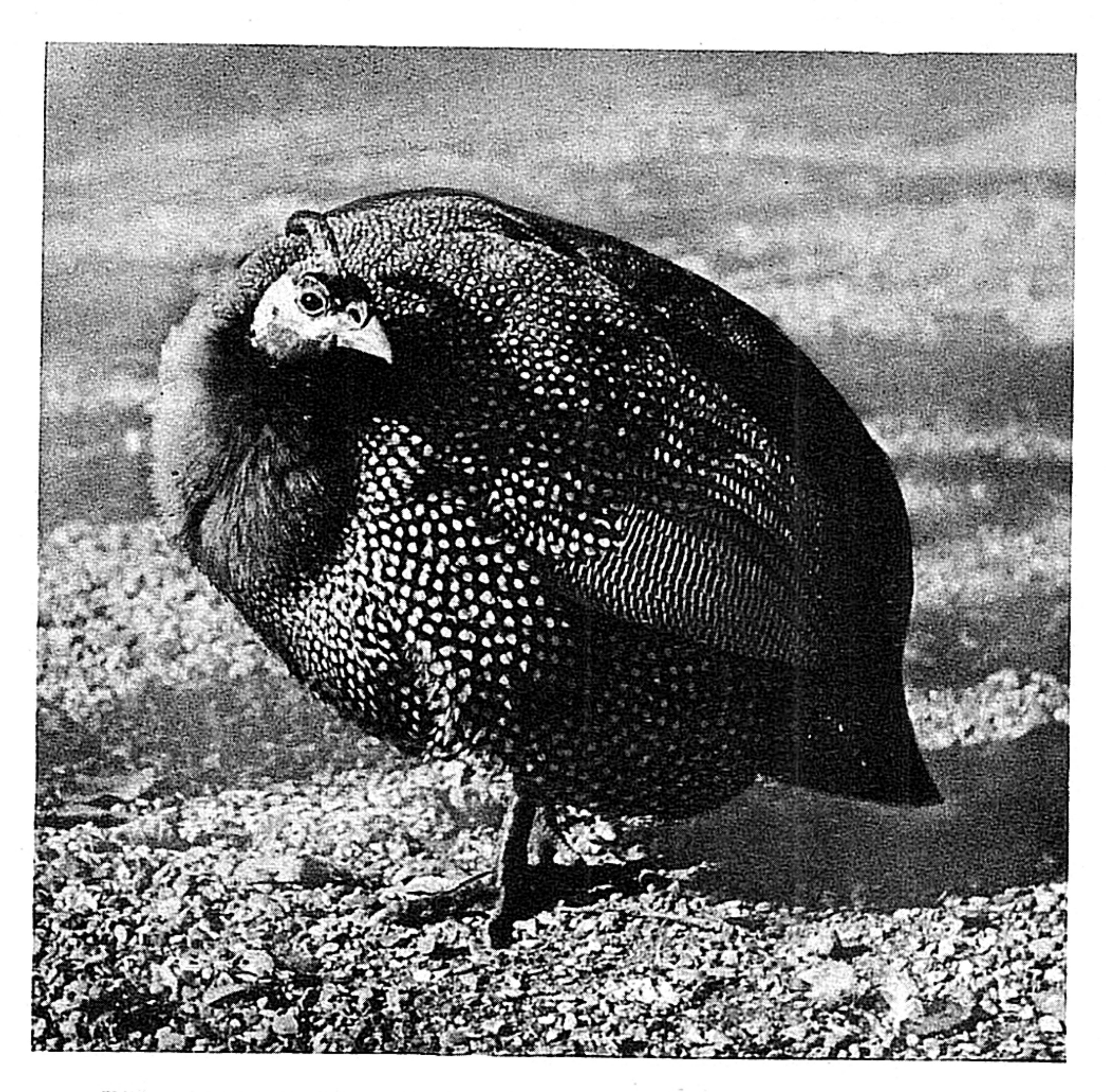
La pintade

Manelle va voir souvent sa tante Justine qui est fermière.

1. Une fois Justine dit à Manelle : « Viens avec moi, nous allons attraper une volaille pour ta maman. » L'enfant aurait bien voulu emporter le gros dindon au rabat cramoisi ([1]) qui faisait superbement la roue, ou bien le grand jars qui allongeait le cou et sifflait comme un serpent ; mais ce fut sur une pintade que tante Justine mit la main. Elle était belle aussi et avait comme toutes ses pareilles de la mousseline gaufrée autour des yeux et un rubis sur la joue. Elle était vêtue comme une vieille demoiselle d'une robe grise à pois blancs.

2. A cette époque, Manelle était encore bien petite et habitait la maison sur le roc. A son retour, on lâcha l'oiseau dans la cour pierreuse. Les trois poules l'accueillirent fort mal et le jeune coq ne lui fit aucun compliment. Alors elle se précipita sur ces malappris en poussant des cris stridents qui mirent tout le monde en fuite. Puis elle arpenta nerveusement le domaine, de droite, de gauche, en tous sens. Décidément, ce n'était pas là ce qui lui convenait ; elle passa la barrière en courant et commença une inspection minutieuse et rapide du village, visitant chaque ferme, explorant les cours, les hangars et les appentis. De toute évidence, elle cherchait quelque chose. Était-ce du froment, des grains de maïs, de la paille fraîche pour son nid ? Enfin elle finit par se jucher sur le mur du presbytère ([2]) qui dominait le lavoir. Là-haut, elle se prit à aller et venir, en courant et en criant à plein gosier, et l'on voyait qu'elle était bien aise. Elle avait enfin trouvé ce qu'elle cherchait : l'endroit le plus bruyant du pays. Autour de l'eau laiteuse, les langues faisaient diligence ([3]) et le battoir le plus actif ne parvenait pas à couvrir le bruit des voix. Mais les « kra-kris » incessants de la pintade étaient autrement sonores : on n'entendait plus rien d'autre que ces « kra-kris » là... Sitôt que les femmes haussaient le ton, l'oiseau tapageur criait plus fort, et quand le vacarme était à son comble, il trépignait avec une joie frénétique.

[1] D'un rouge foncé.
[2] L'habitation du curé.
[3] Déployaient beaucoup de hâte et d'entrain pour... le bavardage.



Vêtue comme « une vieille demoiselle » d'une robe grise à pois blancs, c'est une belle volaille. Mais d'après notre texte, quelle bête turbulente ! La croirait-on capable d'étourdir par « ses cris stridents » les commères d'un lavoir qui pourtant, elles aussi, s'entendent à jacasser vigoureusement !

3. D'abord les laveuses s'amusèrent d'une compagnie si bruyante.

— Quel gosier ! disaient-elles.

Cependant, dès le soir, elles en avaient toutes assez... Elles menacèrent l'oiseau, lui lancèrent des injures ; et les injures ne suffisant pas, elles y ajoutèrent des pierres. Il poussa des cris éperdus, déchirants, mais il ne quitta pas pour cela le faîte de la muraille...

Les femmes continuaient de s'égosiller avec l'espoir de se faire entendre et n'y parvenaient point. Enfin au bout d'une semaine, elles décidèrent d'en finir. Une délégation vint frapper à la porte de l'école...

— On ne peut plus s'entendre, dit l'épicière, c'te bête a sûrement une crécelle quelque part.

Mère promit de les débarrasser au plus tôt de cette gênante. Une fois la nuit tombée, elle se saisit donc de la pintade et la porta droit chez Toto. Celle-ci, sans se faire prier, releva le coin de son tablier et aiguisa son grand couteau.

CLAIRE SAINTE-SOLINE, *Et l'enfant que je fus* (Presses Universitaires de France).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà une pintade qui ne manque pas de caractère ! Aller s'établir à l'endroit le plus bruyant du village, au lavoir, et tenir tête pendant une semaine à toutes les laveuses qui bavardent à qui mieux mieux, cela prouve un bel entêtement ! Peut-être qu'avec moins d'obstination de sa part, et un peu plus de sagesse, le grand couteau aiguisé de Toto n'aurait pas eu à intervenir !

II. Examinons le texte :

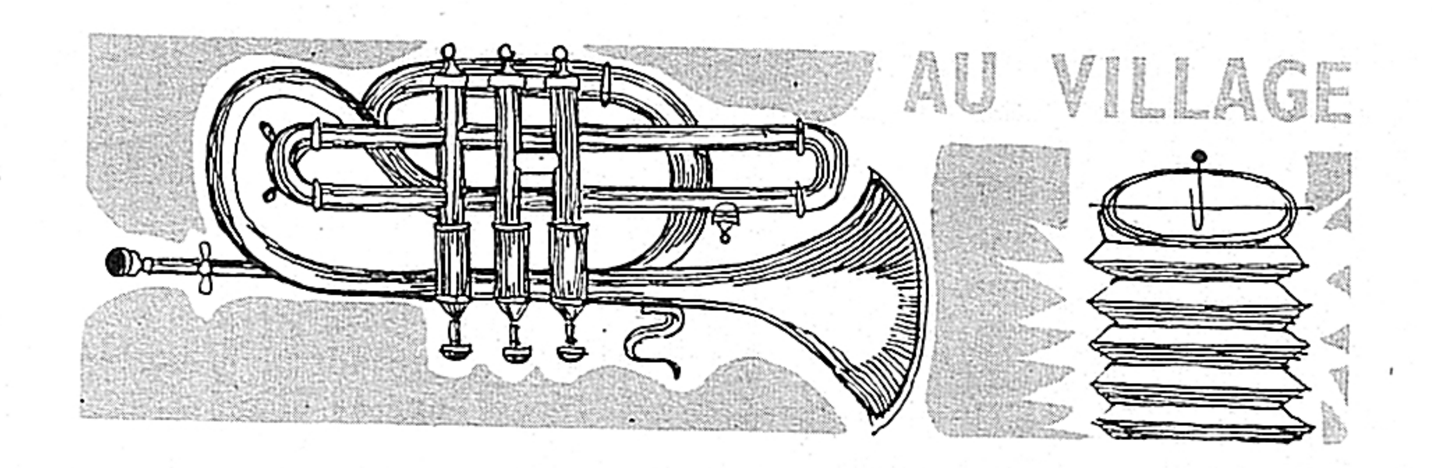
1. Dessinez d'après les indications du texte, et d'après votre dictionnaire ou des images : « un dindon au rabat cramoisi qui fait la roue », « un jars qui allonge le cou et siffle comme un serpent », « une pintade vêtue d'une robe grise à pois blancs ».
2. Relevez dans le § 2 les détails qui indiquent que cette pintade est agressive ; qu'elle paraît ne pas savoir ce qu'elle veut.
3. A quoi est due la couleur laiteuse de l'eau du lavoir ?
4. Quels détails prouvent que les laveuses sont très bavardes ? Trouvez-vous amusant le match de bruit qui les oppose à la pintade ? Pourquoi finissent-elles par devenir furieuses ?
5. Notez les différentes étapes de la lutte entre la bête et les laveuses. Qui remporte la victoire ? comment ?

III. Lisons bien :

Le § 2 doit être lu gaiement. Dites rapidement, d'une façon nerveuse et saccadée, tout ce qui indique la nervosité et l'impatience de la pintade en quête d'un endroit qui lui convienne. Pour la deuxième partie de ce §, ralentissez le débit, mais haussez le ton : donnez une impression de vacarme !

IV. Utilisons le texte :

1. « De toute évidence, elle cherchait quelque chose ». Employez l'expression « de toute évidence » pour souligner qu'une idée, une observation sont absolument certaines. Ex. **De toute évidence, le rôdeur attendait le départ du gardien.** Composez 5 phrases.
2. Imaginez une autre conclusion à cette page divertissante : par ex. une des laveuses se fait accompagner de son chien agile et hargneux...



Village

Le savetier devant sa porte,
Recoud l'empeigne d'un soulier,
Le forgeron, d'une voix forte,
Chante et répare un soc rouillé.

Deux femmes vont à la fontaine
Puiser de l'eau, cruche à la main.
Un bouvier, en béret de laine,
Dans son « bros » (1) charge les regains.

Dans la cour d'une métairie,
Un coq chante, sur un pailler (2).
Un valet, dans une prairie,
A la fourche épand du fumier.

Un pâtre passe avec ses bêtes.
Son chien labrit (3) suit le troupeau.
Et ce berger est un poète,
Avec sa flûte de roseau.

René VIOLAINES
Cité dans *Les Poètes du XX*e *siècle*, par A.M. Gossez (Figuière. Éd.).

1 Sa charrette.
2 Amas de paille dans la cour de la ferme.
3 Chien de berger. Ce mot tout comme «bros» appartient à des dialectes provinciaux.

I. Intérêt d'ensemble :

Tout est simple dans ce village... Les gens se livrent à leurs occupations, le temps passe... pas de drames, pas de complications. Il semble qu'on aimerait se reposer dans cet endroit familier.

II. Examinons le texte :

1. Quels artisans sont évoqués dans ce poème ? Que nous dit-on de chacun d'eux ?
2. L'auteur fait apparaître au passage des occupations qui appartiennent à la vie agricole. Indiquez-les.
3. Il nous parle d'un bouvier, d'un valet de ferme, d'un pâtre. Précisez l'activité habituelle de chacun d'eux.
4. Comment comprenez-vous l'expression ; « ce berger est un poète ?... »

III. Lisons bien :

Aucune difficulté de lecture ; appliquez-vous à dire cette poésie d'une voix nette, avec une extrême simplicité. Mettez cependant en relief les verbes d'action les plus expressifs.

IV. Utilisons le texte :

L'auteur a évoqué plusieurs artisans ou ouvriers du village et les a décrits dans une de leurs activités, par une simple phrase. Amusez-vous à faire la même chose, en parlant d'autres ouvriers dont il n'a pas été question dans cette poésie. Ex. **le boulanger range ses pains... le charron... le menuisier... le charpentier... le rémouleur...**, etc...



Le facteur Boniface

1. Ce jour-là le facteur Boniface, en sortant de la maison de poste, constata que sa tournée serait moins longue que de coutume, et il en ressentit une joie vive. Il était chargé de la campagne autour du bourg de Vireville, et, quand il revenait, le soir, de son long pas fatigué, il avait parfois plus de quarante kilomètres dans les jambes.

Donc la distribution serait vite faite ; il pourrait même flâner un peu en route et rentrer chez lui vers trois heures de l'après-midi. Quelle chance !

Il sortit du bourg par le chemin de Sennemare et commença sa besogne. On était en juin, dans le mois vert et fleuri, le vrai mois des plaines.

2. L'homme, vêtu de sa blouse bleue et coiffé d'un képi noir à galon rouge, traversait, par des sentiers étroits, les champs de colza, d'avoine ou de blé, enseveli jusqu'aux épaules dans les récoltes ; et sa tête, passant au-dessus des épis, semblait flotter sur une mer calme et verdoyante qu'une brise légère faisait mollement onduler.

Il entrait dans les fermes par la barrière de bois plantée dans les talus qu'ombrageaient deux rangées de hêtres, et saluant par son nom le paysan : « Bonjour maître Chicot », il lui tendait son journal *le Petit Normand*. Le fermier essuyait sa main à son fond de culotte, recevait la feuille de papier et la glissait dans sa poche pour la lire à son aise après le repas de midi. Le chien, logé dans un baril, au pied d'un pommier pendant, jappait avec fureur en tirant sur sa chaîne ; et le piéton (1), sans se retourner, repartait de son allure militaire, en allongeant ses grandes jambes, le bras gauche sur sa sacoche, et le droit manœuvrant sur sa canne qui marchait comme lui d'une façon continue et pressée.

Il distribua ses imprimés et ses lettres dans le hameau de Sennemare, puis il se remit en route à travers champs pour porter le courrier du percepteur, M. Chapatis, qui habitait une petite maison isolée à un kilomètre du bourg...

Il l'atteignit bientôt ; il ouvrit la barrière du petit jardin et s'approcha de la demeure. C'était une construction basse, ne contenant qu'un rez-de-chaussée, coiffé d'un toit mansardé (2).

1 Le facteur, qui va *à pied*.
2 Il présentait des fenêtres qui donnaient du jour aux chambres installées au faîte de la maison.

3. Le facteur monta les deux marches du perron, posa la main sur la serrure, essaya d'ouvrir la porte, et constata qu'elle était fermée. Alors, il s'aperçut que les volets n'avaient point été ouverts, et que personne encore n'était sorti ce jour-là.

Une inquiétude l'envahit... Boniface tira sa montre. Il n'était encore que sept heures dix minutes du matin, il se trouvait donc en avance de près d'une heure...

Que faire ? Il s'en fut sous un pommier en fleurs et s'étendit dans l'herbe. « Une fois n'est pas coutume » dit-il. Et il se laissa glisser dans un léger sommeil.

D'après GUY DE MAUPASSANT, *Contes.*

I. Intérêt d'ensemble :

Quarante kilomètres par jour, à pied ! C'était le lot habituel des facteurs de village d'autrefois, quand les motocyclettes et les bicyclettes n'existaient pas. On conçoit que Boniface se réjouisse, d'avoir, pour cette fois, une tournée moins chargée, et qu'il se laisse aller à un léger sommeil, malgré cette maison fermée qui devrait pourtant l'inquiéter !

II. Examinons le texte :

1. Par quel moyen le facteur Boniface sait-il que sa tournée sera vite faite (§ 1).
2. Relevez dans le § 2 les détails qui vous permettent de dessiner le facteur de façon exacte.
3. Quels détails du même § permettent de dire que cette terre de Normandie est riche et généreuse ?
4. Pourquoi Boniface est-il d'abord inquiet ? Pourquoi cette inquiétude se dissipe-t-elle ensuite ?

III. Lisons bien :

Lisez le § 2, qui décrit le facteur dans son costume, sa démarche, ses occupations habituelles; exprimez-vous clairement, nettement. La première phrase, qui situe le personnage dans un vaste décor doit être dite avec une voix un peu retenue, un peu lente : la phrase, ample, évoque l'étendue de cette riche plaine.

IV. Utilisons le texte :

1. On lit dans le § 2 : « Il entrait... et, saluant par son nom le paysan... il lui tendait son journal ». Employez ainsi le participe présent pour parler d'une action qui en accompagne une autre : **L'acteur revint sur la scène, et, ôtant son bonnet, il... Le chien rassemblait le troupeau, et... il... La bonne vieille ouvrit la porte, et..., elle..., etc...**

2. **Imaginons.** Pour quelles raisons la maison de M. Chapans peut-elle être fermée ? Trouvez des raisons normales, des raisons amusantes, des raisons dramatiques. En partant d'une de ces raisons, ajoutez en une dizaine de lignes, une suite à ce récit.

Un incendie

1. Un soir, vers dix heures et demie, tout le village dormant déjà, Jacques s'éveilla brusquement. Un tressaillement avait secoué la vallée endormie, un bruit insolite ([1])... Il écouta un instant, dans le vide de la nuit. Au loin, en longues notes lugubres ([2]), un clairon sonnait la générale ([3]).

— Le feu, pensa-t-il.

Il ouvrit les volets ; des cris, allongés comme des hurlements, arrivaient du bout de l'allée ; derrière les arbres, une lueur rouge, immense, comme une aurore, lançait ses reflets tremblants jusqu'aux cimes des sycomores.

2. Il se hâta de s'habiller ; maintenant le tambour roulait. Il marcha vers la lueur. Dans les rues, des gens arrivaient effarés, essoufflés, s'interrogeant d'une voix haletante qu'il ne leur connaissait pas... Les hommes s'interpellaient sans s'arrêter de courir.

— Où est-ce ? où est-ce ?

— C'est le hangar de Gublin qui brûle avec la paille.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Les femmes passaient, agitées, le bonnet de nuit sur la tête. La mère Ballantin criait :

— C'est terrible, des choses pareilles !... Et cette sécheresse ! Tout va brûler ! tout !

Elle braillait ces mots tandis que Jacques passait. Un vent de panique ([4]) soufflait. Des femmes retournèrent sur leurs pas, craignant pour leur logis, bien qu'elles fussent loin du foyer de l'incendie. La pompe arrivait, bruyante, tirée à bras d'homme...

3. Non loin de la rivière, une immense flamme se convulsait ([5]) à travers des grilles de chevrons ; des tuiles éclataient, tombaient par paquets dans le brasier qui jetait des spirales d'étincelles vers le

[1] Qu'on n'avait pas coutume d'entendre.
[2] Tristes à l'excès.
[3] Sonnerie qui annonce un danger et qui invite les hommes à se rassembler.
[4] Grande peur.
[5] Elle se tordait avec des mouvements saccadés. Que se passe-t-il quand un malade a des convulsions ?



Voilà un incendie réussi si l'on ose ainsi parler. S'élançant du brasier, les gerbes de flammes fusent vers le ciel et trouent la nuit de leur éclat. De la maison incendiée, il ne reste que des débris de charpente. On voit, comme dit le texte, la flamme se convulser à travers les grilles des chevrons. Et naturellement d'âcres nuages de fumée. Une nuit sinistre au village !

ciel. Au-dessus, un nuage bronzé s'étendait. Des hommes gesticulaient, se passaient les seaux, alimentant la pompe qui, d'un mouvement alterné, lançait un jet clair dans la fournaise...

— Heureusement que ça n'a pas pris dans les écuries, dit Savinien qui, au premier rang, se démenait pour assurer les secours. Jacques prit place dans la chaîne qui passait les seaux, cherchant à se rendre utile. Pendant plus d'une heure, il se dépensa, portant des seaux d'eau de la rivière au bassin de la pompe, manœuvrant le balancier...

4. Le vent ne soufflait guère et, au bout de deux heures, on se rendit compte qu'il n'y avait qu'à laisser carboniser les débris. De temps en temps, une flamme se ranimait, montait, éteinte par un jet de lance qui allait la chercher et la tuait dans un brasillement.

L'ennemi était terrassé. Déjà les gens revenaient chez eux ; des filles insouciantes s'étaient prises par le bras et maintenant parlaient d'autre chose en étouffant des rires... Alors dans l'échauffement des esprits, les fausses nouvelles circulaient. On parlait de cochons grillés, d'une vache qui s'était sauvée, et déjà aussi chacun recherchait dans sa mémoire l'histoire de la famille Gublin, les anciennes querelles, les ennemis qu'elle pouvait avoir...

Mais quand les gendarmes vinrent, personne ne dit mot.

GABRIEL MAURIÈRE, *A la gloire de la terre* (Floréal, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Une page dramatique. On se demande à chaque instant si le feu pourra être maîtrisé, s'il ne gagnera pas les maisons voisines, dont les habitants s'affolent. Heureusement, grâce au concours de tous, « l'ennemi est terrassé ». Mais ce n'est pas sans mal : songez à tous ces seaux d'eau passés en chaîne depuis la rivière, jusqu'à la pompe bien peu perfectionnée qu'on fait mouvoir à la main...

II. Examinons le texte :

1. Par quel moyen les gens du village sont-ils alertés ?

2. Relevez dans les § 2 et 3 les passages qui indiquent : a) l'agitation des gens ; b) leur affolement.

3. Quel passage du § 2 vous permet de dire que les femmes sont moins émues par ce qui brûle actuellement que par ce qui pourrait brûler si le feu se propageait ?... Est-ce normal ?

4. Relevez les détails du § 3 qui peignent bien l'incendie.

5. Que pouvez-vous supposer d'après les dernières lignes du § 3 ?

III. Lisons bien :

Sur le § 2 s'affronteront les meilleurs lecteurs. Essayez de donner l'impression d'agitation, d'affolement. Lisez les premières lignes d'une voix haletante. Appuyez sourdement sur les adjectifs « **effarés** », « **essoufflés** ». Mettez en valeur les interrogations répétées : « **Où est-ce ? Où est-ce ?** » les exclamations : « **Mon Dieu ! Mon Dieu !... Tout va brûler ! tout !** » Détachez la phrase : « **Un vent de panique soufflait** ».

IV. Utilisons le texte :

1. « **Non loin de** la rivière, une immense flamme, etc... » Utilisez dans plusieurs phrases l'expression : « **non loin de** ».

2. « Heureusement que ça n'a pas pris dans les écuries ! » Commencez par l'adverbe « **heureusement** » des phrases à tournure exclamative. **Heureusement que j'ai pris mon parapluie ! Heureusement que...**

3. Les dernières lignes du texte laissent croire que l'incendie a peut-être été provoqué par la malveillance ou la méchanceté. Imaginez qu'il en soit ainsi et racontez qui a fait cela, et pourquoi (vous êtes libre d'inventer ce qu'il vous plaira).



COROT
Saint-André du Morvan
(Musée du Louvre)

Le charmant village! Perché sur son coteau, il pointe son fin clocher vers le ciel nuageux. Quel plaisir ce doit être d'y arriver par ce sentier pierreux qui serpente entre les haies, les arbres, les prés, et où il fait bon bavarder, au hasard des rencontres.

A la fête du village

1. La boutique fermée depuis midi, on se préparait pour la fête de Crémail. Le fiancé de Louisette avait amené un ami, un Russe, le « géant blond » lui-même. Louisette était ravissante, toujours la plus jolie fille du village... La fiancée du Russe, une fille presque aussi grande que lui, se portait bien, elle aussi.

Ils montèrent tous dans une camionnette dans laquelle il y avait du monde, des garçons et des filles debout, et c'était déjà la fête là-dedans. La camionnette roulait sur la grande route, en dessous du bourg, « la route des Américains », comme l'appelait pour elle-même Anne-Marie. On ne l'avait pas réparée depuis que les chars l'avaient défoncée. Les cahots vous faisaient tomber les uns sur les autres, c'était ça le plus drôle. Le géant blond racontait des histoires ; personne n'y comprenait rien, avec le bruit de la voiture et les cris, mais, moins on comprenait, plus on riait...

2. Ils arrivèrent à Crémail quand la fête n'avait pas encore vraiment commencé. En travers de la rue, il y avait des guirlandes de lampions électriques, bleus, blancs, rouges, qui promettaient pour la nuit, et il y avait des drapeaux à toutes les maisons. Le carrousel [1] tournait à vide, grinçant un air de danse ; face au carrousel, il y avait une petite estrade avec des draperies tricolores. Le camion s'arrêta devant un café, les garçons descendirent les premiers, puis ils aidèrent les filles à sauter... Ils envahirent un long café, en couloir...

— Tout est fin prêt, dit le patron. Et vous verrez le monde qu'il y aura !

Pendant que les autres commandaient les boissons, Anne-Marie s'esquiva [2] afin de revoir le village qui lui rappelait tant de souvenirs !...

3. Quand elle revint au café, la fête était lancée. Une fanfare installée sur la petite estrade arrivait à peine à couvrir les bruits de la foule. Tout était en mouvement, le carrousel tournait, les balançoires montaient en l'air, les tirs pétaradaient, des couples tournaient autour de la fanfare ; c'était comme si on avait remonté un grand jouet mécanique qui marcherait maintenant à longueur de ressort. Le café était animé ; la table à laquelle Anne-Marie avait laissé la

[1] Ici, le manège de chevaux de bois. [2] Se retira sans attirer l'attention.



La fête du village ! C'est le grand jour de l'année et notre texte énumère ses merveilles. Aucune n'égale aux yeux des enfants le manège de chevaux de bois où il y a d'ailleurs bien d'autres bêtes. Quel bonheur de tournoyer aux sons entraînants de l'orgue et dans le scintillement des lumières ! Avec quelle impatience les bambins groupés au pied du manège attendent leur tour !

jeunesse du bourg était occupée par des manteaux, des sacs abandonnés : tout le monde devait danser, tourner dans le carrousel, se balancer... Des couples rouges et défaits revenaient boire un verre de limonade et repartaient. Louisette fit fête à Anne-Marie. Elle avait dansé avec le géant russe et, tout essoufflée, s'éventait avec son mouchoir. Le Russe continuait à raconter des histoires... Louisette riait, et d'autres jeunes, revenus pour se reposer, écoutaient et riaient...

Toute le monde s'amusait follement !

D'après Elsa TRIOLET,
Les fantômes armés (Éditeurs Français Réunis).

I. Intérêt d'ensemble :

C'est au lendemain de la guerre, qui fut longue et douloureuse. Maintenant les jeunes gens ont envie de se rencontrer, de s'amuser, de rire. Tout les divertit, même les discours d'un Russe, qu'on ne comprend pas. « Moins on comprenait, plus on riait... » Et cela est très bien ainsi. Tout le monde s'amuse follement et le village entier est « comme un grand jouet mécanique » bien remonté.

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 indiquent que la guerre est terminée depuis peu de temps ?
2. Comment la décoration du village a-t-elle été assurée ? Y a-t-il dans cette décoration des intentions patriotiques ? Lesquelles ?
3. Quels détails de ce § 2 prouvent que la fête n'est pas encore commencée ?
4. Quels détails du § 3 au contraire soulignent le mieux que la fête bat son plein ? Quelle phrase indique le mieux que le village tout entier est pris par cette fête ?

III. Lisons bien :

Le § 3 est particulièrement vivant. Efforcez-vous de donner une impression d'agitation, de bruit, de joie. Insistez sur tous les verbes d'action ; pressez le mouvement de certaines phrases comme : « Tout était en mouvement, etc.... »

IV. Utilisons le texte :

1. « Mais **moins** on comprenait, **plus** on riait ». Utilisez la formule « **moins... plus** » ou « plus... moins ». Moins il avait d'argent, plus il voulait dépenser. Moins il faisait chaud, plus... Plus il voulait s'expliquer, moins...
2. Donnez un titre à chacune des parties de ce récit et efforcez-vous d'en dire l'essentiel en une phrase. Ex. : « **Le départ pour la fête** ». Jeunes gens et jeunes filles du village s'en vont joyeusement à la fête de Crémail, dans une camionnette où ils sont entassés.

LES ROUTES NOUS APPELLENT

Partons !

Partons, ô mon vieux camarade,
Il fait un été sans pareil ;
Sans redouter nulle algarade (1)
Partons, l'air est plein de soleil.

Suivant tous deux notre chimère (2)
Aux cheveux blonds, aux blanches mains,
Allons, à la façon d'Homère (3),
Cueillir les lauriers des chemins.

J'irai, la lyre (4) en bandoulière,
Comme un bon marchand de chansons,
Cherchant l'étoile hospitalière,
Le vert des prés, l'or des moissons.

Allons par les sentiers en fête
L'œil en éveil, le nez en l'air ;
Partons, mon fils ! Tout nous répète
Qu'il faut errer sous le ciel clair.

Viens tous deux arpenter la terre,
Scrutons-la d'un regard songeur ;
Janvier fait l'homme sédentaire (5),
Avril le change en voyageur (5).

1 Nul reproche.
2 Notre rêve.
3 Grand poète antique qui errait de ville en ville en récitant ses vers.
4 La *lyre* était l'instrument dont s'accompagnaient les poètes quand ils déclamaient leurs vers.
5 Les deux mots ont un sens contraire. Le voyageur change de lieu, le sédentaire reste fixé dans sa résidence.

Nous sommes en retard, Juin brûle,
Le chêne a l'air d'un sénateur
Assis sur sa chaise curule (6)
Et gourmandant (7) notre lenteur.

Oh ! le grand air ! l'horizon vaste,
La montagne au front solennel,
Où la neige brille avec faste !
Partons, mon brave Toupinel !

ALBERT GLATIGNY.

6 Les sénateurs romains, hauts magistrats, avaient le droit de s'asseoir sur une chaise d'ivoire appelée *chaise curule.*
7 Reprochant, réprimandant avec vigueur.

I. Intérêt d'ensemble :

Le poète invite son camarade Toupinel à partir à la découverte du monde. Mais y pense-t-il de façon précise, comme ferait un véritable voyageur ? Indique-t-il par exemple, l'endroit où il veut aller ? Songe-t-il au moyen de transport qu'il emploiera, au bagage qu'il emportera ?... C'est un voyage de poète. Amusez-vous à chercher les détails qui le prouvent.

II. Examinons le texte :

1. Quels détails de ce texte indiquent que nous sommes en **juin** ?
2. Pourquoi le poète a-t-il envie de quitter sa maison, en compagnie d'un ami ?
3. Quelle joie réelle, se promet-il ? Quelles joies imaginaires ?
4. Quels détails de cette poésie évoquent des couleurs ?
5. Pourquoi (strophe 6), le poète dit-il **« nous sommes en retard »** ? Quel vers de la strophe précédente vous permet de donner l'explication ?

III. Lisons bien :

Ce texte doit être lu avec vivacité et entrain. Insistez sur toutes les exclamations qui invitent au départ : **« Partons... allons... viens »** : sur toutes les expressions qui indiquent que la nature est en fête. Attention à ne pas baisser la voix au verbe **« répète »**, fin d'un vers de la 4e strophe : la phrase n'est pas finie.

IV. Utilisons le texte :

1. L'auteur dit, d'une façon imagée, en parlant du mois de juin : **« Juin brûle »**. Que direz-vous de **Janvier** (idée de **froid**) ; de Mai (idée de **joie**) ; de novembre (idée de **tristesse**) ; de septembre (idée de **couleur**, dorée comme une **flamme**).
2. Refaites cette invitation au voyage à un de vos amis, non plus en poète, mais en voyageur qui sait quand il veut partir et où il veut aller, comment il veut se déplacer, ce qu'il désire voir, etc...

Le grand voyage de Jean des Figues

*Jean des Figues, adolescent d'une bourgade de Provence, rêve d'aller à Paris pour y conquérir une gloire de poète. Il se pare d'un costume de velours aux couleurs éclatantes découvert dans une vieille malle et décide de faire le voyage en usant de l'âne Blanquet comme monture. L'aventure se passe vers le milieu du XIX*e *siècle.*

1. Quelle affaire le jour où je partis ! Blanquet, ce jour-là, était encore plus beau que moi, tout harnaché de blanc avec des houppes de laine rouge et bleue. Ravi de se voir si bien vêtu, il faisait bonne mine sous la charge.

— Écoute ceci, Jean des Figues : si tu as soif, tu boiras un coup à la gourde... et l'on attachait la gourde au trou du bât.

— Jean des Figues, quand tu auras faim, vous vous arrêterez à un arbre, tu mangeras un morceau en laissant Blanquet paître... et près de la gourde on suspendait un grand sac bourré de figues sèches...

Enfin j'embrassai les amis... Cela dura une demi-heure ; tout le monde pleura, ma mère me pendit au cou une médaille bénite ; mon père, d'un air bourru, me glissa une bourse dans la ceinture :

Et voilà Jean des Figues parti pour la gloire...

2. Ce fut un singulier voyage ! Tout le long du chemin les gens riaient. Que voulez-vous ? on n'est pas accoutumé, maintenant, de voir un garçonnet en costume romantique [1], justaucorps [2] rouge et chapeau pointu, trotter ainsi à la conquête de Paris, sur un âne gris, avec un sac de figues sèches pour valise. Mais nous laissions bien les gens rire et n'en trottions que de meilleur cœur.

Blanquet, il faut le dire, avait le trot aigu et l'échine maigre ; pour changer un peu, de temps en temps, je m'accompagnais avec des rouliers : ils me laissaient monter dans leurs carrioles, et Blanquet leur rendait cela en donnant un coup de collier à l'occasion. C'était exquis !...

[1] Fait d'étoffes chatoyantes aux vives couleurs.

[2] Sorte de jaquette qui collait étroitement au corps.

Tout âne qu'il fût, Blanquet se montra fort sensible aux mille surprises du voyage. Légèrement étonné d'abord, lui qui n'était jamais sorti de nos montagnes parfumées et sèches comme une poignée de lavande, il traversa d'un pas mélancolique le Dauphiné et ses sapins, Lyon et ses prairies noyées, la Bourgogne et ses grands vignobles, tous ces beaux pays qui ressemblaient si peu au sien...

3. Enfin nous l'atteignîmes, ce Paris de nos rêves, nous l'atteignîmes au jour tombant, un mois juste après avoir quitté Canteperdrix.

Quel tapage, Seigneur Dieu !... Que de tours ! que d'édifices ! que de cheminées ! et ce grand fleuve avec ses ponts, et ces lumières à perte de vue, allumées déjà, quoiqu'il fît encore un peu clair, et qui tremblaient tristement dans le demi-jour et la fumée !

J'avais mis pied à terre ; moi tirant la bride, Blanquet derrière, nous montâmes, pour mieux voir le coup d'œil, sur un petit tertre tout gris, entre des maisons qu'on bâtissait. Il y avait là un peu de gazon pauvre et noir comme de l'herbe de cimetière. — Tiens, mange, Blanquet, mange, dis-je en m'essuyant les yeux sur la manche de mon pourpoint ([3]). Mais Blanquet, pas plus que moi, n'avait le cœur à manger, Blanquet contemplait Paris, et voyant s'agiter à ses pieds cette mer de bruit et de lumières, il remuait l'oreille gauche avec inquiétude et reniflait. Puis, tout d'un coup pris d'une terreur prodigieuse, il m'arrache le licou des mains, avant que j'aie songé à le retenir, et part, faisant feu des quatre pieds, vers la terre natale.

Je le suivis longtemps du regard : des chiens aboyaient après lui ; il culbutait sur son chemin des vieilles, des soldats, des gens en blouse ; et, quand il ne fut plus qu'un point noir à peine visible au bout de l'interminable allée, quand enfin il eut disparu, je descendis à mon tour, et passai la barrière, mais honteux, les mains dans les poches, baissant les yeux devant les douaniers assis et les carriers en bourgeron, qui ne s'arrêtaient pas de rire, appuyés sur leur chargement de terre glaise.

PAUL ARÈNE, *La gueuse parfumée* (Fasquelle, Éd.).

[3] Vêtement de jadis qui enserrait le torse.

I. Intérêt d'ensemble :

L'étrange équipage ! l'étrange voyage ! Cela ressemble à une belle aventure poétique. Le voyez-vous cet enfant vêtu d'un justaucorps rouge, coiffé d'un chapeau pointu, et juché sur un âne harnaché de blanc « avec des houppes de laine rouge et bleue ». L'ensemble ne manque pas d'allure. Mais quel dépaysement pour le pauvre Blanquet ; on comprend qu'il retourne à bride abattue vers sa belle Provence natale ! Quant à Jean des Figues, que va-t-il faire dans ce Paris qu'il convoitait ? Amusez-vous à l'imaginer.

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 prouvent l'amour qu'ont pour Jean des Figues ses parents et ses amis ?

2. Suivez sur une carte de France le voyage des deux amis.

3. Combien de temps leur a-t-il fallu pour gagner la capitale ? Combien de temps faudrait-il maintenant à un automobiliste ? à un aviateur ?

4. Quels détails du § 3 soulignent l'immensité de Paris ? son activité ?

5. Quels passages du § 3 traduisent les impressions de Blanquet ? et celles de Jean des Figues ?

III. Lisons bien :

Le § 3 réclame une lecture nuancée. Dites d'abord avec un grand soulagement et une grande joie : « **Enfin nous l'atteignîmes ce Paris de nos rêves !** » Puis à la description enthousiaste de la grande ville (« **Que de tours ! que d'édifices !...** » se mêlent peu à peu, jusqu'à devenir envahissantes la déception, la tristesse, l'inquiétude : donnez leur importance aux détails qui amorcent ces impressions : « **et qui tremblaient tristement dans le demi-jour** », « **un peu de gazon pauvre et noir...,** » « **en m'essuyant les yeux** ». Mais ne terminez quand même pas sur une note trop lugubre : songez que Jean des Figues est venu chercher aventure à Paris ; malgré sa déception, il entre dans la grande ville de ses rêves !

IV. Utilisons le texte :

1. « **Enfin nous l'atteignîmes ce Paris de nos rêves, nous l'atteignîmes au jour tombant...** » Remarquez l'exclamation « **Enfin** » qui commence la phrase et traduit un soulagement. Remarquez également la répétition du verbe « **nous l'atteignîmes** ». Imitez cela : **Enfin je le possède ce... je le possède ! Enfin je les ai trouvées ces... je les... ! Enfin...**

2. Reprenez le § 3 en imaginant au contraire que les deux voyageurs arrivent au pays natal après un séjour décevant dans la capitale. Vous insisterez sur l'émotion heureuse, sur les impressions fraîches et joyeuses.

A bicyclette

1. Le soir de ce même jour, à neuf heures, deux bicyclettes sortaient de Nevers. Bénin et Broudier roulaient coude à coude. Comme il y avait clair de lune, deux ombres très longues, très minces, précédaient les machines, telles que les deux oreilles du même âne.

« Sens-tu cette petite brise ? disait Bénin. — Si je la sens ! répondait Broudier. Ça me traverse les cheveux, tout doucement, comme un peigne aux dents espacées. — Tu as quitté ta casquette ? — Oui. On est mieux. — C'est vrai. Il semble qu'on ait la tête sous un robinet d'air. — Entends les grillons à gauche. — Je ne les entends pas. — Mais si !... Ça ressemble à un bruit de petite scie. — Ah ! oui !... Quel drôle de bruit ! Si haut perché (1) ! — Regarde nos ombres entrer dans cette clairière de lune, et puis plonger de la pointe dans l'ombre des arbres... — Mon vieux ! je suis heureux ! Tout est admirable ! Et nous glissons à travers tout sur de souples et silencieuses machines. Je les aime, ces machines... — Moi aussi je suis heureux... »

2. Mais le mouvement cessa de leur être insensible. Ils durent peser sur les pédales. Une montée toute droite faisait une lueur entre des arbres noirs... La côte était ardue. Chaque pédale, tour à tour, semblait aussi résistante qu'une marche d'escalier. Elle cédait pourtant, et les roues avançaient par saccades. La machine faisait front d'un côté puis de l'autre, comme une chèvre qui lutte contre un chien...

3. La côte était enfin gravie. Cent mètres de plaine, puis les machines partirent toutes seules. Une descente, pareille à une fumée, se recourbait jusqu'au fond d'un val. Les deux bicyclettes allaient d'une vitesse toujours accrue. Les deux roues d'avant sautaient ensemble...

Ils descendirent la pente de plus en plus vite ; et ils arrivèrent au fond d'une petite vallée. Le sol, à peine ondulé, se cachait sous des touffes d'arbres. La route étroite s'y faufilait, avec de mystérieux détours.

— Nous ne devons pas être loin d'un village, dit Broudier.

— Quel suave lieu (2) ! dit Bénin. Il fait frais comme dans un parc au bord de l'eau...

[1] Le chant des grillons est sur une note aiguë. [2] Quel endroit délicieux !

4. Soudain, dans un fouillis d'arbres, un pan de mur apparut. Un mur, un toit, toute une maison. Deux, trois maisons, plusieurs maisons l'une après l'autre, séparées l'une de l'autre par une épaisseur de feuilles, comme des fruits dans un panier.

Tout un petit village se blottissait ainsi dans l'aisselle ([3]) de la terre... Les deux copains enfilèrent des ruelles, firent des détours. Une clarté coupa la route. Elle sortait d'une porte. Ils approchèrent. Une branche de pin ([4]) pendait au-dessus de la porte ; et une grosse lampe de cuivre, comme une araignée ventrue, tissait sa toile de rayons entre un comptoir et des solives.

— Voilà une auberge. Si on pouvait coucher ici, ça serait épatant.

JULES ROMAINS, *Les Copains* (Gallimard, Éd.).

[3] Dans un creux.
[4] Autrefois les auberges de campagne avaient comme enseigne une branche de pin.

I. Intérêt d'ensemble :

Rouler à bicyclette ! c'est un plaisir que vous connaissez peut-être déjà. Ici la joie est délicieuse, parce que deux amis sont ensemble, qu'ils se déplacent dans la nuit fraîche, au clair de lune, et qu'ils échangent leurs impressions. Aimeriez-vous voyager dans de telles conditions ?

II. Examinons le texte :

1. Où sont les deux voyageurs ?
2. C'est le soir, la nuit, même. Relevez les détails qui le rappellent.
3. Quelle impression éprouvent les camarades ? Relevez les détails qui indiquent leur joie.
4. Comment pourriez-vous intituler le § 2 ? et le § 3 ? Opposez ces deux §§ (difficulté et facilité).

III. Lisons bien :

Amusez-vous à lire le dialogue du § 1, en supprimant les indications « comme disait Benin », « répondait Broudier ». Deux élèves se donneront la réplique, comme au théâtre. Que votre ton traduise l'intérêt pris par les voyageurs à ce déplacement nocturne, et leur bonheur. « Mon vieux ! je suis heureux ! »

IV. Utilisons le texte :

1. « Comme il y avait clair de lune, deux ombres très longues, très minces etc... » La proposition : « Comme il y avait clair de lune » explique le reste de la phrase. Employez la même tournure : Comme je n'y voyais plus... Comme le pneu était crevé... Comme le cantonnier n'avait pas rebouché les trous... Comme le passage à niveau... Comme les piétons...
2. Avec trois ou quatre camarades, vous avez organisé une promenade à bicyclette. Racontez-la, en insistant sur une ou deux péripéties (ex. une côte rude, une descente périlleuse, un pneu crevé).

Une auto perfectionnée

1. — C'était, dit M. Lalouette, par une bien belle journée de l'été dernier, où M. Labranère nous avait conviés (1) à traverser la France dans sa nouvelle voiture. Et quelle voiture !...

Vous savez qu'il est possédé d'un goût furieux de la mécanique, mais ce qui ne vous a sans doute pas encore été révélé, c'est sa dernière invention...

2. Je vois encore la route et, là-bas, assez loin, un passage à niveau, qui était fermé. Nous roulions comme un tonnerre, ainsi que parlent les bonnes gens, et nous nous rapprochions si rapidement de l'obstacle, sans que M. Labranère eût encore rien fait pour modérer notre vitesse, que je commençais de craindre qu'il ne se fût égaré dans quelque songe. Déjà, j'étais au point de fermer les yeux, pensant que nous allions nous écraser sur la barrière, lorsque sans tourner la tête, il dit doucement : « Ne craignez rien ; ne bougez pas ».

Il mit un doigt sur un petit bouton qui luisait à côté de l'indicateur de vitesse ; la voiture aussitôt se cabra (2) et, montant à quelques mètres dans les airs, passa par-dessus les deux barrières, pour se poser bientôt de nouveau sur la route et continuer sa course. Nous étions tous très pâles, hormis M. Labranère qui souriait en disant : « Je suis sûr maintenant de mon appareil. » Et, dès ce moment et pour ne prendre point la peine de se porter à gauche chaque fois qu'il voulait dépasser une voiture, il accélérait notre vitesse et sautait par-dessus son confrère étonné. J'ose à peine vous parler des automobiles qui venaient vers nous : à leur aspect, il quittait la droite, se ruait et bondissait au-dessus d'elles.

3. Tandis qu'il dévorait une aile de poulet :

— Vous avez, je pense, lui dis-je, déposé votre invention (3) et je compte beaucoup que les voitures qu'on en verra bénéficier seront nommées : les *Sauterelles Labranère...*

— Je n'ai point pris ni ne prendrai de brevet (3), répliqua-t-il... Vous me direz que, dans quelques semaines, nul ne serait plus surpris

1 Invités.
2 Fit le même mouvement qu'un cheval qui se dresse sur ses pattes d'arrière.
3 En *déposant son invention*, en prenant *un brevet*, M. Labranère s'assurerait seul le droit d'exploiter cette invention, c'est-à-dire que personne ne pourrait construire et vendre des automobiles semblables à moins d'acquérir une *licence* de l'inventeur.

de ma voiture sauteuse, mais vous connaissez la race des hommes : chacun rêve, à tout instant, de susciter l'étonnement comme la louange. Si deux *Sauterelles Labranère* étaient au moment de se croiser, l'un comme l'autre conducteur ferait, et dans la même seconde, hardiment bondir sa voiture. Ce serait un désastre, et je vois déjà dans les journaux, ce titre, hélas ! mille fois répété : *Collision aérienne de deux véhicules terrestres*. Je garderai donc, s'il vous plaît, mon invention pour moi.

TRISTAN DERÊME, *L'onagre orangé* (Grasset, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Cette automobile-sauterelle est bien plaisante, et elle étonne tout le monde, à commencer par ses passagers qui, n'ayant pas été prévenus, sont plutôt impressionnés par les expériences du conducteur ! Nous sommes ici dans le domaine du rêve et de la fantaisie, mais qui sait si, un jour, une telle auto ne sera pas réalisée ?

II. Examinons le texte :

1. Quels sentiments éprouvent les passagers et en particulier le narrateur, en arrivant à toute vitesse au passage à niveau ?
2. A l'aide d'une boîte, d'un bouchon, d'une gomme, imitez les évolutions de la voiture conduite par M. Labranère.
3. Pourquoi M. Labranère se refuse-t-il à exploiter scientifiquement son invention ? La supposition qu'il fait manque-t-elle de vraisemblance ?
4. Y a-t-il dans ce texte des passages qui vous amusent franchement ? Citez-les et efforcez-vous de dire pourquoi.

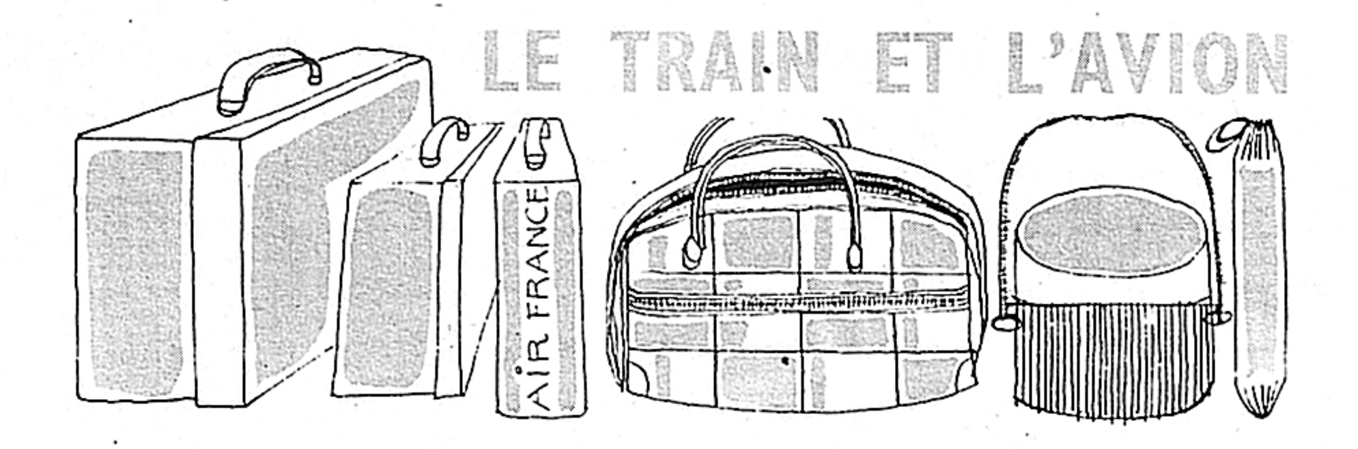
III. Lisons bien :

Le § 2 offre des richesses aux bons lecteurs. Tout d'abord, traduisez l'**émo**tion, puis la frayeur des passagers (jusqu'à « barrière »). Opposez à cette frayeur le calme de M. Labranère : faites-le parler doucement. Parlez ensuite des évolutions de la voiture avec un air intéressé, puis, à partir de « Et, dès ce moment », d'un ton désinvolte et fantaisiste.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Je garderai donc, s'il vous plaît, mon invention pour moi. »** Je garderai mon invention pour moi : voilà une affirmation qui ne souffre pas de contradiction ; la formule **« s'il vous plaît »**, paraissant dictée par un souci de politesse, la rend plus souple et moins brutale. Imitez cette tournure : **J'achèterai, s'il vous plaît, cette... et ce... Je partirai... Vous reviendrez...**
2. Imaginez une aventure semblable, mais avec une automobile qui peut à l'occasion flotter sur l'eau comme un bateau (de telles automobiles existent d'ailleurs réellement).

LE TRAIN ET L'AVION



La locomotive regarde une vache en passant

Calme, immobile,
Dans le petit pré tranquille, au long de la ligne,
C'est une vache qui rumine.

Pour tant de vaches qui regardèrent
Passer des chemins de fer,
Il convient aussi qu'on le sache,
Il y a des locomotives qui regardent les vaches.

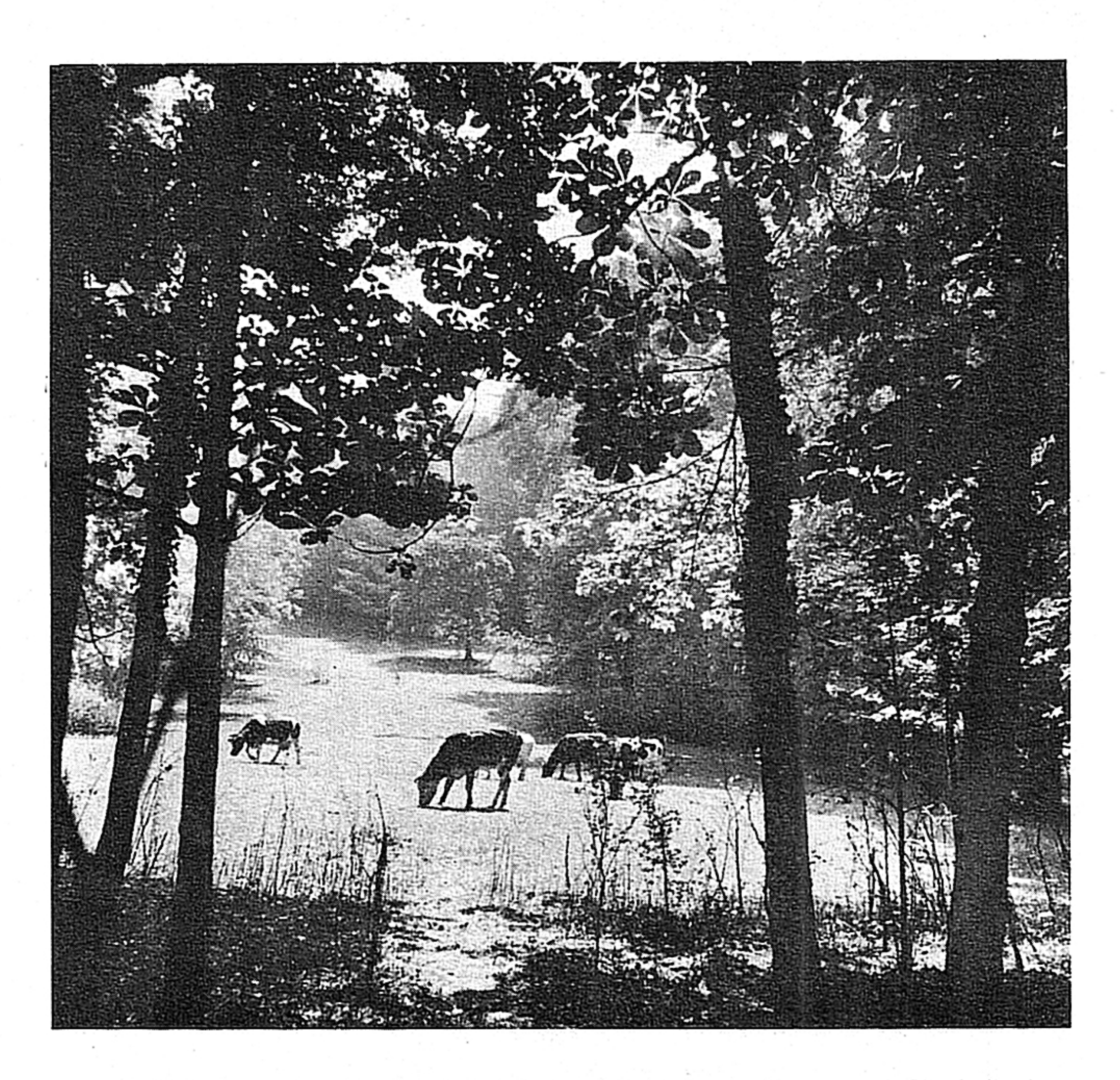
Et c'est avec des yeux d'envie,
Leurs gros yeux rouges,
Qu'elles contemplent les prairies,
Où, paresseuses, l'on se couche,
Et l'on flâne en se divertissant au vol des mouches...

Mais, quand on est locomotive, il faut
Qu'on parte, et reparte, et se presse.
(Car ce n'est pas à dix-huit, ni à seize,
C'est à dix-sept,
Qu'inéluctable (1) est la correspondance de l'express
Avec le rapide Bordeaux-Cette) (2).

Ah ! la préoccupation de l'horaire,
Quand il ferait si bon de s'étendre
Sur l'herbe tendre !...

1 Impossible à éviter ou à empêcher.

2 Aujourd'hui *Cette* s'écrit *Sète*.



Voilà les vaches au pâturage telles que la locomotive les aperçoit en passant. L'endroit est calme et enchanteur. Les vaches y broutent avec indolence. A leur fantaisie, elles vont, elles viennent, elles se reposent sans nul souci. La locomotive, elle, doit dévorer l'espace, se conformer exactement aux itinéraires, arriver à l'heure précise dans chaque gare. Que les vaches lui semblent heureuses !

Mais il faut poursuivre sa tâche,
En marche ! en marche !
Sans relâche...
Et c'est avec des soupirs de regret,
Que passe la locomotive au long des prés,
Où sont immobiles les vaches,

Et songe en regardant les veaux
Batifoler [3] près de leur mère,
Songe à l'impossible chimère [4],
Et se détourne le cœur gros :
Jouir en paix de la nature,
Avec une progéniture [5]
De petits locomotiveaux...

FRANC-NOHAIN,
Dites-nous quelque chose (Stock, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Voilà une aimable, une amusante fantaisie. Le point de départ en est cette idée, communément admise, que les vaches, dans les prairies qui longent le chemin de fer, regardent passer les trains, pour se distraire. Le poète, tout au contraire, imagine que la locomotive, à son tour, regarde les vaches, et envie leur bonheur, fait surtout de flânerie et des plaisirs de la famille... Voyez ce que cela donne.

II. Examinons le texte :

1. Quels sont, à votre avis, les « gros yeux rouges » de la locomotive ?
2. A quel endroit du poème la « préoccupation de l'horaire » vous semble-t-elle le mieux exprimée ?
3. En quoi, selon la locomotive, consiste le plaisir des vaches ? Opposez-le aux obligations auxquelles la locomotive doit se soumettre.
4. A quel moment du texte le poète attribue-t-il des sentiments maternels à la locomotive ? Voyez-vous le spectacle, charmant et inattendu ! d'une locomotive avec ses petits **locomotiveaux** ? Ou d'une locomotive « étendue sur l'herbe tendre ? »

III. Lisons bien :

Vous sentez bien que tout ce texte doit être lu en souriant, même lorsqu'on parle de l'envie éprouvée par la locomotive, de ses regrets, de son cœur gros. Efforcez-vous de dire tout cela avec bonne humeur. Avec malice aussi : arrêtez-vous un peu, légèrement, pour accrocher l'attention avant les mots ou expressions qui doivent amuser, surtout le dernier : « **locomotiveaux** ».

IV. Utilisons le texte :

1. « Mais quand on est locomotive, il faut qu'on parte et reparte, et se presse ». Faites des phrases semblables pour parler des obligations d'un mécanicien de grande ligne, d'un contrôleur de train, d'un voyageur de commerce, d'un chef aiguilleur.
2. Imaginez que la locomotive se soit un peu attardée et qu'elle arrive à... dix-huit, alors que le rapide Bordeaux-Cette est déjà parti. Les voyageurs, furieux d'avoir manqué leur correspondance, viennent lui faire d'amers reproches. Faites-en parler quelques-uns. Que répond-elle ?

[3] Gambader, s'amuser. — [4] Rêve. — [5] Un ensemble d'enfants lui appartenant.

Je m'accroche au train

1. En rentrant d'Avèze, je trouvai toute la famille réunie autour de l'oncle, dans le salon de grand-mère.

« Déjà là ! dit maman en me voyant arriver. Tu as fait la route bien vite. — Moi ! répondis-je, il me faut cinq minutes pour aller d'Avèze au Vigan. — Tu es fou, enchaîna maman. Tu dois courir comme un dératé ([1]) mais, même en courant, il faut plus de cinq minutes... Et je t'ai dit de ne pas courir. Ça rend poitrinaire. — Je ne cours pas... — Alors, tu mets plus de cinq minutes. — Non, je mets cinq minutes et je ne cours pas. — Comment fais-tu ? me demanda l'oncle Paul. — Je m'accroche au train, répondis-je. »

J'aurais aussi bien prétendu que je venais sur la queue de la comète ou que je marchais sur les nuages. J'avais dit ça pour ne pas avoir l'air de mentir en expliquant une vantardise stupide. Mais, d'un seul coup, je m'étais pris à mon piège.

2. — Petit malheureux, tu t'accroches au train ! se mit à crier cousine Sarah, toujours prête à flairer les catastrophes.

— Tu t'accroches au train ! répétaient grand-mère et maman, en passant du ton de la colère à celui de l'épouvante...

Pas un instant, ni cousine Sarah, ni maman, ni grand-mère n'avaient mis en doute mon absurde vantardise. Leur crédulité ([2]) me fit oublier en quelques secondes que je venais de mentir. Après tout, pourquoi ne me serais-je pas accroché au train ? Il aurait suffi de sauter sur un tampon, de monter sur un marchepied, de grimper dans une de ces petites guérites de serre-frein, à l'arrière des wagons. Le train n'allait pas si vite dans la courbe de Cavaillac... Ce que j'avais dit n'était donc pas impossible. Ce n'était pas vraiment un mensonge et, si je ne l'avais pas encore fait, je pourrais peut-être le faire un jour...

3. « Comment t'y prends-tu ? me demanda l'oncle Paul, en tirant sur ses moustaches, ce qui lui donnait l'air de sourire et de se moquer un peu des gens. — Je saute sur les tampons, répondis-je. — Sur les tampons ? — Oui, sur les tampons... Le dernier du dernier wagon... — Tu sautes sur les tampons ? répétait mon oncle en tirant toujours sur ses moustaches. Ah, tu sautes sur les tampons... C'est un peu

[1] Courir très vite.   [2] La facilité avec laquelle elles me croyaient.

comme un cheval ? — Quoi ? Qu'est-ce qui est un peu comme un cheval ? — Le tampon... — Ah, oui... tout à fait comme un cheval. — Mais ça doit être très dur ? — Oui, c'est très dur. — Heureusement que ça dure juste cinq minutes ! Tu ne pourrais pas tenir beaucoup plus ! — Oh ! si, je tiendrais plus loin que Nîmes. — Avec tes deux jambes dans le vide ? Sans étriers ? — Mes souliers glissent sur les rails. — Ses souliers glissent sur les rails ! hurla cousine Sarah en empilant ses affaires dans son cabas, avec des gestes désespérés. — Eh bien, dit l'oncle, en voilà des économies ! Il va te falloir une paire de souliers par semaine... Ça doit rudement les user. »

Mes oreilles me brûlaient comme si on les avait frottées à l'eau bouillante.

ANDRÉ CHAMSON, *Le chiffre de nos jours* (Gallimard, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Il peut être ennuyeux de mentir, même pour rire. Voyez comme ce garçon, cédant au plaisir de se vanter, est pris à son propre piège. Quelle émotion il provoque chez sa mère et sa cousine, épouvantées de son imprudence ! Mais l'oncle Paul n'est pas aussi crédule, et sa façon ironique d'interroger, met le jeune vantard au supplice : il s'empêtre dans ses réponses, et ses oreilles en sont cramoisies ! Croyez-vous qu'il recommencera ?

II. Examinons le texte :

1. Quel détail du § 1 prouve que la maman a souci de la santé de son enfant ?
2. Quels sont (§ 2) les sentiments divers éprouvés par la maman, la grand-mère et la cousine ? Relevez les paroles de chacune d'elles, qui vous semblent le mieux exprimer ces sentiments.
3. Après avoir menti, l'enfant réfléchit. A quoi le mènent ses réflexions ? La démarche de sa pensée vous semble-t-elle logique ?
4. Quelles paroles de l'oncle vous semblent particulièrement ironiques ?

III. Lisons bien :

Les dialogues de cette page (§ 1, puis § 3) sont savoureux, surtout le dernier. Que deux élèves échangent leurs répliques : l'oncle parle d'un ton doux, mais très ironique ; l'enfant, qui sent qu'on se moque de lui, perd de plus en plus de son assurance. Il répond d'une voix penaude, étranglée et essaie de justifier son mensonge par un autre encore plus gros et invraisemblable (l'histoire des chaussures qui glissent sur les rails !)

IV. Utilisons le texte :

1. **« Après tout, pourquoi ne me serais-je pas accroché au train ?»** Imitez cette tournure qui exprime qu'une chose paraît possible, après réflexion. **Après tout, pourquoi cet aviateur n'aurait-il pas... Après tout, pourquoi n'aurais-je pas....** (idée de parachute). Faites librement cinq phrases.
2. Imaginez pourquoi l'enfant a mis si peu de temps pour venir d'Arèze au Vigan. Plusieurs raisons sont possibles. Exprimez chacune d'elles en une ou quelques phrases.

Le premier raid[1] d'une grande aviatrice

1. « Je voudrais faire un raid, monsieur Bardel... » Le directeur de l'Air-Union acquiesce :... « Où voulez-vous aller ? »

Elle rougit, car c'est bien téméraire, ce qu'elle va dire.

— A Madagascar, monsieur Bardel...

Les bras au ciel, Monsieur Bardel réplique :

— Cela, ma petite, on vous le défend bien...

Henri Bardel voit qu'elle est émue, mais c'est une enfant sage, qui entendra raison. Codos et Robida sont présents à l'entretien.

« Mon *Avro* a déjà été jusqu'au Cap, fait-elle toute tremblante. — Non, c'est fou, ripostent les trois autres. Vous n'avez encore que très peu d'heures de vol ; et pas un seul raid, donc pas d'expérience. Et vous allez trouver là-bas des forêts vierges, c'est-à-dire une chose terrible, et qui ne pardonne jamais... Or non seulement votre Avro n'est pas tellement sûr, mais vous allez traverser des régions de tornades ([2]) subites qui vous jetteront à terre... Hélène Boucher, prenez garde ! — Mais alors, où aller ?...

2. — Allez en Indochine, lui dirent ses trois interlocuteurs... — Mais c'est cela, justement, que je ne voulais pas, répliqua-t-elle. Tout le monde a été par là. »

Là-dessus Codos et Robida sautèrent sur leurs chaises.

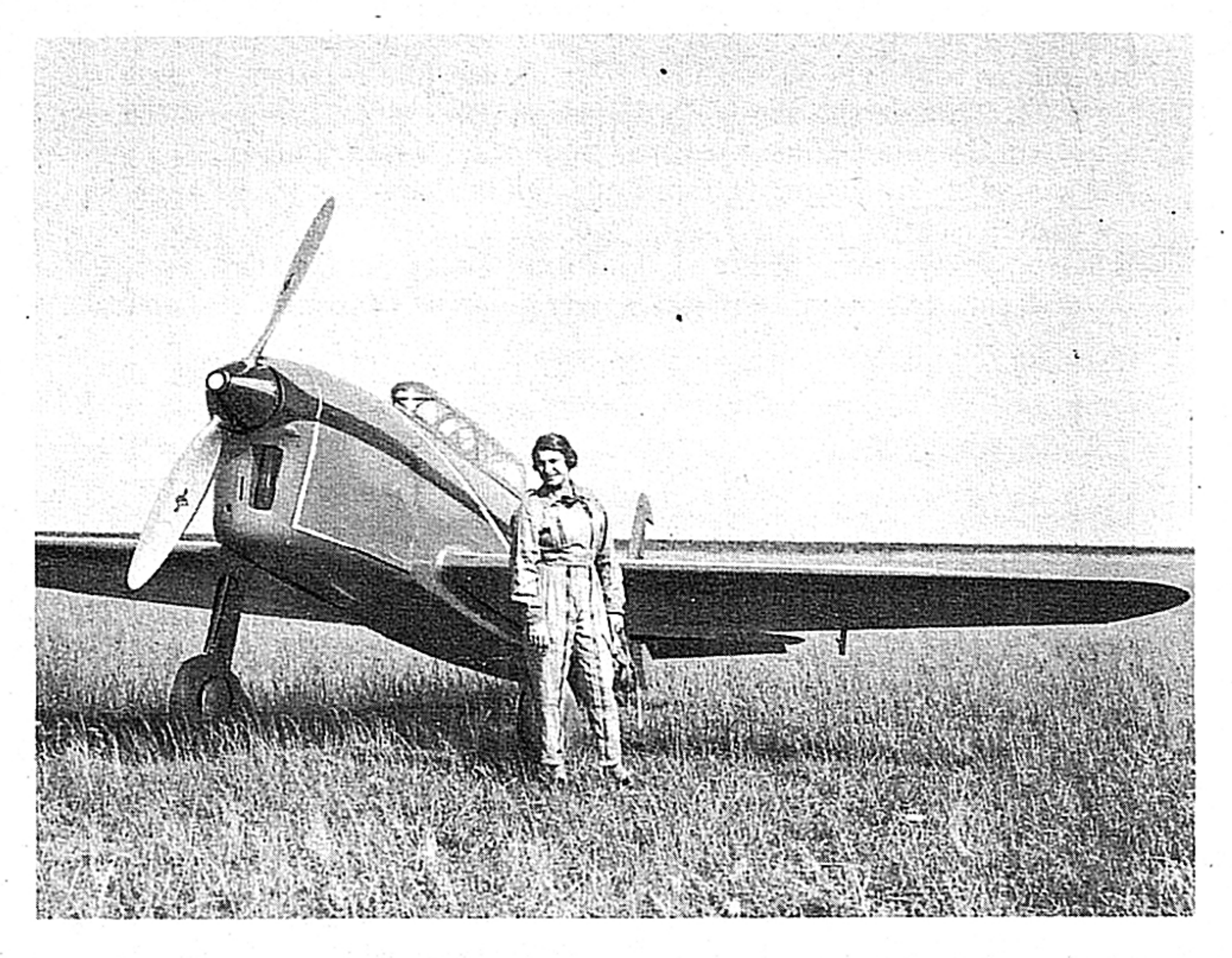
— Oui, tout le monde, dirent-ils et nous deux, par exemple, qui ne sommes pas si difficiles que vous...

Alors elle eut honte de sa témérité, et la conversation changea de ton.

— Notre raid, lui dit Codos, nous l'avions préparé avec soin et nous allons mettre à votre disposition toutes nos cartes, tous nos documents... Ils lui donnèrent des principes de météorologie ([3]), lui passèrent des consignes, lui prodiguèrent ces avis de l'expérience que la jeunesse, naturellement présomptueuse ([4]), a coutume de ne pas écouter et qu'au contraire la docile Léno fixait dans sa mémoire pour en faire sa loi...

— Très joli tout cela, disait-elle un soir à Henri Bardel, mais je vais mourir de froid...

[1] Ici, vol de longue durée et de longue distance.
[2] Cyclone, c'est-à-dire ouragan qui se déplace en tourbillonnant.
[3] Science qui permet de prévoir quel temps il fera.
[4] Elle se croit capable de tout tenter et de tout réussir.



L'audace, l'intrépidité, la vaillance, le sang-froid, la ténacité, la bonne humeur, l'esprit à la fois sage et aventureux, telles furent les qualités d'Hélène Boucher, l'héroïque aviatrice, qui est entrée dans la légende tout comme un Mermoz ou un Guynemer. C'est elle-même que vous voyez sur cette photo, à côté de son avion, et prête au départ. Grande, svelte, dans son costume d'aviatrice, l'air décidée et souriante, elle a l'allure élégante d'une vraie fille de France.

— Je vous prêterai mes bottes ! lui dit-il en riant.

C'étaient de lourdes bottes anglaises, en peau de mouton, qui arrivent presque à la ceinture et qu'on attache avec des bretelles. Elle les essaya, trouva, dans la glace, qu'ainsi elle était pareille à un ours qui va danser...

— Oh ! merci, monsieur Bardel, disait-elle.

On la gâtait...

3. Départ le lundi 13 février. Hélène arrive au Bourget au petit jour...

Cependant elle consulte le service météorologique. Les nouvelles sont bonnes. Beau partout. Ciel dégagé jusqu'à Naples. Vent dans le

dos au-dessus du Rhône. Vite, un coup de téléphone à Codos, qui se réjouit de tout cela et encourage l'heureuse fille à partir. L'*Avro* est paré ([5]). Léno vérifie son plein d'essence : 425 litres. Elle a revêtu son manteau de cuir, chaussé ses bottes, pris ses gants fourrés. Elle serre des mains et embarque. D'abord elle conduit son *zinc* ([6]) à l'angle sud du camp, escortée par un mécanicien qui court à son côté, tenant une aile, et par le directeur de l'aéroport en voiture par derrière. Puis elle décolle, sort une main du fuselage, envoie un salut joyeux et disparaît.

ANTOINE REDIER, *Hélène Boucher, jeune fille française* (Flammarion, Éd.).

[5] Prêt pour le départ.

[6] Façon familière de nommer un avion.

I. Intérêt d'ensemble :

Vous voilà introduits dans le monde merveilleux de l'aviation, et non pas, avec des personnages de romans, mais avec de vrais aviateurs, connus, sinon de vous, du moins de vos parents: Hélène Boucher, Codos, Robida... Voyez comme la préparation d'un raid est chose minutieuse... Voyez aussi avec quelle gentillesse les anciens font bénéficier les jeunes de leur expérience... Aimeriez-vous vivre dans un milieu si sympathique, devenir aviateur vous-mêmes ?

II. Examinons le texte :

1. M. Bardel refuse à Hélène Boucher l'autorisation d'entreprendre un raid à destination de Madagascar. Quelles sont les raisons, données plus tard par Codos et Robida, qui justifient ce refus ?
2. A la réponse d'Hélène Boucher « tout le monde a été par là » (§ 2), Codos et Robida « sautent sur leurs chaises ». Pour quelle raison ?
3. En quoi la météorologie peut-elle être utile à un aviateur ? Justifiez votre réponse à l'aide d'éléments puisés dans le § 3.
4. Relevez dans le § 2 tous les services rendus à Hélène Boucher par ses compagnons dans la préparation de son raid.

III. Lisons bien :

Le § 2 vous offre l'occasion de montrer que vous comprenez bien l'état d'esprit des personnages qui parlent : Hélène, d'abord sûre d'elle-même, considère le voyage d'Indochine comme banal et indigne d'elle-même : « Tout le monde a été par là... » ; Codos et Robida interloqués par cette réplique répondent avec une certaine vivacité : « et nous deux, qui ne sommes pas si difficiles que vous... » La suite doit être lue avec précision (les explications des « anciens ») et bonne humeur (l'histoire des bottes).

IV. Utilisons le texte :

1. **Modifions.** Remplacez dans le § 3 « Les nouvelles sont bonnes » par les nouvelles sont mauvaises (indiquez lesquelles). L'aviatrice renonce provisoirement à son raid.
2. Imaginez ce qui aurait pu se produire au-dessus d'une forêt vierge de Madagascar si Hélène était imprudemment partie dans la première direction qu'elle avait choisie.

La fin d'un avion

Au déclin du jour, l'avion occupé par le pilote Maurère et son mécano Pariset est surpris par une violente tempête de neige au-dessus de la Cordillère des Andes.

1. A l'est, le ciel libre tout à l'heure n'était plus qu'un amoncellement de nuages au ventre lourd, cuivré. Partout l'horizon était fermé. Le cercle se refermait sur eux. Au-dessous le piège géant de la montagne...

Maintenant la nuit se referme silencieusement sur l'avion... Le froid aigre glace les hommes sous les vêtements fourrés. De nouveau la neige. Millimètre par millimètre, elle recouvre les plans (1), le fuselage, commence à ensevelir l'avion... La T.S.F. est inutilisable ; l'antenne arrachée, malgré les efforts de Pariset, n'a pu être réparée... Plus on avance, plus on rencontre d'obstacles. Les courants, les remous, posent partout leurs pièges sournois. Soudain, la nuit se rabat comme une trappe... Maurère aperçoit une pointe rocheuse émergeant de la mer de nuages comme un récif. Allons ! ce n'est pas encore sur celui-là qu'on s'éventrera. Mais en voici un autre, un troisième... Des ventouses le happent, des courants l'entraînent. Un nuage de neige l'enveloppe. Il est pris comme par une poigne qui l'étreint, le secoue, le précipite et le relève. Une rafale, neige et pluie mêlées, le heurte en plein...

2. Maurère lutte. Un dernier sursaut pour retrouver une zone de calme relatif. Il jette un coup d'œil à l'essence. C'est par là que la vie s'échappe. Il en mesure sûrement la durée. Une heure encore...

Il consulte l'altimètre (2), lit avec inquiétude le déclin régulier : — 5.000 — 4.500 — 4.200.

Il cherche un courant ascensionnel (3), croit l'avoir trouvé : — 4.000.

Voyons ! Une heure d'essence, il a bien lu. Sur les commandes ses doigts s'énervent. Il écoute. Le moteur tourne bien. Il tournera jusqu'au bout : — 3.900.

[1] Les ailes de l'avion.
[2] Instrument qui indique l'altitude à laquelle vole l'avion.
[3] Un courant d'air *montant* (pensez à un *ascenseur* et à l'expression : faire l'*ascension* d'une montagne).



Notre texte vous a montré les péripéties émouvantes qui ont marqué la fin d'un avion assailli par un orage de neige au-dessus de la Cordillère des Andes. Voici l'avion en question photographié très peu de temps après sa chute par des camarades du pilote venus à son secours. Vous le voyez littéralement retourné et accroché au flanc de la montagne abrupte et couverte de neige.

Une sueur lui mouille la nuque malgré le froid. Avec une heure devant soi, on pouvait encore... Par exemple gagner la Laguna Diamante. Courir le risque d'atterrir : — 3.700.

Rageusement, il lance le moteur. Tant pis pour l'essence. L'avion reprend cent mètres, puis l'aiguille fait un bond sur le cadran : — 3.400.

3. Maurère, les bras cassés ([4]), baisse la tête. Ses yeux se brouillent. A ses pieds, une tache grasse s'élargit. Il regarde la pression d'huile ; elle est presque à zéro. Il se redresse. Bien. Il ne reste plus qu'à se poser. Se poser ! Ironie. Il n'a même pas le choix entre les deux issues : s'empaler sur une arête aiguë ou rouler de roc en roc jusqu'au fond d'une gorge. Au hasard de décider.

[4] Il lui semble qu'ils sont brisés, il n'a plus de forces.

Deux mille mètres de descente en trois minutes ! Après un court répit, l'altimètre décline, inexorable [5] : — 3.200 — 3.000.

On devrait toucher. On touche. Pas encore. La descente s'accélère. L'avion pique. Ce n'est plus une descente, c'est la chute. Un dernier coup d'œil à l'altimètre : 2.800. C'est fini.

Yves FLORENNE,
Le visage nu (Mercure de France, Éd.).

[5] Sans pitié, l'altimètre indique la chute...

I. Intérêt d'ensemble :

L'aviation n'est pas faite que de raids réussis, de triomphes, de gloire... Elle a aussi ses heures sombres, celles où les hommes et le matériel ne peuvent rien contre la nuit, l'ouragan, la neige, les montagnes... Voici un épisode dramatique de cette lutte : l'avion n'a pas assez de force pour franchir l'immense chaîne de la Cordillère des Andes ; il est condamné à s'écraser dans la montagne... Du moins le pilote aura-t-il lutté jusqu'au bout !

II. Examinons le texte :

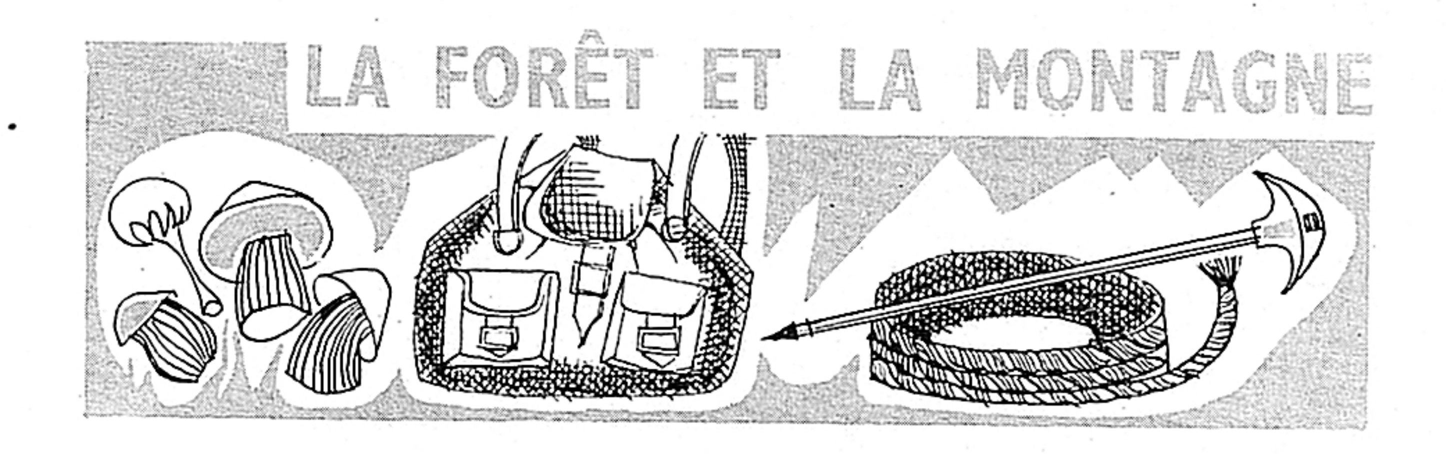
1. Relevez dans le § 1 toutes les puissances mauvaises qui menacent l'avion.
2. Qu'indiquent les chiffres fournis par l'altimètre ? Que pourrait espérer le pilote si la réserve d'essence était suffisante ?
3. Que signifie cette « tache grasse qui s'élargit » à ses pieds ?
4. Cherchez dans votre atlas la Cordillère des Andes. Cherchez les points culminants. Evaluez la largeur de la chaîne. Cela vous aide-t-il à comprendre le texte ?

III. Lisons bien :

Lisez le § 1 en vous efforçant de nous faire comprendre la gravité du problème qui se pose au pilote. Insistez pour cela sur tous les dangers et les obstacles accumulés : « **un amoncellement de nuages... fermé... le piège géant... la nuit, le froid..., etc..., etc....** »

IV. Utilisons le texte :

1. Relevez les comparaisons contenues dans le § 1. Ex. **La montagne est comparée à un piège géant... La nuit est comparée à... La pointe rocheuse...,** etc...
2. « **Plus on avance, plus on rencontre d'obstacles** ». Imitez cette construction **Plus l'avion s'élève, plus... Plus... plus...**
3. Terminez à votre gré ce récit dramatique : l'avion est brisé, mais les aviateurs, par miracle...



Je m'égare en forêt

Le narrateur a été entraîné par un de ses camarades, Raudot, dans un bois, où ils se sont mis à chercher les nids. Raudot s'est enfoncé dans un fourré en disant à son compagnon : « Attends-moi ici ». Les instants passent, l'après-midi s'écoule et l'inquiétude s'empare de l'enfant :

1. Une cascade de notes aigres, criardes, me fit brusquement sursauter. C'étaient des geais qui, juste au-dessus de ma tête, s'ébattaient et saluaient, de la cime d'un arbre, le soleil déclinant. Des pies se mêlèrent au concert tandis que, de très loin, des croassements de corbeaux éveillaient de sourds échos au sein de cette masse immobile de verdure dont l'énormité m'oppressait. Bien qu'il fît encore clair, le soir venait. Il venait même trop vite, car j'avais à peine parcouru quelques centaines de mètres, en tâchant de me repérer (1), que la lumière faiblit... En vain, le soleil dorait-il de ses derniers rayons la voûte des chênes, des frênes et colorait-il de reflets roses les plus hautes branches des pins, je guettais le moment où il disparaîtrait. Déjà les tiges que j'écartais, afin de me frayer un chemin, étaient suintantes d'humidité...

— Raudot !

Raudot ne répondit point. Les mains en porte-voix, je criai de nouveau son nom sans obtenir d'autre résultat que le tressaillement brusque d'une ombre dans un fourré. Cela me donna un frisson de terreur... Le silence, qui précède la nuit, m'oppressa d'une manière si aiguë, que je me mis brusquement à courir, tenaillé par la peur, sans calculer où me portaient mes pas.

[1] De reconnaître l'endroit où je me trouvais et la direction à prendre.

2. C'était en obliquant à gauche que j'avais néanmoins le plus de chance de ne point m'égarer. Or, j'allais en tous sens et, durant plusieurs heures, je ne fis que changer de direction. J'étais en nage. Je ne distinguais guère, autour de moi, que des formes menaçantes, grimaçantes, ténébreuses, que la nuit finalement ensevelit dans une obscurité compacte. Alors, déconcerté, tremblant, claquant des dents, je fondis stupidement en pleurs. Aucun oiseau ne chantait plus, ne volait plus. Tout semblait immobilisé, magiquement, par le coup de baguette d'une fée jalouse, d'un sommeil comparable à celui de la Belle au bois dormant...

Je pensais à Raudot. Je me demandais s'il me laisserait toute la nuit dans la forêt sans me porter secours. J'évoquais l'inquiétude de ma mère qui, ne me voyant pas rentrer, s'efforcerait de cacher à mon père cette fugue ([2]) inexplicable. C'était horrible...

3. Cependant, au bout d'un moment, il me sembla que l'obscurité se faisait moins dense. En effet, la lune s'étant levée, je m'aperçus que je me trouvais à la lisière du bois et je repris courage. Tout était

[2] Cette fuite, cet abandon de la maison paternelle.



Qu'on aime errer par une journée d'été très chaude, dans la fraîcheur des sous-bois, surtout si la forêt est égayée de chants d'oiseaux. Mais une forêt est un lieu où l'on se perd facilement. Y retrouver son chemin n'est pas chose commode. Si l'on est alors surpris par la nuit, quelles transes !

merveilleux, désormais. Un humble champ de pommes de terre, auquel je n'avais pas prêté attention, s'étendait à la suite des taillis. Je le traversai rapidement... On voyait comme en plein jour. Je reconnus la route et le chemin de traverse. Des éclats de verre brillaient dans les labours... J'accélérai l'allure. Et bientôt, en moins de temps que je n'en avais mis en compagnie de Raudot pour accomplir le trajet qui sépare la forêt de la ville, j'arrivai aux premiers réverbères, à la seconde précise où sept heures sonnaient à l'horloge de l'hospice, qui était en avance de deux ou trois minutes sur celles de la mairie et de l'église. C'était la fin de mes transes ([3]), le salut.

Francis CARCO, *Mémoires d'une autre vie* (Albin Michel, Éd.).

[3] Inquiétudes terribles.

I. Intérêt d'ensemble :

Un enfant inquiet... Voyez comme tout prend pour lui un caractère fantastique, et comme son inquiétude se transforme en une folle terreur. Son supplice lui paraît durer des heures. Pourtant, le bois n'est pas si grand puisque notre jeune ami en retrouve l'orée, et le temps n'a pas fui si vite, puisque l'horloge de la ville, sonne sept heures du soir... Il a eu une belle peur ! Admirez d'ailleurs comment, par une opération semblable, la lueur d'espoir devient vite une joie délicieuse : **« tout était merveilleux désormais »**.

II. Examinons le texte :

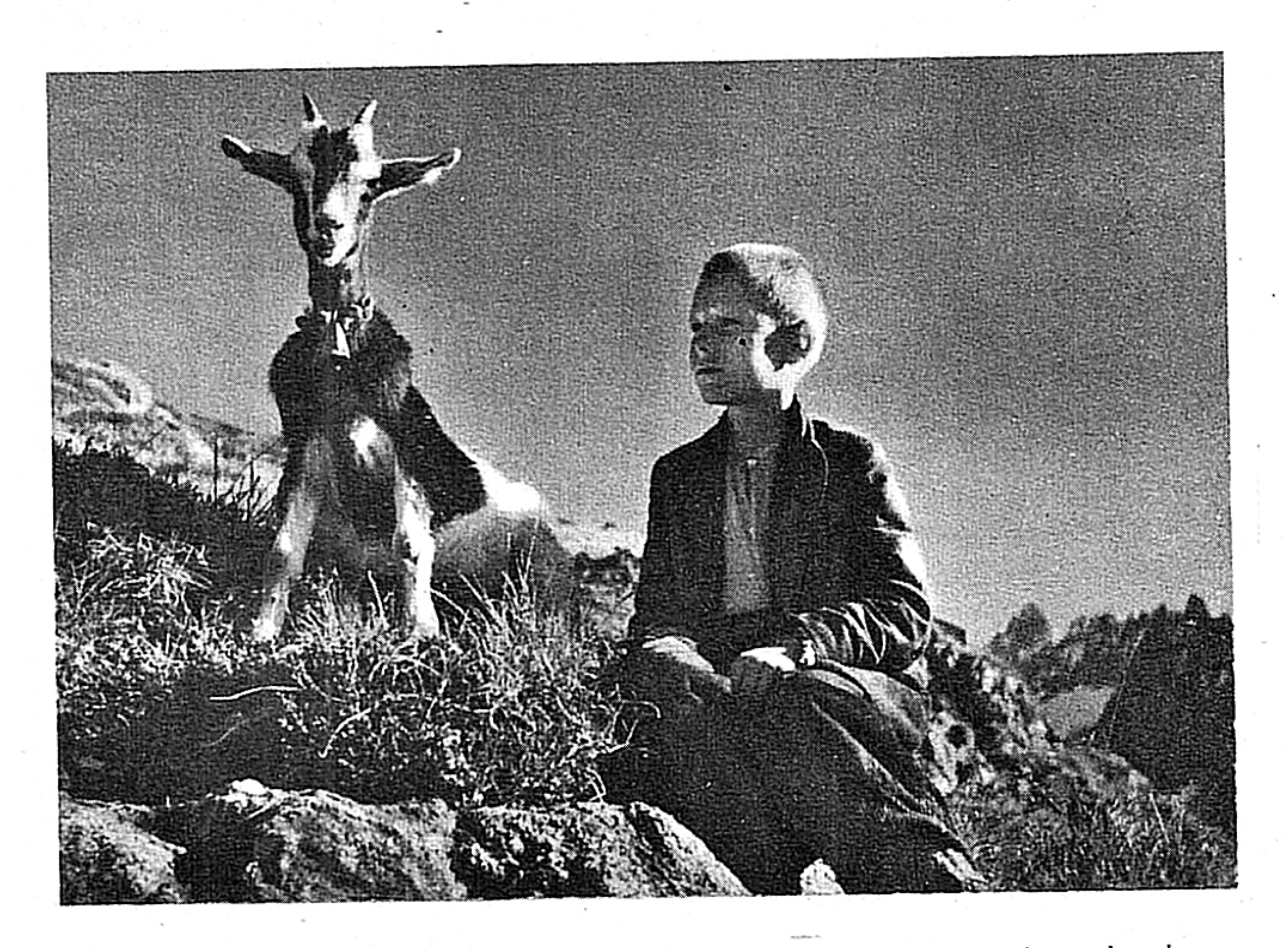
1. L'approche du soir dans la forêt a toujours quelque chose d'impressionnant, comment les cris des oiseaux ajoutent-ils à ce malaise ?
2. Jusqu'à ce moment l'enfant a attendu, immobile, son camarade ; quel est sur lui l'effet de sa peur soudaine ?
3. Relevez dans le § 2 les détails qui traduisent l'affolement et le désarroi de l'enfant. Est-ce seulement pour lui qu'il est inquiet ?
4. Avait-il raison de tant s'affoler ? Pourquoi ?

III. Lisons bien :

Dans les § 1 et 2 dominent les impressions d'inquiétude, d'angoisse même. Appliquez-vous, par contraste, à donner au § 3 le ton d'un soulagement qui va jusqu'à une joie intense. Même cet **« humble champ de pommes de terre »** prend l'aspect d'une région miraculeuse. Dites avec ferveur : **« Tout était merveilleux, désormais »**. Donnez toute son importance au mot « salut », qui termine cette page.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Cependant, au bout d'un moment, il me semble que l'obscurité se faisait moins grande. »** Faites des phrases sur le même modèle comprenant **« cependant »** et **« il me semble »**.
2. Résumez en quelques lignes le § 1, puis le § 2, puis le § 3. Ex. § 1 : **Abandonné dans le bois par son camarade, l'enfant éprouve une inquiétude grandissante lorsque la nuit arrive. Tenaillé par la peur, il se met à courir en tous sens.**
3. Imaginez ce qu'a fait Raudot. Dites-le en quelques phrases, et dites aussi les reproches que vous lui adresseriez au sujet de sa conduite.



Ne l'enviez-vous pas le petit chevrier des Alpes suisses ? Que de choses curieuses dans la montagne ! que de bêtes intéressantes et quels bons repas de fraises, de framboises et de myrtilles ! Vous le voyez, notre petit chevrier, auprès d'une de ses chèvres, une jolie chevrette de montagne qui est pour lui une compagne et une amie.

Le petit chevrier

Le petit Gaspard Gros, nommé chevrier d'un village suisse, conduit chaque jour les chèvres du village en montagne.

1. Combien elles sont jolies, les chèvres de Praz-de-Fort lorsque, la mamelle allégée, elles partent le matin pour leur pèlerinage de chaque jour ! A cinq minutes du village, elles s'arrêtent, s'éparpillent et font un premier déjeuner puis, à l'entrée de la forêt, la colonne se reforme, et tout le troupeau chemine diligemment, montant à l'ombre des grands sapins...

Ce ne sont pas des chèvres de plaine, casanières (1), paresseuses, sentant l'écurie, avec le pis traînant à terre ; ce sont des chèvres de montagne, proprettes, au poil soyeux, aux hanches bien fournies, au pied léger, à la tête étroite et fine, à l'œil vif, et portant cornes sur le front... Elles se dispersent sur les flancs de la montagne et elles rivalisent de bonne humeur, de vivacité, de caprices...

2. Gaspard passa cette première journée aussi heureux que le plus folâtre de ses chevreaux. Il se roula dans l'herbe, sonna de la corne, compta et recompta cent fois son troupeau. Ensuite il entreprit de faire connaissance avec chacune des soixante et quelques chèvres commises à ses soins. Il rassembla les blanches, étudia leurs marques distinctives ; puis il en fit autant pour les rousses, et ainsi de suite... Dès le soir, Gaspard avait fait connaissance avec toutes les chèvres de Praz-du-Fort... Au bout de huit jours il les connut aussi bien qu'un régent (2) de campagne, après dix ans de pratique, connaît les enfants du village...

Il étudia les meilleurs abris pour les jours de pluie, les sources les plus fraîches, les places où l'herbe est plus abondante, les sentiers qui abrègent, les cheminées (3) praticables, les corniches qui conduisent à une impasse, les couloirs où les chutes de pierres sont à craindre. Il fit de petits murs ou des barrières avec des branches de sapins, pour fermer autant que possible les passages trop dangereux.

3. Ce premier travail achevé, Gaspard Gros étendit ses observations aux divers habitants de la montagne, marmottes, lièvres blancs, perdrix blanches ou rouges, petits coqs de bruyère, sans oublier les chamois, race nombreuse autour du glacier de Saléna. Il connut bientôt tous les terriers du voisinage, ceux qui étaient habités et ceux qui ne l'étaient pas. De là à devenir chasseur, il n'y a qu'un pas. Mais comment chasser sans armes ni munitions ? On fait arme de ce que l'on a sous la main... Si l'on est adroit à lancer les pierres, on peut tuer une perdrix : le tout est d'arriver à portée et de ne pas manquer. Si l'on est habile à courir et à guetter sans être aperçu, on peut profiter d'un moment où une marmotte s'éloigne de son trou, lui couper la retraite, la poursuivre, l'étourdir d'un coup de bâton et l'assommer sur place si on ne réussit pas à la prendre vivante. Tout cela n'est pas facile, mais le chevrier de montagne devient rusé, patient, d'une adresse incroyable...

1 Qui aiment rester chez elles.
2 Instituteur.
3 Corridor étroit, en pente raide entre les rochers.

4. Il y a aussi des fruits à la montagne, des fraises qui valent mieux que celles de nos jardins, des framboises parfumées, des myrtilles bleues, grosses, veloutées, succulentes. Quand Gaspard avait mangé son pain noir, il allait s'établir entre quatre buissons de myrtilles, et il faisait un dessert de prince. Souvent, il s'y attardait pendant de longues heures, et quand il rentrait le soir au village, on voyait à ses lèvres violettes et à sa culotte qu'il avait fait bonne chère à la montagne.

EUGÈNE RAMBERT, *Les Alpes Suisses* (Payot, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Ne sont-elles pas charmantes ces chèvres de montagne ? Et le petit Gaspard, n'est-il pas le plus attentif des bergers ? Non seulement il a à cœur de bien connaître son troupeau, mais encore il le conduit aux meilleurs endroits, il s'ingénie à le préserver de tout danger... Et puis, quand toutes les chèvres sont bien en place, il peut songer à lui. Ah ! il ne s'ennuie pas, l'habile chasseur et le petit gourmand !

II. Examinons le texte :

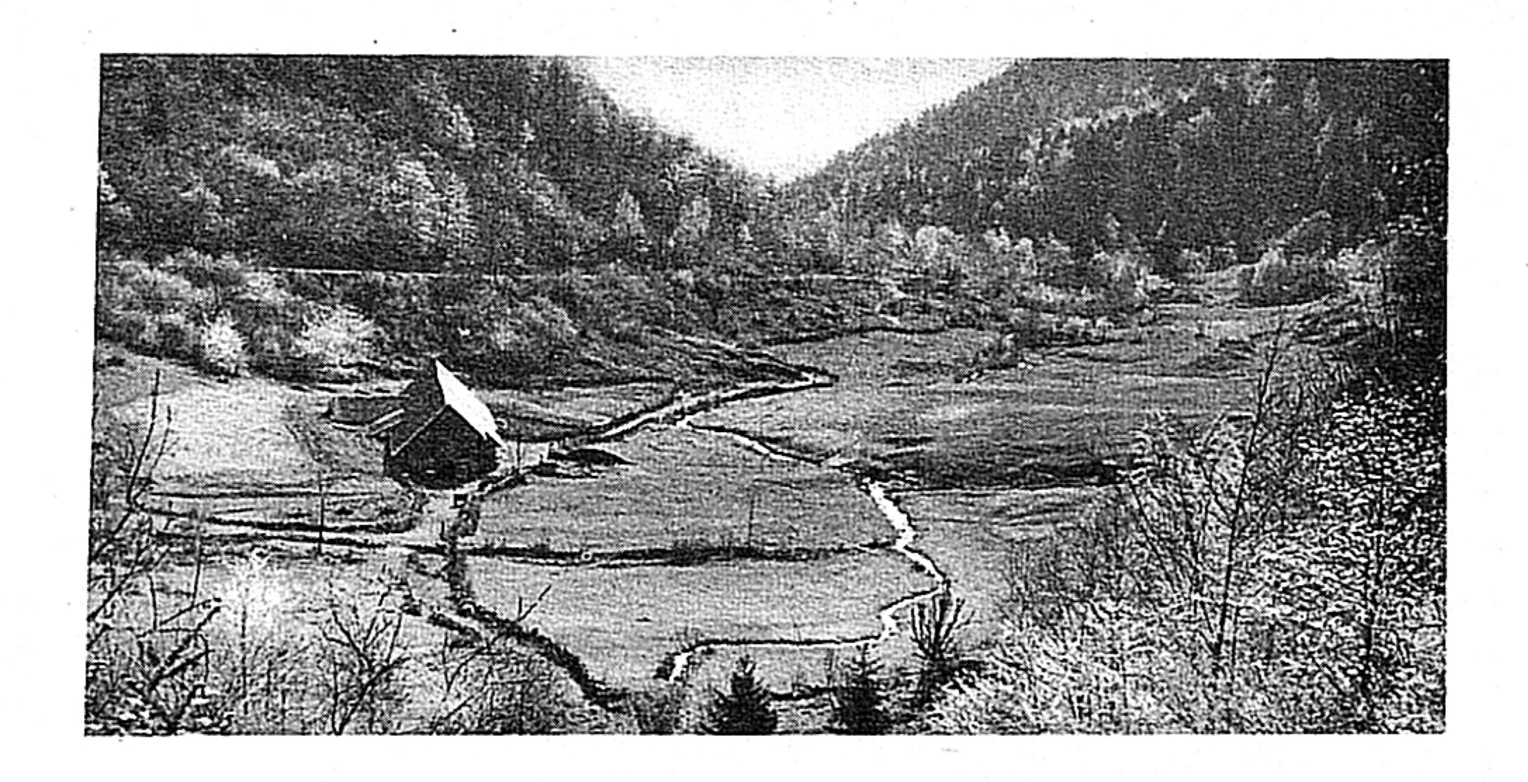
1. Regardez attentivement ce que l'auteur dit des chèvres de plaine. A chacun des termes de ce jugement, opposez ce qui correspond dans le portrait des chèvres de montagne.
2. Quels détails du § 2 prouvent que le jeune Gaspard prend son travail « au sérieux » et qu'il le fait d' « une manière intelligente ».
3. Quel titre donneriez-vous au § 3 ?
4. Même question pour le § 4.

III. Lisons bien :

Toute cette page est gracieuse et charmante. Appliquez-vous par exemple à bien lire le § 2. Donnez d'abord une impression de joie folle et un peu désordonnée : « aussi heureux que le plus folâtre de ses chevreaux... » Puis dites posément, avec plus de sérieux, mais d'une voix légère, tout ce qui nous décrit le travail minutieux et intelligent du jeune berger. Efforcez-vous de donner l'impression d'un travail bien fait, dans la joie et la paix.

IV. Utilisons le texte :

1. « Il connut bientôt tous les terriers du voisinage, ceux qui étaient habités et ceux qui ne l'étaient pas ». Imitez cette tournure de phrase : L'alpiniste étudia longuement les sentiers qui permettaient d'arriver au glacier, ceux qui... et ceux qui... Le jeune lecteur passionné ouvrit et feuilleta tous les..., ceux qui..., ceux qui..., ceux qui... Faites librement cinq phrases ayant trait à la montagne ou à la forêt.
2. Résumez chacun des quatre § en une ou deux phrases.



Charmes secrets des montagnes

Celui qui voit surgir tant de hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes,
Foudres, tempête et bruit.

« Mesurons-les de loin, » dit-il. Mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre, au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute,
Dans leurs vallons secrets ;

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité (1) ;

Des sources sous le hêtre ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs ;

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches de troupeaux, de chants qui se confondent
Aux sons des chalumeaux (2).

Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses ·
« Ah ! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous ses plus hauts sommets. »

LAMARTINE, *Recueillements poétiques.*

1 Les montagnards qui les habitent accueillent toujours les voyageurs avec beaucoup de gentillesse et d'égards.
2 Flûtes fabriquées par les bergers.

I. Intérêt d'ensemble :

A distance, la montagne donne une impression grandiose et même effrayante. Il se peut qu'elle n'attire pas, qu'elle rebute au contraire le voyageur. Ne vous y fiez pas, dit le poète, approchez-vous et vous verrez que dans ses détails, elle est pleine de charmes et de douceur. Il faut convenir en effet que le tableau qu'il nous en fait est bien séduisant. Qui de vous connaît dans la montagne d'aussi frais vallons, d'aussi jolies sources, d'aussi vertes prairies ?

II. Examinons le texte :

1. Dans la 1re strophe, le poète dit que le voyageur « admire » et « fuit » les montagnes. Qu'est-ce qui provoque son admiration ? pourquoi fuit-il ?
2. Dans la 3e et la 5e strophes, quels détails soulignent que les montagnes peuvent être riches ?
3. Dans la strophe N° 5, quels détails prouvent qu'elles peuvent cacher de la joie ?
4. A quels endroits du poème les « eaux vives » sont-elles évoquées ?
5. A quel endroit nous dit-on que le montagnard sait accueillir aimablement l'étranger ?

III. Lisons bien :

Cette jolie poésie doit être lue d'une voix fraîche et aimable (du moins à partir de la deuxième strophe, la première rappelant que le voyageur non prévenu risque de se faire de la montagne une opinion fausse). Attention ! ne baissez pas la voix à « secrets » (2e strophe), la phrase n'est pas finie ; même observation pour « hospitalité » (3e strophe) : l'énumération se poursuit.

IV. Utilisons le texte :

1. Faites une phrase pour expliquer comment les « vergers » sont « pleins de dons ». Faites-en une autre pour expliquer comment les « chaumières » sont « ouvertes à l'hospitalité ».
2. Supposez que vous ayez l'occasion de passer quelques jours des vacances de l'été dans un de ces vallons charmants décrits par Lamartine. Dites quelles y seraient vos occupations.

Les alpinistes

1. Depuis le commencement du Matterhorn (1), rien, jamais, n'avait remué sur l'arête du Hôrnli, sauf les blizzards (2) de neige, les pierres, le brouillard et les ombres. En bas, dans les vallées, toutes sortes de choses remuaient. Queue-Courte le savait... Mais il n'y avait point de mouvement sur le Matterhorn et les choucas (3) en étaient les seuls visiteurs depuis plus d'années qu'il n'y avait de cailloux sur les moraines du glacier... C'est pourquoi voir bouger des choses, apparemment vivantes, sur l'arête du Hôrnli constituait ce matin-là un événement inouï et sensationnel, capable de troubler la cervelle à plus d'un. On aurait pu imaginer tout d'abord qu'il s'agissait simplement de quelques confrères choucas en train de se dégourdir les pattes sur les dalles bien chauffées par le soleil levant. Mais Queue-Courte connaissait son Cervin par cœur ; il savait bien que ces taches étaient beaucoup trop grandes. Et comme c'était un oiseau fort curieux, le plus curieux et le plus hardi de la famille, il décida sur-le-champ d'y aller voir...

Il plongea à pic dans la face Nord, ailes escamotées, presque de la chute libre... 4.400... 4.300... 4.200... Puis quand il fut parvenu à peu près à la hauteur de cette partie d'arête enneigée que l'on appelle maintenant l'Épaule, celle même derrière laquelle il avait aperçu les formes mystérieuses, il freina de toutes ses plumes, amorça une longue glissade sur l'aile, et reprenant son vol s'éleva vers la crête toute proche à larges battements silencieux... Alors il risqua un œil rond...

2. C'étaient des hommes !

Allez ! Il les reconnut bien tout de suite ! Des hommes, je vous dis. Tout à fait pareils à ceux de la vallée. Tout à fait pareils à ceux qui, l'hiver, remuaient péniblement dans la neige au fond de la vallée...

Ils étaient sept, montant à la queue leu leu la pente de neige raide qui menait à l'arête. Le premier s'arrêtait à chaque pas pour tailler des trous dans la neige à l'aide d'une chose brillante. Après il posait ses pieds dans les trous avec beaucoup de soin, et tous les autres l'imitaient baissant la tête... C'était un curieux manège. Pourquoi diable aller si lentement ? pensa Queue-Courte, puis il songea avec satisfaction qu'ils n'avaient pas d'ailes. Bien sûr ! pas d'ailes !

Tout à coup il tressauta, faillit dégringoler de son perchoir car pour la première fois ce morceau d'espace était troué par la voix d'un homme.

1 Autre nom du *Mont Cervin*. 2 Tempêtes. 3 Genre de corbeaux.



Le Mont Cervin s'élève à 4.482 mètres. La photo vous montre qu'il s'agit d'un pic escarpé et si difficilement accessible que, pendant des milliers d'années, nul homme ne réussit à en atteindre le sommet. On comprend l'étonnement du choucas lorsqu'il vit des alpinistes en faire l'ascension !

3. — Monsieur Hadow ! disait la voix. Il ne faut point tenir votre bâton de cette manière ici ! Il faut bien le piquer dans la neige, comme cela. Et prenez garde aussi de ne pas marcher sur la corde de Peter. Peter ! ramasse ta corde !

Celui qui parlait était le dernier de la file, un homme barbu chargé d'un *rucksac* (4) et de plusieurs rouleaux de chanvre. Le jeune homme qui le précédait, un blond aux cheveux bouclés, s'empressa d'enfoncer sa pointe jusqu'à la garde dans la neige. Cependant le grand qui marchait en tête débouchait sur le tranchant et découvrant d'un coup le formidable gouffre de la face nord, laissait échapper un long sifflement... « Sainte Vierge ! » murmura-t-il.

Il fut immédiatement rejoint par un garçon d'allure énergique et robuste, à la mâchoire carrée, au regard perçant, bleu d'acier.

« Alors, Michel ! s'écria-t-il joyeusement. Jusqu'ici, pas mauvais du tout ! — Oui, Monsieur Whymper, dit l'autre. Mais maintenant ce

4 Grand sac de touriste fixé aux épaules et qu'on porte sur le dos.

sera bien différent ! — Par où monterons-nous, Croz ? » dit le Numéro Trois en parvenant à son tour sur le fil... — Par là ; ça ira ! dit le père Taugwalder. Seulement, messieurs, prenons garde à présent ! Voyez l'abîme ! Tenez-vous bien assurés... — En route ! s'écria Whymper. Plus de temps à perdre. Tiens ! Un choucas ! »

4. Un quart de seconde le regard bleu-acier plongea dans l'œil rond de l'oiseau. C'était plus que Queue-Courte n'en pouvait supporter ! Il bondit, fit un triple saut périlleux en arrière dans l'à-pic, puis, se souvenant qu'il avait des ailes, se mit à ramer énergiquement vers le haut de la montagne et disparut en quelques secondes au-dessus de l'abrupt infranchissable.

« Il sera plus vite que nous au sommet, celui-là ! » dit le guide Croz en riant.

SAMIVEL, *Contes à pic* (Arthaud, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

L'ascension du Mont Cervin est une entreprise périlleuse qui a été réussie pour la première fois en 1865. Ici, l'accent est à peine mis sur le danger et la difficulté de l'exploit. L'intérêt est déplacé : c'est l'escalade vue par un choucas. Et ce choucas en est vraiment éberlué, si éberlué qu'il tombe à la renverse et en oublie presque de se servir de ses ailes !

II. Examinons le texte :

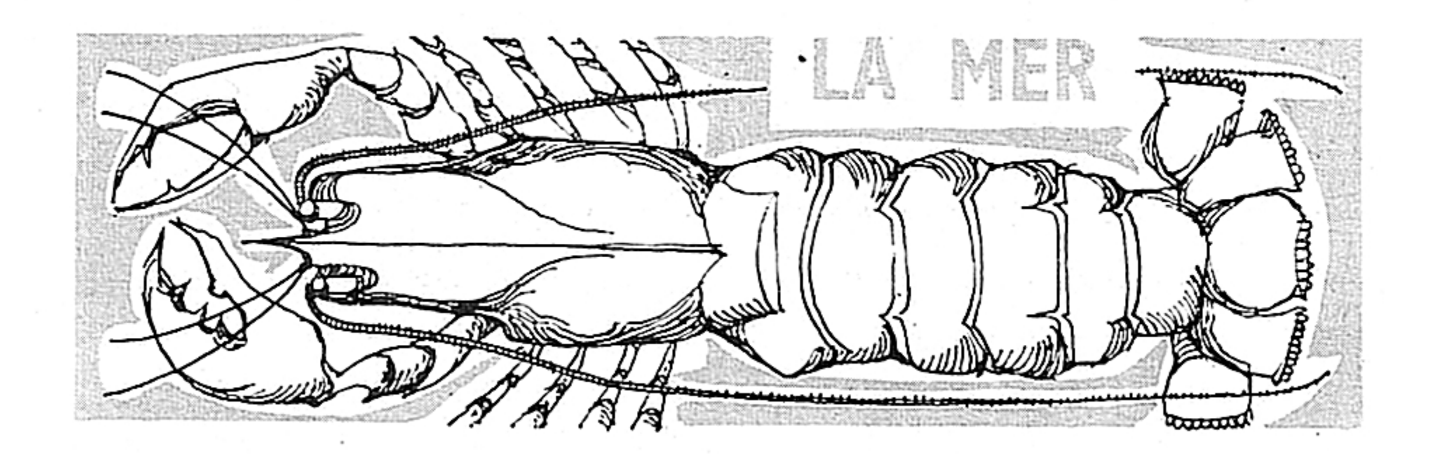
1. Pourquoi l'attention de Queue-Courte est-elle si violemment excitée ? Le serait-elle autant s'il s'agissait d'un mont plus accessible ? Quels passages soulignent le mieux qu'il se passe quelque chose d'inaccoutumé ?
2. A quelle lecture récente vous font penser les nombres 4.400, 4.300, 4.200 ? A quoi Queue-Courte est-il comparé ?
3. Relisez attentivement le § 2, et dites comment les hommes procèdent à l'ascension.
4. Comment l'alpiniste de tête exprime-t-il son admiration ? Est-elle justifiée ?
5. Relevez les détails du § 4 qui font que le texte laisse une impression amusante.

III. Lisons bien :

Ne vous semble-t-il pas que le § 2 est bien intéressant à lire à haute voix ? Non seulement, il traduit la stupéfaction de Queue-Courte (mettez bien en valeur les exclamations), mais encore il nous donne des détails précis sur la façon dont les hommes se comportent pendant l'escalade (mais cela vu par un choucas, ne l'oubliez pas : lisez donc ce passage avec netteté, mais aussi avec **étonnement**).

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez le § 2 et imitez-le, du moins dans ses premières phrases en remplaçant le nom « **hommes** » successivement par les noms **chevaux, lions, éléphants**. Ex. **Des chevaux je vous dis tout à fait pareils, etc...**
2. Imaginez que l'ascension soit compliquée par un accident sans gravité qui aurait pu être une catastrophe. Racontez.



Avec les pêcheurs bretons

1. Nous étions à la Trinité-sur-Mer, près des alignements de Carnac (1), sur la baie de Quiberon. Il n'y avait, à cette époque, aucun baigneur, et je vivais un peu avec les pêcheurs, gens de misère, hâlés, bronzés, disputeurs et hardis.

Rude existence que la leur ! Dès que le soleil baisse, ils partent sur leurs chaloupes. Ils suivent d'abord la rivière où est leur port d'attache (2), où la marée court éternellement dans un sens ou dans l'autre. A trois kilomètres plus bas la mer commence, et les bateaux s'éparpillent sur l'immensité bleue. Où vont-ils ? Cela dépend des jours, du temps qu'il fait, du vent qui souffle, du poisson qu'ils cherchent ; les *sardiniers* traversent la baie de Quiberon et vont dans le courant de Belle-Ile ; les *forbans*, bateaux pêcheurs de homards, pointent sur les îles ; les *synagos* qui traînent le chalut gagnent les basses de Plouharnel, où l'eau est peu profonde, le fond de sable, le poisson abondant. Quand ils arrivent, il est six ou sept heures du soir. Et en pêche !

2. On jette le chalut, grande poche de filet qui traîne au fond de l'eau, gueule ouverte où tout s'engouffre, des soles, des raies, des plies, des crabes, des araignées de mer, au milieu d'une forêt d'algues ; parfois même quand le chalut va vite, entraîné par les deux voiles carrées que gonfle la brise du large, des bandes entières de mulets, de grondins ou de rougets, happées au passage, demeurent prisonnières dans les flancs de la machine. Toute la nuit se passe ainsi, à la mer, à la fatigue, dans le vent et la pluie, et, après douze heures de pêche,

[1] Faits d'énormes pierres dressées (menhirs, dolmens) qui remontent à des temps très reculés.

[2] Le port où ils résident, où ils ramènent leurs bateaux.



La pêche est terminée. Toutes les barques sont de retour et leur flottille, groupée dans le port avec ses voiles encore dressées, se balance doucement sur la mer à marée basse. On débarque le poisson. Deux marins ramènent dans des caissettes et des paniers une pêche dont ils ont l'air satisfaits.

au petit jour, les pêcheurs regagnent le port pour y vendre le poisson, qu'on expédie à Paris par le premier train.

Ces marins connaissent bien la baie dangereuse où ils vivent. De nuit comme de jour ils voient l'écueil : l'éviter est un art difficile, car les roches sous-marines ne manquent pas, surtout aux abords des îles de Houat et de Hoedic... Houat surtout m'attirait... Comment m'y rendre ?...

3. J'accostai un matin le père Grundo. Le père Grundo était un ancien douanier qui avait habité plusieurs années à Port-Navalo et, depuis sa mise à la retraite, employait ses loisirs à pêcher à la ligne, à l'embouchure du Krac'h...

« Père Grundo, je voudrais aller à l'île de Houat. — On vous y portera, et aisément, si le vent est bon. Mais, que diable allez-vous faire dans l'île ?... — Je vais chercher un nid de corneille à bec rouge... — Quand faut-il être prêt ? — Demain matin. »

Avant le jour, le père Grundo m'éveilla, en jetant dans les volets de ma fenêtre une petite pierre, signal convenu. Quelques minutes après, j'étais sur la jetée. Mes deux marins m'attendaient... L'unique voile, très large et très haute, fut hissée. L'eau frisa (3) contre la proue. Nous étions partis. Le soleil n'était pas encore levé... On n'entendait que le glissement de la chaloupe et à travers la brume qui voilait les côtes, le rire frais des petites vagues sur la plage.

— Que c'est joli, père Grundo !...

La baie s'ouvrait immense et lumineuse... Le jour blanchit ; les étoiles et les phares pâlirent ensemble. Et, en trois heures, gaiement, avec du vent et du soleil plein la voile, nous atteignîmes les falaises de l'île.

René BAZIN, *Contes de Bonne Perrette* (Calmann-Lévy, Éd.).

3 Effleura, rasa la proue (avant du bateau). La poupe est l'arrière.

I. Intérêt d'ensemble :

Rude vie des marins d'autrefois ! Non seulement il fallait rester sur le lieu de pêche pendant douze heures, et souvent de nuit, mais encore il fallait y aller et en revenir par le seul moyen de la voile. Heureusement, cela est un peu moins difficile maintenant, grâce au moteur. Pourtant, même dans les conditions actuelles, n'est-ce pas périlleux et fatigant. Aimeriez-vous être marin ? Quels charmes trouveriez-vous à cette vie ?

II. Examinons le texte :

1. Cherchez sur une carte, Carnac, la baie de Quiberon, Belle-Ile.
2. Montrez par des exemples précis tirés du § 1 que les marins connaissent bien les habitudes des poissons et des crustacés.
3. Faites un dessin pour montrer que vous avez bien compris, d'après la lecture, comment est fait un chalut et comment il fonctionne.
4. Quels détails du § 2 prouvent que la vie des pêcheurs est extrêmement rude ? qu'elle est périlleuse ?
5. Dans le § 3, l'auteur parle d'une promenade en mer, par beau temps. Quelles sont ses impressions ? Seraient-elles les mêmes s'il était obligé de sortir par mauvais temps ?

III. Lisons bien :

Amusez-vous à opposer deux passages : le premier, à partir de « toute la nuit se passe ainsi » (§ 2) dans lequel vous soulignerez sans exagération mais avec sérieux, ce qu'il y a de rude et de périlleux dans la vie du marin, le second (§ 3) en vous efforçant de nous faire partager les impressions fraîches et heureuses du promeneur.

IV. Utilisons le texte :

1. « Où vont-ils ? Cela dépend des jours..., etc. » Posez à votre tour une question, à laquelle vous répondrez en commençant par « Cela dépend de » : Que rapportez-vous de la pêche ? Cela dépend de... Quels fruits achèteras-tu au marché ? Cela dépendra de... Qu'emportez-vous pour vous couvrir ? Cela dépend de...
2. « Rude existence que la leur ! » Reprenez cette formule et parlez, en imitant le § 1, de quelques autres métiers : les mineurs, les facteurs, les aviateurs, etc...

Gros temps, la nuit, en mer

Le vent hurle, la rafale
Sort, ruisselante cavale (1),
    Du gouffre obscur
Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
    Fouette l'azur...

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
    Dans le clocher,
Puis tombe, et bondit encore ;
La vague immense et sonore
    Bat le rocher...

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre,
    Tout ruisselants ;
L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires
    De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large
Jettent tout ce qui les charge,
    Canons, ballots ;
Mais le flot gronde et blasphème (2).
— Ce que je veux, c'est vous-même,
    O matelots !

Le ciel et la mer font rage.
C'est la saison, c'est l'orage,
    C'est le climat.
L'ombre aveugle le pilote !
La voile en haillons grelotte
    Au bout du mât...

C'est fini ! la cale est pleine.
Adieu, maison, verte plaine,
    Atre empourpré !
L'homme crie : ô providence !
La mort aux dents blanches danse
    Sur le beaupré (³).

Et dans la sombre mêlée
Quelque fée échevelée,
    Urgel, Morgan (⁴),
A travers le vent qui souffle,
Jette en riant sa pantoufle
    A l'ouragan...

VICTOR HUGO, *Toute la lyre.*

[1] Jument sauvage (terme poétique).
[2] Il semble crier des injures et des malédictions.
[3] Mât horizontal du navire, qui pointe à la proue.
[4] Nom de fées malfaisantes.

I. Intérêt d'ensemble :

Dans ce poème haletant, c'est la mer en furie qui est dépeinte. Voyez avec quelle violence, quels hurlements, elle s'acharne sur les matelots. Hélas ! comment pourraient-ils se sauver dans une pareille tourmente ? Il semble que toutes les forces des méchantes fées se soient déchaînées contre eux... Que peuvent- ils faire, sinon mourir ?

II. Examinons le texte :

1. Dans la 1re strophe, la rafale est comparée à une « cavale ». Relevez tous les termes qui indiquent que la comparaison se continue pendant toute la strophe.
2. Quelle est la comparaison contenue dans la 2e strophe ? Relevez-en les termes.
3. Pourquoi (strophe 4) les marins jettent-ils ce qui les charge ? Cela les sauvera-t-il ?
4. Au moment de mourir, à quoi songent les marins ?
5. Quel détail de la dernière strophe prouve que le naufrage est attribué à la volonté des mauvaises fées ?

III. Lisons bien :

Le mouvement de ce poème est haletant : deux vers de sept syllabes, suivis d'un vers de quatre syllabes, ce rythme se répète inlassablement pendant tout le poème ; il donne bien l'impression d'une force mauvaise qui s'acharne sans répit. Efforcez-vous de donner cette impression. Dites avec méchanceté : **« Ce que je veux, c'est vous-mêmes, ô matelots »**. Opposez à la dernière douce vision de l'homme en danger (**« Adieu maison, verte plaine, âtre empourpré »**) la férocité implacable de la **« mort aux dents blanches »**. Soulignez la méchanceté de la mauvaise fée : **« jette en riant sa pantoufle »**.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Adieu maison, verte plaine, âtre empourpré »**. La maison, la plaine, l'âtre, le marin songe, au dernier moment de sa vie, à ces choses douces. Faites quelques phrases sur chacune d'elles, pour nous dire comment dans la maison, dans la plaine, auprès de l'âtre, le marin pouvait être heureux.
2. Terminez autrement le poème. La tempête finit par s'apaiser, le navire démâté rentre avec peine au port.

Les pirates

Tartarin, bon bourgeois de Tarascon, qui rêve depuis longtemps d'aventures extraordinaires, s'est embarqué pour aller chasser les lions en Algérie. Le bateau dénommé le Zouave *arrive en vue d'Alger.*



◀ *Le brave Tartarin de Tarascon a beaucoup d'imagination. A force d'avoir rêvé à des aventures extraordinaires, il est prêt à en découvrir partout et quand il voit des portefaix nègres se précipiter sur les bagages dans le bateau, il croit à une irruption de pirates. Le voici au moment où, hors de lui, il fond sur ces prétendus pirates.* (Gravure d'Edy Legrand).

1. On ne sombrait pas, on arrivait.

Le « *Zouave* » venait d'entrer dans la rade, une belle rade aux eaux noires et profondes, mais silencieuse, morne, presque déserte. En face, sur une colline, Alger la blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres... Par là-dessus un grand ciel de satin bleu, oh ! mais si bleu !...

L'illustre Tartarin regardait le paysage, en écoutant avec respect un prince monténégrin, qui, debout, à ses côtés, lui nommait les différents quartiers de la ville, la Casbah, la Ville Haute, la rue Bab-Azoum...

2. Tout à coup, le long du bastingage [1] contre lequel ils étaient appuyés, le Tarasconnais aperçoit une rangée de grosses mains noires qui se cramponnaient par dehors. Presque aussitôt une tête de nègre

[1] Le parapet du bateau.

toute crépue apparaît devant lui, et, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le pont se trouve envahi de tous côtés par une centaine de forbans (²) noirs, jaunes, à moitié nus, hideux, terribles. D'abord la surprise le cloua sur place. Mais quand il vit les forbans se précipiter sur les bagages, arracher la bâche qui les recouvrait, commencer enfin le pillage du navire, alors le héros se réveilla, et dégainant son couteau de chasse : « Aux armes, aux armes ! » cria-t-il aux voyageurs, et le premier de tous, il fondit sur les pirates.

« *Ques aco* (³) ? qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous avez ? » fit le capitaine Barbassou qui sortait de l'entrepont. — Ah ! vous voilà, capitaine !... vite, vite, armez vos hommes. — Hé ! pourquoi faire, *boun Diou* ? — Mais vous ne voyez donc pas ?... — Quoi donc ?... — Là... devant vous... les pirates... »

Le capitaine Barbassou le regardait tout ahuri. A ce moment, un grand diable de nègre passait devant eux, en courant, avec la pharmacie du héros sur son dos :

« Misérable !... attends-moi !... » hurla le Tarasconnais ; et il s'élança, la dague en avant.

Barbassou le rattrapa au vol, et, le retenant par sa ceinture :

« Mais restez donc tranquille, *tron de ler* (⁴) !... Ce ne sont pas des pirates... Il y a longtemps qu'il n'y en a plus de pirates... Ce sont des portefaix !...

— Des portefaix !...

— Hé, oui ; des portefaix, qui viennent chercher les bagages pour les porter à terre... Rengainez donc votre coutelas, donnez-moi votre billet, et marchez derrière ce nègre, un brave garçon, qui va vous conduire à terre, et même jusqu'à l'hôtel, si vous le désirez !... »

3. Un peu confus, Tartarin donna son billet, et, se mettant à la suite du nègre descendit par le tire-vieille (⁵) dans une grosse barque qui dansait le long du navire. Tous ses bagages y étaient déjà, ses malles, caisses d'armes, conserves alimentaires ; comme ils tenaient toute la barque, on n'eut pas besoin d'attendre d'autres voyageurs. Le nègre grimpa sur les malles et s'y accroupit comme un singe, les genoux dans ses mains. Un autre nègre prit les rames... Tous deux regardaient Tartarin en riant et montrant leurs dents blanches...

Cinq minutes après, la barque arrivait à terre.

ALPHONSE DAUDET,
Tartarin de Tarascon (Flammarion, Éd.).

[2] Pirates, bandits.
[3] Qu'est-ce que cela ? en provençal.
[4] Juron provençal.
[5] Ici, échelle de corde servant à descendre dans le canot.

I. Intérêt d'ensemble :

Curieux homme, ce Tartarin, n'est-ce pas ? Ses yeux ne voient pas la réalité, mais ce qu'il imagine. Heureusement que le capitaine du navire intervient à temps : sans lui, Tartarin aurait poignardé comme « pirates » trois ou quatre pauvres nègres innocents qui venaient là pour décharger des bagages. N'est-ce pas une aventure semblable à celle de Don Quichotte qui voyait des géants menaçants où n'étaient que de paisibles moulins à vent ? Plus tard, il faudra lire en entier le livre **Tartarin de Tarascon.**

II. Examinons le texte :

1. Il se dégage du § 1 une impression **paisible.** Cherchez quelques-unes des phrases qui contribuent à nous la donner.
2. Quels détails du § 2 permettent aux gens sensés de penser que les nègres sont de paisibles débardeurs ; et quels sont ceux qui permettent à Tartarin de penser que ce sont des « **forbans** » ? Quelle remarque faites-vous ?
3. Quels passages du § 3 vous donnent à croire que Tartarin a minutieusement préparé son voyage en Afrique ?

III. Lisons bien :

Le passage le plus amusant est évidemment le § 2. Dès le début vous devez parler des « **forbans** » en nous laissant entendre qu'il s'agit là de ce que **Tartarin voit,** et non de ce que l'auteur voit. Dites donc avec une exagération malicieuse tout ce que font les nègres : « **se précipiter sur les bagages, arracher la bâche... commencer le pillage du navire** ».

Dans le dialogue, opposez l'indignation de Tartarin au ton paisible et étonné du capitaine.

IV. Utilisons le texte :

1. Examinez la phrase : « mais quand il vit... sur les pirates » (§ 2). Utilisez la forme d'expression : « Mais quand il vit... alors... il... » pour parler d'un enfant qui, le soir, croit voir une grosse bête dans l'ombre ; de femmes de marins qui voient apparaître un bateau qu'on croyait perdu ; d'un braconnier à l'affût qui aperçoit un garde-chasse..., etc...
2. Imaginez un récit où un personnage est pris pour ce qu'il n'est pas (Ex. un promeneur paisible pour un maraudeur ; un cycliste pressé pour un voleur en fuite ; un agent de police, qui réglemente la circulation, pour celui qui fait exprès de créer des embouteillages).

Mésaventure d'un nageur en mer

Pinokio est un pantin de bois qui parle et qui vit comme les enfants ordinaires. Il lui arrive toutes sortes d'aventures. Un jour où il se livre en mer aux plaisirs de la natation, il cherche à atteindre une grotte qui s'ouvre dans un rocher. C'est alors qu'il est pris dans un filet avec un grand nombre de poissons par un pêcheur qui habite dans la grotte.

1. Le filet tout plein fut porté dans la grotte...

— Voyons un peu quels poissons nous avons pris ! dit le pêcheur. Et plongeant dans le filet une grosse main qui ressemblait plutôt à une pelle à four, il tira une poignée de rougets.

— De bons rougets ! dit-il en les regardant et en les palpant avec plaisir. Et après les avoir bien palpés, il les jeta dans une terrine sans eau.

Il répéta plusieurs fois la même opération. Et à mesure qu'il sortait les poissons, l'eau lui venait à la bouche. Tressaillant de joie, il disait : « Quels beaux merlans !... Oh ! les exquis mulets !... Les délicieuses soles !... Excellents crabes !... »

Vous pouvez bien penser que les merlans, les mulets, les soles et les crabes allèrent tous pêle-mêle tenir compagnie aux rougets. Le dernier qui resta dans le filet, ce fut Pinokio.

2. Dès que le pêcheur l'eut sorti, il ouvrit tout grands ses yeux verts et s'écria, un peu effrayé : « A quelle race appartient ce poisson-là ? Je ne me rappelle pas en avoir jamais mangé de la sorte ». Et il le retourna pour le regarder minutieusement ; puis, après l'avoir examiné en tous sens, il conclut : « J'ai trouvé ! ce doit être une écrevisse de mer. »

Alors Pinokio, mortifié (1) de se voir pris pour une écrevisse, dit d'un accent mécontent :

« Écrevisse ou autre, voyez un peu comment on me traite ! Sachez pour votre gouverne (2), que je suis un pantin. — Un pantin ? répliqua le pêcheur. J'avais bien raison, le poisson-pantin est pour moi une nouveauté. Cela vaut mieux. Je te mangerai avec plus de plaisir.

[1] Humilié. — [2] Pour votre instruction.

— Me manger ?... Mais comprenez donc que je ne suis pas un poisson... N'entendez-vous pas que je parle et raisonne comme vous ? — C'est très vrai, ajouta le pêcheur. Et comme je vois que, tout poisson que tu es, tu as le bonheur de parler et de raisonner comme moi, j'aurai pour toi les égards qui te sont dus. — Et quels sont ces égards ? — En signe d'amitié et d'estime toutes particulières, je te laisserai le choix de ta cuisson. Désires-tu être frit à la poêle ou préfères-tu être cuit à la casserole avec de la sauce tomate ? — A dire la vérité, répondit Pinokio, si je dois choisir, je préfère la liberté pour retourner bien vite à la maison. — Tu plaisantes !... Je te ferai frire dans la poêle en même temps que tous les autres, et tu t'en trouveras bien. C'est toujours une consolation que d'être frit en compagnie ! »

Le malheureux Pinokio se démenait comme une anguille et faisait des efforts incroyables pour s'échapper des griffes du pêcheur. Mais celui-ci prit une bonne poignée de joncs et, après l'avoir attaché pieds et poings liés comme un saucisson, il le jeta au fond de la terrine, avec les autres. Puis il sortit une grosse écuelle de bois pleine de farine et se mit à enfariner tous ces poissons. A mesure qu'il les avait enfarinés, il les jetait dans la friture bouillante.

3. Les premiers qu'il mit à cuire furent les merlans. Puis vinrent les crabes, les mulets et les soles. Ce fut ensuite le tour de Pinokio qui, se voyant tout près de la mort, — et de quelle mort ! — fut pris d'une telle frayeur et d'une telle épouvante qu'il n'avait plus ni voix ni souffle pour demander grâce.

Le pauvre malheureux implorait du regard. Mais le pêcheur, sans y faire attention, le roula cinq ou six fois dans la farine, l'enfarina des pieds à la tête, si bien qu'il ressembla à un pantin de plâtre. Il le prit ensuite par la tête et...

C'est alors qu'attiré par l'odeur de friture, un gros chien bondit dans la grotte... Ce chien est justement un ami de Pinokio ; il l'emporte dans sa gueule et le dépose en lieu sûr...

Carlo COLLODI,
Les aventures de Pinokio (Albin Michel, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Jusqu'au dernier moment, nous tremblons pour Pinokio : il a beau raisonner et parler comme un homme, se démener, supplier, le pêcheur cruel ne veut rien entendre ; et le pauvre pantin irait dans la friture bouillante, comme les poissons, si, au dernier moment, il n'était pas sauvé par son ami le chien. Miracle dont nous nous réjouissons pour lui !

II. Examinons le texte :

1. Relevez les noms des poissons reconnus par le pêcheur. Comment celui-ci exprime-t-il qu'il est satisfait de sa pêche ?

2. Dans le § 2, cherchez les passages où Pinokio se montre : a) **vexé** ; b) **raisonneur** et **raisonnable** ; c) **inquiet**. Quels passages permettent de penser que le pêcheur est **ironique** ? **cruel** ? **brutal** ?

3. A quel moment de la lecture êtes-vous le plus ému ?

III. Lisons bien :

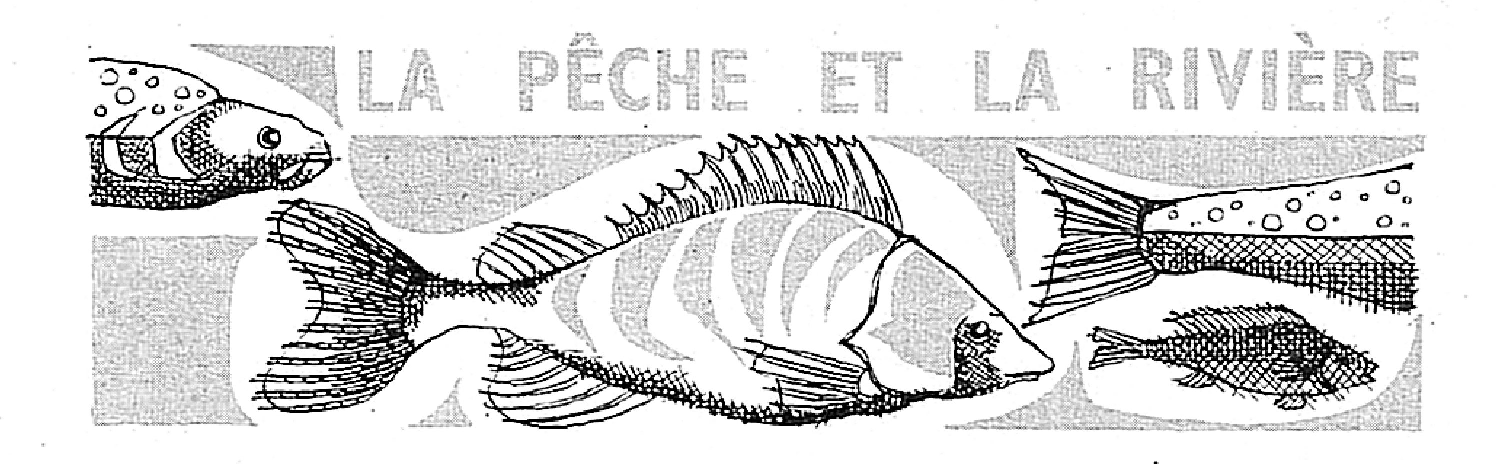
Vous vous appliquerez à bien lire le § 2. Comprenez l'état d'esprit des deux personnages : Pinokio, être raisonnable et sensible, espère jusqu'au dernier moment recouvrer la liberté en faisant appel à la raison et à la sensibilité du pêcheur. Il s'exprime avec intelligence, d'une façon habile et nuancée : au contraire, le pêcheur montre par son ton uniformément ironique et cruel, qu'il est bien décidé à ne pas revenir sur sa décision.

IV. Utilisons le texte :

1. **« Les premiers qu'il mit à cuire furent... Puis vinrent... Ce fut ensuite le tour de »**. Imitez ces tournures pour décrire un défilé de soldats, ou d'animaux savants, ou de chars de carnaval, etc...

2. Modifiez le dialogue du § 2 en supposant que le pêcheur n'est pas un méchant homme et qu'il finit par se laisser convaincre par Pinokio.





Le petit poisson et le pêcheur

1. Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie ;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il (1) n'est pas trop certain.

2. Un carpeau, qui n'était encore que fretin (2),
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière. »
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan (3) m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encore cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille ? Eh bien ! soit, repartit le pêcheur :

[1] *Cela* n'est pas certain. [2] Petit poisson. [3] Financier.



Sur cette belle gravure d'Oudry, vous le voyez notre pêcheur. Il a bien choisi son coin de pêche, à l'ombre d'un grand arbre, près d'un joli pont, en un lieu où l'eau fait un remous. Il tient dans la main le petit poisson qui demande grâce. Tu peux toujours parler, petit poisson, le sac du pêcheur est prêt à te recevoir.

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

3. Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

LA FONTAINE.

I. Intérêt d'ensemble :

Il n'est pas sot, ce Carpillon, et il mériterait bien d'être remis à l'eau. Voyez comme il plaide habilement sa cause : plus tard, je serai gros, dit-il, et vous me reprendrez ! Mais le pêcheur ne l'entend pas de cette oreille. En homme avisé il préfère un Tiens à deux Tu l'auras ! Etes-vous comme lui ?

II. Examinons le texte :

1. Dites à votre manière l'idée exprimée dans le § 1.

2. Que veut dire le pêcheur lorsqu'il prononce : « **Tout fait nombre** ».

3. Dans les deux vers « **Laissez-moi carpe devenir et je serai par vous repêchée** » rétablissez la construction directe habituelle, pour bien montrer que vous avez compris le sens.

III. Lisons bien :

Dans le § 2, opposez le ton du Carpillon fait de douceur et d'habileté à celui du pêcheur, froidement déterminé à ne pas se laisser fléchir.

IV. Utilisons le texte :

1. Résumez le § 2 en 3 phrases : a) Un carpillon fut... b) Le carpillon essaya de... en... c) Le pêcheur répondit que... et que...

2. Pouvez-vous trouver dans la vie courante d'autres exemples où il sera prouvé que « **un Tiens vaut mieux que deux Tu l'auras** » (Un employé qui cherche du travail et qui hésite entre deux places dont l'une... et l'autre... Un garagiste qui refuse de vendre une automobile d'occasion un certain prix parce que..., etc...). Racontez cela simplement.

Un beau coup de ligne

1. Seuls les enragés affrontent pareille chaleur... Malgré mon costume de bain pour tout vêtement, la sueur m'inonde. Qu'importe ! Je vais partir en bateau avec un seau au couvercle étoilé de trous, plein de vairons et me servir de ceux-ci, vivants, comme appât...

Sous ma barque, les perches pullulent ([1]) parmi d'autres poissons... Quelle chaleur !

Aucune brise comme en mer... Seule la passion de la pêche permet de résister des heures durant au plomb fondu du ciel, aux guêpes qui vous poursuivent à n'importe quelle distance.

2. Plongeant mon bras dans le seau glacé, je sens le doux chatouillement des vairons qui s'affolent : j'en attrape un à grand-peine et le fixe à l'hameçon par les deux lèvres. Ce n'est pas très humain : il est si petit ce vairon mou et diapré... Échappera-t-il aux carnivores d'en bas ?...

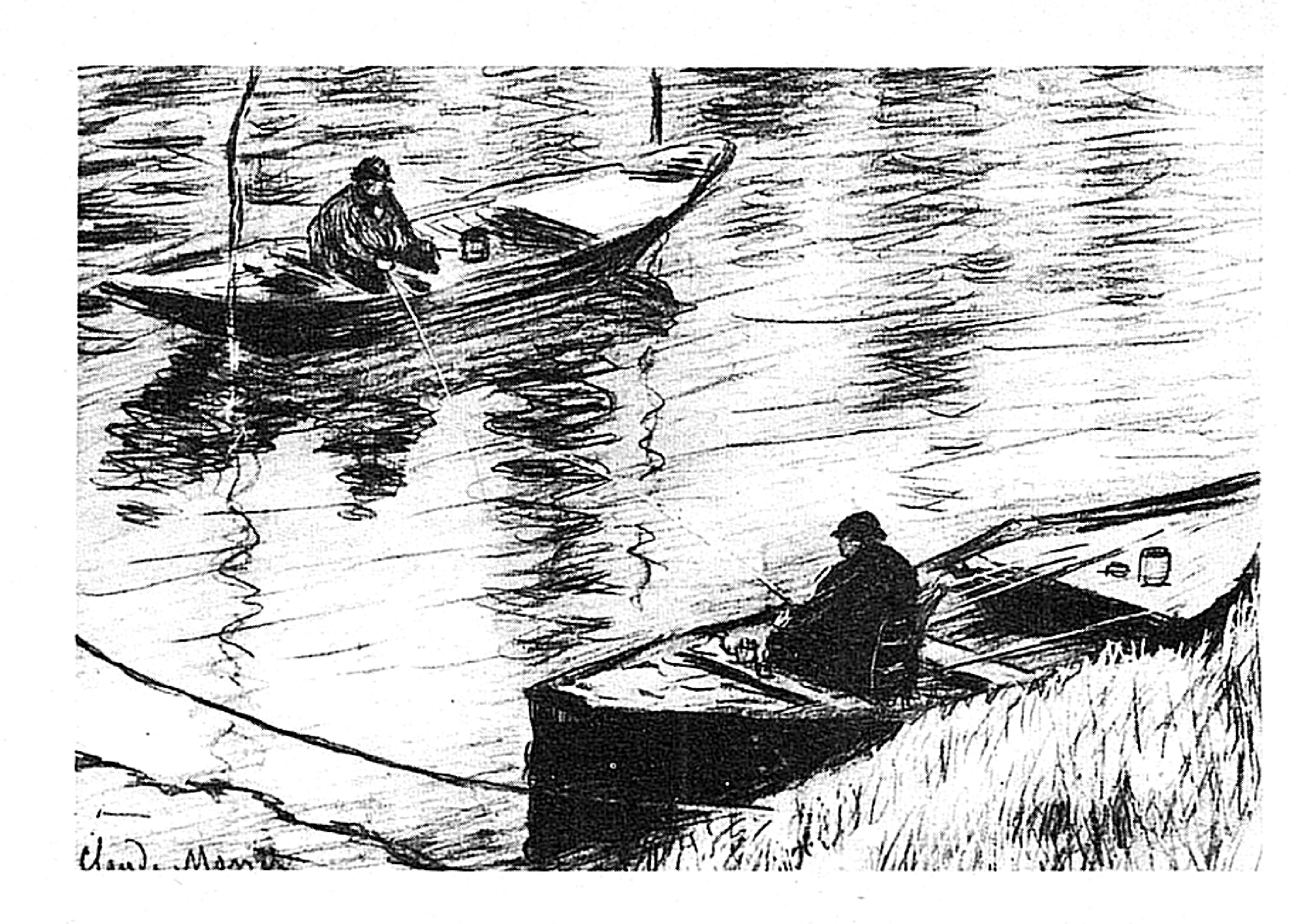
Le plomb entraîne ma cible minuscule, tandis que le moulinet ([2]) se dévide avec un bruit de crécelle. Un temps assez long parce que le niveau d'eau est de vingt-cinq mètres, et le plomb touche le fond du lac... Un pouce sur le moulinet, j'attends...

Mais voici que je dois poser ma cigarette à peine allumée sur le couvercle du seau ; déjà mon fil va, revient, refile, déjà le pauvre vairon est traqué dans la profondeur.

Déjà, une impulsion électrique traverse le fil, la ligne, ma main et mon bras, précipitant mon pouls et les battements de mon cœur. Une autre « touche », décisive, ploie la ligne à laquelle j'imprime un coup sec par retournement du poignet. Je tourne, tourne la petite roue, le manche de la ligne sur mon ventre : et le roseau atteint parfois la courbe complète ([3]), et parfois se redresse comme pour respirer.

Je sens mon poisson, un gros qu'il faudra « noyer ([4]) » car il « tape » ferme. Pareille chance dès la première minute, c'est...

[1] Elles sont en très grand nombre.
[2] Dessinez ce moulinet, sur lequel le fil est enroulé.
[3] Dessinez le roseau à ce moment où la bête prise oppose la plus grande résistance.
[4] L'asphyxier en lui sortant la tête hors de l'eau.



Ce dessin de Claude Monet représente deux pêcheurs qui, à la manière de celui de notre texte, pêchent en eau profonde. L'un d'eux (il aime ses aises) est confortablement assis sur une chaise. Leur gaule à la main, ils surveillent attentivement leur flotteur. Souhaitons-leur, à eux aussi, la capture de quelque énorme perche.

3. Le poisson affleure à la surface : c'est une perche, je la vois, l'ai bien en main. Combien peut-elle peser ? 800 grammes ? Elle ne cassera rien. Diable ! Un effet d'optique me trompait : elle est grande, énorme, et se débat fortement. Hésitant entre mon envie de la « noyer » et la crainte qu'elle n'échappe, je saisis l'épuisette.

Seul en bateau, il n'est pas commode de faire entrer un poisson d'une certaine taille dans une épuisette qui l'effraye. Deux fois, je crois avoir perdu ma perche. Non, elle est toujours là... Mon père aurait dit en haussant les épaules : « Elle doit être rudement accrochée, ta perche ! »

Enfin, je profite d'une défaillance de l'adversaire, fruit lourd que l'épuisette cueille et garde...

Dégagée du filet, voici la perche avec son dos réséda, ses stries [5] plus sombres, son gros ventre blanc liseré d'abricot. Le long de son ouïe collée, gît, pas trop abîmé, le vairon qu'elle dut rejeter. Je décroche le vairon, et, pour le remercier au cas où sa chance exceptionnelle lui permettrait de survivre, je le jette au lac.

ADELINE MALLET, *Poils et plumes* (A. Jullien, Ed. Genève).

[5] Raies.

I. Intérêt d'ensemble :

Belle pêche ! Vous pouvez en suivre toutes les péripéties au cours de ce récit animé. Que d'émotions successives ! La perche mordra-t-elle ? Ne va-t-elle pas se détacher ou casser le fil ? Sera-t-il possible de la faire entrer dans l'épuisette, de la hisser jusqu'au bateau ? C'est seulement lorsqu'elle y est que le pêcheur crie victoire. De joie, il redonne la liberté au pauvre petit vairon, qui est plutôt mal en point !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 indiquent qu'il fait une chaleur torride ? Comment les mêmes détails soulignent-ils que la passion de la pêche est vraiment très forte chez celui qui raconte ?

2. Par quel moyen l'appât est-il entraîné jusqu'au fond du lac ? A quel signe le pêcheur reconnaît-il que le vairon est « traqué ». A quels signes reconnaît-il qu'un gros poisson a mordu ?

3. Dans la lutte avec la perche, quel est le risque principal pour le pêcheur ? Comment arrive-t-il à fatiguer l'animal ?

4. Quel inconvénient y aurait-il à essayer de le hisser directement dans le bateau sans le secours de l'épuisette ?

5. Cherchez dans votre dictionnaire une image en couleurs d'une perche ; reconnaissez-y les couleurs et les dessins dont parle l'auteur. Situez-les rapidement sur un croquis.

III. Lisons bien :

Efforcez-vous de bien lire le § 3 dans lequel est raconté la dernière phase de la lutte. Faites sentir par quelles alternatives d'espoir et de crainte passe le pêcheur. Les dernières lignes (à partir de « **enfin** ») doivent refléter une grande satisfaction.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Seul en bateau il n'est pas commode de faire entrer, etc...** » Employez à votre tour l'expression : « **il n'est pas commode de** » pour souligner la difficulté d'une tâche. **En pleine nuit et sans lampe électrique... Dans une rivière au courant rapide...**

2. Modifiez le récit : au moment où le pêcheur pense que la perche va entrer dans l'épuisette, le poisson se décroche... Essayez de nous donner une idée des sentiments éprouvés par le pêcheur.

Un petit pêcheur imprudent

1. Il y avait une demi-heure que le train parcourait à vive allure une campagne âpre et désolée lorsque sa marche s'inquiéta ([1]), se ralentit, et que les freins grincèrent pour un arrêt. Je sortis tout mon buste par la portière, pour voir...

Le viaduc franchissait une vallée creuse et encaissée. Mon wagon s'arrêta juste au-dessus de l'eau. La rivière coulait à pleins bords dans des herbages hirsutes ([2]), coupés de rideaux de peupliers, et limités par les hautes murailles de roches d'où notre viaduc s'élançait.

Sous un ciel fermé, sous la pluie tenace, cette vallée était d'une tristesse qui me serrait le cœur... Sur ses bords pas une maison. Pas une maison non plus en haut, sur les roches. Comme j'étais seul dans mon compartiment, j'allai voir à l'autre portière. La vue y était plus limitée encore et le paysage plus sinistre, car la rivière était plus large et la pluie, sur une eau rapide, sans lumière et qui étire de longues herbes, m'a toujours causé une angoisse insurmontable... J'allais regagner ma première place lorsque j'aperçus, à demi-masqué par les roseaux, un enfant qui pêchait à la ligne.

2. Alors, tout fut changé et je restai là. Tout devint clément dans ce paysage où un enfant tout seul, tranquillement campé au bord de l'eau, essayait d'attraper un poisson... Le pluie qui ne lui faisait pas peur, la pluie froide sur l'eau, me donnait maintenant envie de chanter :

Il pleut, il mouille,
C'est la fête à la grenouille...

Je sortis ma jumelle de son étui et j'explorai les rives. Je ne pus rien découvrir et revins naturellement au pêcheur. Je le vis alors comme si j'avais été à quelques pas de lui...

Il n'avait pas plus de dix ans... Le menton en avant, les sourcils dressés, la bouche entrouverte, l'enfant suivait sa ligne sur le courant, s'inclinant bras tendu, pour lui donner le plus de champ possible ; et lorsqu'elle arrivait au bout de sa course, il la tirait brusquement pour la lancer en sens inverse... Il était sérieusement trempé, sa veste de toile collée à son corps. Mais il n'y pensait pas.

[1] Elle se fit hésitante, irrégulière.

[2] *Hirsute* se dit habituellement pour une chevelure touffue, hérissée.

3. Hélas ! sa ligne s'accrocha aux herbes de la rivière. Il la tira dans tous les sens, la secoua et se mit en colère en sorte que la ligne cassa. Alors je le vis essayer avec sa gaule, de ramener le bouchon qui devait flotter devant lui. Il ne put l'atteindre ; je le vis sauter sur une pierre, à fleur d'eau, se tendre sur la pointe des pieds, un bras en arrière, l'autre allongé, portant la gaule le plus loin possible.

Dès ce moment je ne regardai plus pour mon plaisir.

Je le vis très bien perdre l'équilibre, demeurer une seconde sur un seul pied et s'allonger dans l'eau, les mains ouvertes. Il y eut un éclaboussement, un léger remous et la gaule fila dans le courant...

4. Je criai : « Un enfant vient de tomber à l'eau ! »

Dans la même seconde, je pensai à tirer le signal d'alarme, à sauter sur la voie, à prévenir le chef de train. Mais je ne fis rien de tout cela qui eût été inutile et que rejetait la moindre réflexion... D'ailleurs le train s'ébranla et je demeurai stupide, toujours à la portière.

CHARLES VILDRAC, *Découvertes.*

I. Intérêt d'ensemble :

Vous sentez bien que quelque chose de grave va se produire, dans cette vallée que la pluie rend sinistre... Et, en effet, un enfant tombe à l'eau sans que personne puisse lui porter secours, pas même le seul homme qui ait vu l'accident, le voyageur emporté par son train... Qu'est devenu l'enfant ? Faut-il craindre le pire ? ou garder une légère espérance ?

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1 soulignent que ce paysage est sinistre ?
2. Au dire de l'écrivain, qu'apporte dans cette nature désolée la présence d'un enfant qui pêche ? Quels détails mettent en relief l'intérêt qu'il prend à son occupation ?
3. Comment l'accident se produit-il ? Quel est le premier geste de l'écrivain pour porter secours à l'enfant ? Pourquoi ne fait-il rien, à la réflexion ?

III. Lisons bien :

Lisez les § 2, 3 et 4 en essayant de donner une grande variété de tons ; le § 2 est celui de la **fraîcheur** : l'enfant est peint dans son innocence, dans son application. Le § 3 est celui de **l'angoisse** qui prend corps, se précise (le plus difficile à lire). Le § 4 exprime la **stupeur impuissante** de l'écrivain.

IV. Utilisons le texte :

1. « **Sur les bords pas une maison ; pas une maison non plus en haut sur les roches** ». Remarquez la répétition de « **pas une maison** » ; Imitez cette tournure : Dans la maison, pas un chat ; pas un chat non plus... Dans le village, pas une épicerie, pas... Dans ce champ, pas... pas... Dans ce paysage de neige, pas... pas... Dans ce repas, pas... pas...,
2. « **J'allais regagner** ma place **lorsque j'aperçus** ». Imitez cette tournure (cinq phrases).
3. Donnez un dénouement heureux à cette scène : l'enfant sait nager ! L'auteur le voit regagner la rive.

Un suicide



◀ *Un inconnu s'est jeté dans la Seine ! De tous côtés, on accourt vers le fleuve. Le dessinateur Daumier évoque le grouillement de l'énorme foule de curieux sur le quai et sur le pont. Remarquez les costumes du milieu du XIX*[e] *siècle et les physionomies de badauds où l'esprit n'a pas l'air de briller beaucoup.*

Rodolphe, jeune poète parisien raffiné et fort distrait, est sorti dans la rue. Sans qu'il s'en doute le moins du monde, il a gardé son bonnet de nuit sur la tête. Il soulève les rires de la foule et brusquement rencontre une dame très distinguée de sa connaissance qui ne peut retenir un grand éclat de rire. Rodolphe du coup se juge déshonoré.

1. — Je n'ai plus rien à faire avec ce monde, et il ne me reste qu'à mourir, pensa Rodolphe.

Et il se dirigea vers le Pont Royal ; quand il y fut arrivé, il s'accouda sur le garde-fou, regarda le soleil, attendit qu'un bateau qui descendait la rivière eût passé l'arche et se fût un peu éloigné. Alors il monta sur le parapet, et, avant que personne eût le temps de s'y opposer, il se jeta en bas, avec sa cravache et son chapeau.

Dans le trajet du pont à la surface de l'eau, il eut le temps de penser que le succès de son poème était assuré par son suicide et que le libraire en vendrait au moins douze exemplaires ; de la surface au fond, il chercha quel motif on donnerait à sa mort dans les journaux. Il faisait très beau ; les rayons du soleil, pénétrant la masse d'eau qui roulait au-dessus de lui, la rendaient blonde comme une topaze ([1]), et permettaient de distinguer le lit de la rivière, tout semé de clous, de tessons et de vaisselle cassée. Rodolphe voyait les goujons filer à côté

[1] Pierre précieuse de couleur jaune.

de lui et frétiller de la queue, il entendait la grande voix de la Seine bourdonner à son oreille. Cette réflexion lui vint alors, qu'étant aussi bien fait de sa personne qu'il l'était, il ne pouvait manquer d'être un très joli cadavre et de produire une grande sensation à la Morgue ([2]). Il lui semblait déjà entendre les ah ! et les oh ! des sensibles commères du quartier : « Il a la peau bien blanche ! et cette poitrine, et cette jambe d'officier ! quel dommage ! » et autres menues exclamations ; ce qui le rendait tout aise au fond de la rivière.

2. Cependant le manque d'air commençait à lui comprimer les poumons et à lui causer une douleur abominable ; il n'y tint plus, et oubliant l'opprobre ([3]) qu'il y avait à revenir sur une terre où l'on avait été vu en bonnet de coton, il donna du pied contre le fond, et partit avec la rapidité d'une flèche. Le dôme de cristal allait s'éclaircissant de plus en plus ; en deux ou trois mouvements Rodolphe atteignit le niveau du fleuve, et put respirer à son aise.

3. Une foule immense couvrait les quais : « Le voilà ! le voilà ! » cria-t-on de toutes parts. Rodolphe, qui nageait comme une truite et qui aurait remonté une écluse de moulin, se sentant regardé, y mit de l'amour-propre, et se prit à tirer sa coupe ([4]) avec toute la pureté imaginable. Son chapeau flottait près de sa badine, il les repêcha tous deux, mit le chapeau sur sa tête, et, nageant d'une main, il faisait siffler sa cravache de l'autre, au grand ébahissement de tous les gobe-mouches ([5]).

— C'est le marquis de Courtivron, disait celui-ci.

— C'est le colonel Amoros, disait celui-là, qui fait des expériences gymnastiques. — C'est un farceur, ajoutait un troisième. — C'est une gageure ([5]), criait le quatrième...

Rodolphe, pimpant et guilleret, aborda en quelques minutes ; comme il ne pouvait s'en aller ainsi trempé, un officieux ([6]) alla chercher un fiacre ; il y monta et rentra chez lui.

THÉOPHILE GAUTIER, *Les Jeune France.*

[2] Établissement où l'on porte les cadavres inconnus (accidents ou suicides).
[3] La honte.
[4] Une certaine manière de nager.
[5] Les badauds.
[6] Prononcez *gajure* : un pari.
[7] Ici, une personne qui s'empresse en vue de rendre service.

I. Intérêt d'ensemble :

A la dernière lecture, pour un enfant dont nous ne savions pas s'il était noyé ou sauvé, nous éprouvions une vive angoisse. Ici où un homme a voulu se suicider par noyade, nous trouvons cette page assez réjouissante. Pourquoi ? N'est-ce pas parce que Rodolphe ne cherchait pas sérieusement à mourir ? ou bien parce qu'il était vraiment trop bon nageur pour pouvoir se noyer ?

II. Examinons le texte :

1. Comment la mort de Rodolphe aurait-elle pu assurer une vente un peu plus large à son poème ?
2. A votre avis, quel motif aurait-on pu donner de sa mort ?
3. Combien de temps en réalité s'est-il passé entre le début de la chute et l'arrivée au fond de la rivière ? Combien de temps dure la lecture du texte qui raconte cette chute ? Quelle remarque faites-vous ?
4. Est-ce consciemment ou malgré lui, que Rodolphe remonte à la surface ?
5. A partir de quel moment commence-t-il à « **jouer un rôle** ? »
6. Ce texte a été écrit **pour égayer** ; relevez quelques passages ou expressions qui le prouvent. L'auteur aurait-il écrit de cette façon s'il avait parlé d'une vraie tentative de suicide d'un homme vraiment désespéré ?

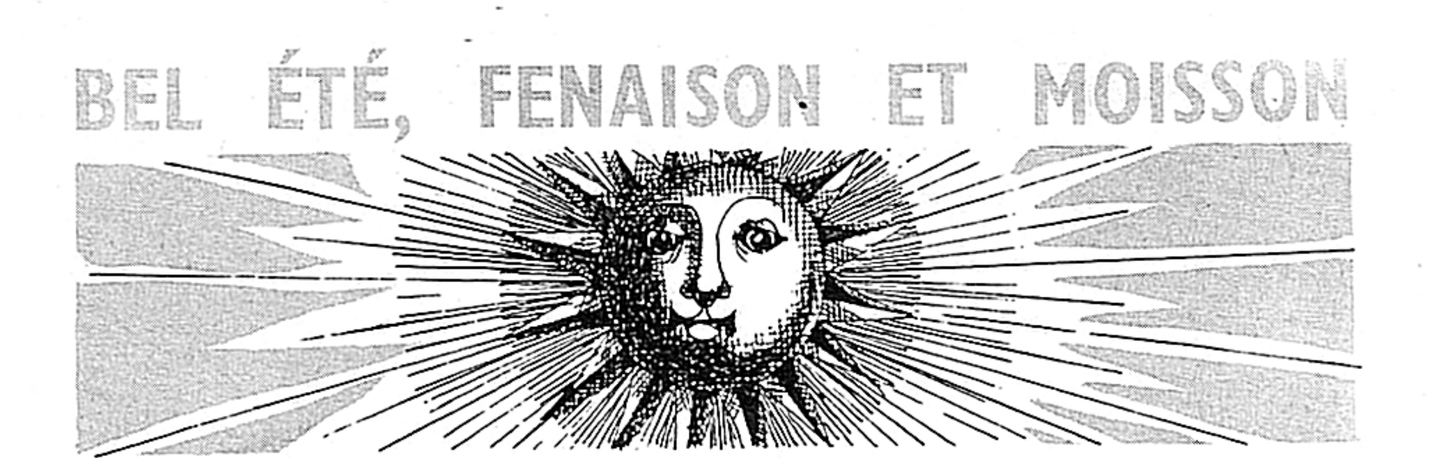
III. Lisons bien :

Tout ce texte doit être lu avec **bonne humeur**, de telle façon que, à aucun moment, cette tentative de suicide ne puisse être prise au sérieux. Le dernier §, en particulier, sera lu avec beaucoup de gaieté.

IV. Utilisons le texte :

1. Reprenez la phrase : « **dans le trajet... de penser que le succès de son poème et quel motif on donnerait** ». Redites les mêmes choses en employant le style direct... **Il eut le temps de penser : « le succès de mon poème... ; le libraire »... De la surface au fond il chercha : « Quel motif... journaux ? »**

2. Amusez-vous à voir les choses **d'un autre point de vue :** Vous avez assisté à la tentative de suicide ; vous racontez ce que vous avez vu ; vous êtes déjà tout triste et malheureux, quand, tout à coup, vous voyez le « suicidé » se livrer à ses fantaisies ; vous ne comprenez pas, puis vous finissez par penser comme un des spectateurs dont on parle au § 3 : « **C'est un farceur** ».



L'été en fête

On fait les foins. Bientôt les blés.
Le faucheur dort sous la cépée (1) ;
Et tous les souffles sont mêlés
D'une senteur d'herbe coupée.

Qui chante là ? Le rossignol.
Les chrysalides (2) sont parties.
Le ver de terre (3) a pris son vol
Et jeté le froc aux orties (4) ;

L'aragne (5) sur l'eau fait des ronds ;
O ciel bleu ! l'ombre est sous la treille.
Le jour tremble, et les moucherons
Viennent nous parler à l'oreille ;

On voit rôder l'abeille à jeun,
La guêpe court, le frelon guette ;
A tous ces buveurs de parfum
La nature ouvre sa guinguette.

[1] Taillis.
[2] Les chrysalides (larves enveloppées de leur coque) se sont changées en papillons.
[3] Le terme désigne ici les bestioles (ver blanc, chenille) qui vivent dans la terre ou sur la terre avant d'être insectes ailés.
[4] L'insecte volant a laissé son enveloppe desséchée dans les herbes du sol.
[5] L'araignée d'eau. Ce mot est ancien et n'est plus employé dans la langue actuelle.

Le bourdon, aux excès enclin,
Entre en chiffonnant sa chemise ;
Un œillet est un verre plein,
Un lys est une nappe mise.

La mouche boit le vermillon
Et l'or dans les fleurs demi-closes,
Et l'ivrogne est le papillon,
Et les cabarets sont les roses.

VICTOR HUGO, *L'art d'être grand-père.*

I. Intérêt d'ensemble :

Quelle charmante poésie ! La joie et l'ivresse de l'été s'y peignent à merveille. Regardez comme les insectes sont heureux de vivre, dans la belle lumière ! Les fleurs sont pour eux de magnifiques coupes colorées dans lesquelles ils boivent à longs traits. Peut-on leur en vouloir s'ils sont un peu ivres ?

II. Examinons le texte :

1. Le premier vers situe l'époque décrite entre deux travaux de l'agriculteur. Lesquels ? A quel moment précis s'effectuent-ils l'un et l'autre ?

2. Relevez les noms des insectes dont on parle dans cette poésie. Vérifiez dans votre dictionnaire le sens du mot : **« chrysalide »**.

3. On nous dit que le bourdon est **« enclin aux excès »**. Quel vers nous prouve qu'il ne sait pas très bien se conduire ?

4. Le mot **« guinguette »** de la strophe 4 éveille une idée de maison où l'on boit — quelquefois un peu trop — à peu de frais. A quel moment du poème cette idée est-elle encore évoquée ?

III. Lisons bien :

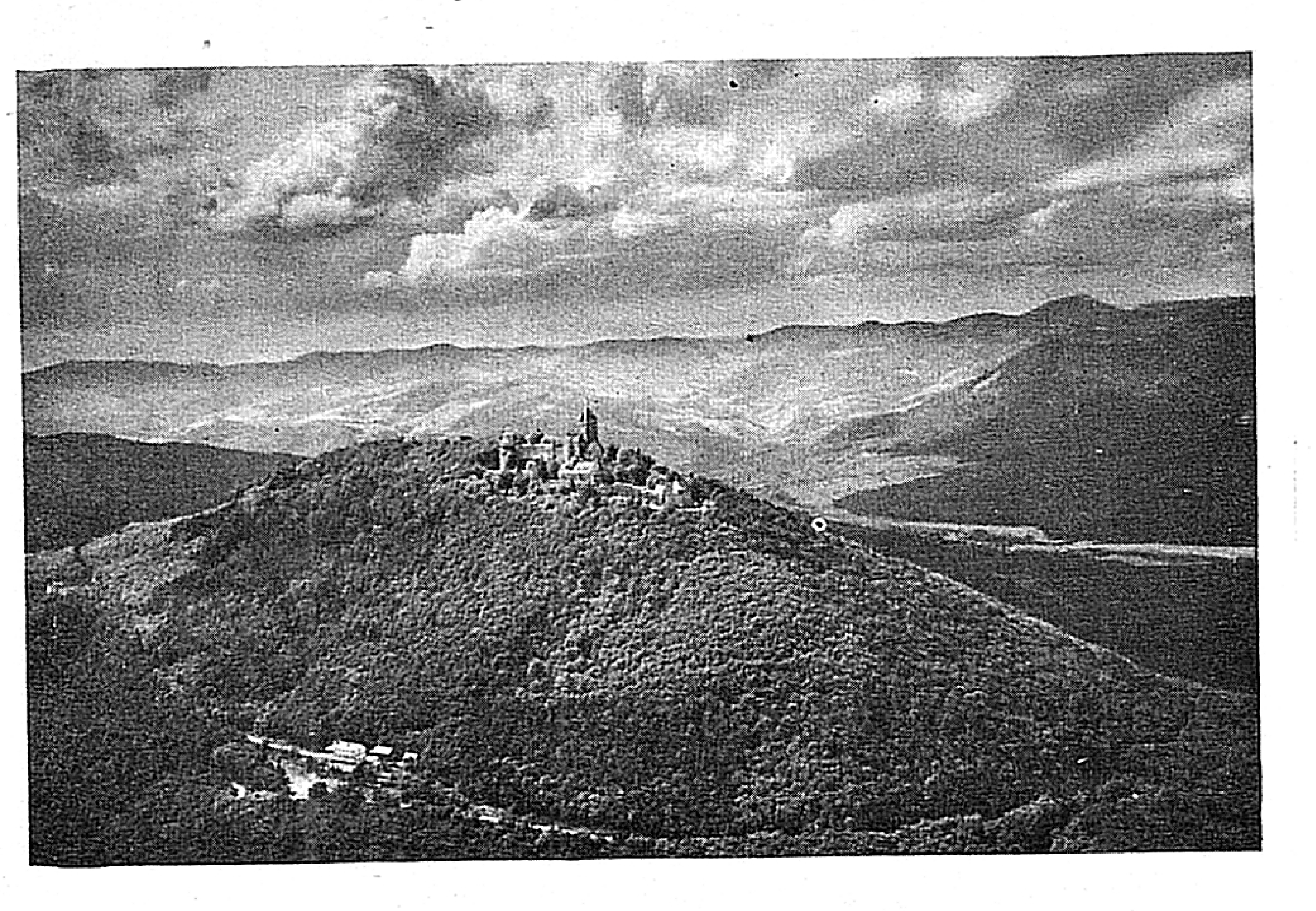
Lisez tout ce texte avec joie : quelquefois une joie profonde et grave (**« O ciel bleu ! l'ombre est sous la treille »**) mais le plus souvent une joie pleine de gaieté et d'ivresse. Songez que ce poème évoque la saison de l'année où la nature est en fête et en enchantement.

IV. Utilisons le texte :

1. Relevez tous les noms de fleurs dont on parle dans ce poème. Faites avec chacun d'eux une phrase où les compléments évoqueront la lumière, ou la chaleur, ou les parfums de l'été.

2. Même chose avec les noms d'insectes.

3. Si vous avez observé un papillon ou un bourdon dans leurs évolutions, décrivez-les nous, en quelques phrases. Opposez-les l'un à l'autre.



En Alsace, dans les Vosges. Sur un mamelon se dresse le Haut-Koenigsbourg, un vieux château féodal restauré de nos jours. Le paysage de coteaux vallonnés qui domine la plaine d'Alsace est immense. L'orage menace : d'épais nuages, noirâtres et tourmentés, s'amoncellent. Gare aux beaux blés de la plaine d'Alsace sur lesquels il s'abattra !

Un orage en Alsace

1. Oh ! par les lourds soleils de juillet, les bonnes haltes que j'ai faites au bord de ce chemin de Bâle, couché de tout mon long dans l'herbe sèche des fossés, avec les perdrix qui s'appelaient d'un champ à l'autre et la grande route qui faisait son train (1) mélancolique au-dessus de nos têtes. C'était un juron de roulier, un grelot, un bruit d'essieu, le pic d'un casseur de pierres, le galop pressé d'un gendarme effarant un grand troupeau d'oies en marche, des colporteurs harassés sous leur balle, et le facteur en blouse bleue passementée de rouge quittant tout à coup le grand chemin pour s'enfiler dans une petite traverse bordée de haies sauvages, où l'on sentait un hameau, une ferme, une vie isolée tout au bout...

[1] Son agitation, son bruit.

Et ces jolis imprévus du voyage à pied, les raccourcis qui allongent, les sentiers trompeurs que font les roues des charrettes et qui vous conduisent au beau milieu d'un champ, les auberges pleines, et l'averse, cette bonne averse des jours d'été, si vite évaporée dans l'air chaud, qui fait fumer les plaines, la laine des troupeaux et jusqu'à la houppelande du berger.

2. Je me souviens d'un orage terrible qui nous surprit ainsi à travers bois en descendant du Ballon d'Alsace. Quand nous quittâmes l'auberge d'en haut, les nuages étaient au-dessous de nous. Quelques sapins les dépassaient du faîte ; mais à mesure que nous descendions, nous entrions positivement dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Bientôt nous fûmes pris, enlacés dans un réseau d'éclairs. Tout près de nous, un sapin roula foudroyé, et tandis que nous dégringolions un petit chemin de schlittage ([2]), nous vîmes à travers un voile d'eau ruisselante un groupe de petites filles abritées dans un creux de roche. Épeurées, serrées les unes contre les autres, elles tenaient à pleines mains leurs tabliers d'indienne et de petits paniers d'osier remplis de myrtilles noires, fraîches cueillies. Les fruits luisaient avec des points de lumière, et les petits yeux noirs qui nous regardaient du fond du rocher ressemblaient aussi à des myrtilles mouillées...

Mais aussi quelle bonne flambée en arrivant à Rouge-Goutte ! Quel beau feu de foyer pour sécher nos hardes, pendant que l'omelette sautait dans la flamme, l'inimitable omelette d'Alsace, craquante et dorée comme un gâteau.

3. C'est le lendemain de cet orage que je vis une chose saisissante :

Sur le chemin de Dannemarie, à un tournant de haie, un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et la grêle, croisait par terre dans tous les sens ses tiges brisées. Les épis lourds et mûrs s'égrenaient dans la boue, et des volées de petits oiseaux s'abattaient sur cette moisson perdue, sautant dans ces ravins de paille humide et faisant voler le blé tout autour. En plein soleil, sous le ciel pur, c'était sinistre, ce pillage... Debout devant son champ ruiné, un grand paysan long, voûté, vêtu à la mode de la vieille Alsace, regardait cela silencieusement. Il y avait une vraie douleur

[2] Manière de faire descendre les arbres abattus et débités jusque dans la vallée : le chargement glisse sur un chemin de bois.

sur sa figure, mais en même temps quelque chose de résigné et de calme, je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que sous les épis couchés sa terre lui restait toujours, vivante, fertile, fidèle, et que, tant que la terre est là, il ne faut pas désespérer.

ALPHONSE DAUDET, *Les Contes du Lundi.*

I. Intérêt d'ensemble :

La belle nature s'offre au voyageur, pleine de charme et d'imprévu. Tout semble voué au bonheur. Et tout à coup c'est l'orage, terrible, où le gracieux tableau de fillettes qui s'abritent sous la roche met une note encore joyeuse. Mais, le lendemain, que de dégâts et de ruines on peut constater !

II. Examinons le texte :

1. Quels détails du § 1, ayant trait au trafic de la route, indiquent nettement que l'action se passe au siècle dernier ?

2. Expliquez par un dessin la place de l'orage sur les pentes du ballon d'Alsace ; situez les nuages, le bois, indiquez la marche des voyageurs.

3. Relevez les détails du § 2 qui insistent sur la violence de l'orage, sur l'abondance de la chute de pluie.

4. Voyez-vous quelques détails charmants dans le tableau des petites filles cachées sous le rocher ? Lesquels ?

5. Dans le § 3, relevez les passages qui vous paraissent le mieux insister sur les effets dévastateurs de l'orage. Quels sentiments l'auteur devine-t-il dans l'âme du vieux paysan ?

III. Lisons bien :

Le début de ce texte est frais et aimable : il peint les charmes des voyages à pied dans un beau paysage de montagne. Efforcez-vous de lire ce § 1 en donnant cette impression de bonheur. Insistez surtout discrètement sur la fin du §. **« Et ces jolis imprévus du voyage à pied, les raccourcis qui allongent,** etc... » Dites tout cela avec bonne humeur et légèreté.

IV. Utilisons le texte :

1. Modifiez le passage du § 1 où l'auteur parle **« du train mélancolique de la route »** du siècle dernier. Parlez **« du train animé de la route »** actuelle.

2. « Mais à mesure que nous descendions, nous entrions... » Employez la locution « à mesure que... » dans des phrases construites librement, ayant trait à des promenades.

Au temps de la fenaison

La fenaison vient de s'effectuer dans le grand pré de Jean Rantzau. Louise est sa fille et Georges est le cousin de Louise.

1. Nous arrivâmes dans le chemin de notre vallée, bordé d'un côté par la forêt, et de l'autre par de grandes haies qui le séparent des prairies où, plus bas, à cent pas de nous, coulait la rivière.

Nous entendions depuis longtemps rire et chanter les faneuses. Bientôt à travers les aulnes, nous découvrîmes une haute voiture de regain (1) toute chargée, qui se mettait en route de l'autre rive, descendant le chemin sablonneux, pour traverser à gué la rivière alors très basse à cause de la sécheresse : elle n'avait guère plus d'un pied d'eau. La voiture descendait lentement, se balançant à droite et à gauche, à mesure que ses roues s'enfonçaient davantage dans les graviers humides, et que les ornières devenaient plus profondes.

2. Tout autour, les femmes, le râteau sur l'épaule, la regardaient descendre ; les grands bœufs noir et blanc de M. Jean allaient devant d'un pas majestueux ; et plus loin derrière, Louise, en petite robe d'indienne, son grand chapeau de paille à bords souples flottant sur son cou, ses beaux cheveux blonds un peu défaits et les joues animées par l'ardeur du travail, elle aussi regardait.

Elle parlait, elle semblait dire aux faneuses : « Le chemin est mauvais... la voiture penche ! » Mais nous ne l'entendions pas...

Georges près de moi semblait aussi très attentif, je l'entendais dire :

— C'est mal chargé... ça versera !...

3. Il souriait, quand la voiture une fois dans l'eau, le sable me parut céder. Alors partit un grand cri de tous les côtés, un cri de femmes épouvantées, levant les mains au ciel ; et dans la même seconde nous eûmes un étrange spectacle : Louise était descendue comme le vent ; elle tenait une longue fourche, et sans s'inquiéter de rien, elle était entrée dans la rivière, appuyant sa fourche du côté où penchait la voiture, et criant : Par ici !... par ici !... N'ayez pas peur !...

[1] Herbe qui a repoussé après la première fauchaison ; on la coupe à son tour.



Cette gravure sur bois date de 1486. A gauche un paysan qui sème. A droite, dans un champ bordé d'un ruisseau, un ouvrier agricole fauche et un autre retourne le foin. Pour se protéger du soleil, tous deux portent un chapeau à larges bords complété par un couvre-nuque. Reconnaissez leurs outils : la faux, la fourche, la pierre à aiguiser et la petite enclume.

4. Mais les autres voyaient le danger et ne se dépêchaient pas d'accourir. Son faible effort ne pouvait relever cette masse ; la voiture risquait de l'écraser, j'en frémissais !... Alors Georges d'un bond franchit les broussailles, et puis en trois ou quatre bonds pareils il descendit la prairie en talus, et tombant dans l'eau jusqu'aux genoux il saisit la fourche des mains de Louise, et d'un effort terrible releva cette avalanche prête à fondre sur eux. Il poussait en même temps un cri de colère :

— Hue !... hue !... hue donc, mille tonnerres !... Hue !... Tapez donc sur vos bêtes... Qu'elles avancent !...

Les faneuses, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, étaient aussi arrivées, appuyant leurs rateaux à la masse du regain, et le vieux Dominique, devant, tirait ses bœufs et les tapait avec le manche de son fouet. Les animaux, troublés d'abord par tout ce bruit, s'étaient remis à marcher ; la grande voiture, doucement, doucement se redressa et gagna le bord de la rivière ; le regain était sauvé !

ERCKMANN-CHATRIAN,
Les deux frères (Hachette, Éd.).

I. Intérêt d'ensemble :

Quoi de plus agréable et paisible que le retour à la ferme d'une charrette de foin lourdement chargée ? Ici, pourtant, cela menace de tourner à la catastrophe. Si le regain est sauvé, c'est grâce au sang-froid d'une jeune fille. Mais elle a risqué gros : qu'aurait-il pu lui arriver ?

II. Examinons le texte :

1. Où se passe la scène ? Situez les différents éléments du décor.

2. Qu'est-ce qu'un gué ? Faites-le comprendre à l'aide d'un dessin (coupe dans le cours de la rivière). Dessinez également la charrette traversant le gué.

3. A l'aide d'un dessin encore, montrez la charrette sur le point de perdre l'équilibre et expliquez comment la jeune fille place sa fourche pour empêcher cet accident.

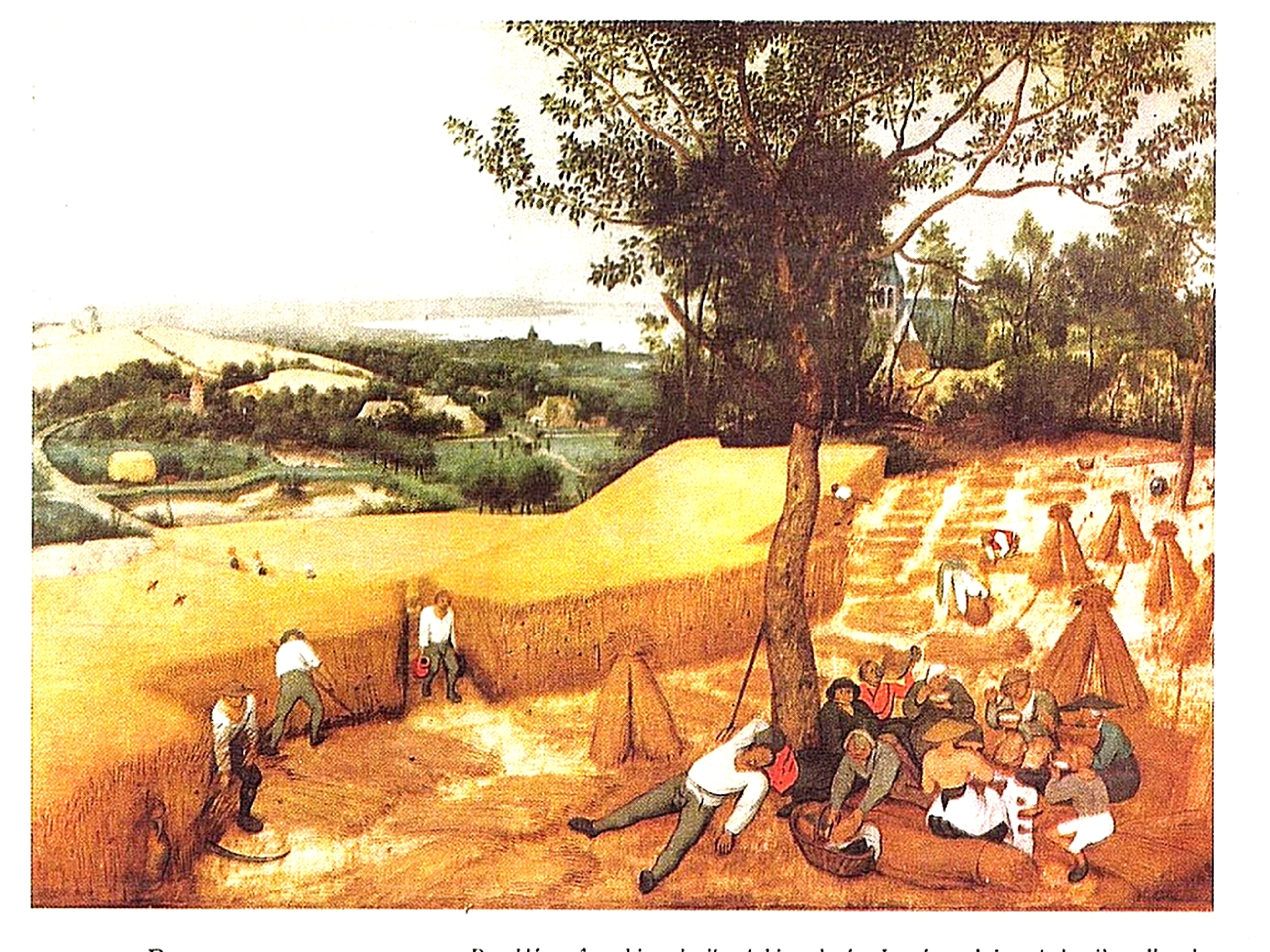
III. Lisons bien :

Les § 3 et 4 doivent évidemment tenter les bons lecteurs. Essayez de faire comprendre l'inquiétude des femmes (les cris) et la rapidité de l'intervention de Louise (employez un débit précipité). Même chose pour l'intervention de Georges.

IV. Utilisons le texte :

1. « Nous entendions depuis longtemps **rire** et **chanter** les faneuses ». Faites à votre tour des phrases commençant par les verbes **entendre, voir, apercevoir, écouter...**, ces verbes étant suivis par des infinitifs.

2. Donnez un autre dénouement à cette histoire : malgré les efforts de Louise, et avant qu'un renfort soit arrivé, la voiture verse, heureusement sans blesser personne. Hélas ! le regain est perdu. Georges s'en prend aux faneurs qui ont trop chargé, ou mal chargé, la voiture.



BREUGHEL
Les Moïssonneurs
(Metropolitan Museum New-York)

Des blés mûrs, bien droits et bien dorés. Les faux laissent derrière elles des javelles qu'on dresse en moyettes. Midi. C'est l'heure du casse-croûte à l'ombre d'un arbre. Un des moissonneurs prend d'abord un bon coup de sommeil.

La moisson et le parisien douillet

Jacques est un jeune parisien venu en vacances chez l'oncle Antoine qui exploite ses propriétés du Nord et vit dans une grande demeure rustique qu'on appelle le château. Jacques n'a jamais travaillé de ses mains.

1. Las de solitude, une après-midi, Jacques quitta le « château » et se promena sur les côtes de la Renardière, à la recherche du père Antoine.

Partout, en haut des collines, en bas du val, des gens fauchaient et, le son portant loin, il entendait distinctement le tintement métallique de la sape (1) coupant le blé. Près de Tachy, la moisson était terminée, les moyettes (2) posées en tas, pareilles à des ruches d'abeilles ; des voitures circulaient qu'on chargeait de gerbes et des meules s'élevaient, semblables à d'énormes pâtés enveloppés de paille. Du côté de la Renardière, l'on commençait à faucher seulement et l'on apercevait des grands chapeaux, aucune tête, à peine un bout d'échine...

—

2. Jacques reconnut enfin la tante Norine et l'oncle s'agitant auprès des sapeurs (3) qu'ils avaient loués. Ils s'arrêtèrent en le voyant. Jacques ébloui par le soleil, tout suant, s'ébahissait de voir ces Belges parfaitement secs, coupant le blé, d'une main, le couchant de l'autre sur leurs crochets.

C'étaient de hauts gaillards, à barbes jaunes, à teint bis... Ils portaient une grossière chemise à raies, et, attaché à la ceinture de cuir du pantalon et pendant sur le bas-ventre, un cornet de fer-blanc plein d'eau et de paille pour mouiller et empêcher de ballotter la pierre à aiguiser la sape.

Ils ne soufflaient mot et comme ils fauchaient du blé couché par les pluies, ils peinaient, se crachaient dans les mains, et leurs sapes criaient sur le blé qui tombait avec un long déchirement d'étoffes.

— Eh là ! bonnes gens ! c'en est un ouvrage que le blé versé ! soupirait l'oncle Antoine, et il ajouta cette remarque qui ne plut guère à Jacques : « Vrai, que tu sues, mon neveu, à ne rien faire ! »

1 Petite faux à moissonner.
2 Petites meules faites provisoirement, avant l'édification des grandes.
3 Les moissonneurs.

Quelle fournaise ! pensa le jeune homme, qui s'assit en tailleur et se tassa, cherchant à s'abriter le corps dans le cercle d'ombre projeté par les ailes de son large chapeau de paille. Je ne suis pas en état d'admirer « l'or des blés » songea-t-il, en regardant au loin ces bottes couleur d'orange sale, réunies en tas...

« Oui, va, geins » poursuivit-il, s'adressant mentalement à l'oncle Antoine qui se lamentait, les deux mains sur le ventre, soupirant : « C'est-il donc point malheureux que du blé mou comme ça ? »

3. « Ah ça... fit l'oncle après un silence, en regardant Jacques. Qu'est-ce qui te prend ? — Je suis dévoré et partout à la fois, s'écria le jeune homme. C'était soudain une invasion de gale, une démangeaison atroce que les écorchures des ongles n'arrêtaient pas... — C'est les aoûtats (4), fit en riant, la tante Norine et j'en ai ma part. Tiens, regarde, et elle pencha la tête, écarta deux bourrelets fermés de son cou, entre lesquels Jacques aperçut, enfoncé sous la peau, un grain de millet rouge. — Mais c'est rien, c'est comme qui dirait de la puce ! reprit l'oncle ; il y en aura prochainement jusqu'à la pluie. »

Jacques envia le cuir grenu de ces gens qui ne souffraient guère, alors que lui commençait à grincer des dents, en se labourant les chairs.

Je ne suis point fait pour la campagne ! se dit-il ; il quitta les moissonneurs. Il fallait qu'il se déshabillât, qu'il pût se lacérer (5) à l'aise. Il se dirigea vers le « château »...

Il songea tout à coup au remède des prurigos (6), au savon noir, descendit quatre à quatre, courut chez Norine, poussa la fenêtre mal jointe, entra, finit par découvrir du savon dans une terrine et s'enduisit furieusement de ce produit gras. Il eut la sensation qu'on lui enfonçait des milliers d'épingles par tout le corps... Mais le savon noir n'était pas assez véhément (7) pour exterminer les aoûtats...

Et tandis que Jacques au soir de cette rude journée maudissait les bestioles, la tante Norine et l'oncle retenaient leurs rires, surpris que les parisiens eussent la peau si tendre.

D'après J.K. HUYSMANS, *En rade* (Plon, Éd.).

[4] Bestioles minuscules, de la famille des araignées, qui s'installent sous la peau, et provoquent d'insupportables démangeaisons.

[5] Se gratter jusqu'à s'écorcher.

[6] Maladie de peau donnant des démangeaisons.

[7] Ici : actif, vigoureux.

I. Intérêt d'ensemble :

Vus de loin, les travaux des champs peuvent paraître faciles et agréables, mais de près on voit bien ce qu'ils ont de rude et de pénible. La réalité, ici, n'est pas voilée... Ajoutez à cela que ces travaux sont observés par un jeune homme délicat qui n'a jamais travaillé de ses mains, et vous comprendrez qu'il ne se sente nul goût pour la campagne. Et les aoûtats qui s'en mêlent !

II. Examinons le texte :

1. Relevez dans le § 1 les différents actes de la moisson. Mettez-les en ordre : d'abord les moissonneurs... puis... puis...

2. Quels détails du § 2 soulignent la difficulté particulière du travail dans cet endroit ? Quels détails prouvent que les moissonneurs belges sont courageux, habiles, robustes ? Quels détails au contraire prouvent que Jacques ferait un piètre moissonneur ?

3. Les aoûtats provoquent-ils les mêmes réactions chez tous les individus ? Pensez-vous qu'ici on puisse reprocher à Jacques d'être douillet ?

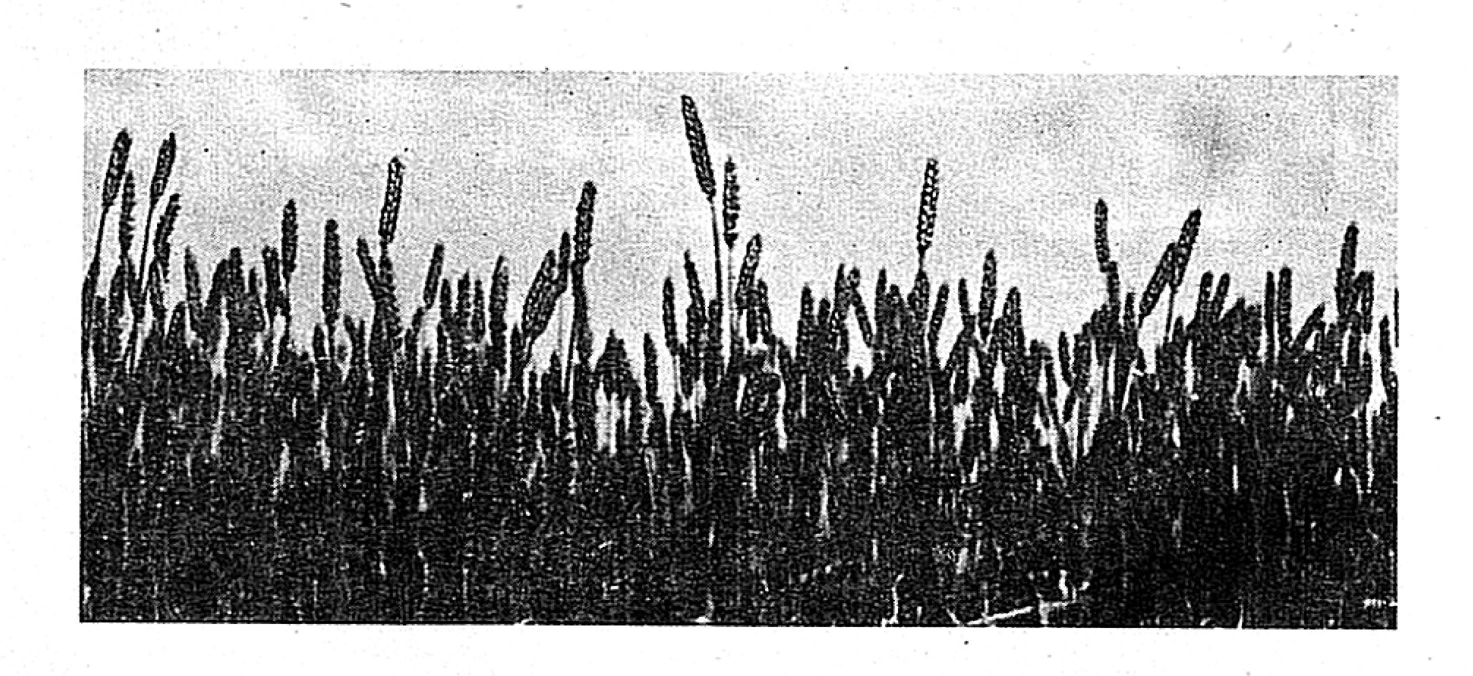
III. Lisons bien :

C'est le § 3 que vous vous appliquerez à bien lire. Deux tons doivent s'opposer : celui de Jacques surpris et douloureux, celui des gens qui sont « habitués », légèrement ironiques et méprisants à l'égard du pauvre jeune homme. Mettez un mouvement vif dans la phrase : « **Il songea tout à coup,** etc... ».

IV. Utilisons le texte :

1. « **Quelle fournaise !** pensa le jeune homme... paille ». Imitez la tournure de cette phrase pour parler au contraire : a) d'un endroit glacé, battu par le vent d'hiver : **Quelle glacière !... b)** d'une caverne d'ombre dans laquelle le jeune homme s'aventurerait à tâtons. **Quel tunnel !...**

2. Imaginez une petite scène où l'oncle Antoine, perdu dans la cohue des autobus, des voitures, des bicyclettes de la grande ville, finit par conclure : « **Je ne suis pas fait pour la ville !** »



ILLUSTRATIONS

Les photographies en noir qui illustrent cet ouvrage nous ont été communiquées par :

CLICHÉ AÉROPOSTALE (AIR FRANCE) : *p. 246.* — ALBERTINA (VIENNE) : *p. 196.* — ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES : *pp. 7, 10, 70.* — ATLAS-PHOTO (POPPER) : *p. 94 ;* (JÜRG KLAGES) : *p. 101 ;* (BOULAT) : *p. 223.* — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE : *pp. 31, 90, 129, 134, 169, 209, 264, 271.* — BORDENAVE : *p. 18.* — BULLOZ : *pp. 28, 43, 219.* — FIANDO : *p. 254.* — GIRAUDON : *pp. 9, 274.* — GOLDNER : *pp. 6, 114, 186, 249.* — GOURSAT : *p. 238.* — GRANDSART (ÉD. ARJAC) : *p. 150.* — A. LABITTE : *p. 201.* — LANDAU : *p. 81.* — MAGNUM (RODGER) : *p. 45.* — A. MARTIN : *p. 23.* — MINISTÈRE DE L'AIR-TOURISME : *p. 283.* — MUSÉE DE L'AIR : *p. 243.* — NIEPCE : *p. 260.* — R.H. NOAILLES : *pp. 204, 216.* — OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME (VALAIS) *pp. 251, 257.* — RAPHO (YLLA) : *p. 37 ;* (SABINE WEISS) : *p. 120 ;* (VIOLLON) : *p. 226.* — M. RIGAL : *pp. 54, 85.* — TRAMPUS : *p. 40.* — VIOLLET : *pp. 12, 26 ;* (H. TARDIEU) : *p. 67 ; pp. 109, 138 ;* (ROLLET) : *p. 163.* — *Couverture :* GIRAUDON et VÉRO.

Les photographies en couleurs par :

MUSÉE DE BERLIN : *L'automne.* — BIBLIOTHÈQUE NATIONALE : *Miniature française.* — MARTIN HOLZAPFEL : *Paysage d'hiver, Les disciples d'Emmaüs, Saint-André du Morvan.* — CLICHÉ SKIRA : *Les moissonneurs.*

TABLE DES MATIÈRES

L'italique indique un texte en vers

POUR LE COURS MOYEN

Langue française	**Cours J. Cressot « Le Français » :** — Cours moyen 1re année et classe de 8e, par G. André et M. Vedel, sous la direction de P. Chardon, textes de Ch. Vildrac. — Cours moyen 1re et 2e année, par J. Cressot, E. Royer et G. André. **Corbeille de mots,** par J. Segelle, cours élémentaire 2e année et cours moyen 1re année. Les cinq premières séries des **tableaux muraux « Images de la vie »** complètent cet ouvrage. **La belle moisson,** par F. Scapula (récitations).
Lecture	**La lecture en action,** cours moyen et classe de 7e, par G. Brunet et L. Deschamps. **Simples histoires d'ici et d'ailleurs,** par G. Nigremont, cours élémentaire et cours moyen 1re année. **Les histoires d'Antonin Muset,** par G. Riguet, cours moyen. **Des histoires et des images,** par André Ferré et E. Chanel, cours moyen et classe de fin d'études.
Géographie	**Initiation à la géographie,** par G. Chabot et F. Mory, cours élémentaire et cours moyen 1re année. **France, Union Française,** par G. Chabot et F. Mory, cours moyen.
Arithmétique	**J'apprends à raisonner,** par G. Condevaux et A. Chatelet, édition rouge, cours moyen.
Sciences	**Observons pour connaître,** par E. Goumy et J. Goumy-Raulin, cours moyen.
Éducation physique	**Récréation et Éducation physique sportive (Initiation),** sous la direction de A. Listello.



Le Cours Moyen

Cahier de Pédagogie Moderne de la série **« les Étapes Scolaires »** publié sous la direction de P. Chardon, inspecteur général de l'Instruction Publique, de L. Defond, directeur d'École Normale, et P. Durand, inspecteur de l'Enseignement Primaire.

ÉDITIONS BOURRELIER

L. P.-F. Léonard Danel - Loos (Nord) - Dépôt légal 1er Trimestre 1958 - Édition n° 430

IMPRIMÉ EN FRANCE